

FROM THE LIBRARY OF
TRINITY COLLEGE TORONTO

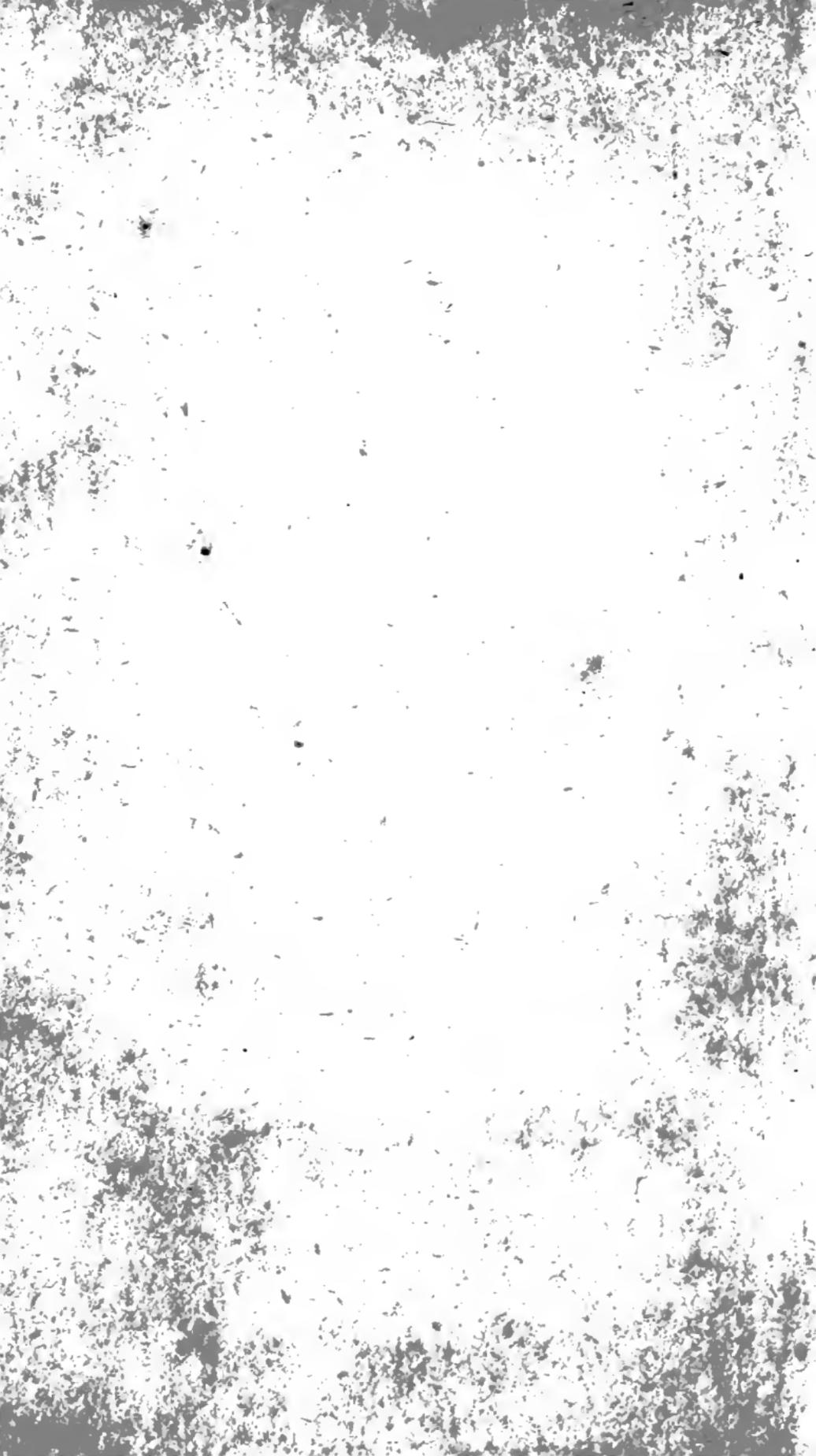
Library
of the
University of Toronto

T. H. UNIVERSITY
LIBRARY,

S. N. S. H. 46 No. 6



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



Rowland Alston
B^t.

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

CONTENANT

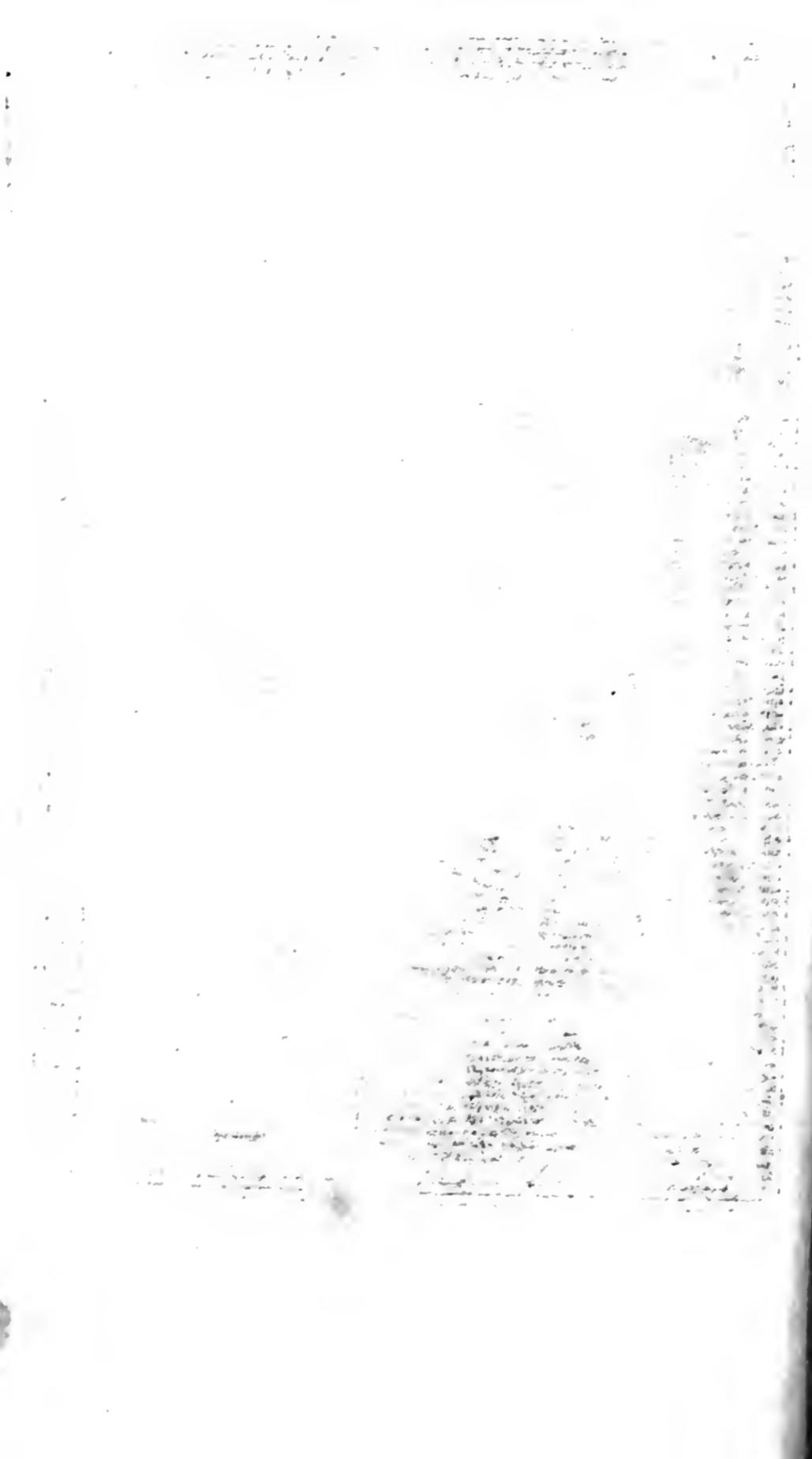
JULIE,

OU LA

NOUVELLE HÉLOÏSE.

TOME PREMIER.







LETTRES

DE

DEUX AMANS, HABITANS D'UNE PETITE VILLE, AU PIED DES ALPES, RECUEILLIES ET PUBLIÉES PAR J. J. ROUSSEAU.

*Seconde Édition originale, revue & corrigée
par l'Éditeur.*

PREMIÈRE PARTIE.

*Non la conobbe il mondo, menre l'ebbe:
Conobil' io oh' a pianger qui rimasi.*
Petrare.



A AMSTERDAM;
Chez MARC-MICHEL REY:

M. DCC. LXX.

PQ

2039

.A1

1770

Rare Books

I

S U J E T S

D' E S T A M P E S

Tels qu'ils ont été donnés par l'Editeur.

LA plupart de ces sujets sont détaillés pour les faire entendre, beaucoup plus qu'ils ne peuvent l'être dans l'exécution : car pour rendre heureusement un dessein, l'Artiste ne doit pas le voir tel qu'il sera sur son papier, mais tel qu'il est dans la nature. Le crayon ne distingue pas une blonde d'une brune, mais l'imagination qui le guide doit les distinguer. Le burin marque mal les clairs & les ombres, si le Graveur n'imagine aussi les couleurs. De même dans les figures en mouvement il faut voir ce qui précède & ce qui suit, & donner au temps de l'action une certaine latitude ; sans quoi

L'on ne faifira jamais bien l'unité du moment qu'il faut exprimer. L'habileté de l'Artifte confifte à faire imaginer au Spectateur beaucoup de chofes qui ne font pas fur la planche ; & cela dépend d'un heureux choix de circonftances , dont celles qu'il rend font fuppofer celles qu'il ne rend pas. On ne fauroit donc entrer dans un trop grand détail , quand on veut expofer des Sujets d'Estampes , & qu'on eft absolument ignorant dans l'art. Au refte , il eft aifé de comprendre que ceci n'avoit pas été écrit pour le Public , mais en donnant féparément les Estampes , on a cru devoir y joindre l'explication.

Quatre ou cinq perfonnages reviennent dans toutes les Planches , & en compofent à peu près toutes les figures. Il faudroit tâcher de les diftinguer par

POUR LA JULIE.

leur air, & par le goût de leur vêtement, enforte qu'on les reconnoit toujours.

1. JULIE est la Figure principale. Blonde, une physionomie douce, tendre, modeste enchanteresse. Des graces naturelles sans la moindre affectation : une élégante simplicité, même un peu de négligence dans son vêtement, mais qui lui sied mieux qu'un air plus arrangé : peu d'ornemens, toujours du goût, la gorge couverte en fille modeste, & non pas en dévote.

2. CLAIRE ou la Cousine. Une brune piquante ; l'air plus fin, plus éveillé ; plus gai ; d'une parure un peu plus ornée, & visant presque à la coquetterie ; mais toujours pourtant de la modestie & de la bienséance. Jamais de panier ni à l'une ni à l'autre.

3. SAINT PTEUX ou l'ami. Un jeune homme d'une figure ordinaire ; rien de distingué ; seulement une physionomie sensible & intéressante. L'habillement très-simple : une contenance assez timide , même un peu embarrassé de sa personne quand il est de sang-froid ; mais bouillant & emporté dans la passion.

4. LE BARON D'ETANGE, ou le père : ne paroît qu'une fois , & l'on dira comment il doit être.

5. MILORD EDOUARD, ou l'Anglois. Un air de grandeur qui vient de l'ame plus que du rang ; l'empreinte du courage & de la vertu , mais un peu de rudesse & d'âpreté dans les traits. Un maintien grave & stoïque , sous lequel il cache avec peine une extrême sensibilité. La parure à l'Angloise , & d'un grand

Seigneur sans faste. S'il étoit possible d'ajouter à tout cela le port un peu spadassin, il n'y auroit pas de mal.

6. M. DE WOLMAR, le Mari de Julie. Un air froid & posé. Rien de faux ni de contraint ; peu de geste, beaucoup d'esprit, l'œil assez fin ; étudiant les gens sans affectation.

Tels doivent être à peu près les caractères des Figures. Je passe aux sujets des Planches.



EXPLICATION

*De l'Estampe qui est à la tête du
premier Volume.*

Pour exprimer l'impression que peut faire la grandeur plus que naturelle des caractères tracés dans ce Roman, on représente l'Auteur de la *Nouvelle Héloïse* sous l'emblème d'un Peintre animé par le feu du Génie & par celui de l'Amour, & qui, en imitant la Nature, la peint beaucoup plus grande & plus belle qu'elle n'est.

On voit dans ce dessein une femme debout, rayonnante de lumière, dans une attitude simple & gracieuse. C'est la Nature qui présente ses beautés aux yeux du Peintre. Le Génie de l'invention, ayant des ailes à la tête, tient un flambeau, & concourt avec l'Amour, qui en a eu également, à allumer une flamme sur la tête du Peintre; c'est-à-dire, qu'ils allument le feu de son génie. Dans ce moment d'enthousiasme, on voit que la représentation qu'il trace sur un tableau roulé, est considérablement plus grande que l'objet qu'il imite.



PREMIERE ESTAMPE.

I. Partie. Lettre XIV. page 56.

LE lieu de la Scène est un bosquet. Julie vient de donner à son ami un baiser *costi saponito*, qu'elle en tombe dans une espèce de défaillance. On la voit dans un état de langueur se pancher, se laisser couler sur les bras de sa Cousine, & celle-ci la recevoir avec un empressement qui ne l'empêche pas de sourire en regardant du coin de l'œil son ami. Le jeune homme a les deux bras étendus vers Julie; de l'un il vient de l'embrasser, & l'autre s'avance pour la soutenir: son chapeau est à terre. Un ravissement, un transport très-vif de plaisir & d'allarmes doit régner dans son geste & sur son visage. Julie doit se pâmer & non s'évanouir. Tout le tableau doit respirer une ivresse de volupté qu'une certaine modestie rende encore plus touchante.

INSCRIPTION de la première Planche.

Le premier baiser de l'amour.



SECONDE ESTAMPE.

I. Partie. Lettre LX. page 217.

LE lieu de la Scene est une chambre fort simple. Cinq personnages remplissent l'Estampe. Milord Edouard sans épée, & appuyé sur une canne, se met à genoux devant l'Ami, qui est assis à côté d'une table sur laquelle sont son épée & son chapeau, avec un livre plus près de lui. La posture humble de l'Anglois ne doit rien avoir de honteux ni de timide; au contraire, il regne sur son visage une fierté sans arrogance, une hauteur de courage; non pour braver celui devant lequel il s'humilie, mais à cause de l'honneur qu'il se rend à lui-même de faire une belle action par un motif de justice & non de crainte. L'Ami, surpris, troublé de voir l'Anglois à ses pieds, cherche à le relever avec beaucoup d'inquiétude & un air très-confus. Les trois Spectateurs, tous en épée, marquent l'étonnement & l'admiration, chacun par une attitude différente. L'esprit de ce sujet est, que le personnage qui est à genoux imprime du respect aux autres, & qu'ils semblent tous à genoux devant lui.

INSCRIPTION de la seconde Planche.

L'héroïsme de la valeur.

POUR LA JULIE.
TROISIEME ESTAMPE.

II. Partie. Lettre X. page 53.

LE lieu est une chambre de cabaret, dont la porte ouverte, donne dans un autre chambre. Sur une table, auprès du feu devant laquelle est assis Milord Edouard, en robe de chambre, sont deux bougies, quelques lettres ouvertes, & un paquet encore fermé. Edouard tient de la main droite une lettre qu'il baisse de surprise, en voyant entrer le jeune homme. Celui-ci encore habillé, a le chapeau enfoncé sur les yeux, tient son épée d'une main; & de l'autre, montre à l'Anglois d'un air emporté & menaçant la sienne, qui est sur un fauteuil à côté de lui. L'Anglois fait de la main gauche un geste de dédain froid & marqué. Il regarde en même temps l'étourdi d'un air de compassion propre à le faire rentrer en lui-même; & l'on doit remarquer en effet dans son attitude, que ce regard commence à le déconterancer.

INSCRIPTION de la troisième Planche.

Ah, jeune Homme! à ton Bienfaiteur!



QUATRIÈME ESTAMPE.

II. Partie. Lettre XXVI. page 184.

LA Scene est dans la rue devant une maison de mauvaise apparence. Près de la porte ouverte, un laquais éclaire avec deux flambeaux de table. Un fiacre est à quelques pas delà; le cocher tient la portière ouverte, & un jeune homme s'avance pour y monter. Ce jeune homme est St. Preux sortant d'un lieu de débauche, dans une attitude qui marque le remords, la tristesse & l'abattement. Une des habitantes de cette maison l'a reconduit jusques dans la rue; & dans ses adieux on voit la joie, l'impudence & l'air d'une personne qui se félicite d'avoir triomphé de lui. Accablé de douleur & de honte, il ne fait pas même attention à elle. Aux fenêtres sont de jeunes Officiers avec deux ou trois compagnes de celle qui est en bas. Ils battent des mains, & applaudissent d'un air railleur en voyant passer le jeune homme qui ne les regarde ni ne les écoute. Il doit regner une immodestie dans le maintien des femmes, & un désordre dans leur ajustement, qui ne laisse pas douter un moment de ce qu'elles sont, & qui fasse mieux sortir la tristesse du principal personnage.

INSCRIPTION de la quatrième Planche.

La honte & les remords vengent l'amour
outragé.

POUR LA JULIE. 115
CINQUIÈME ESTAMPE.

III. Partie. Lettre XIV. page 42.

LA Scene se passe de nuit, & représente la chambre de Julie, dans le désordre où est ordinairement celle d'une personne malade. Julie est dans son lit avec la petite vérole ; elle a le transport. Ses rideaux fermés étoient entr'ouverts pour le passage de son bras, qui est en dehors ; mais sentant baiser sa main, de l'autre elle ouvre brusquement le rideau, & reconnoissant son ami, elle paroît surprise, agitée, transportée de joie, & prête à s'élançer vers lui. L'amant, à genoux près du lit, tient la main de Julie, qu'il vient de saisir, & la baise avec un emportement de douleur & d'amour dans lequel on voit, non seulement qu'il ne craint pas la communication du venin, mais qu'il la desire. A l'instant Claire, un bougeoir à la main, remarquant le mouvement de Julie, prend le jeune homme par le bras, & l'arrachant du lieu où il est, l'entraîne hors de la chambre. Une femme de chambre un peu âgée, s'avance en même-temps au chevet de Julie pour la retenir. Il faut qu'on remarque dans tous les personnages une action très-vive, & bien prise dans l'unité du moment.

INSCRIPTION de la cinquième Planché.

L'inoculation de l'amour.

SIXIÈME ESTAMPE

III. *Partie. Lettre XVIII. page 70.*

LA Scene se passe dans la chambre du Baron d'Etange, père de Julie. Julie est assise, & près de sa chaise est un fauteuil vuide : son père qui l'occupoit est à genoux devant elle, lui serrant les mains, versant des larmes, & dans une attitude suppliante & pathétique. Le trouble, l'agitation, la douleur sont dans les yeux de Julie. On voit à un certain air de lassitude, qu'elle a fait tous ses efforts pour relever son père ou se dégager; mais n'en pouvant venir à bout, elle laisse pancher sa tête sur le dos de sa chaise, comme une personne prête à se trouver mal; tandis que ses deux mains en avant, portent encore sur les bras de son père. Le Baron doit avoir une physionomie vénérable, une chevelure blanche, le port militaire, &, quoique suppliant, quelque chose de noble & de fier dans le maintien.

INSCRIPTION *de la sixième Planchette.*

La force paternelle.



S E P T I È M E ESTAMP E.

IV. Partie. Lettre VI. page 41.

LA Scene se passe dans l'avenue d'une maison de campagne, quelques pas au-delà de la grille, devant laquelle on voit en dehors une chaise arrêtée, une malle derrière, & un Postillon. Comme l'ordonnance de cette estampe est très-simple, elle demande pourtant une grande expression, il la faut expliquer.

L'ami de Julie revient d'un voyage de long cours; & quoi que le mari sache qu'avant son mariage cet ami a été amant favorisé, il prend une telle confiance dans la vertu de tous deux, qu'il invite lui-même le jeune homme à venir dans sa maison. Le moment de son arrivée est le sujet de l'Estampe. Julie vient de l'embrasser, & le prenant par la main le présente à son mari, qui s'avance pour l'embrasser à son tour. M. de Wolmar, naturellement froid & posé, doit avoir l'air ouvert, presque riant; un regard serain qui invite à la confiance.

Le jeune homme, en habit de voyage, s'approche avec un air de respect dans lequel on démêle, à la vérité, un peu de contrainte & de confusion, mais non pas une gêne pénible ni un embarras suspect. Pour Julie, on voit sur son visage & dans son maintien un caractère d'innocence & de candeur, qui

montre en cet instant toute la pureté de son ame. Elle doit regarder son mari avec une assurance modeste, où se peignent l'attendrissement & la reconnoissance que lui donne un si grand témoignage d'estime, & le serment qu'elle en est digne.

INSCRIPTION de la septième Planche.

La confiance des belles ames.



HUITIÈME ESTAMPE.

IV. Partie. Lettre XVII. page 206.

LE Payſage eſt ici ce qui demande le plus d'exactitude. Je ne puis mieux le repréſenter qu'en tranſcrivant le paſſage où il eſt décrit.

Nous y parvînmes après une heure de marche, par quelques ſentiers ombragés & tortueux qui montoient inſenſiblement entre les rochers, & n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. Ce lieu ſolitaire formoit un réduit ſauvage & défert, plein de ces ſortes de beautés qui ne touchent que les ames ſenſibles, & paroiffent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges, rouloit à cent pas de nous une eau boueufe, & charrioit avec fracas du limon, du ſable & des pierres. Derrière nous, une chaîne de roches inacceſſibles ſéparoit l'eſplanade où nous étions, de cette partie des Alpes qu'on nomme les Glacières; parce que d'énormes ſommets de glâces qui ſ'accroiffent inceſſamment, les couvrent depuis le commencement du monde. Des forêts de noirs ſapins nous ombrageoient triſtement à droite; un grand bois de chênes étoit à gauche au-delà du torrent; &, preſque à pic au-deſſous de nous, cette immense plaine d'eau que le lac forme au ſein des montagnes, nous ſéparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont le ſpectacle étoit couronné par la cime du majeſtueux Jura.

Au milieu de ces grands & superbes objets le petit terrain où nous étions étaloit les charmes d'un séjour riant & champêtre. Quelques ruisseaux filtroient à travers les rochers, & rouloient sur la verdure en filets de crystal. Quelques arbres fruitiers sauvages enracinés dans les hauteurs, panchoient leurs têtes sur les nôtres. La terre humide étoit couverte d'herbe & de fleurs. En comparant un si doux réduit aux objets qui l'environnoient, il sembloit que ce lieu désert dût être l'asyle de deux amans échappés seuls au bouleversement de la nature.

Il faut ajouter à cette description que deux quartiers de rocher tombés du haut, & pouvant servir de table & de siège, doivent être presque au bord de l'esplanade; que dans la perspective des côtés du Pays de Vaud qu'on voit dans l'éloignement, on distingue sur le rivage des Villes de distance en distance, & qu'il est nécessaire au moins qu'on en aperçoive une vis-à-vis de l'esplanade ci-dessus décrite.

C'est sur cette esplanade que sont Julie & son ami; les deux seuls personnages de l'Estampe. L'ami posant une main sur l'un des deux quartiers, lui montre de l'autre main, & d'un peu loin, des caractères gravés sur les rochers des environs. Il lui parle en même temps avec feu; on lit dans les yeux de Julie l'attendrissement que lui causent ses discours & les objets qu'il lui rappelle; mais on y lit aussi que la vertu préside, & ne craint rien de ces dangereux souvenirs.

Il y a un intervalle de dix ans entre la première Estampe & celle-ci, & dans cet intervalle Julie est devenue femme & mère ; mais il est dit qu'étant fille, elle laissoit dans son ajustement un peu de négligence qui la rendoit plus touchante ; & qu'étant femme elle se paroît avec plus de loin. C'est ainsi qu'elle doit être dans la Planche septième ; mais dans celle-ci, elle est sans parure & en robe du matin.

INSCRIPTION de la huitième Planche.

Les monumens des anciennes amours.



V. Partie. Lettre III. page 62.

UN Sallon , sept figures. Au fond vers la gauche une table à thé couverte de trois tasses, la théière, le pot à sucre, &c. Autour de la table sont, dans le fond & en face, M. de Wolmar, à sa droite en tournant, l'ami tenant la gazette; en sorte que l'un & l'autre voient tout ce qui se passe dans la chambre.

A droite aussi dans le fond, Madame de Wolmar assise tenant de la broderie; sa femme de chambre assise à côté d'elle & faisant de la dentelle; son oreiller est appuyé sur une chaise plus petite. Cette femme de chambre, la même dont il est parlé ci-après, Planche onzième, est plus jeune que celle de la Planche sixième.

Sur le devant, à sept ou huit pas des uns & des autres, est une autre petite table couverte d'un livre d'Estampes que parcourent deux petits garçons. L'aîné, tout occupé des figures, les montre au cadet; mais celui-ci compte furtivement des onchets qu'il tient sous la table cachés par un des côtés du livre. Une petite fille de huit ans, leur aînée, s'est levée de la chaise qui est devant la femme de chambre, & s'avance lestement sur la pointe des pieds vers les deux garçons. Elle parle d'un petit ton d'autorité, en montrant de loin la figure

du livre, & tenant un ouvrage à l'aiguille de l'autre main.

Madame de Wolmar doit paroître avoir suspendu son travail pour contempler le manège des enfans : les hommes ont de même suspendu leur lecture pour contempler à la fois madame de Wolmar & les trois enfans. La femme de chambre est à son ouvrage.

Un air fort occupé dans les enfans ; un air de contemplation rêveuse & douce dans les trois spectateurs. La mère sur-tout doit paroître dans une extase délicieuse.

INSCRIPTION de la neuvième Planchè.

La matinée à l'Angloise.



D I X I E M E E S T A M P E .

V. Partie. Lettre IX. page 157.

UNe chambre de cabaret. Le moment, vers la fin de la nuit. Le crépuscule commencé à montrer quelques objets ; mais l'obscurité permet à peine qu'on les distingue.

L'ami qu'un rêve pénible vient d'agiter s'est jetté à bas de son lit ; & a pris sa robe de chambre à la hâte. Il erre avec un air d'effroi , cherchant à écarter de la main des objets fantastiques dont il paroît épouvan-té. Il tâtonne pour trouver la porte. La noir-cœur de l'estampe , l'attitude expressive du personnage , son visage effaré doivent faire un effet lugubre & donner aux regardans une impression de terreur.

INSCRIPTION de la dixième Planche.

Où veux-tu fuir ? Le Fantôme est dans ton cœur.



ONZIEME ESTAMPE.

VI. Partie. Lettre II. page 14.

LA scene est dans un Sallon. Vers la cheminée, où il y a du feu, est une table de jeu à laquelle sont, contre le mur, M. de Wolmar qu'on voit en face, & vis-à-vis Saint Preux, dont on voit le corps de profil, parce que sa chaise est un peu dérangée; mais dont on ne voit la tête que par derrière, parce qu'il la retourne vers M. de Wolmar.

Par terre est un échiquier renversé dont les pièces sont éparfes. Claire, d'un air moitié railleur, présente au jeune homme la joue, pour y appliquer un soufflet ou un baiser, à son choix, en punition du coup qu'elle vient de faire. Ce coup est indiqué par une raquette qu'elle tient pendante d'une main, tandis qu'elle avance l'autre main sur le bras du jeune homme, pour lui faire retourner la tête qu'il baisse & qu'il détourne d'un air boudeur. Pour que le coup ait pu se faire sans grand fracas, il faut un de ces petits échiquiers de maroquin qui se ferment comme des livres, & le représenter à moitié ouvert contre un des pieds de la table.

Sur le devant est une autre personne qu'on reconnoît, au tablier, pour la femme de chambre; à côté d'elle est la raquet

te sur une chaise. Elle tient d'une main le volant élevé, & de l'autre elle fait semblant d'en raccommoder les plumes ; mais elle regarde à travers, en souriant, la scène qui se passe vers la cheminée.

M. de Wolmar un bras passé sur le dos de la chaise, comme pour contempler plus commodément, fait signe du doigt à la femme de chambre de ne pas troubler la scène par un éclat de rire.

INSCRIPTION de la onzième Planche.

Claire, Claire ! Les enfans chantent la nuit
quand ils ont peur.



DOUZIEME ESTAMPE.

VI. Partie. Lettre IX. page 112.

Cette dernière Estampe marque le moment où Julie va se jeter dans le Lac pour en retirer un de ses enfans , qui malheureusement y étoit tombé , en revenant du château de Chillon. La femme de chambre retient l'ainé des enfans qui veut se jeter dans l'eau après sa mère. Les autres personnages sont Mde. d'Orbe , Henriette sa fille , le Baillif de Chillon , sa femme & M. de Wolmar , qui , par leur attitude , témoignent leur frayeur.

INSCRIPTION de la douzième Planche.

L'amour maternel.



*Pages de cette Edition auxquelles les Estampes
doivent correspondre.*

P R E M I E R E P A R T I E.

La 1 ^{re} . Estampe doit regarder la page	56
2 ^e . Estampe.	217

S E C O N D E P A R T I E.

3 ^e . Estampe.	53
4 ^e . Estampe.	184

T R O I S I E M E P A R T I E.

5 ^e . Estampe.	42
6 ^e . Estampe.	70

Q U A T R I E M E P A R T I E.

7 ^e . Estampe.	41
8 ^e . Estampe.	206

C I N Q U I E M E P A R T I E.

9 ^e . Estampe.	62
10 ^e . Estampe.	157

S I X I E M E P A R T I E.

11 ^e . Estampe.	14
12 ^e . Estampe.	112

LETTRES



LETTRES

DE

DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE

AU PIED DES ALPES.

PREMIÈRE PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE

A JULIE.

IL faut vous fuir, Mademoiselle ; je le sens bien : j'aurois dû beaucoup moins attendre, ou plutôt il falloit ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui ? Comment m'y prendre ? Vous m'avez promis de l'amitié ; voyez mes perplexités, & conseillez-moi.

I. Partie

A

LA NOUVELLE

Vous savez que je ne suis entré dans votre maison que sur l'invitation de Madame votre mère. Sachant que j'avois cultivé quelques talens agréables, elle a cru qu'ils ne seroient pas inutiles, dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un si beau naturel, j'osai me charger de ce dangereux soin sans en prévoir le péril, ou du moins sans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité: j'espère que je ne m'oublierai jamais jusqu'à vous tenir des discours qu'il ne vous convient pas d'entendre, & manquer au respect que je dois à vos mœurs, encore plus qu'à votre naissance & à vos charmes. Si je souffre, j'ai du moins la consolation de souffrir seul, & je ne voudrois pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours; & je m'apperçois que sans y songer vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, & que vous devez ignorer. Je fais, il est vrai, le parti que dicte en pareil cas la prudence au défaut de l'espoir, & je me serois efforcé de le prendre, si je pouvois accorder en cette occasion la prudence avec l'honnêteté; mais comment me retirer décevement d'une maison dont la maîtresse elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde? Comment frustrer cette tendre mèn-

re du plaisir de surprendre un jour son époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce dessein ? Faut-il quitter impoliment sans lui rien dire ? Faut-il lui déclarer le sujet de ma retraite , & cet aveu même ne l'offensera-t-il pas de la part d'un homme dont la naissance & la fortune ne peuvent lui permettre d'aspirer à vous ?

Je ne vois, Mademoiselle, qu'un moyen de sortir de l'embarras où je suis ; c'est que la main qui m'y plonge m'en retire, que ma peine ainsi que ma faute me vienne de vous, & qu'au moins par pitié pour moi vous daigniez m'interdire votre présence. Montrez ma lettre à vos parens ; faites-moi refuser votre porte ; chassez-moi comme il vous plaira ; je puis tout endurer de vous ; je ne puis vous fuir de moi-même.

Vous, me chasser ? moi, vous fuir ! & pourquoi ? Pourquoi donc, est-ce un crime d'être sensible au mérite, & d'aimer ce qu'il faut qu'on honore ? Non, belle Julie, vos attraits avoient ébloui mes yeux, jamais ils n'eussent égaré mon cœur, sans l'attrait plus puissant qui les anime. C'est cette union touchante d'une sensibilité si vive & d'une inaltérable douceur, c'est cette pitié si tendre pour les maux d'autrui, c'est cet esprit juste & ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'ame ; ce sont, en un mot, les charmes des sentimens bien plus que ceux de la personne, que j'adore en vous. Je consens qu'on vous puisse imaginer plus belle

encore ; mais plus aimable & plus digne du cœur d'un honnête-homme , non Julie , il n'est pas possible.

J'ose me flatter quelquefois que le Ciel a mis une conformité secrète entre nos affections , ainsi qu'entre nos goûts & nos âges. Si jeunes encore , rien n'altère en nous les penchans de la nature , & toutes nos inclinations semblent se rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde , nous avons des manières uniformes de sentir & de voir ; & pourquoi n'oserois-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'apperçois dans nos jugemens ? Quelquefois nos yeux se rencontrent ; quelques soupirs nous échappent en même-temps ; quelques larmes furtives.... ô Julie ! si cet accord venoit de plus loin..... si le Ciel nous avoit destinés..... toute la force humaine..... ah , pardon ! je m'égare : j'ose prendre mes vœux pour de l'espoir : l'ardeur de mes desirs prête à leur objet la possibilité qui lui manque.

Je vois avec effroi quel tourment mon cœur se prépare. Je ne cherche point à flatter mon mal ; je voudrois le haïr s'il étoit possible. Jugez si mes sentimens sont purs , par la sorte de grace que je viens vous demander. Tarissez , s'il se peut , la source du poison qui me nourrit & me tue. Je ne veux que guérir ou mourir , & j'implore vos rigueurs , comme un amant imploreroit des bontés.

Oui , je promets , je jure de faire de mon

côté tous mes efforts pour recouvrer ma raison, ou concentrer au fond de mon ame le trouble que j'y sens naître; mais par pitié, détourné de moi ces yeux si doux qui me donnent la mort; dérobez aux miens vos traits, votre air, vos bras, vos mains, vos blonds cheveux, vos gestes; trompez l'aveugle imprudence de mes regards; retenez cette voix touchante qu'on n'entend point sans émotion: foyez, hélas, une autre que vous-même, pour que mon cœur puisse revenir à lui.

Vous le dirai-je sans détour? Dans ces jeux que l'oisiveté de la soirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles; vous n'avez pas plus de réserve avec moi qu'avec un autre. Hier même, il s'en fallut peu que par pénitence vous ne me laissassiez prendre un baiser: vous résistâtes foiblement. Heureusement je n'eus garde de m'obstiner. Je sentis à mon trouble croissant que j'allois me perdre, & je m'arrêtai. Ah, si du moins je l'eusse pu savourer à mon gré, ce baiser eût été mon dernier soupir, & je serois mort le plus heureux des hommes!

De grace, quittons ces jeux qui peuvent avoir des suites funestes. Non, il n'y en a pas un qui n'ait son danger, jusqu'au plus puérile de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, & je ne fais comment il arrive que je la rencontre toujours. A peine se pose-t-elle sur la mienne; qu'un

refaillement me faisoit ; le jeu me donne la fièvre, ou plutôt le délire ; je ne vois, je ne sens plus rien, & dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me cacher, comment répondre de moi.

Durant nos lectures, c'est un autre inconvénient. Si je vous vois un instant sans votre mère ou sans votre cousine, vous prenez un air si sérieux, si froid, si glacé, que le respect & la crainte de vous déplaire m'ôtent la présence d'esprit & le jugement, & j'ai peine à bégayer, en tremblant, quelques mots d'une leçon que toute votre sagacité vous fait suivre à peine. Ainsi l'inégalité que vous affectez tourne à la fois au préjudice de tous deux : vous me désolez & ne vous instruisez point, sans que je puisse concevoir quel motif fait ainsi changer d'humeur une personne si raisonnable. J'ose vous le demander, comment pouvez-vous être si folâtre en public, & si grave dans le tête à tête ? Je pensois que ce devoit être tout le contraire, & qu'il falloit composer son maintien à proportion du nombre des Spectateurs ; au lieu de cela, je vous vois, toujours avec une égale perplexité de ma part, le ton de cérémonie en particulier, & le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale, peut-être serai-je moins tourmenté.

Si la commisération naturelle aux âmes bien nées, peut vous attendrir sur les peines d'un infortuné auquel vous avez témoi-

gné quelque estime, de légers changemens dans votre conduite rendront sa situation moins violente, & lui feront supporter plus paisiblement & son silence & ses maux: si sa retenue & son état ne vous touchent pas, & que vous vouliez user du droit de le perdre, vous le pouvez sans qu'il en murmure: il aime mieux encore périr par votre ordre, que par un transport indiscret qui le rendit coupable à vos yeux. Enfin, quoique vous ordonniez de mon sort, au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pu former un espoir téméraire, & si vous avez lu cette lettre, vous avez fait tout ce que j'oserois vous demander, quand même je n'aurois point de refus à craindre.

L E T T R E I I.

A J U L I E.

Que je me suis abusé, Mademoiselle, dans ma première Lettre! Au lieu de soulager mes maux, je n'ai fait que les augmenter en m'exposant à votre disgrâce, & je sens que le pire de tout est de vous déplaire. Votre silence, votre air froid & réservé ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez exaucé ma prière en partie, ce n'est que pour mieux m'en punir.

*E poi ch'amor di me vi fece accorta
Fur i biondi capelli allor velati,
E l'amoroso sguardo in se raccolto.*

A iv.

vous retranchez en publique l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre ; mais vous n'en êtes que plus sévère dans le particulier, & votre ingénieuse rigueur s'exerce également par votre complaisance & par vos refus.

Que ne pouvez-vous connoître combien cette froideur m'est cruelle ! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrais-je pas revenir sur le passé, & faire que vous n'eussiez point vu cette fatale lettre ! Non, dans la crainte de vous offenser encore, je n'écrirois point celle-ci, si je n'eusse écrit la première, & je ne veux pas redoubler ma faute, mais la réparer. Faut-il pour vous appaiser, dire que je m'abusois moi-même ? Faut-il protester que ce n'étoit pas de l'amour que j'avois pour vous ? moi, je prononcerois cet odieux parjure ! Le vil mensonge est-il digne d'un cœur où vous réglez ? Ah ! que je sois malheureux, s'il faut l'être ; pour avoir été téméraire, je ne serai ni menteur ni lâche, & le crime que mon cœur a commis, ma plume ne peut le défavouer.

Je sens d'avance le poids de votre indignation, & j'en attends les derniers effets, comme une grace que vous me devez au défaut de toute autre ; car le feu qui me consume mérite d'être puni, mais non méprisé. Par pitié ne m'abandonnez pas à moi-même ; daignez au moins disposer de mon sort : dites quelle est votre volonté. Quoi-

que vous puissiez me prescrire, je ne saurai qu'obéir ? M'imposez-vous un silence éternel ? Je saurai me contraindre à le garder. Me bannissez-vous de votre présence ? Je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir ? Ah ! ce ne fera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne soucrive, hors celui de ne vous plus aimer : encore obéirois-je en cela même, s'il m'étoit possible.

Cent fois le jour je suis tenté de me jeter à vos pieds, de les arroser de mes pleurs, d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage ; mes genoux tremblent & n'osent fléchir ; la parole expire sur mes lèvres, & mon ame ne trouve aucune assurance contre la frayeur de vous irriter.

Est-il au monde un état plus affreux que le mien ? Mon cœur sent trop combien il est coupable & ne sauroit cesser de l'être ; le crime & le remord l'agitent de concert, & sans savoir quel sera mon destin, je flotte dans un doute insupportable, entre l'espoir de la clémence & la crainte du châtement.

Mais non, je n'espère rien, je n'ai droit de rien espérer. La seule grâce que j'attends de vous, est de hâter mon supplice. Contentez une juste vengeance. Est-ce être assez malheureux que de me voir réduit à la solliciter moi-même ? Punissez-moi, vous le devez : mais si vous n'êtes impitoyable ; quittez cet air froid & mécontent qui me

met au désespoir : quand on envoie un coupable à la mort, on ne lui montre plus de colère.

LETTRE III.

A JULIE.

NE vous impatientez pas, Mademoiselle ; voici la dernière importunité que vous recevrez de moi.

Quand je commençai de vous aimer, que j'étois loin de voir tous les maux que je m'apprétois ! Je ne sentis d'abord que celui d'un amour sans espoir, que la raison peut vaincre à force de temps ; j'en connus ensuite un plus grand dans la douleur de vous déplaire ; & maintenant j'éprouve le plus cruel de tous, dans le festiment de vos propres peines. O Julie ! je le vois avec amertume, mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un silence invincible, mais tout décèle à mon cœur attentif vos agitations secrettes. Vos yeux deviennent sombres, rêveurs, fixés en terre ; quelques regards égarés s'échappent sur moi ; vos vives couleurs se fanent ; une pâleur étrangère couvre vos joues ; la gaieté vous abandonne ; une tristesse mortelle vous accable ; & il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préserve d'un peu d'humeur.

Soit sensibilité, soit dédain, soit pitié pour mes souffrances, vous en êtes affectée, je le vois; je crains de contribuer aux vôtres, & cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'espoir qui devoit en naître ne peut me flatter; car, ou je me trompe moi-même, ou votre bonheur m'est plus cher que le mien.

Cependant, en revenant à mon tour sur moi, je commence à connoître combien j'avois mal jugé de mon propre cœur, & je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire passager, fera le destin de ma vie. C'est le progrès de votre tristesse qui m'a fait sentir celui de mon mal. Jamais, non, jamais le feu de vos yeux, l'éclat de votre teint, les charmes de votre esprit, toutes les graces de votre ancienne gaieté, n'eussent produit un effet semblable à celui de votre abattement. N'en doutez pas, divine Julie; si vous pouviez voir quel embrasement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon ame, vous gémeriez vous-même des maux que vous me causez. Ils sont désormais sans remède, & je sens avec désespoir, que le feu qui me consume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe, qui ne peut se rendre heureux, peut au moins mériter de l'être, & je sçaurai vous forcer d'estimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponse. Je suis jeune & peux mériter un jour la considération dont je ne suis pas maintenant digne. En attendant, il faut vous ten-

dre le repos que j'ai perdu pour toujours ; & que je vous ôte ici malgré moi. Il est juste que je porte seul la peine du crime dont je suis seul coupable. Adieu , trop belle Julie , vivez tranquille & reprenez votre enjouement ; dès demain vous ne me verrez plus. Mais soyez sûre que l'amour ardent & pur dont j'ai brûlé pour vous , ne s'éteindra de ma vie , que mon cœur plein d'un si digne objet ne fauroit plus s'avilir , qu'il partagera désormais ses uniques hommages entre vous & la vertu , & qu'on ne verra jamais profaner par d'autres feux l'autel où Julie fut adorée.

B I L L E T .

de Julie.

NEmportez pas l'opinion d'avoir rendu votre éloignement nécessaire. Un cœur vertueux fauroit se vaincre ou se taire , & deviendroit peut-être à craindre. Mais vous... vous pouvez rester.

R É P O N S E .

Je me suis tû long-temps ; vos froideurs m'ont fait parler à la fin. Si l'on peut se vaincre pour la vertu , l'on ne supporte point le mépris de ce qu'on aime. Il faut partir.

II BILLET.

de Julie.

NOn, Monsieur, après ce que vous avez paru sentir, après ce que vous m'avez osé dire ; un homme, tel que vous avez feint d'être, ne part point, il fait plus.

RÉPONSE.

Je n'ai rien feint, qu'une passion modérée dans un cœur au désespoir. Demain vous serez contente, & quoique vous en puissiez dire, j'aurai moins fait que de partir.

III BILLET.

de Julie.

Insensé ! si mes jours te sont chers, crains-tu d'attenter aux tiens. Je suis obsédée, & ne puis ni vous parler, ni vous écrire jusqu'à demain. Attendez...

LETTRE IV.

DE JULIE.

Il faut donc l'avouer enfin, ce fatal secret trop mal déguisé ! Combien de fois j'ai juré qu'il ne sortiroit de mon cœur.

qu'avec la vie ! La tienne en danger me l'arrache ; il m'échappe , & l'honneur est perdu. Hélas ! j'ai trop tenu parole ; est-il une mort plus cruelle que de survivre à l'honneur.

Que dire , comment rompre un si pénible silence ? Ou plutôt n'ai-je pas déjà tout dit , & ne m'as-tu pas trop entendue ? Ah , tu en as trop vu pour ne pas deviner le reste ! Entraînée par degrés dans les pièges d'un vil séducteur , je vois , sans pouvoir m'arrêter , l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'est bien plus mon amour que le tien qui fais ton audace. Tu vois l'égarement de mon cœur , tu t'en prévaut pour me perdre , & quand tu me rends méprisable , le pire de mes maux est d'être forcée à te mépriser. Ah , malheureux ! je t'estimois , & tu me déshonores ! crois-moi , si ton cœur étoit fait pour jouir en paix de ce triomphe , il ne l'eut jamais obtenu.

Tu le fais , tes remords en augmentent ; je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieuses. La modestie & l'honnêteté m'étoient chères ; j'aimois à les nourrir dans une vie simple & laborieuse. Que m'ont servi des soins que le Ciel a rejetés ? Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir , je sentis le poison qui corrompt mes sens & ma raison ; je le sentis du premier instant , & tes yeux , tes sentimens , tes discours , ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Jé n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jeter aux pieds des auteurs de mes jours, cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable; ils ne peuvent connoître ce qui s'y passe: ils voudront appliquer des remèdes ordinaires à un mal désespéré; ma mère est foible & sans autorité; je connois l'inflexible sévérité de mon père; & je ne ferai que perdre & déshonorer moi, ma famille & toi-même. Mon amie est absente, mon frère n'est plus; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit; j'implore en vain le Ciel, le Ciel est sourd aux prières des foibles. Tout forme l'ardeur qui me dévore; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi; la nature entière semble être ta complice; tous mes efforts sont vains, je t'adore en dépit de toi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu résister dans toute sa force, céderoit-il maintenant à demi? Comment ce cœur qui ne fait rien dissimuler, te cacheroit-il le reste de sa foiblesse? Ah! le premier pas, qui coûte le plus, étoit celui qu'il ne falloit pas faire; comment m'arrêterois-je aux autres? Non; de ce premier pas je me sens entraîner dans l'abyme, & tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira.

Tel est l'état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite, & que pour me garantir de ma perte, tu dois être mon unique défenseur contre toi. Je pouvois, je le fais, différer cet aveu de mon désespoir; je pouvois quelque-temps déguiser ma honte, & céder par degrés pour m'en imposer à moi-même. Vaine adresse qui pouvoit flatter mon amour-propre, & non pas sauver ma vertu. Va, je vois trop; je sens trop où mène la première faute, & je ne cherchois pas à préparer ma ruine, mais à l'éviter.

Toutefois si tu n'es pas le dernier des hommes, si quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame, s'il y reste encore quelque trace des sentimens d'honneur dont tu m'as paru pénétré; puis-je te croire assez vil pour abuser de l'aveu fatal que mon délire m'arrache? Non, je te connois bien; tu soutiendras ma foiblesse, tu deviendras ma sauvegarde, tu protégeras ma personne contre mon propre cœur. Tes vertus sont le dernier refuge de mon innocence; mon honneur s'ose confier au tien; tu ne peux conserver l'un sans l'autre; ame généreuse, ah! conserve-les tous deux, & du moins pour l'amour de toi-même, daigne prendre pitié de moi.

O Dieu! suis-je assez humiliée? Je t'écris à genoux; je baigne mon papier de mes pleurs; j'éleve à toi mes timides supplications. Et ne pense pas, cependant, que j'ignore

que c'étoit à moi d'en recevoir , & que pour me faire obéir je n'avois qu'à me rendre avec art méprisable. Ami , prend ce vain empire , & laisse-moi l'honnêteté : j'aime mieux être ton esclave & vivre innocente , que d'acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m'écouter , que d'amour , que de respects ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra son retour à la vie ? Quels charmes dans la douce union de deux ames pures ! Tes désirs vaincus seront la source de ton bonheur , & les plaisirs dont tu jouiras seront dignes du Ciel même.

Je crois , j'espère , qu'un cœur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien ne démentira pas la générosité que j'attends de lui. J'espère encore que s'il étoit assez lâche pour abuser de mon égarement & des aveux qu'il m'arrache , le mépris , l'indignation me rendroient la raison que j'ai perdue , & que je ne serois pas assez lâche moi-même pour craindre un amant dont j'aurois à rougir. Tu seras vertueux ou méprisé ; je serai respectée ou guérie ; voilà l'unique espoir qui me reste avant celui de mourir.

L E T T R E V.

A J U L I E.

PUiffances du Ciel ! j'avois une ame pour la douleur , donnez-m'en une pour la félicité. Amour , vie de l'ame , viens soutenir la

mienne prête à défaillir. Charme inexprimable de la vertu ! Force invincible de la voix de ce qu'on aime : bonheur, plaisirs, transports, que vos traits sont poignants ! qui peut en soutenir l'atteinte ? O comment suffire au torrent de délices qui vient inonder mon cœur ! comment expier les allarmes d'une craintive amante ? Julie... non ! ma Julie à genoux ! ma Julie verser des pleurs ! ... celle à qui l'univers devoit des hommages, supplier un homme qui l'adore de ne pas l'outrager, de ne pas se déshonorer lui-même ! si je pouvois m'indigner contre toi je le ferois, pour tes frayeurs qui nous avilissent ! juge mieux, beauté pure & céleste, de la nature de ton empire ! Eh ! si j'adore les charmes de ta personne, n'est-ce pas surtout pour l'empreinte de cette ame sans tache qui l'anime, & dont tous tes traits portent la divine enseigne ? Tu crains de céder à mes poursuites, mais quelles poursuites peut craindre celle qui couvre de respect & d'honnêteté tous les sentimens qu'elle inspire ? Est-il un homme assez vil sur la terre pour oser être téméraire avec toi ?

Permetts, permetts que je savoure le bonheur inattendu d'être aimé... aimé de celle... trône du monde, combien je te vois au-dessous de moi ! Que je la relise mille fois, cette lettre adorable où ton amour & tes sentimens sont écrits en caractères de feu ; où, malgré tout l'emportement d'un cœur agité, je vois avec transport combien dans

une ame honnête les passions plus vives gardent encore le saint caractère de la vertu. Quel monstre, après avoir lu cette touchante lettre, pourroit abuser de ton état, & témoigner par l'acte le plus marqué son profond mépris pour lui-même? Non, chère amante, prends confiance en un ami fidèle qui n'est point fait pour te tromper. Bien que ma raison soit à jamais perdue, bien que le trouble de mes sens s'accroisse à chaque instant; ta personne est désormais pour moi le plus charmant, mais le plus sacré dépôt dont jamais mortel fut honoré. Ma flamme & son objet conserveront ensemble une inaltérable pureté. Je frémirois de porter la main sur tes chastes attraits, plus que du plus vil inceste, & tu n'es pas dans une sûreté plus inviolable avec ton père qu'avec ton amant. O si jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi.... l'amant de Julie auroit une ame abjecte! Non, quand je cesserois d'aimer la vertu, je ne t'aimerais plus; à ma première lâcheté, je ne veux plus que tu m'aimes.

Rassure-toi donc, je t'en conjure au nom du tendre & pur amour qui nous unit; c'est à lui de t'être garant de ma retenue & de mon respect, c'est à lui de te répondre de lui-même. Et pourquoi tes craintes iroient-elles plus loin que mes desirs? à quel autre bonheur voudrois-je aspirer, si tout mon cœur suffit à peine à celui qu'il goûte? Nous sommes jeunes tous deux, il est vrai; nous

aimons pour la première & l'unique fois de la vie, & n'avons nulle expérience des passions; mais l'honneur qui nous conduit est-il un guide trompeur? a-t-il besoin d'une expérience suspecte qu'on n'acquiert qu'à force de vices? J'ignore si je m'abuse, mais il me semble que les sentimens droits sont tous au fond de mon cœur. Je ne suis point un vil séducteur comme tu m'appelles dans ton désespoir, mais un homme simple & sensible, qui montre aisément ce qu'il sent & ne sent rien dont il doive rougir. Pour dire tout en un seul mot, j'abhorre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne fais, non, je ne fais pas même si l'amour que tu fais naître est compatible avec l'oubli de la vertu, & si tout autre qu'une ame honnête peut sentir assez tous tes charmes. Pour moi, plus j'en suis pénétré; plus mes sentimens s'élèvent. Quel bien; que je n'aurois pas fait pour lui-même, ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi? Ah! daigne te confier aux feux que tu m'inspires, & que tu fais si bien purifier; crois qu'il suffit que je t'adore pour respecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. O quel cœur je vais posséder! vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vaux mieux que tous ses plaisirs!



LETTRE VI.

DE JULIE A CLAIRE.

VEux-tu, ma Cousine, passer ta vie à pleurer cette pauvre Chaillot, & faut-il que les morts te fassent oublier les vivans ? Tes regrets sont justes, & je les partage, mais doivent-ils être éternels ? Depuis la perte de ta mère, elle t'avoit élevée avec le plus grand soin ; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante. Elle t'aimoit tendrement & m'aimoit, parce que tu m'aimes ; elle ne nous inspira jamais que des principes de sagesse & d'honneur. Je fais tout cela, ma chère, & j'en conviens avec plaisir. Mais conviens aussi que la bonne femme étoit peu prudente avec nous, qu'elle nous faisoit sans nécessité les confidences les plus indiscrètes, qu'elle nous entretenoit sans cesse des maximes de la galanterie, des aventures de sa jeunesse, du manège des amans, & que pour nous garantir des pièges des hommes, si elle ne nous apprenoit pas à leur en tendre, elle nous instruisoit au moins de mille choses que de jeunes filles se passeroient bien de savoir. Console-toi donc de sa perte, comme d'un mal qui n'est pas sans quelque dédommagement. A l'âge où nous sommes, ses leçons commençoient à devenir dangereuses, & le Ciel nous l'a peut-être ôtée au moment où

il n'étoit pas bon qu'elle nous restât plus long-temps. Souviens-toi de tout ce que tu me disois quand je perdis le meilleur des frères. La Chaillot t'est-elle plus chère ? As-tu plus de raisons de la regretter ?

Reviens , ma chère , elle n'a plus besoin de toi. Hélas ! tandis que tu perds ton temps en regrets superflus , comment ne crains-tu point de t'en attirer d'autres ? comment ne crains-tu point , toi qui connois l'état de mon cœur , d'abandonner ton amie à des périls que ta présence auroit prévenus ? O qu'il s'est passé de choses depuis ton départ ! Tu frémiras en apprenant quels dangers j'ai courus par mon imprudence. J'espère en être délivrée ; mais je me vois , pour ainsi dire , à la discrétion d'autrui , c'est à toi de me rendre à moi-même. Hâte-toi donc de revenir. Je n'ai rien dit tant que tes soins étoient utiles à ta pauvre Bonne ; j'eusse été la première à t'exhorter à les lui rendre. Depuis qu'elle n'est plus , c'est à sa famille que tu les dois : nous les remplirons mieux ici de concert que tu ne ferois seule à la campagne , & tu t'acquitteras des devoirs de la reconnoissance , sans rien ôter à ceux de l'amitié.

Depuis le départ de mon père nous avons repris notre ancienne manière de vivre & ma mère me quitte moins. Mais c'est par habitude plus que par défiance. Ses sociétés lui prennent encore bien des momens qu'elle ne veut pas dérober à mes petites études , & Babi remplit alors sa place assez négli-

gemment. Quoique je trouve à cette bonne mère beaucoup trop de sécurité, je ne puis me résoudre à l'en avertir ; je voudrois bien pourvoir à ma sûreté sans perdre son estime, & c'est toi seule qui peux concilier tout cela. Reviens, ma Claire, reviens sans tarder. J'ai regret aux leçons que je prends sans toi, & j'ai peur de devenir trop savante. Notre maître n'est pas seulement un homme de mérite, il est vertueux, & n'en est que plus à craindre. Je suis trop contente de lui pour l'être de moi. A son âge, au nôtre, avec l'homme le plus vertueux, quand il est aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une.

L E T T R E V I I.

R É P O N S E.

J'E t'entends, & tu me fais trembler. Non que je croie le danger aussi pressant que tu l'imagines. Ta crainte modère la mienne sur le présent : mais l'avenir m'épouvante, & si tu ne peux te vaincre, je ne vois plus que des malheurs. Hélas ! combien de fois la pauvre Chaillot m'a-t-elle prédit que le premier soupir de ton cœur seroit le destin de ta vie ! Ah, Cousine ! si jeune encore, faut-il voir déjà ton sort s'accomplir ? Qu'elle va vous manquer, cette femme habile que tu crois avantageux de perdre ! Il l'eut

été, peut-être, de tomber d'abord en de plus sûres mains ; mais nous sommes trop instruites en sortant des siennes pour nous laisser gouverner par d'autres, & pas assez pour nous gouverner nous-mêmes : elle seule pouvoit nous garantir des dangers auxquels elle nous avoit exposées. Elle nous a beaucoup appris, & nous avons, ce me semble, beaucoup pensé pour notre âge. La vive & tendre amitié qui nous unit presque dès le berceau, nous a, pour ainsi dire, éclairé le cœur de bonne heure sur toutes les passions. Nous connoissons assez bien leurs signes & leurs effets ; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque. Dieu veuille que ton jeune philosophe connoisse mieux que nous cet art-là.

Quand je dis *nous*, tu m'entends ; c'est sur-tout de toi que je parle : car pour moi, la Bonne m'a toujours dit que mon étourderie me tiendroit lieu de raison, que je n'aurois jamais l'esprit de savoir aimer, & que j'étois trop folle pour faire un jour des folies. Ma Julie, prends garde à toi ; mieux elle auguroit de ta raison, plus elle craignoit pour ton cœur. Aie bon courage, cependant ; tout ce que la sagesse & l'honneur pourront faire, je fais que ton ame le fera ; & la mienne fera, n'en doute pas, tout ce que l'amitié peut faire à son tour. Si nous en savons trop pour notre âge, au moins cette étude n'a rien coûté à nos mœurs. Crois, ma chère, qu'il y a bien des
filles

filles plus simples qui sont moins honnêtes que nous : nous le sommes parce que nous voulons l'être , & quoi qu'on en puisse dire, c'est le moyen de l'être plus sûrement.

Cependant, sur ce que tu me marques, je n'aurai pas un moment de repos que je ne sois auprès de toi ; car si tu crains le danger, il n'est pas tout-à-fait chimérique. Il est vrai que le préservatif est facile ; deux mots à ta mère , & tout est fini ; mais je te comprends ; tu ne veux point d'un expédient qui finit tout : tu veux bien t'ôter le pouvoir de succomber, mais non pas l'honneur de combattre. O pauvre Cousine!... Encore si la moindre lueur... le Baron d'Étange consentir à donner sa fille , son enfant unique, à un petit bourgeois sans fortune ! L'espères-tu ?..... qu'espères-tu donc ? que veux-tu ?... pauvre, pauvre Cousine !... Ne crains rien , toutefois , de ma part. Ton secret sera gardé par ton amie. Bien des gens trouveroient plus honnête de le révéler ; peut-être auroient-ils raison. Pour moi qui ne suis pas une grande raisonneuse, je ne veux point d'une honnêteté qui trahit l'amitié , la foi, la confiance : j' imagine que chaque relation , chaque âge a ses maximes , ses devoirs , ses vertus, que ce qui seroit prudence à d'autres , à moi seroit perfidie ; & qu'au lieu de nous rendre sages , on nous rend méchans en confondant tout cela. Si ton amour est foible , nous le vraincrons ; s'il est extrême , c'est

l'exposer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violens, & il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre. Mais en revanche, tu n'as qu'à marcher droit quand tu seras sous ma garde. Tu verras, tu verras ce que c'est qu'une Duègne de dix-huit ans.

Je ne suis pas, comme tu fais, loin de toi pour mon plaisir, & le printemps n'est pas si agréable en campagne que tu penses; on y souffre à la fois le froid & le chaud; on n'a point d'ombre à la promenade & il faut se chauffer dans la maison. Mon Père, de son côté ne laisse pas, au milieu de ses bâtimens, de s'appercevoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville. Ainsi tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner, & tu m'embrasseras, j'espère, dans quatre ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiète est que quatre ou cinq jours font je ne fais combien d'heures, dont plusieurs sont destinées au philosophe. Au philosophe, entends-tu, Cousine? pense que toutes ces heures-là ne doivent sonner que pour lui.

Ne vas pas ici rougir & baisser les yeux. Prendre un air grave, il t'est impossible; cela ne peut aller à tes traits. Tu fais bien que je ne saurois pleurer sans rire, & que je n'en suis pas pour cela moins sensible; je n'en ai pas moins de chagrin d'être loin de toi: je n'en regrette pas moins la bonne Chaillot. Je te fais un gré infini de vouloir partager avec moi le soin de la famille; je

ne l'abandonnerai de mes jours, mais tu ne serois plus toi-même si tu perdois quelque occasion de faire du bien. Je conviens que la pauvre Mie étoit babillarde, assez libre dans ses propos familiers, peu discrète avec de jeunes filles, & qu'elle aimoit à parler de son vieux temps. Aussi ne font-ce pas tant les qualités de son esprit que je regrette, bien qu'elle en eut d'excellentes parmi de mauvaises. La perte que je pleure en elle, c'est son bon cœur, son parfait attachement qui lui donnoit à la fois pour moi la tendresse d'une mère & la confiance d'une sœur. Elle me tenoit lieu de toute ma famille; à peine ai-je connu ma mère; mon père m'aime autant qu'il peut aimer, nous avons perdu ton aimable frère; je ne vois presque jamais les miens. Me voilà comme une orpheline délaissée. Mon enfant, tu me restes seule; car ta bonne mère, c'est toi. Tu as raison pourtant. Tu me restes: je pleurois! j'étois donc folle: qu'avois-je à pleurer?

P. S. De peur d'accident j'adresse cette lettre à notre maître, afin qu'elle te parvienne plus sûrement.



LETTRE VIII. (a)

A JULIE.

Quels font, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour? Mon cœur a plus qu'il n'espéroit, & n'est pas content. Vous m'aimez, vous me le dites, & je soupire. Ce cœur injuste ose desirer encore, quand il n'a plus rien à desirer; il me punit de ses fantaisies, & me rend inquiet au sein du bonheur. Ne croyez pas que j'aie oublié les loix qui me sont imposées, ni perdu la volonté de les observer; non, mais un secret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coûtent qu'à moi, que vous qui vous prétendiez si foible êtes si forte à présent, & que j'ai si peu de combats à rendre contre moi-même, tant je vous trouve attentive à les prévenir.

Que vous êtes changée depuis deux mois, sans que rien ait changé que vous! Vos langueurs ont disparu; il n'est plus question de dégoût ni d'abattement; toutes les graces sont venues reprendre leurs postes; tous vos charmes se sont ranimés; la rose qui vient

(a) On sent qu'il y a ici une lacune, & l'on en trouve souvent dans la suite de cette correspondance. Plusieurs lettres se sont perdues, d'autres ont été supprimées; d'autres ont souffert des retranchemens; mais il ne me manque rien d'essentiel qu'on ne puisse aisément suppléer, à l'aide de ce qui reste.

d'éclorre n'est pas plus fraîche que vous ; les faillies ont recommencé ; vous avez de l'esprit avec tout le monde ; vous folâtrez même avec moi comme auparavant ; & , ce qui m'irrite plus que tout le reste , vous me jurez un amour éternel d'un air aussi gai que si vous disiez la chose du monde la plus plaisante.

Dites, dites, volage ? Est-ce là le caractère d'une passion violente réduite à se combattre elle-même , & si vous aviez le moindre desir à vaincre , la contrainte n'étoufferoit-elle pas au moins l'enjouement ? Oh que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins belle ! Que je regrette cette pâleur touchante , précieux gage du bonheur d'un amant , & que je hais l'indiscrete santé que vous avez recouvrée aux dépens de mon repos ! Oui , j'aimerois mieux vous voir malade encore , que cet air content , ces yeux brillans , ce teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié si-tôt que vous n'étiez pas ainsi quand vous imploriez ma clémence ? Julie , Julie ! Que cet amour si vif est devenu tranquille en peu de temps !

Mais ce qui m'offense plus encore , c'est qu'après vous être remise à ma discrétion , vous paroissez vous en défier , & que vous fuyez les dangers comme s'il vous en restoit à craindre. Est-ce ainsi que vous honorez ma retenue , & mon inviolable respect méritoit-il cet affront de votre part ? Bien loin que le départ de votre père nous ait

laissé plus de liberté, à peine peut-on vous voir seule. Votre inséparable Cousine ne vous quitte plus. Insensiblement nous allons reprendre nos premières manières de vivre & notre ancienne circonspection, avec cette unique différence, qu'alors elle vous étoit à charge & qu'elle vous plaît maintenant.

Quel sera donc le prix d'un si pur hommage si votre estime ne l'est pas, & de quoi me sert l'abstinence éternelle & volontaire de ce qu'il y a de plus doux au monde, si celle qui l'exige ne m'en fait aucun gré? Certes, je suis las de souffrir inutilement, & de me condamner aux plus dures privations sans en avoir même le mérite. Quoi! faut-il que vous embellissiez impunément tandis que vous me méprisez? Faut-il qu'incessamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'ose approcher? Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute espérance, sans pouvoir au moins m'honorer d'un sacrifice aussi rigoureux: Non, puisque vous ne vous fiez pas à ma foi, je ne veux plus la laisser vainement engagée; c'est une sûreté injuste que celle que vous tirez à la fois de ma parole & de vos précautions; vous êtes trop ingrate ou je suis trop scrupuleux, & je ne veux plus refuser de la fortune les occasions que vous n'aurez pu lui ôter: Enfin, quoiqu'il en soit de mon sort, je sens que j'ai pris une charge au dessus de mes forces. Julie, reprenez

la garde de vous-même ; je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidélité du dépositaire , & dont la défense coûtera moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

Je vous le dis sérieusement : comptez sur vous, ou chassez-moi, c'est-à-dire, ôtez-moi la vie. J'ai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir si longtemps ; je sais que je le dois toujours , mais je sens qu'il m'est impossible. On mérite de succomber , quand on s'impose de si périlleux devoirs. Croyez-moi, chère & tendre Julie , croyez-en ce cœur sensible qui ne vit que pour vous ; vous serez toujours respectée ; mais je puis un instant manquer de raison , & l'ivresse des sens peut dicter un crime dont on auroit horreur de sens froid. Heureux de n'avoir point trompé votre espoir, j'ai vaincu deux mois , & vous me devez le prix de deux siècles de souffrances.

L E T T R E I X.

D E J U L I E .

J'Entends : les plaisirs du vice & l'honneur de la vertu vous feroient un sort agréable ? Est-ce là votre morale ? Eh ? mon bon ami , vous vous laissez bien vite d'être généreux ! ne l'étiez-vous donc que par artifice ? La singulière marque d'attachez

ment, que de vous plaindre de ma santé ! seroit-ce que vous espériez voir mon fol amour achever de la détruire, & que vous m'attendiez au moment de vous demander la vie ? ou bien, comptiez-vous de me respecter aussi long-temps que je ferois peur, & de vous rétracter quand je deviendrois supportable ? Je ne vois pas dans de pareils sacrifices un mérite à tant faire valoir.

Vous me reprochez avec la même équité le soin que je prends de vous sauver des combats pénibles avec vous-même, comme si vous ne deviez pas plutôt m'en remercier. Puis, vous vous rétractez de l'engagement que vous avez pris, comme d'un devoir trop à charge ; en sorte que dans la même lettre vous vous plaignez de ce que vous avez trop de peine, & de ce que vous n'en avez pas assez. Pensez-y mieux & tâchez d'être d'accord avec vous, pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole ; ou plutôt, quittez toute cette dissimulation qui n'est pas dans votre caractère. Quoique vous puissiez dire, votre cœur est plus content du mien qu'il ne feint de l'être. Ingrat, vous savez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous ! Votre lettre même vous dément par son style enjoué, & vous n'auriez pas tant d'esprit si vous étiez moins tranquille. En voilà trop sur les vains reproches qui vous regardent, passons à ceux qui me regardent moi-même, & qui semblent d'abord mieux fondés.

Je le sens bien ; la vie égale & douce que nous menons depuis deux mois ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente, & j'avoue que ce n'est pas sans raison que vous êtes surpris de ce contraste. Vous m'avez d'abord vue au désespoir ; vous me trouvez à présent trop paisible ; delà vous accusez mes sentimens d'inconstance & mon cœur de caprice. Ah, mon ami ! ne le jugez-vous point trop sévèrement ? Il faut plus d'un jour pour le connoître. Attendez, & vous trouverez peut-être que ce cœur qui vous aime n'est pas indigne du vôtre.

Si vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premières atteintes du sentiment qui m'unit à vous, vous jugeriez du trouble qu'il dût me causer. J'ai été élevée dans des maximes si sévères que l'amour le plus pur me paroissoit le comble du déshonneur. Tout m'apprenoit ou me faisoit croire qu'une fille sensible étoit perdue au premier mot tendre échappé de sa bouche ; mon imagination troublée, confondoit le crime avec l'aveu de la passion ; & j'avois une si affreuse idée de ce premier pas, qu'à peine voyois-je au-delà nul intervalle jusqu'au dernier. L'excessive défiance de moi-même augmenta mes allarmes ; les combats de la modestie me parurent ceux de la chasteté ; je pris le tourment du silence pour l'empotement des désirs. Je me cru perdue aussi-tôt que j'aurois parlé, & cependant il falloit parler ou vous per-

dre. Ainsi ne pouvant plus déguiser mes sentimens, je tâchai d'exciter la générosité des vôtres, & me fiant plus à vous qu'à moi, je voulus, en intéressant votre honneur à ma défense, me ménager des ressources dont je me croyois dépourvue.

J'ai reconnu que je me trompois ; je n'eus pas parlé que je me trouvai soulagé ; vous n'eûtes pas répondu que je me sentis tout-à-fait calmée, & deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant. Jugez, vous qui aimez la vertu, avec quelle joie je fis cette heureuse découverte. Sortie de cette profonde ignominie, où mes terreurs m'avoient plongée, je goûte le plaisir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie ; mon humeur & ma santé s'en ressentent ; à peine puis-je en concevoir un plus doux, & l'accord de l'amour & de l'innocence me semble être le paradis sur la terre.

Dès-lors, je ne vous craignis plus ; & quand je pris soin d'éviter la solitude avec vous, ce fut autant pour vous que pour moi ; car vos yeux & vos soupirs annonçoient plus de transports que de sagesse, & si vous eussiez oublié l'arrêt que vous avez prononcé vous-même, je ne l'aurois pas oublié.

Ah, mon ami ! que ne puis-je faire passer dans votre ame le sentiment de bonheur

& de paix qui règne au fond de la mienne !
 Que ne puis-je vous apprendre à jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie !
 Les charmes de l'union des cœurs se joignent pour nous à ceux de l'innocence ; nulle crainte , nulle honte ne trouble notre félicité ; au sein des vrais plaisirs de l'amour nous pouvons parler de la vertu sans rougir.

E v' è il piacer con l' onestade accanto.

Je ne fais quel triste pressentiment s'élève dans mon sein & me crie que nous jouissons du seul temps heureux que le Ciel nous ait destiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'absence, orages, troubles, contradictions. La moindre altération à notre situation présente me paroît ne pouvoir être qu'un mal. Non, quand un lien plus doux nous uniroit à jamais, je ne fais si l'excès du bonheur n'en deviendroit pas bientôt la ruine. Le moment de la possession est une crise de l'amour, & tout changement est dangereux au nôtre, nous ne pouvons plus qu'y perdre.

Je t'en conjure, mon tendre & unique ami, tâche de calmer l'ivresse des vains desirs qui suivent toujours les regrets, le repentir, la tristesse. Goûtons en paix notre situation présente. Tu te plais à m'instruire, & tu fais trop si je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes ; ne nous quittons qu'autant qu'il faut pour la bienséance ; employons à nous écrire

les momens que nous ne pouvons passer à nous voir, & profitons du temps précieux après lequel, peut-être, nous soupirerons un jour. Ah puisse notre sort, tel qu'il est, durer autant que notre vie! l'esprit s'orne, la raison s'éclaire, l'ame se fortifie, le cœur jouit : que manque-t-il à notre bonheur?

L E T T R E X.

A J U L I E.

Q U E vous avez raison, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore! toujours je crois connoître tous les trésors de votre belle ame, & toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais associa comme vous la tendresse à la vertu, & tempérant l'une par l'autre les rendit toutes deux charmantes? Je trouve je ne fais quoi d'aimable & d'attrayant dans cette sagesse qui me désole, & vous ornez avec tant de grace les privations que vous m'imposez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez chères.

Je le sens chaque jour davantage, le plus grand des biens est d'être aimé de vous : il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égale, s'il falloit choisir entre votre cœur & votre possession même, non charmante Julie, je ne balancerois pas un instant. Mais d'où viendrait cette amère alternative, &

pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir? Le temps est précieux, dites-vous, sachons en jouir tel qu'il est, & gardons-nous par notre impatience d'en troubler le paisible cours. Eh! qu'il passe & qu'il soit heureux: pour profiter d'un état aimable, faut-il en négliger un meilleur, & préférer le repos à la félicité suprême? Ne perd-on pas tout le temps qu'on peut mieux employer? Ah! si l'on peut vivre mille ans en un quart-d'heure, à quoi bon compter tristement les jours qu'on aura vécu?

Tout ce que vous dites du bonheur de notre situation présente est incontestable; je sens que nous devons être heureux, & pourtant je ne le suis pas. La sagesse a beau parler par votre bouche, la voix de la nature est la plus forte. Le moyen de lui résister quand elle s'accorde à la voix du cœur? Hors vous seule je ne vois rien dans ce séjour terrestre qui soit digne d'occuper mon ame & mes sens; non, sans vous la nature n'est plus rien pour moi: mais son empire est dans vos yeux, & c'est-là qu'elle est invincible.

Il n'en est pas ainsi de vous, céleste Julie; vous vous contentez de charmer nos sens, & n'êtes point en guère avec les vôtres. Il semble que des passions humaines soient au-dessous d'une ame si sublime, & comme vous avez la beauté des Anges, vous en avez la pureté. O pureté que je

respecte en murmurant, que ne puis-je ou vous rabaisser ou m'élever jusqu'à vous ! Mais non, je ramperai toujours sur la terre, & vous verrez toujours briller dans les Cieux. Ah ! soyez heureuse aux dépens de mon repos ; jouissez de toutes vos vertus ; périsse le vil mortel qui tentera jamais d'ensouiller une. Soyez heureuse, je tâcherai d'oublier combien je suis à plaindre, & je tirerai de votre bonheur même la consolation de mes maux. Oui, chère amante, il me semble que mon amour est aussi parfait que son adorable objet ; tous les desirs enflammés par vos charmes s'éteignent dans les perfections de votre ame, je la vois si paisible que je n'ose en troubler la tranquillité. Chaque fois que je suis tenté de vous dérober la moindre caresse, si le danger de vous offenser me retient, mon cœur me retient encore plus par la crainte d'altérer une félicité si pure ; dans le prix des biens où j'aspire, je ne vois plus que ce qu'ils vous peuvent coûter, & ne pouvant accorder mon bonheur avec le vôtre, jugez comment j'aime ! c'est au mien que j'ai renoncé.

Que d'inexplicables contradictions dans les sentimens que vous m'inspirez ! Je suis à la fois soumis & téméraire, impétueux & retenu, je ne saurois lever les yeux sur vous sans éprouver des combats en moi-même. Vos regards, votre voix, portent au cœur avec l'amour l'attrait touchant de l'in-

nocence ; c'est un charme divin qu'on auroit regret d'effacer. Si j'ose former des vœux extrêmes, ce n'est plus qu'en votre absence ; mes desirs n'osant aller jusqu'à vous s'adressent à votre image, & c'est sur elle que je me venge du respect que je suis contraint de vous porter.

Cependant, je languis & me consume ; le feu coule dans mes veines ; rien ne sauroit l'éteindre ni le calmer, & je l'irrite en voulant le contraindre. Je dois être heureux, je le suis, j'en conviens ; je ne me plains point de mon sort ; tel qu'il est, je n'en changerois pas avec les Rois de la terre. Cependant, un mal réel me tourmente, je cherche vainement à le fuir ; je ne voudrois point mourir, & toutefois je me meurs ; je voudrois vivre pour vous, & c'est vous qui m'ôtez la vie.

L E T T R E X I.

D E J U L I E.

MOn ami, je sens que je m'attache à vous chaque jour davantage ; je ne puis plus me séparer de vous, la moindre absence m'est insupportable, & il faut que je vous voie ou que je vous écrive, afin de m'occuper de vous sans cesse.

Ainsi mon amour s'augmente avec le vôtre ; car je connois à présent combien vous

m'aimez par la crainte réelle que vous avez de me déplaire, au lieu que vous n'en aviez d'abord qu'une apparence pour mieux venir à vos fins. Je fais trop bien distinguer en vous que l'empire que le cœur a su prendre du délire d'une imagination échauffée, & je vois cent fois plus de passion dans la contrainte où vous êtes, que dans vos premiers emportemens. Je fais bien aussi que votre état, tout gênant qu'il est, n'est pas sans plaisirs. Il est doux pour un véritable amant de faire des sacrifices qui lui sont tous comptés, & dont aucun n'est perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui fait même, si connoissant ma sensibilité, vous n'employez pas pour me séduire une adresse mieux entendue ? mais non, je suis injuste & vous n'êtes pas capable d'user d'artifice avec moi. Cependant, si je suis sage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me sens mille fois plus attendrie par vos respects que par vos transports, & je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête, vous n'ayez pris enfin le plus dangereux.

Il faut que je vous dise dans l'épanchement de mon cœur une vérité qu'il sent fortement, & dont le vôtre doit vous convaincre : c'est qu'en dépit de la fortune, des parens, & de nous-mêmes, nos destinées sont à jamais unies, & que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'ensemble. Nos ames se sont, pour ainsi dire, touchées par tous les points, & nous

avons par - tout senti la même cohérence; (Corrigez-moi, mon ami, si j'applique mal vos leçons de physique.) Le sort pourra bien nous séparer, mais non pas nous désunir. Nous n'aurons plus que les mêmes plaisirs & les mêmes peines; & comme ces amans dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvemens en différens lieux; nous sentirions les mêmes choses aux deux extrémités du monde.

Défaites-vous donc de l'espoir, si vous l'eûtes jamais, de vous faire un bonheur exclusif, & de l'acheter aux dépens du mien. N'espérez pas pouvoir être heureux si j'étois déshonorée, ni pouvoir d'un œil satisfait contempler mon ignominie & mes larmes. Croyez-moi, mon ami, je connois votre cœur bien mieux que vous ne le connoissez. Un amour si tendre & si vrai doit favoir commander aux desirs; vous en avez trop fait pour achever sans vous perdre, & ne pouvez plus combler mon malheur sans faire le vôtre.

Je voudrois que vous pussiez sentir combien il est important pour tous deux que vous vous en remettiez à moi du soin de notre destin commun. Doutez-vous que vous ne me soyez aussi cher que moi-même; & pensez-vous qu'il pût exister pour moi quelque félicité que vous ne partageriez pas? Non, mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous & un peu plus de raison pour les conduire. J'avoue que je suis la

plus jeune; mais n'avez-vous jamais remarqué que si la raison d'ordinaire est plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes, elle est aussi plutôt formée, comme un frêle tournesol croît & meurt avant un chêne. Nous nous trouvons, dès le premier âge, chargées d'un si dangereux dépôt, que le soin de le conserver nous éveille bientôt le jugement, & c'est un excellent moyen de bien voir les conséquences des choses que de sentir vivement tous les risques qu'elles nous font courir. Pour moi, plus je m'occupe de notre situation, plus je trouve que la raison vous demande ce que je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à sa douce voix, & laissez-vous conduire, hélas, par un autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

Je ne fais, mon ami, si nos cœurs auront le bonheur de s'entendre & si vous partagerez, en lisant cette Lettre, la tendre émotion qui l'a dictée. Je ne fais si nous pourrons jamais nous accorder sur la manière de voir comme sur celle de sentir; mais je fais bien que l'avis de celui des deux qui sépare le moins son bonheur du bonheur de l'autre, est l'avis qu'il faut préférer.



L E T T R E X I I .

- A J U L I E .

MA Julie, que la simplicité de votre lettre est touchante ! Que j'y vois bien la sérénité d'une ame innocente, & la tendre sollicitude de l'amour ! Vos pensées s'exhalent sans art & sans peine ; elles portent au cœur une impression délicieuse que ne produit point un style apprêté. Vous donnez des raisons invincibles d'un air si simple, qu'il y faut réfléchir pour en sentir la force, & les sentimens élevés vous coûtent si peu, qu'on est tenté de les prendre pour des manières de penser communes. Ah ! oui sans doute, c'est à vous de régler nos destins ; ce n'est pas un droit que je vous laisse, c'est un devoir que j'exige de vous, c'est une justice que je vous demande, & votre raison me doit dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Dès cet instant je vous remets pour ma vie l'empire de mes volontés : disposez de moi comme d'un homme qui n'est plus rien pour lui-même, & dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai, n'en doutez pas, l'engagement que je prends, quoi que vous puissiez me prescrire. Ou j'en vaudrai mieux, ou vous en serez plus heureuse, & je vois par-tout le prix assuré de mon obéis-

fance. Je vous remets donc fans réserve le soin de notre bonheur commun ; faites le vôtre , & tout est fait. Pour moi qui ne puis ni vous oublier un instant , ni penser à vous fans des transports qu'il faut vaincre , je vais m'occuper uniquement des soins que vous m'avez imposés.

Depuis un an que nous étudions ensemble ; nous n'avons guère fait que des lectures fans ordre & presque au hasard , plus pour consulter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs tant de trouble dans l'ame ne nous laissoit guère de liberté d'esprit. Les yeux étoient mal fixés sur le livre , la bouche en prononçoit les mots , l'attention manquoit toujours. Votre petite cousine , qui n'étoit pas si préoccupée , nous reprochoit notre peu de conception , & se faisoit un honneur facile de nous devancer. Insensiblement elle est devenue le maître du maître , & quoique nous ayons quelquefois ri de ses prétentions , elle est au fonds la seule des trois qui fait quelque chose de tout ce que nous avons appris.

Pour regagner donc le temps perdu , (Ah , Julie ! en fut-il jamais de mieux employé ?) j'ai imaginé une espèce de plan qui puisse réparer par la méthode le tort que les distractions ont fait au savoir. Je vous l'envoie ; nous le lirons tantôt ensemble , & je me contente d'y faire ici quelques légères observations.

Si nous voulions , ma charmante amie ; nous charger d'un étalage d'érudition , & sa-

voir pour les autres plus que pour nous , mon système ne vaudroit rien ; car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de choses , & à faire un petit recueil d'une grande bibliothèque. La science est dans la plupart de ceux qui la cultivent une monnoie dont on fait grand cas , qui cependant n'ajoute au bien être qu'autant qu'on la communique , & n'est bonne que dans le commerce. Otez à nos Savans le plaisir de se faire écouter , le savoir ne sera rien pour eux. Ils n'amassent dans le cabinet que pour répandre dans le public ; ils ne veulent être sages qu'aux yeux d'autrui , & ils ne se soucieront plus de l'étude s'ils n'avoient plus d'admirateurs. (*b*) Pour nous , qui voulons profiter de nos connoissances , nous ne les amassons point pour les revendre , mais pour les convertir à notre usage , ni pour nous en charger , mais pour nous en nourrir. Peu lire , & beaucoup méditer nos lectures , ou ce qui est la même chose en causer beaucoup entre nous , est le moyen de les bien digérer. Je pense que quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir , il vaut toujours mieux trouver de soi-même les choses qu'on trouveroit dans les livres : c'est le vrai secret de les bien mouler à sa tête & de se les approprier. Au lieu qu'en les recevant telles qu'on

(*b*) C'est ainsi que pensoit Sénèque lui-même. *Si l'on me donnoit , dit-il , la science , à condition de ne la pas montrer , je n'en voudrois point.* Sublime Philosophie , voilà donc ton usage !

nous les donne, c'est presque toujours sous une forme qui n'est pas la nôtre. Nous sommes plus riches que nous ne pensons; mais, dit Montaigne, on nous dresse à l'emprunt & à la quête; on nous apprend à nous servir du bien d'autrui plutôt que du nôtre, ou plutôt, accumulant sans cesse nous n'osons toucher à rien: nous sommes comme ces avarés qui ne songent qu'à remplir leurs greniers, & dans le sein de l'abondance se laissent mourir de faim.

Il y a, je l'avoue, bien des gens à qui cette méthode seroit fort nuisible & qui ont besoin de beaucoup lire & peu méditer, parce qu'ayant la tête mal faite, ils ne rassemblent rien de si mauvais que ce qu'ils produisent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire, à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez, & dont l'esprit actif fait sur le livre un autre livre, quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées; je vous dirai ce que les autres auront pensé, vous me direz sur le même sujet ce que vous pensez vous-même, & souvent après la leçon j'en sortirai plus instruit que vous.

Moins vous aurez de lecture à faire, mieux il faudra la choisir, & voici les raisons de mon choix. La grande erreur de ceux qui étudient est, comme je viens de vous dire, de se fier trop à leurs livres & de ne pas tirer assez de leur fonds; sans songer que de tous les Sophistes, notre propre raison est pres-

que toujours celui qui nous abuse le moins. Si-tôt qu'on veut rentrer en soi-même chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impose là-dessus qu'autant qu'on s'en veut imposer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau sont plus rares & moins connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, mesurant les forces de la nature sur notre foiblesse, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne sentons pas en nous-mêmes; la paresse & le vice s'appuient sur cette prétendue impossibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'est cette erreur qu'il faut détruire. Ce sont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à sentir & à voir, afin, de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'âme s'élève, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modèles; à force de les considérer, on cherche à leur devenir semblable, & l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

N'allons donc pas chercher dans les livres des principes & des règles que nous trouvons plus sûrement au-dedans de nous. Laissons-là toutes ces vaines disputes des Philosophes sur le bonheur & sur la vertu; employons à nous rendre bons & heureux le temps qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & proposons-nous de grands exemples à

imiter plutôt que de vains systèmes à suivre.

J'ai toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action, que l'un tenoit intimement à l'autre, & qu'ils avoient tous deux une source commune dans la nature bien ordonnée. Il suit de cette idée que le goût se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être aussi sensible à tous les autres genres de beautés. On s'exerce à voir comme à sentir, ou plutôt une vue exquise n'est qu'un sentiment délicat & fin. C'est ainsi qu'un peintre à l'aspect d'un beau paysage, ou devant un beau tableau, s'extasie à des objets qui ne sont pas même remarqués d'un spectateur vulgaire. Combien de choses qu'on n'apperçoit que par sentiment & dont il est impossible de rendre raison? combien de ces je ne sais quoi qui reviennent si fréquemment & dont le goût seul décide? Le goût est en quelque manière le microscope du jugement, c'est lui qui met les petits objets à sa portée, & ses opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver? s'exercer à voir ainsi qu'à sentir, & à juger du beau par inspection comme du bon par sentiment. Non, je soutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

Voilà, ma charmante Ecolière, pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût & de mœurs. Voilà pourquoi tournant

toute

toute ma méthode en exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau de gens vertueux, ni d'autres règles pour bien écrire, que les livres qui sont bien écrits.

Ne soyez donc pas surprise des retranchemens que je fais à vos précédentes lectures; je suis convaincu qu'il faut les resserrer pour les rendre utiles, & je vois tous les jours mieux que tout ce qui ne dit rien à l'ame n'est pas digne de vous occuper. Nous allons supprimer les langues, hors l'Italienne que vous savez & que vous aimez. Nous laisserons-là nos élémens d'Algèbre & de Géométrie. Nous quitterions même la Physique, si les termes qu'elle vous fournit m'en laissoient le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'histoire moderne, excepté celle de notre pays; encore n'est-ce que parce que c'est un pays libre & simple, où l'on trouve des hommes antiques dans les temps modernes: car ne vous laissez pas éblouir par ceux qui disent que l'histoire la plus intéressante pour chacun est celle de son pays. Cela n'est pas vrai. Il y a des pays dont l'histoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne soit imbécille ou négociateur. L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caractères de toute espèce; en un mot, le plus d'instructions. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens. Cela n'est pas vrai. Ouvrez leur histoire & faites

les taire. Il y a des peuples sans physionomie auxquels il ne faut point de peintres, il y a des gouvernemens sans caractère auxquels il ne faut point d'Historiens, & où si-tôt qu'on fait quelle place un homme occupe, on fait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce sont les bons Historiens qui nous manquent ; mais demandez-leur pourquoi ? Cela n'est pas vrai. Donnez matière à de bonnes histoires, & les bons Historiens se trouveront. Enfin, ils diront que les hommes de tous les temps se rassemblent, qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices, qu'on n'admire les anciens que par ce qu'ils sont anciens. Cela n'est pas vrai, non plus ; car on faisoit autrefois de grandes choses avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs historiens, & nous ont pourtant appris à les admirer. Assurément si la postérité jamais admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

J'ai laissé par égard pour votre inséparable cousine quelques livres de petite littérature que je n'aurois pas laissés pour vous. Hors le Pétrarque, le Tasse, le Métastase, & les maîtres du théâtre François, je n'y mêle ni Poètes ni livres d'amour, contre l'ordinaire des lectures consacrées à votre Sexe. Qu'apprendrions-nous de l'amour dans ces livres ? Ah ! Julie, notre cœur nous en dit plus qu'eux, & le langage imité des livres est bien froid, pour quiconque est passionné lui-même !

D'ailleurs, ces études énervent l'ame, la jettent dans la mollesse, & lui ôtent tout son ressort. Au contraire, l'amour véritable est un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on a dit que l'amour faisoit des Héros. Heureux celui que le sort eût placé pour le devenir, & qui auroit Julie pour amante !

L E T T R E X I I I

D E J U L I E.

JE vous le disois bien, que nous étions heureux ; rien ne me l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une absence de deux jours nous en feroit-elle tant ? Je dis, nous, car je fais que mon ami partage mon impatience ; il la partage parce que je la sens, & il la sent encore pour lui-même : je n'ai plus besoin qu'il me dise ces choses-là.

Nous ne sommes à la campagne que d'hier au soir, il n'est pas encore l'heure où je vous verrois à la ville, & cependant mon déplacement me fait déjà trouver votre absence plus insupportable. Si vous ne m'aviez pas défendu la Géométrie, je vous dirois que mon inquiétude est en raison composée des intervalles du temps & du lieu ; tant je trouve

que l'éloignement ajoute au chagrin de l'absence!

J'ai apporté votre Lettre & votre plan d'études, pour méditer l'une & l'autre, & j'ai déjà relu deux fois la première: la fin m'en touche extrêmement. Je vois, mon ami, que vous sentez le véritable amour, puisqu'il ne vous a point ôté le goût des choses honnêtes, & que vous savez encore dans la partie la plus sensible de votre cœur faire des sacrifices à la vertu. En effet, employer la voie de l'instruction pour corrompre une femme est de toutes les séductions la plus condamnable, & vouloir attendrir sa maîtresse à l'aide des romans, est avoir bien peu de ressource en soi-même. Si vous eussiez plié dans vos leçons la Philosophie à vos vûes, si vous eussiez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt; en voulant me tromper, vous m'eussiez bientôt détrompée; mais la plus dangereuse de vos séductions, est de n'en point employer. Du moment que la soif d'aimer s'empara de mon cœur, & que j'y sentis naître le besoin d'un éternel attachement, je ne demandai point au Ciel de m'unir à un homme aimable, mais à un homme qui eut l'ame belle; car je sentoisi bien que c'est de tous les agrémens qu'on peut avoir, le moins sujet au dégoût, & que la droiture & l'honneur ornent tous les sentimens qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence, j'ai eu comme Salomon, avec ce que j'avois demandé, encore ce que je ne deman-

doit pas. Je tire un bon augure pour mes autres vœux de l'accomplissement de celui-là, & je ne désespère pas, mon ami, de pouvoir vous rendre aussi heureux un jour que vous méritez de l'être. Les moyens en sont lents, difficiles, douteux, les obstacles, terribles. Je n'ose rien me promettre; mais croyez que tout ce que la patience & l'amour pourront faire ne sera pas oublié. Continuez, cependant, à complaire en tout à ma mère, & préparez-vous, au retour de mon père qui se retire enfin tout à fait après trente ans de service, à supporter les hauteurs d'un vieux Gentilhomme brusque, mais plein d'honneur, qui vous aimera sans vous caresser & vous estimera sans le dire.

J'ai interrompu ma lettre, pour m'aller promener dans des Boccages qui sont près de notre maison. O mon doux ami! je t'y conduisois avec moi, ou plutôt je t'y portois dans mon sein. Je choisissois les lieux que nous devions parcourir ensemble; j'y marquois des asyles dignes de nous retenir; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieuses, elles ajoutoient au plaisir que nous goûtions d'être ensemble, elles recevoient à leur tour un nouveau prix du séjour de deux vrais amans, & je m'étonnois de n'y avoir point remarqué seule les beautés que j'y trouvois avec toi.

Parmi les bosquets naturels que forme ce lieu charmant, il en est un plus charmant que les autres, dans lequel je me plais da-

vantage , & où , par cette raison , je destine une petite surprise à mon ami. Il ne fera pas dit qu'il aura toujours de la déférence & moi jamais de générosité. C'est-là que je veux lui faire sentir , malgré les préjugés vulgaires , combien ce que le cœur donne vaut mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au reste , de peur que votre imagination vive ne se mette un peu trop en frais , je dois vous prévenir que nous n'irons point ensemble dans le bosquet sans l'*inséparable cousine*.

A propos d'elle , il est décidé , si cela ne vous fâche pas trop , que vous viendrez nous voir lundi. Ma mère enverra sa caleche à ma cousine ; vous vous rendrez chez elle à dix heures ; elle vous amenera ; vous passerez la journée avec nous , & nous nous en retournerons tous ensemble le lendemain après le dîné.

J'en étois ici de ma lettre quand j'ai réfléchi que je n'avois pas pour vous la remettre les mêmes commodités qu'à la ville. J'avois d'abord pensé de vous renvoyer un de vos livres par Gustin , le fils du Jardinier , & de mettre à ce livre une couverture de papier , dans laquelle j'aurois inséré ma lettre. Mais , outre qu'il n'est pas sûr que vous vous avisassiez de la chercher , ce seroit une imprudence impardonnable d'exposer à de pareils hasards le destin de notre vie. Je vais donc me contenter de vous marquer simplement par un billet le rendez-vous de lundi , &

je garderai la lettre pour vous la donner à vous-même. Aussi-bien j'aurois un peu de souci qu'il n'y eut trop de commentaires sur le mystère du bosquet.

L E T T R E X I V .

A J U L I E .

QU'as-tu fait, ah! qu'as-tu fait, ma Julie? tu voulois me récompenser & tu m'as perdu. Je suis ivre ou plutôt insensé. Mes sens sont altérés, toutes mes facultés sont troublées par ce baiser mortel. Tu voulois soulager mes maux, cruelle, tu les aigris. C'est du poison que j'ai cueilli sur tes lèvres; il fermente. Il embrase mon sang, il me tue, & ta pitié me fait mourir.

O souvenir immortel de cet instant d'illusion, de délire & d'enchantement; jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame, & tant que les charmes de Julie y seront gravés, tant que ce cœur agité me fournira des sentimens & des soupirs, tu seras le supplice & le bonheur de ma vie!

Hélas! je jouissois d'une apparente tranquillité; soumis à tes volontés suprêmes, je ne murmurois plus d'un sort auquel tu daignois présider. J'avois dompté les fougueuses saillies d'une imagination téméraire; j'avois couvert mes regards d'un voile & mis une entrave à mon cœur; mes desirs n'o-

soient plus s'échapper qu'à demi, j'étois aussi content que je pouvois l'être. Je reçois ton billet, je vole chez ta cousine; nous nous rendons à Clarens, je t'apperçois, & mon sein palpite; le doux son de ta voix y porte une agitation nouvelle; je t'aborde comme transporté, & j'avois grand besoin de la diversion de ta cousine pour cacher mon trouble à ta mère. On parcourt le jardin, l'on dîne tranquillement, tu me rends en secret ta lettre, que je n'ose lire devant ce redoutable témoin; le soleil commence à baisser; nous fuyons tous trois dans le bois le reste de ses rayons, & ma paisible simplicité n'imaginois pas même un état plus doux que le mien.

En approchant du bosquet j'apperçus, non sans une émotion secrète, vos signes d'intelligence, vos sourires mutuels, & le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant, je vis avec surprise ta cousine s'approcher de moi, & d'un air plaisamment suppliant me demander un baiser. Sans rien comprendre à ce mystère, j'embrassai cette charmante amie, & toute aimable, toute piquante qu'elle est, je ne connus jamais mieux, que les sensations ne sont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après, quand je sentis la main me trembler un doux frémissement ta bouche de roses la bouche de Julie se poser, se presser sur la mienne, & mon corps ferré dans



Le premier baiser de l'amour



tes bras ? Non , le feu du ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser. Toutes les parties de moi-même se rassemblèrent sous ce toucher délicieux. Le feu s'exhalloit , avec nos soupirs , de nos lèvres brûlantes , & mon cœur se mouroit sous le poids de la volupté quand tout-à-coup je te vis pâlir , fermer tes beaux yeux , t'appuyer sur ta cousine , & tomber en défaillance. Ainsi , la frayeur éteignit le plaisir , & mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine fais-je ce qui m'est arrivé depuis ce fatal moment. L'impression profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur ? c'est un tourment horrible Non ; garde tes baisers , je ne les saurois supporter ils sont trop âcres , trop pénétrants , ils percent , ils brûlent jusqu'à la moëlle . . . ils me rendroient furieux. Un seul , un seul m'a jetté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne suis plus le même , & ne te vois plus la même. Je ne te vois plus comme autrefois réprimande & sévère ; mais je te sens & te touche sans cesse unie à mon sein comme tu fus un instant. O Julie ! quelque sort que m'annonce un transport dont je ne suis plus maître , quelque traitement que ta rigueur me destine , je ne puis plus vivre dans l'état où je suis , & je sens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds ou dans tes bras.

L E T T R E X V

D E J U L I E .

IL est important, mon ami, que nous nous séparions pour quelque temps, & c'est ici la première épreuve de l'obéissance que vous m'avez promise. Si je l'exige en cette occasion, croyez que j'en ai des raisons très-fortes; il faut bien, & vous le savez trop, que j'en aie pour m'y résoudre; quant à vous, vous n'en avez pas besoin d'autres que ma volonté.

Il y a long-temps que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrois que vous pussiez l'entreprendre à présent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique l'automne soit encore agréable ici, vous voyez déjà blanchir la pointe de la dent-de-jamant, (c) & dans six semaines je ne vous laisserois pas faire ce voyage dans un pays si rude. Tâchez donc de partir dès demain: vous m'écrirez à l'adresse que je vous envoie, & vous m'enverrez la vôtre quand vous serez arrivé à Sion.

Vous n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires; mais vous n'êtes pas dans votre Patrie; je fais que vous y avez peu de fortune, & que vous ne faites que la déranger ici, où vous ne resteriez pas sans moi. Je puis donc supposer qu'une partie de votre bourse est dans la mienne, & je vous

(c) Haute montagne du pays de Vaud.

envoie un léger à compte dans celle que renferme cette boîte, qu'il ne faut pas ouvrir devant le porteur. Je n'ai garde d'aller au devant des difficultés, je vous estime trop pour vous croire capable d'en faire.

Je vous défends, non-seulement de retourner sans mon ordre, mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mère ou à moi, simplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir sur le champ, pour une affaire imprévue, & me donner, si vous voulez, quelques avis sur mes lectures, jusqu'à votre retour. Tout cela doit être fait naturellement & sans aucune apparence de mystère. Adieu, mon ami, n'oubliez pas que vous emportez le cœur & le repos de Julie.

L E T T R E X V I

R É P O N S E.

J'É relis votre terrible lettre, & je frissonne à chaque ligne. J'obéirai, pourtant, je l'ai promis, je le dois : j'obéirai. Mais vous ne savez pas, non barbare, vous ne saurez jamais ce qu'un tel sacrifice coûte à mon cœur. Ah, vous n'aviez pas besoin de l'épreuve du bosquet pour me le rendre sensible ! C'est un raffinement de cruauté perdu pour votre ame impitoyable, & je puis au moins vous défier de me rendre plus malheureux.

Vous recevrez votre boîte dans le même état où vous l'avez envoyée. C'est trop, d'ajouter l'opprobre à la cruauté; si je vous ai laissé maîtresse de mon sort, je ne vous ai point laissée l'arbitre de mon bonheur. C'est un dépôt sacré, (l'unique, hélas, qui me reste!) dont jusqu'à la fin de ma vie nul ne fera chargé que moi seul.

LETTRE XVII.

RÉPUBLIQUE.

Votre lettre me fait pitié; c'est la seule chose sans esprit que vous ayez jamais écrite.

J'offense donc votre honneur; pour lequel je donnerois mille fois ma vie? J'offense donc ton honneur; Ingrat! qui m'as vu prête à t'abandonner le mien? Où est-il donc, cet honneur que j'offense? Dis-le-moi, cœur rampant, ame sans délicatesse! Ah! que tu es méprisable, si tu n'as qu'un honneur que Julie ne connoisse pas! Quoi, ceux qui veulent partager leur sort n'oseroient partager leurs biens, & celui qui fait profession d'être à moi se tient outragé de mes dons? Et depuis quand est-il vil de recevoir de ce qu'on aime? Depuis quand ce que le cœur donne déshonore-t-il le cœur qui l'accepte: mais on méprise un homme qui reçoit d'un autre: on méprise celui dont:

les besoins passent la fortune ? Et qui le méprise ? des âmes abjectes qui mettent l'honneur dans la richesse, & pesent les vertus au poids de l'or. Est-ce dans ces basses maximes qu'un homme de bien met son honneur, & le préjugé même de la raison n'est-il pas en faveur du plus pauvre ?

Sans doute, il est des dons vils qu'un honnête homme ne peut accepter ; mais apprenez qu'ils ne déshonorent pas moins la main qui les offre, & qu'un don honnête à faire est toujours honnête à recevoir ; or, sûrement mon cœur ne me reproche pas celui-ci, il s'en glorifie. Je ne sache rien de plus méprisable qu'un homme dont on achète le cœur & les soins, si ce n'est la femme qui les paie ; mais entre deux cœurs unis, la communauté des biens est une justice & un devoir, & si je me trouve encore en arrière de ce qui me reste de plus qu'à vous, j'accepte sans scrupule ce que je réserve, & je vous dois ce que je ne vous ai point donné. Ah ! si les dons de l'amour font à charge, quel cœur jamais peut être reconnaissant ?

Supposeriez-vous que je refuse à mes besoins ce que je destine à pourvoir aux vôtres ? je vais vous donner du contraire une preuve sans réplique. C'est que la bourse que je vous renvoie contient le double de ce qu'elle contenoit la première fois, & qu'il ne tiendrait qu'à moi de la doubler encore. Mon Père me donne pour mon entretien une pension, modique à la vérité, mais à laquelle je n'ai ja-

mais besoin de toucher , tant ma mère est attentive à pourvoir à tout ; sans compter que ma broderie & ma dentelle suffisent pour m'entretenir de l'une & de l'autre. Il est vrai que je n'étois pas toujours aussi riche ; les foudris d'une passion fatale m'ont fait depuis long-temps négliger certains soins auxquels j'employois mon superflu ; c'est une raison de plus d'en disposer comme je fais ; il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes cause , & que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

Venons à l'essentiel. Vous dites que l'honneur vous défends d'accepter mes dons. Si cela est , je n'ai plus rien à dire , & je conviens avec vous , qu'il ne vous est pas permis d'aliéner un pareil soin. Si donc vous pouvez me prouver cela , faites-le clairement , incontestablement , & sans vaine subtilité , car vous savez que je hais les sophismes. Alors vous pouvez me rendre la bourse , je la reprends sans me plaindre , & il n'en sera plus parlé.

Mais comme je n'aime ni les gens pointilleux , ni le faux point-d'honneur ; si vous m'envoyez encore une fois 'a boîte sans justification , ou que votre justification soit mauvaise , il faudra ne nous plus voir. Adieu : pensez-y.



L E T T R E X V I I I .

A J U L I E .

J'Ai reçu vos dons, je suis parti sans vous voir, me voici bien loin de vous. Êtes-vous contente de vos tyrannies, & vous ai-je assez obéi ?

Je ne puis vous parler de mon voyage ; à peine fais-je comment il s'est fait. J'ai mis trois jours à faire vingt lieues ; chaque pas qui m'éloignoit de vous, séparoit mon corps de mon ame, & me donnoit un sentiment anticipé de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois. Vain projet. Je n'ai rien vu que vous, & ne puis vous peindre que Julie. Les Puissantes émotions que je viens d'éprouver coup sur coup, m'ont jetté dans des distractions continuelles ; je me sentoits toujours où je n'étois point ; à peine avois-je assez de présence d'esprit pour suivre & demander mon chemin, & je suis arrivé à Sion sans être parti de Verai.

C'est ainsi que j'ai trouvé le secret d'é luder votre rigueur, & de vous voir sans vous désobéir. Oui, cruelle, quoique vous ayez su faire, vous n'avez pu me séparer de vous tout entier. Je n'ai trainé dans mon exil que la moindre partie de moi-même : tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous sans cesse. Il erre impunément sur

vos yeux, sur vos lèvres, sur votre sein ; sur tous vos charmes ; il pénètre par-tout comme une vapeur subtile, & suis plus heureux en dépit de vous, que je ne fus jamais de votre gré.

J'ai ici quelques personnes à voir, quelques affaires à traiter ; voilà ce qui me désole. Je ne suis point à plaindre dans la solitude, où je puis m'occuper de vous & me transporter aux lieux où vous êtes. La vie active qui me rappelle à moi tout entier m'est seule insupportable. Je vais faire mal & vite, pour être promptement libre ; & pouvoir m'égarer à mon aise dans les lieux sauvages, qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout faire & vivre seul au monde, quand on n'y peut vivre avec vous.

LETTRE XIX

A JULIE.

Rien ne m'arrête plus ici que vos ordres ; cinq jours que j'y ai passés ont suffi & au-delà pour mes affaires ; si toutefois on peut appeller des affaires, celles où le cœur n'a point de part. Enfin, vous n'avez plus de prétexte, & ne pouvez me retenir loin de vous qu'au lieu de me tourmenter.

Je commence à être fort inquiet du sort de ma première lettre ; elle fut écrite & mise à la poste en arrivant ; l'adresse en est fidèle-

nt copiée sur celle que vous m'envoyâ-
; je vous ai envoyé la mienne avec le
me soin, & si vous aviez fait exactement
onse, elle auroit déjà dû me parvenir.
tte réponse pourtant ne vient point, &
n'y a nulle cause possible & funeste de son
ard que mon esprit troublé ne se figure.

ma Julie; que d'imprévues catastrophes
uvent en huit jours rompre à jamais les
is doux liens du monde! Je frémis de son-
r qu'il n'y a pour moi qu'un seul moyen
être heureux, & des millions d'être miséra-
e. Julie, m'auriez-vous oublié? Ah! c'est
plus affreuse de mes craintes! Je puis pré-
rer ma constance aux autres malheurs,
is toutes les forces de mon ame défont
seul soupçon de celui-là.

Je vois le peu de fondement de mes allar-
es & ne saurois les calmer. Le sentiment
mes maux s'aigrit sans cesse loin de vous;
comme si je n'en avois pas assez pour m'a-
ttre, je m'en forge encore d'incertains
our irriter tous les autres. D'abord, mes
quiétudes étoient moins vives. Le trouble
un départ subit, l'agitation du voyage;
onnoient le change à mes ennuis; ils se ra-
ment dans la tranquille solitude. Hélas!

combattois; un fer mortel a percé mon
in, & la douleur ne s'est fait sentir que
ng-temps après la blessure.

Cent fois, en lisant des Romans, j'ai ri
es froides plaintes des amans sur l'absence.
ah, je ne savois pas alors à quel point la

vôtre un jour me seroit insupportable ! Je sens aujourd'hui combien une ame paisible est peu propre à juger des passions, & combien il est insensé de rire des sentimens qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant ? Je ne fais quelle idée consolante & douce tempère en moi l'amertume de votre éloignement, en songeant qu'il s'est fait par votre ordre. Les maux qui me viennent de vous me sont moins cruels que s'ils m'étoient envoyés par la fortune ; s'ils servent à vous contenter je ne voudrois pas ne les point sentir ; ils sont les garants de leur dédommagement, & je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

Si vous voulez m'éprouver je n'en murmure plus ; il est juste que vous sachiez si je suis constant, patient, docile, digne en un mot, des biens que vous me réservez. Dieux ! si c'étoit là votre idée, je me plaindrois de trop peu souffrir. Ah, non ! pour nourrir dans mon cœur une si douce attente, inventez, s'il se peut, des maux mieux proportionnés à leur prix.

LETTRE XX.

DE JULIE.

JÉ reçois à la fois vos deux Lettres, & je vois par l'inquiétude que vous marquez dans la seconde sur le sort de l'autre, que

quand l'imagination prend les devans , la raison ne se hâte pas comme elle , & souvent la laisse aller seule. Pensâtes-vous en arrivant à Sion qu'un Courier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre , que cette lettre me seroit remise en arrivant ici , & que les occasions ne favoriseroient pas moins ma réponse ? Il n'en va pas ainsi , mon bel ami. Vos deux lettres me sont parvenues à la fois , parce que le Courier , qui ne passe qu'une fois la semaine , n'est parti qu'avec la seconde. Il faut un certain temps pour distribuer les lettres , il en faut à mon commissionnaire pour me rendre la mienné en secret , & le Courier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il est arrivé. Ainsi tout bien calculé ; il nous faut huit jours , quand celui du Courier est bien choisi , pour recevoir réponse de l'autre ; ce que je vous explique afin de calmer une fois pour toutes votre impatiente vivacité. Tandis que vous déclamez contre la fortune & ma négligence , vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut assurer notre correspondance & prévenir vos perplexités. Je vous laisse à décider de quel côté sont les plus tendres soins.

Ne parlons plus de peines , mon bon ami ; ah , respectez & partagez plutôt le plaisir que j'éprouve , après huit mois d'absence , de revoir le meilleur des Pères ! Il arriva jundi au loir , & je n'ai songé qu'à lui (d)

(d) Cette lettre même prouve qu'elle ment.

depuis cet heureux moment. O toi que j'aime le mieux au monde après les auteurs de mes jours, pourquoi tes lettres, tes querelles, viennent-elles contrister mon ame & troubler les premiers plaisirs d'une famille réunie? Tu voudrois que mon cœur s'occupât de toi sans cesse; mais dis-moi, le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du sang, & que les plaintes d'un amant rendroient insensible aux caresses d'un père? Non, mon digne ami, n'empoisonne point par d'injustes reproches l'innocente joie que m'inspire un si doux sentiment. Toi, dont l'ame est si tendre & si sensible, ne conçois-tu point quel charme c'est de sentir dans ces purs & sacrés embrassemens, le sein d'un père palpiter d'aïse contre celui de sa fille. Ah! crois-tu qu'alors le cœur puisse un moment se partager & rien dérober à la nature?

Sol che son figli a io mi rumento adesso.

Ne pensez pas, pourtant que je vous oublie. Oublia-t-on jamais ce qu'on a une fois aimé? Non, les impressions plus vives qu'on fait quelques instans, n'effacent pas pour cela les autres. Ce n'est point sans chagrin que je vous ai vu partir; ce n'est point sans plaisir que je vous verrois de retour. Mais.... Prenez patience, ainsi que moi; puisqu'il le faut, sans en demander davantage. Soyez sûr que je vous rappellerai le plutôt qu'il sera

possible, & pensez que souvent tel qui se plaint bien haut de l'absence, n'est pas celui qui en souffre le plus.

L E T T R E X X I

A J U L I E .

Q U E j'ai souffert en la recevant, cette lettre souhaitée avec tant d'ardeur ! J'attendois le Courier à la poste. A peine le paquet étoit-il ouvert que je me nomme, je me rends importun ; on me dit qu'il y a une lettre ; je tressaille ; je la demande agité d'une mortelle impatience : je la reçois enfin. Julie, j'apperçois les traits de ta main adorée ! La mienne tremble en s'avançant pour recevoir ce précieux dépôt. Je voudrois baiser mille fois ces sacrés caractères. O circonspection d'un amour craintif ! Je n'ose porter la Lettre à ma bouche, ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient sous moi ; mon émotion croissante me laisse à peine appercevoir mon chemin ; j'ouvre la Lettre au premier détour ; je la parcours, je la dévore, & à peine suis-je à ces lignes où tu peins si bien les plaisirs de ton cœur en embrassant ce respectable père, que je fonds en larmes, on me regarde, j'entre dans une allée pour échapper aux spectateurs ; là, je partage ton attendrissement ; j'embras-

se avec transport cet heureux père que je connois à peine, & la voix de la nature me rappelant au mien, je donne de nouvelles pleurs à sa mémoire honorée.

Et que vouliez-vous apprendre, incomparable fille, dans mon vain & triste savoir? Ah, c'est de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon, d'honnête dans une ame humaine, & sur-tout ce divin accord de la vertu, de l'amour, & de la nature, qui ne se trouva jamais qu'en vous! Non, il n'y a point d'affection saine qui n'ait sa place dans votre cœur, qui ne s'y distingue par la sensibilité qui vous est propre, & pour savoir moi-même régler le mien, comme j'ai soumis toutes mes actions à vos volontés, je vois bien qu'il faut soumettre encore tous mes sentimens aux vôtres.

Quelle différence pourtant de votre état au mien, daignez le remarquer! Je ne parle point du rang & de la fortune, l'honneur & l'amour doivent en cela suppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chérissez & qui vous adorent; les soins d'une tendre mère, d'un père dont vous êtes l'unique espoir; l'amitié d'une cousine qui semble ne respirer que par vous; toute une famille dont vous faite l'ornement; une ville entière, fière de vous avoir vu naître, tout occupe & partage votre sensibilité, & ce qu'il en reste à l'amour, n'est que la moindre partie de ce que lui ravissent les droits du sang & de l'amitié. Mais moi, Julie,

hélas ! errant, sans famille, & presque sans patrie, je n'ai que vous sur la terre, & l'amour seul me tient lieu de tout. Ne soyez donc pas surprise si, bien que votre ame soit la plus sensible, la mienne fait la mieux aimer, & si, vous cédant en tant de choses, j'emporte au moins le prix de l'amour.

Ne craignez pourtant pas que je vous importune encore de mes indiscrettes plaintes. Non, je respecterai vos plaisirs, & pour eux-mêmes qui sont si purs, & pour vous qui les ressentez. Je m'en formerai dans l'esprit le touchant spectacle ; je les partagerai de loin, & ne pouvant être heureux de ma propre félicité, je le serai de la vôtre. Quelles que soient les raisons qui me tiennent éloigné de vous, je les respecte ; & que me serviroit de les connoître, si quand je devrois les désapprouver, il n'en faudroit pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inspirent ? M'en coûtera-t-il plus de garder le silence, qu'il m'en coûta de vous quitter ? Souvenez-vous toujours, ô Julie, que votre ame a deux corps à gouverner, & que celui qu'elle anime par son choix lui sera toujours le plus fidèle.

nodo piu forte :

Fabricato da noi, non dalla sorte.

Je me tais donc, & jusqu'à ce qu'il vous plaise de terminer mon exil, je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais, tandis qu'elles sont encore

praticables. Je m'apperçois que ce pays ignore le mérite des regards des hommes, & qu'il ne lui manque pour être admiré, que des spectateurs qui le sachent voir. Je tâcherai d'en tirer quelques observations dignes de vous plaire. Pour amuser une jolie femme, il faudroit peindre un peuple aimable & galant. Mais toi, ma Julie, ah! je le fais bien, le tableau d'un peuple heureux & simple, est celui qu'il faut à ton cœur.

L E T T R E X X I I

D E J U L I E.

ENfin le premier pas est franchi, & il a été question de vous. Malgré le mépris que vous témoignez pour ma doctrine, mon père en a été surpris: il n'a pas moins admiré mes progrès dans la musique & dans le dessein, (e) & au grand étonnement de ma mère, prévenue par vos calomnies, (f) au blâson près, qui lui a paru négligé, il a été fort content de tous mes talens. Mais ces talens ne s'acquièrent pas sans maître, il a fallu nommer le mien, & je l'ai fait avec une énumération pompeuse de toutes les

(e) Voilà, ce me semble, un sage de vingt ans qui fait prodigieusement de choses! il est vrai que Julie le félicite à trente de n'être plus si savant.

(f) Cela se rapporte à une lettre à la mère, écrite sur un ton équivoque, & qui a été supprimée.

les sciences qu'il vouloit bien m'enseigner, hors une. Il s'est rappelé de vous avoir vu plusieurs fois à son précédent voyage, & il n'a pas paru qu'il eut conservé de vous une impression défavantageuse.

Ensuite, il s'est informé de votre fortune; on lui a dit qu'elle étoit médiocre; de votre naissance, on lui a dit qu'elle étoit honnête. Ce mot *honnête* est fort équivoque à l'oreille d'un Gentilhomme, & a excité des soupçons que l'éclaircissement a confirmés. Dès qu'il a su que vous n'étiez pas noble, il a demandé ce qu'on vous donnoit par mois. Ma mère prenant la parole a dit qu'un pareil arrangement n'étoit pas même proposable; & qu'au contraire vous aviez rejeté constamment tous les moindres présens qu'elle avoit tâché de vous faire en choses qui ne se refusoient pas; mais cet air de fierté n'a fait qu'exciter la sienne, & le moyen de supporter l'idée d'être redevable à un roturier? Il a donc été décidé qu'on vous offriroit un paiement, au refus duquel, malgré tout votre mérite, dont on convient, vous seriez remercié de vos soins. Voilà, mon ami, le résumé d'une conversation qui a été tenue sur le compte de mon très-honoré maître, & durant laquelle son humble écolière n'étoit pas fort tranquille. J'ai cru ne pouvoir trop me hâter de vous en donner avis, afin de vous laisser le temps d'y réfléchir. Aussi-tôt que vous aurez pris votre résolution, ne manquez pas de m'en instruire; car cet air

ticle est de votre compétence, & mes droits ne vont pas jusques-là.

J'apprends avec peine vos courses dans les montagnes, non que vous n'y trouviez, à mon avis, une agréable diversion, & que le détail de ce que vous aurez vu ne me soit fort agréable à moi-même; mais je crains pour vous des fatigues que vous n'êtes guère en état de supporter. D'ailleurs, la saison est fort avancée; d'un jour à l'autre tout peut se couvrir de neige, & je prévois que vous aurez encore plus à souffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombiez malade dans le pays où vous êtes, je ne m'en consolerois jamais. Revenez donc, mon bon ami, dans mon voisinage. Il n'est pas temps encore de rentrer à Vevai, mais je veux que vous habitiez un séjour moins rude, & que nous soyons plus à portée d'avoir aisément des nouvelles l'un de l'autre. Je vous laisse le maître du choix de votre station. Tâchez seulement qu'on ne sache point ici où vous êtes, & soyez discret sans être mystérieux. Je ne vous dis rien sur ce chapitre, je me fie à l'intérêt que vous avez d'être prudent, & plus encore à celui que j'ai que vous le soyez.

Adieu, mon ami, je ne puis m'entretenir plus long-temps avec vous. Vous savez de quelles précautions j'ai besoin pour vous écrire. Ce n'est pas tout: Mon père a amené un étranger respectable, son ancien ami, & qui lui a sauvé autrefois la vie à la guerre. Jugez si nous nous sommes efforcés de le bien

recevoir ! il repart demain, & nous nous hâtons de lui procurer, pour le jour qui nous reste, tous les amusemens qui peuvent marquer notre zèle à un tel bienfaiteur. On m'appelle : il faut finir. Adieu, de rechef.

L E T T R E X X I I I

A J U L I E.

A Peine ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderoit des années d'observation ; mais outre que la neige me chasse, j'ai voulu revenir au devant du Courier qui m'apporte, j'espère, une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive, je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai, s'il est nécessaire, une seconde pour répondre à la vôtre.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage & de mes remarques, j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut réserver notre correspondance pour les choses qui nous touchent de plus près l'un & l'autre. Je me contenterai de vous parler de la situation de mon ame : il est juste de vous rendre compte de l'usage qu'on fait de votre bien.

J'étois parti, triste de mes peines, & consolé de votre joie ; ce qui me tenoit dans un certain état de langueur qui n'est

pas sans charme pour un cœur sensible. Je gravissois lentement & à pied des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, & dans lequel durant toute la route j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver, & j'en étois toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses roches pendoient en ruines au dessus de ma tête. Tantôt de hautes & bruyantes cascades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abyme dont les yeux n'osoient fonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissoit tout-à-coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage & de la nature cultivée, montrait par-tout la main des hommes, où l'on eut cru qu'ils n'avoient jamais pénétré : à côté d'une caverne on trouvoit des maisons ; on voyoit des pampres secs où l'on n'eut cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellens fruits sur des rochers, & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas seulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étrangers si bizarrement contrastés ; la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu sous divers as-

peçts. Au levant les fleurs du printemps, au midi les fruits de l'automne; au nord les glaces de l'hiver: elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, & formoit l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plaines & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair obscur du soleil & des ombres, & tous les accidens de lumière qui en résul-toient le matin & le soir; vous aurez quelques idées des scènes continuelles qui ne cessèrent d'attirer mon admiration, & qui sembloient m'être offertes en un vrai théâtre; car la perspective des monts étant verticale, frappe les yeux tout à la fois & bien plus puissamment que celles des plaines qui ne se voit qu'obliquement, en fuyant, & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la première journée aux agrémens de cette variété le calme que je sentoie renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives, les êtres les plus insensibles, & je méprisois la Philosophie de ne pouvoir pas même autant sur l'ame qu'une suite d'objets inanimés. Mais cet état paisible ayant duré la nuit & augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre cause qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là sur des montagnes les

moins élevées, & parcourant ensuite leurs inégalités, sur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignois un séjour plus ferein d'où l'on voit, dans la saison, le tonnerre & l'orage se former au dessous de soi; image trop vaine de l'ame du sage, dont l'exemple n'exista jamais; ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on a tiré l'emblème.

Ce fut-là que je démêlai sensiblement dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véritable cause du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis si longtemps. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous; que sur les hautes montagnes où l'air est pur & subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration; plus de légéreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit, les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne fais quel caractère grand & sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne fais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'aigre & de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentimens bas & terrestres, & qu'à mesure qu'on approche des regions éthérées l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélanc

colie , paisible sans indolence , content d'être & de penser : tous les desirs trop vifs s'é-moussent ; ils perdent cette pointe aigue qui les rend douloureux , ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère & douce , & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme , les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'avec une agitation violente , aucune maladie de vapeurs put tenir contre un pareil séjour prolongé , & je suis surpris que des bains de l'air salutaire & bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine & de la morale

*Qui non palazzi , non teatro o loggia ,
Ma'n lor vece un abete , un' faggio un
pino*

*Trà l'erba verde e'l bel monte vicino
Levan di terra al Ciel, nostr' intelletto.*

Supposez les impressions réunies de ce que je viens de vous décrire , & vous aurez quelque idée de la situation délicieuse où je me trouvois. Imaginez la variété , la grandeur , la beauté de mille étonnans spectacles ; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux , des oiseaux étranges , des plantes bizarres & inconnues , d'observer en quelque sorte une autre nature , & de se trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable dont le charme augmente encore

par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives , les traits plus marqués , rapproche tous les points de vue ; les distances paroissent moindres que dans les plaines , où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile , l'horison présente aux yeux plus d'objets qu'il semble n'en pouvoir contenir : enfin , le spectacle a je ne fais quoi de magique , de surnaturel qui ravit l'esprit & les sens ; on oublie tout , on s'oublie soi-même , on ne fait plus où l'on est.

J'aurois passé tout le temps de mon voyage dans le seul enchantement du paysage , si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs , de leur simplicité , de leur égalité d'ame , & de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaisirs : mais ce que je n'ai pu vous peindre & qu'on ne peut guère imaginer , c'est leur humanité désintéressée , leur zèle hospitalier pour tous les étrangers , que le hazard ou la curiosité conduisent chez eux. J'en fis une épreuve surprenante , moi qui n'étoit connu de personne , & qui ne marchois qu'à l'aide du conducteur. Quand j'arrivois le soir dans un hameau , chacun venoit avec tant d'empressement m'offrir sa maison que j'étois embarrassé du choix , & celui qui obtenoit la préférence en paroissoit si content , que la première fois je pris

cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition, & il en a par-tout été de même. Ainsi, c'étoit le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiède, qu'à sa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur défintéressement fut si complet, que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon.* En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, & où l'on ne trouve aucun mendiant? Cependant, l'argent est fort rare dans le haut-Valais, mais c'est pour cela que les habitans sont à leur aise : car les denrées y sont abondantes sans aucun débouché au dehors, sans consommation de luxe au-dedans, & sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, deviennent moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres. Ils ont la sagesse de le sentir ; il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord fort surpris de l'opposition de ces usages avec ceux du bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez

* Les du Pays.

durement les passagers, & j'avois peine à concilier dans un même peuple des manières si différentes. Un Valaisan m'en expliqua la raison. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui passent sont des marchands, & d'autres gens uniquement occupés de leur négoce & de leur gain. Il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit, & nous les traitons comme ils traitent les autres : mais ici, où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous sommes sûrs que leur voyage est désintéressé ; l'accueil qu'on leur fait l'est aussi. Ce sont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment, & nous les recevons avec amitié.

Au reste, ajouta-t-il en souriant, cette hospitalité n'est pas coûteuse, & peu de gens s'avilent d'en profiter. Ah, je le crois ! lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller ? Hommes heureux & dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous ressembler en quelque chose pour se plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroissoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connoissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la

présence d'un maître dont on dépend, au moins en cela. Si je ne disois rien, ils supposoient que je voulois vivre à leur manière; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils me firent, après avoir su que j'étois Suisse, fut de me dire que nous étions frères, & que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarassèrent plus de ce que je faisois, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entr'eux avec la même simplicité; les enfans en âge de raison, sont les égaux de leurs pères; les domestiques s'asseient à table avec leurs maîtres; la même liberté règne dans les maisons & dans la république, & la famille est l'image de l'Etat.

La seule chose sur laquelle je ne jouissois pas de la liberté, étoit la durée excessive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table; mais quand j'y étois une fois, il y falloit rester une partie de la journée, & boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme, & un Suisse, n'aimât pas à boire? En effet, j'avoue que le bon vin me paroît une excellente chose, & que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux sont sobres; & la grande ré-

serve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes & des ames doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux & ces tendres épanchemens qui précèdent l'ivresse ; mais il faut savoir s'arrêter & prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'étoit guère possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaisans, des vins aussi violens que ceux du pays, & sur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment se résoudre à jouer si fortement le sage, & à fâcher de si bonnes gens ? Je m'enivrois donc par reconnoissance, & ne pouvant payer mon écot de ma bourse, je le payois de ma raison.

Un autre usage qui ne me gênoit guere moins, c'étoit de voir, même chez des magistrats, la femme & les filles de la maison, debout derrière ma chaise, servir à table comme des domestiques. La galanterie françoise se seroit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure des Valaisanes, des servantes mêmes rendroient leurs services embarrassans. Vous pouvez m'en croire, elles sont jolies puisqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir, sont difficiles en beauté.

Pour moi, qui respecte encore plus les usages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevois leur service en silence, avec autant de gravité que D. Quichotte chez la Duchesse. J'opposois quelquefois en

souriant les grandes barbes & l'air grossier des convives au teint éblouissant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot faisoit rougir, & ne rendoit que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge, qui n'a dans son extrême blancheur qu'un des avantages du modèle que j'osois lui comparer; modèle unique & voilé dont les contours, furtivement observés, me peignent ceux de cette coupe célèbre, à qui le plus beau sein du monde servit de moule.

Ne soyez pas surprise de me trouver si savant sur des mystères que vous cachez si bien; je le suis en dépit de vous; un sens en peut quelquefois instruire un autre: malgré la plus jalouse vigilance, il échappe à l'ajustement le mieux concerté quelques légers interstices, par lesquels la vue opère l'effet du toucher. L'œil avide & téméraire s'insinue impunément sous les fleurs d'un bouquet; il erre sous la chenille & la gaze, & fait sentir à la main la résistance élastique qu'elle n'oseroit éprouver.

*Parte appar delle mamme acerbe e crude,
 Porte altrui ne recopre invidia vesta;
 Invidia, ma s'agli occhi il varco chiude,
 L'amoroso pensier già non arresta.*

Je remarquai aussi un grand défaut dans l'habillement des Valaisanes: c'est d'avoir des corps de robe, si élevés parderrière qu'elles en paroissent bossues; cela fait un

effet singulier avec leurs petites coëffures noires & le reste de leur ajustement, qui ne manque au surplus ni de simplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaisane, & j'espère qu'il vous ira bien; il a été pris sur la plus jolie taille du pays.

Tandis que je parcourois avec extase ces lieux si peu connus & si dignes d'être admirés, que faisiez-vous cependant, ma Julie? étiez-vous oubliée de votre ami? Julie oubliée? Ne m'oublierois-je pas plutôt moi-même, & que pourrois-je être un moment seul, moi qui ne suis plus rien que par vous? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel instinct je place en divers lieux notre existence commune selon l'état de mon ame. Quand je suis triste, elle se réfugie auprès de la vôtre, & cherche des consolations aux lieux où vous êtes; c'est ce que j'éprouvois en vous quittant. Quand j'ai du plaisir, je n'en saurois jouir seul, & pour le partager avec vous, je vous appelle alors où se suis. Voilà ce qui m'est arrivé durant toute cette course, où la diversité des objets me rappelant sans cesse en moi-même, je vous conduisois par-tout avec moi. Je ne faisois pas un pas que nous ne le fissions ensemble. Je n'admirois pas une vue sans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrois vous prêtoient leur ombre, tous les gazons vous servoient de siège. Tantôt assis à vos côtés, je vous ai-

dois à parcourir des yeux les objets; tantôt à vos genoux j'en contemplois un plus digne des regards d'un homme sensible. Rencontreis-je un pas difficile? je vous le voyois franchir avec la légèreté d'un fan qui bondit après sa mère. Falloit-il traverser un torrent, j'osois presser dans mes bras une si douce charge; je passois le torrent lentement, avec délices, & voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappelloit à vous dans ce séjour paisible, & les touchans attraits de la nature, & l'inaltérable pureté de l'air, & les mœurs simples des habitans, & leur sagesse égale & sûre, & l'aimable pudeur du sexe, & ses innocentes graces, & tout ce qui frappoit agréablement mes yeux, & mon cœur leur peignoit celle qu'ils cherchent.

O ma Julie! disois-je avec attendrissement, que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur & non du regard des hommes! Que ne puis-je ici rassembler toute mon ame en toi seule, & devenir à mon tour l'univers pour toi! Charmes adorés, vous jouiriez alors des hommages qui vous sont dûs! Délices de l'amour, c'est alors que nos cœurs vous favoueroient sans cesse! Une longue & douce ivresse nous laisseroit ignorer le cours des ans: & quand enfin l'âge auroit calmé nos premiers feux, l'habitude de penser & sentir ensemble, feroit succéder à leurs transports une amitié non moins tendre. Tous les

sentimens honnêtes nourris dans la jeunesse avec ceux de l'amour, en rempliroient un jour le vuide immense; nous pratiquerions au sein de cet heureux peuple, & à son exemple, tous les devoirs de l'humanité: sans cesse nous nous unirions pour bien faire, & nous ne mourrions point sans avoir vécu.

La poste arrive, il faut finir ma lettre, & courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat jusqu'à ce moment! Hélas! j'étois heureux dans mes chimères: mon bonheur fuit avec elles; que vais-je être en réalité?

LETTRE XXIV.

A JULIE.

JE réponds sur le champ à l'article de votre lettre qui regarde le paiement, & n'ai Dieu merci nul besoin d'y réfléchir. Voici, ma Julie, quel est mon sentiment sur ce point.

Je distingue dans ce qu'on appelle honneur, celui qui se tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'estime de soi-même. Le premier consiste en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée: le second a sa base dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune, mais il ne pénètre point dans l'ame, & n'influe en rien sur le vrai bon-

heur. L'honneur véritable au contraire en forme l'essence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce sentiment permanent de satisfaction intérieure, qui seul peut rendre heureux un être pensant. Appliquons, ma Julie, ces principes à votre question, elle sera bientôt résolue.

Que je m'érige en maître de Philosophie & prenne, comme ce fou de la fable, de l'argent pour enseigner la sagesse; cet emploi paroitra bas aux yeux du monde, & j'avoue qu'il a quelque chose de ridicule en soi: cependant comme aucun homme ne peut tirer sa subsistance absolument de lui-même, & qu'on ne sauroit l'en tirer de plus près que par son travail, nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés; nous n'aurons point la sottise de sacrifier la félicité à cette opinion insensée; vous ne m'en estimerez pas moins, & je n'en serai pas plus à plaindre, quand je vivrai des talents que j'ai cultivés.

Mais ici, ma Julie, nous avons d'autres considérations à faire. Laissons la multitude & regardons en nous-mêmes. Que serai-je réellement à votre pere, en recevant de lui le salaire des leçons que je vous aurai données, & lui vendant une partie de mon temps, c'est-à-dire, de ma personne? Un mercenaire, un homme à ses gages, une espece de valet, & il aura de ma part pour garant de sa confiance, & pour sûreté de ce qui lui appartient, ma foi tacite, comme celle du dernier de ces gens.

Or, quel bien plus précieux peut avoir un père que sa fille unique, fut-ce même une autre que Julie ? Que fera donc celui qui lui vend ses services ? fera-t-il taire ses sentimens pour elle ? ah ! tu fais si cela se peut ! ou bien se livrant sans scrupule au penchant de son cœur offensera-t-il dans la partie la plus sensible celui à qui il doit fidélité ? Alors je ne vois plus dans un tel maître qu'un perfide qui soule aux pieds les droits les plus sacrés (g), un traître, un séducteur domestique que les loix condamnent très-justement à la mort. J'espère que celle à qui je parle sait m'entendre ; ce n'est pas la mort que je crains, mais la honte d'en être digne, & le mépris de moi-même.

Quand les lettres d'Héloïse & d'Abelard tombèrent entre vos mains, vous savez ce que je vous dis de cette lecture & de la conduite du Théologien. J'ai toujours plaint Héloïse ; elle avoit un cœur fait pour aimer : mais Abelard ne m'a jamais paru qu'un misérable digne de son sort, & connoissant aussi peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé faudra-t-il que je l'imité ? malheur à quicon-

(g) Malheureux jeune homme : qui ne voit pas qu'en se faisant payer en reconnoissance ce qu'il refuse de recevoir en argent, il viole des droits plus sacrés encore. Au lieu d'instruire il corrompt ; au lieu de nourrir il empoisonne ; il se fait remercier, par une mère abusée, d'avoir perdu son enfant. On sent pourtant qu'il aime sincèrement la vertu, mais sa passion l'égare, & si sa grande jeunesse ne l'excusoit pas, avec ses beaux discours il ne seroit qu'un scélérat. Les deux amans sont à plaindre, sa mère seule est inexculpable.

que prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer ! Celui qu'aveugle sa passion jusqu'à ce point en est bientôt puni par elle , & perd le goût des sentimens auxquels il a sacrifié son honneur. L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne : pour en sentir tout le prix , il faut que le cœur s'y complaise , & qu'il nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection , vous ôtez l'enthousiasme ; ôtez l'estime , & l'amour n'est plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui se déshonore ? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur ? Ainsi bientôt ils se mépriseront mutuellement ; l'amour ne sera plus pour eux qu'un honteux commerce , ils auront perdu l'honneur & n'auront point trouvé la félicité.

Il n'en est pas ainsi , ma Julie , entre deux amans de même âge , tous deux épris du même feu , qu'un mutuel attachement unit , qu'aucun lien particulier ne gêne , qui jouissent tous deux de leur première liberté , & dont aucun droit ne proscriit l'engagement réciproque. Les loix les plus sévères ne peuvent leur imposer d'autre peine que le prix même de leur amour ; la seule punition de s'être aimés est l'obligation de s'aimer à jamais ; & s'il est quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare brise ces innocentes chaînes ; il en est puni , sans doute , par les crimes que cette contrainte engendre.

Voilà mes raisons, sage & vertueuse Julie; elles ne sont qu'un froid commentaire de celles que vous m'exposâtes avec tant d'énergie & de vivacité dans une de vos lettres; mais c'en est assez pour vous montrer combien je m'en suis pénétré. Vous vous souvenez que je n'insistai point sur mon refus, & que malgré la répugnance que le préjugé m'a laissée, j'acceptai vos dons en silence, ne trouvant point en effet dans le véritable honneur de solide raison pour les refuser. Mais ici le devoir, la raison, l'amour même, tout parle d'un ton que je ne peux méconnoître. S'il faut choisir entre l'honneur & vous, mon cœur est prêt à vous perdre: il vous aime trop, ô Julie, pour vous conserver à ce prix.

LETTRE XXV

DE JULIE.

LA relation de votre voyage est charmante, mon bon ami; elle me feroit aimer celui qui l'a écrite, quand même je ne le connoitrois pas. J'ai pourtant à vous tancer sur un passage dont vous vous doutez bien; quoique je n'aie pu m'empêcher de rire de la ruse avec laquelle vous vous êtes mis à l'abri du Tasse, comme derrière un rempart. Eh, comment ne sentiez-vous point qu'il y a bien de la différence entre écrire au

public ou à sa maîtresse ? L'amour, si craintif, si scrupuleux, n'exige-t-il pas plus d'égards que la bienfaisance ? Pouvez-vous ignorer que ce style n'est pas de mon goût, & cherchiez-vous à me déplaire ? Mais en voilà déjà trop, peut-être, sur un sujet qu'il ne falloit point relever. Je suis, d'ailleurs, trop occupée de votre seconde lettre, pour répondre en détail à la première. Ainsi, mon ami, laissons le Valais pour une autre fois, & bornons-nous maintenant à nos affaires ; nous serons assez occupés.

Je savois le parti que vous prendriez. Nous nous connoissons trop bien pour en être encore à ces élémens. Si jamais la vertu nous abandonne, ce ne sera pas, croyez-moi, dans les occasions qui demandent du courage & des sacrifices. Le premier mouvement, aux attaques vives est de résister ; & nous vaincrons, je l'espère, tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'est au milieu du sommeil, c'est dans le sein d'un doux repos qu'il faut se défier des surprises : mais c'est, sur-tout, la continuité des maux qui rend leur poids insupportable, & l'âme résiste bien plus aisément aux vives douleurs qu'à la tristesse prolongée. Voilà, mon ami, la dure espèce de combat que nous aurons désormais à soutenir : ce ne sont point des actions héroïques que le devoir nous demande, mais une résistance plus héroïque encore à des peines sans relâche.

Je l'avois trop prévu ; le temps du bon-

heur est passé comme un éclair ; celui des disgrâces commence , sans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'allarme & me décourage ; une langueur mortelle s'empare de mon ame ; sans sujet bien précis de pleurer, des pleurs involontaires s'échappent de mes yeux , je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables, mais je cultivois l'espérance & la vois flétrir tous les jours. Que sert hélas , d'arroser le feuillage quand l'arbre est coupé par le pied ?

Je le sens, mon ami, le poids de l'absence m'accable. Je ne puis vivre sans toi, je le sens, c'est ce qui m'effraie le plus. Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitons ensemble, & ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire ; l'heure passe & tu ne viens point. Tous les objets que j'apperçois me portent quelque idée de ta présence pour m'avertir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce supplice affreux. Ton cœur seul peut te dire que je te manque. Ah ! si tu savois quel pire tourment c'est de rester quand on se sépare, combien tu préférerois ton état au mien ?

Encore si j'osois gémir ! si j'osois parler de mes peines, je me sentirois soulagée des maux dont je pourrois me plaindre. Mais hors quelques soupirs exalés en secret dans le sein de ma cousine , il faut étouffer tous les autres ; il faut contenir mes larmes ; il faut sourire quand je me meurs.

*Sentirsi, oh Dei, morir ;
E non poter mai dir :
Morir mi sento !*

Le pis est que tous ces maux augmentent sans cesse mon plus grand mal, & que plus ton souvenir me désole, plus j'aime à me le rappeler. Dis-moi, mon ami, mon doux ami ! sens-tu combien un cœur languissant est tendre, & combien la tristesse fait fermenter l'amour ?

Je voulois vous parler de mille choses ; mais outre qu'il vaut mieux attendre de savoir positivement où vous êtes, il ne m'est pas possible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon ami, je quitte la plume, mais croyez que je ne vous quitte pas.

B I L L E T.

J'Écris par un batelier que je ne connois point, ce billet à l'adresse ordinaire, pour donner avis que j'ai choisi mon asyle à Meillerie sur la rive opposée ; afin de jouir au moins de la vue du lieu dont je n'ose approcher.



L E T T R E X X V I

A J U L I E.

Que mon état est changé dans peu de jours ! Que d'amertumes se mêlent à la douceur de me rapprocher de vous ! Que de tristes réflexions m'assiègent ! Que de traverses mes craintes me font prévoir ! O Julie, que c'est un fatal présent du ciel qu'une ame sensible ! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine & douleur sur la terre. Vil jouet de l'air & des saisons, le soleil ou les brouillards, l'air couvert ou serein régleront sa destinée, & il sera content ou triste au gré des vents. Victime des préjugés, il trouvera dans d'absurdes maximes un obstacle invincible aux justes vœux de son cœur. Les hommes le puniront d'avoir des sentimens droits de chaque chose, & d'en juger par ce qui est véritable plutôt que par ce qui est de convention. Seul il suffiroit pour faire sa propre misère, en se livrant indiscretement aux attraits divins de l'honnête & du beau, tandis que les pesantes chaînes de la nécessité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité suprême sans se souvenir qu'il est homme : son cœur & sa raison seront incessamment en guerre, & des desirs sans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

Telle

Telle est la situation cruelle où me plongent, le sort qui m'accable, & mes sentimens qui m'élevent, & ton père qui me méprise, & toi qui fais le charme & le tourment de ma vie. Sans toi, Beauté fatale ! je n'aurois jamais senti ce contraste insupportable de grandeur au fond de mon ame & de bassesse dans ma fortune : j'aurois vécu tranquille & serois mort content, sans daigner remarquer quel rang j'avois occupé sur la terre : Mais t'avoir vu & ne pouvoir te posséder, t'adorer & n'être qu'un homme ! être aimé & ne pouvoir être heureux ! habiter les mêmes lieux & ne pouvoir vivre ensemble ! O Julie à qui je ne puis renoncer ! O destinée que je ne puis vaincre ! quels combats affreux vous excitez en moi, sans pouvoir jamais surmonter mes desirs ni mon impuissance !

Quel effet bizarre & inconcevable ! Depuis que je suis rapproché de vous, je ne roule dans mon esprit que des pensées funestes. Peut-être le séjour où je suis contribue-t-il à cette mélancolie ; il est triste & horrible ; il en est plus conforme à l'état de mon ame, & je n'en habiterois pas si patiemment un plus agréable. Une file de rochers stériles borde la côte, & environne mon habitation que l'hiver rend encore plus affreuse. Ah ! je le sens, ma Julie, s'il falloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre séjour ni d'autre saison.

Dans les violens transports qui m'agitent

je ne saurois demeurer en place ; je cours, je monte avec ardeur, je m'élançe sur les rochers ; je parcours à grands pas tous les environs, & trouve par-tout dans les objets la même horreur qui règne au-dedans de moi. On n'apperçoit plus de verdure, l'herbe est jaune & flétrie, les arbres sont dépouillés, le séchard (h) & la froide bise entassent la neige & les glaces, & toute la nature est morte à mes yeux, comme l'espérance au fond de mon cœur.

Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé dans un abri solitaire une petite esplanade d'où l'on découvre à plein la ville heureuse où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux se portèrent vers ce séjour chéri. Le premier jour, je fis mille efforts pour y discerner votre demeure ; mais l'extrême éloignement les rendit vains, & je m'apperçus que mon imagination donnoit le change à mes yeux fatigués. Je courus chez le Curé emprunter un telescope avec lequel je vis ou crus voir votre maison, & depuis ce temps je passe les jours entiers dans cet asyle à contempler ces murs fortunés qui renferment la source de ma vie. Malgré la saison je m'y rends dès le matin & n'en reviens qu'à la nuit. Des feuilles & quelques bois secs que j'allume servent avec mes courses à me garantir du froid excessif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu sauvage que j'y porte même de l'encre & du papier, & j'y écris

(h) Vent de nord-est.

maintenant cette lettre sur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voisin.

C'est-là, ma Julie, que ton malheureux amant acheve de jouir des derniers plaisirs qu'il goûtera peut-être en ce monde. C'est delà qu'à travers les airs & les murs, il ose en secret pénétrer jusques dans ta chambre. Tes traits charmans le frappent encore; tes regards tendres raniment son cœur mourant; il entend le son de ta douce voix; il ose chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le bosquet. Vain fantôme d'une ame agitée qui s'égaré dans ses desirs! Bientôt forcé de rentrer en moi-même, je te contemple au moins dans le détail de ton innocente vie; je suis de loin les diverses occupations de ta journée, & je me les représente dans le temps & les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin. Toujours je te vois vaquer à des soins qui te rendent plus estimable, & mon cœur s'attendrit avec délices sur l'inépuisable bonté du tien. Maintenant, me dis-je au matin, elle sort d'un paisible sommeil, son teint a la fraîcheur de la rose, son ame jouit d'une douce paix; elle offre à celui dont elle tient l'être un jour qui ne sera point perdu pour la vertu. Elle passe à présent chez sa mère, les tendres affections de son cœur s'épanchent avec les auteurs de ses jours, elle les soulage dans le détail des soins de la maison, elle fait peut-être la paix d'un domestique imprudent, elle lui fait peut-être une exhortation secrète, elle

demande peut-être une grace pour un autre? Dans un autre temps, elle s'occupe sans ennui des travaux de son sexe, elle orne son ame de connoissances utiles, elle ajoute à son goût exquis les agrémens des beaux arts, & ceux de la danse à sa légéreté naturelle. Tantôt je vois une élégante & simple parure orner des charmes qui n'en ont pas besoin, ici je la vois consulter un Pasteur vénérable sur la peine ignorée d'une famille indigente; là, secourir ou consoler la triste veuve & l'orphelin délaissé. Tantôt elle charme une honnête société par ses discours sensés & modestes; tantôt en riant avec ses compagnes elle ramène une jeunesse folâtre au ton de la sagesse & des bonnes mœurs; quelques momens, ah pardonne! j'ose te voir même t'occuper de moi; je vois tes yeux attendris parcourir une de mes Lettres; je lis dans leur douce langueur que c'est à ton amant fortuné que s'adressent tes lignes que tu traces, je vois que c'est de lui que tu parles à ta cousine avec une si tendre émotion. O Julie! ô Julie! & nous ne serions pas unis? & nos jours ne couleroient pas ensemble? & nous pourrions être séparés pour toujours? Non, que jamais cette affreuse idée ne se présente à mon esprit! En un instant elle change tout mon attendrissement en fureur; la rage me fait courir de caverne en caverne: des gémissemens & des cris m'échappent malgré moi; je rugis comme une lionne irritée; je suis capable de tout, hors de renoncer à toi, & il

n'y a rien , non rien que je ne fasse pour te posséder ou mourir.

J'en étois ici de ma lettre , & je n'attendois qu'une occasion sûre pour vous l'envoyer , quand j'ai reçu de Sion la dernière que vous m'y avez écrite. Que la tristesse qu'elle respire a charmé la mienne ! Que j'y ai vu un frappant exemple de ce que vous me disiez de l'accord de nos ames dans des lieux éloignés ! Votre affliction , je l'avoue , est plus patiente , la mienne est plus emportée ; mais il faut bien que le même sentiment prenne la teinture des caractères qui l'éprouvent , & il est bien naturel que les plus grandes pertes causent les plus grandes douleurs. Que dis-je , des pertes ? Eh ! qui les pourroit supporter ? Non , connoissez-le enfin , ma Julie , un éternel arrêt du Ciel nous destina l'un pour l'autre ; c'est la première loi qu'il faut écouter ; c'est le premier soin de la vie de s'unir à qui doit nous la rendre douce. Je le vois ; j'en gémiss , tu t'égares dans tes vains projets ; tu veux forcer des barrières insurmontables & négliges les seuls moyens possibles ; l'enthousiasme de l'honnêteté t'ôte la raison , & ta vertu n'est plus qu'un délire.

Ah ! si tu pouvois rester toujours jeune & brillante comme à présent , je ne demanderois au Ciel que de te savoir éternellement heureuse , te voir tous les ans de ma vie une fois ; une seule fois ; & passer le reste de mes jours à contempler de loin ton asyle , à t'adorer parmi ces rochers. Mais hélas ! vois la

rapidité de cet astre qui jamais n'arrête: il vole & le temps fuit, l'occasion s'échappe, ta beauté, ta beauté même aura son terme, elle doit décliner & périr un jour comme une fleur qui tombe sans avoir été cueillie; & moi cependant, je gémiss, je souffre, ma jeunesse s'ule dans les larmes, & se flétrit dans la douleur. Pense, pense, Julie, que nous comptons déjà des années perdues pour le plaisir. Pense qu'elles ne reviendront jamais; qu'il en fera de même de celles qui nous restent si nous les laissons échapper encore. O amante aveuglée! tu cherches un chimérique bonheur pour un temps où nous ne serons plus; tu regarde un avenir éloigné, & tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse, & que nos ames, épuisées d'amour & de peines, se fondent & coulent comme l'eau. Reviens, il en est temps encore, reviens ma Julie, de cette erreur funeste. Laisse-là tes projets & sois heureuse. Viens, ô mon ame dans les bras de ton ami, réunir les deux moitiés de notre être: viens à la face du Ciel guide de notre fuite & témoin de nos sermens, jurer de vivre & mourir l'un à l'autre. Ce n'est pas toi, je le fais, qu'il faut rassurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux & pauvres, ah quels trésors nous aurons acquis! Mais ne faisons point cet affront à l'humanité, de croire qu'il ne restera pas sur la terre entière un asyle à deux amans infortunés. J'ai des bras, je suis robuste; le pain gagné par mon travail te paroitra plus délicieux que les mets

dés festins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être insipide? Ah, tendre & chère amante! dussions-nous n'être heureux qu'un seul jour; veux-tu quitter cette courte vie sans avoir goûté le bonheur.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie! vous connoissez l'antique usage du rocher de Leucaté, dernier refuge de tant d'amans malheureux. Ce lieu-ci lui ressemble à bien des égards. La roche est escarpée, l'eau est profonde, & je suis au désespoir.

L E T T R E X X V I I

D E C L A I R E .

MA douleur me laisse à peine la force de vous écrire. Vos malheurs & les miens sont au comble: l'aimable Julie est à l'extrémité & n'a peut-être pas deux jours à vivre. L'effort qu'elle fit pour vous éloigner d'elle, commença d'altérer sa santé. La première conversation qu'elle eut sur votre compte avec son père, y porta de nouvelles attaques: d'autres chagrins plus récents ont accru ses agitations, & votre dernière lettre a fait le reste. Elle en fut si vivement émue, qu'après avoir passé une nuit dans d'affreux combats, elle tomba hier dans l'accès d'une fièvre ardente qui n'a fait qu'augmenter sans cesse, & lui a enfin donné le transport. Dans

cet état elle vous nomme à chaque instant ; & parle de vous avec une véhémence qui montre combien elle en est occupée. On éloigne son père autant qu'il est possible ; cela prouve assez que ma tante a conçu des soupçons : elle m'a même demandé avec inquiétude, si vous n'étiez pas de retour, & je vois que le danger de la fille effaçant pour le moment toute autre considération, elle ne seroit pas fâchée de vous voir ici.

Venez donc sans différer. J'ai pris ce bateau exprès pour vous porter cette lettre ; il est à vos ordres, servez-vous-en pour votre retour, & sur-tout ne perdez pas un moment, si vous voulez revoir la plus tendre amante qui fût jamais.

LET TRE XXVIII

DE JULIE A CLAIRE.

Que ton absence me rend amère la vie que tu m'as rendue ! Quelle convalescence ! Une passion plus terrible que la fièvre & le transport, m'entraîne à ma perte. Cruelle ! tu me quittes quand j'ai plus besoin de toi ; tu m'as quittée pour huit jours, peut-être ne me reverras-tu jamais. O, si tu savois ce que l'insensé m'ose proposer !.... & de quel ton !.... m'enfuir ! le suivre ! m'enlever !.... le malheureux !.... de qui

me plains - je ? mon cœur , mon indigne cœur m'en dit cent fois plus que lui grand Dieu ! que seroit - ce , s'il favoit tout ? il en deviendroit furieux , je serois entraînée , il faudroit partir je frémis

Enfin , mon père m'a donc vendue ? Il fait de sa fille une marchandise , une esclave , il s'acquitte à mes dépens : il paie sa vie de la mienne ! car je le sens bien , je n'y survivrai jamais père barbare & dénaturé ? mérite-t-il quoi , mériter ! c'est le meilleur des pères ; il veut unir sa fille à son ami , voilà son crime . Mais ma mère , ma tendre mère ! quel mal m'a-t-elle fait ? Ah , beaucoup ! elle m'a trop aimée , elle m'a perdue .

Claire , que ferai-je ? que deviendrai-je ? Hanz ne vient point . Je ne sais comment t'envoyer cette Lettre . Avant que tu la reçoive avant que tu sois de retour . . . ; qui fait fugitive , errante , deshonorée c'en est fait , c'en est fait , la crise est venue . Un jour , une heure , un moment , peut-être qui est-ce qui fait éviter son sort ? ô dans quelque lieu que je vive & que je meure , en quelque asyle obscur que je traîne ma honte & mon désespoir ; Claire , souviens-toi de ton amie Hélas ! la misère & l'opprobre changent les cœurs Ah ! si jamais le mien t'oublie , il aura beaucoup changé .

L E T T R E . X X I X

D E J U L I E A C L A I R E .

Reste, ah, reste! ne reviens jamais, tu viendrois trop tard. Je ne dois plus te voir; comment soutiendrois-je ta vue?

Où étois-tu, ma douce amie, ma sauvegarde, mon Ange tutélaire? Tu m'as abandonnée, & j'ai péri. Quoi, ce fatal voyage étoit-il si nécessaire ou si pressé? Pouvois-tu me laisser à moi-même dans l'instant le plus dangereux de ma vie? Que de regrets tu t'es préparés par cette coupable négligence? Ils seront éternels, ainsi que mes pleurs. Ta perte n'est pas moins irréparable que la mienne, & une autre amie digne de toi, n'est pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

Qu'ai-je dit misérable? Je ne puis ni parler ni me taire. Que sert le silence quand le remords crie? L'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute? ma honte n'est-elle pas écrite sur tous les objets? Si je ne verse mon cœur dans le tien, il faudra que j'étouffe. Et toi ne te reproches-tu rien, facile & trop confiante amie? Ah! que ne me rabissois-tu? C'est ta fidélité, ton aveugle amitié, c'est ta malheureuse indulgence qui m'a perdue.

Quel Démon t'inspira de le rappeler, ce-

crüel qui fait mon opprobre ? ses perfides soins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuse ? qu'il fuie à jamais, le barbare ! qu'un reste de pitié le touche ; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourmens par sa présence ; qu'il renonce au plaisir féroce de contempler mes larmes. Que dis-je , hélas ! il n'est point coupable ; c'est moi seule qui le suis ; tous mes malheurs sont mon ouvrage , & je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déjà corrompu mon ame ; c'est le premier de ses effets de nous faire accuser autrui de nos crimes.

Non , non , jamais il ne fut capable d'enfreindre ses sermens. Son cœur vertueux ignore l'art abjet d'outrager ce qu'il aime. Ah ! sans doute , il fait mieux aimer que moi , puisqu'il fait mieux se vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ses combats & de sa victoire ; les siens étincelloient du feu de ses desirs , il s'élançoit vers moi dans l'impétuosité d'un transport aveugle ; il s'arrêtoit tout-à-coup ; une barrière insurmontable sembloit m'avoir entourée , & jamais son amour impétueux mais honnête ne l'eut franchie. J'osai trop contempler ce dangereux spectacle. Je me sentois troublée de ses transports , ses soupirs oppressoient mon cœur ; je partageois ses tourmens en ne pensant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulsives , prêts à s'évanouir à mes pieds. Peut-être l'amour seul m'auroit épargnée ; ô ma Cousine , c'est la pitié qui me perdit.

Il sembloit que ma passion funeste vou-
 lut se couvrir pour me séduire du masque
 de toutes les vertus. Ce jour même il m'a-
 voit pressée avec plus d'ardeur de le suivre.
 C'étoit désoler le meilleur des pères ; c'é-
 toit plonger le poignard dans le sein mater-
 nel ; je résistai , je rejettai ce projet avec
 horreur. L'impossibilité de voir jamais nos
 vœux accomplis , le mystère qu'il falloit lui
 faire de cette impossibilité , le regret d'abu-
 ser un amant si soumis & si tendre après
 avoir flatté son espoir , tout abattoit mon
 courage , tout augmentoit ma foiblesse ,
 tout aliénoit ma raison. Il falloit donner la
 mort aux auteurs de mes jours , à mon
 amant , ou à moi-même. Sans savoir ce que
 je faisois , je choisis ma propre infortune.
 J'oubliai tout & ne me souvins que de l'amour.
 C'est ainsi qu'un instant d'égarément m'a
 perdue à jamais. Je suis tombée dans l'abyme
 d'ignominie dont une fille ne revient point ;
 & si je vis , c'est pour être plus malheu-
 reuse.

Je cherche en gémissant quelque reste de
 consolation sur la terre. Je n'y vois que toi ,
 mon aimable amie ; ne me prive pas d'une
 si charmante ressource , je t'en conjure ;
 ne m'ôte pas les douceurs de ton amitié.
 J'ai perdu le droit d'y prétendre , mais ja-
 mais je n'en eus si grand besoin. Que la
 pitié supplée à l'estime. Viens , ma chère ,
 ouvrir ton ame à mes plaintes ; viens re-
 cueillir les larmes de ton amie ; garantis

moi, s'il se peut, du mépris de moi-même ; & fais-moi croire que je n'ai pas tout perdu , puisque ton cœur me reste encore.

L E T T R E X X X .

R É P O N S E .

F Ille infortunée ! Hélas ! qu'as-tu fait ! Mon Dieu ! tu étois si digne d'être sage ! Que te dirai-je dans l'horreur de ta situation, & dans l'abattement où elle te plonge ? Acheverai-je d'accabler ton pauvre cœur, ou t'offrirai-je des consolations qui se refusent au mien ? Te montrerai-je les objets tels qu'ils sont, ou tels qu'ils te convient de les voir ! sainte & pure amitié ! porte à mon esprit tes douces illusions, & dans la tendre amitié que tu m'inspires, abuse-moi la première sur des maux que tu ne peux plus guérir.

J'ai crain, tu le fais, le malheur dont tu gémis. Combien de fois je te l'ai prédit sans être écoutée ! il est l'effet d'une téméraire confiance ! Ah ! ce n'est plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurois trahi ton secret, sans doute, si j'avois pu te sauver ainsi : mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop sensible ; je le vis se consumer d'un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre. Je sentis dans ce cœur palpitant d'amour qu'il falloit être heureuse ou mourir,

& quand la peur de succomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes, je jugeai que bientôt tu ne serois plus, ou qu'il seroit bientôt rappelé. Mais quel fut mon effroi quand je te vis dégoûtée de vivre, & si près de la mort ! N'accuse ni ton amant, ni toi d'une faute dont je suis la plus coupable, puisque je l'ai prévue sans la prévenir.

Il est vrai que je partis malgré moi ; tu le vis, il fallut obéir ; si je t'avois cru si près de ta perte, on m'auroit plutôt mise en pièces que de m'arracher à toi. Je m'abusai sur le moment du péril. Foible & languissante encore, tu me parus en sûreté contre une si courte absence : je ne prévis pas la dangereuse alternative où tu t'allois trouver ; j'oubliai que ta propre foiblesse laissoit ce cœur abattu moins en état de se défendre contre lui-même. J'en demande pardon au mien, j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a sauvé la vie ; je n'ai pas ce dur courage qui te faisoit renoncer à moi ; je n'aurois pu te perdre sans un mortel désespoir, & j'aime encore mieux que tu vives, & que tu pleures.

Mais pourquoi tant de pleurs, chère & douce amie ? Pourquoi ces regrets plus grands que la faute, & ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité ? Une foiblesse effacera-t-elle tant de sacrifices, & le danger même dont tu sors n'est-il pas une preuve de ta vertu ? Tu ne penses qu'à ta défaite & oublies tous les triomphes pénis-

bles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui résistent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles ? si rien ne peut te justifier, songe au moins à ce qui t'excuse. Je connois à peu près ce qu'on appelle amour, je saurai toujours résister aux transports qu'il inspire ; mais j'aurois fait moins de résistance à un amour pareil au tien ; & sans avoir été vaincue, je suis moins chaste que toi.

Ce langage te choquera ; mais ton plus grand malheur est de l'avoir rendu nécessaire ; je donnerois ma vie pour qu'il ne te fût pas propre ; car je hais les mauvaises maximes encore plus que les mauvaises actions. Si la faute étoit à commettre, que j'eusse la bassesse de te parler ainsi, & toi celle de m'écouter, nous serions toutes deux les dernières des créatures. A présent, ma chère, je dois te parler ainsi, & tu dois m'écouter, ou tu es perdue : car il reste en toi mille adorables qualités que l'estime de toi-même peut seule conserver, qu'un excès de honte & l'abjection qui le suit détruiroient infailliblement, & c'est sur ce que tu croiras valoir encore que tu vaudras en effet.

Garde-toi donc de tomber dans un abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta foiblesse. Le véritable amour est-il fait pour dégrader l'ame ? Qu'une faute que l'amour a commise ne tôte point ce noble enthousiasme de l'honnête & du beau, qui t'éleva

toujours au-dessus de toi-même. Une tache paroît elle au soleil ? combien de vertus te restent pour une qui s'est altérée ? En seras-tu moins douce, moins sincère, moins modeste, moins bienfaisante ? en seras-tu moins digne, en un mot, de tous nos hommages ? L'honneur, l'humanité, l'amitié, le pur amour en seront-ils moins chers à ton cœur ? En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'auras plus ? Non, chère & bonne Julie, ta Claire en te plaignant t'adore ; elle fait, elle sent qu'il n'y a rien de bien qui ne puisse encore sortir de ton amé.

Ah ! crois-moi, tu pourrois beaucoup perdre avant qu'aucune autre plus sage que toi te valut jamais !

Enfin tu me restes ; je puis me consoler de tout, hors de ne t'avoir plus. Ta première lettre m'a fait frémir. Elle m'eut presque fait désirer la seconde, si je ne l'avois reçue en même-temps. Vouloir délaissier son amie ! projetter de s'enfuir sans moi ! Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il falloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne songe qu'à son amour...Tiens, je t'aurois été tuer au bout du monde.

Je compte avec une mortelle impatience les momens que je suis forcée à passer loin de toi. Ils se prolongent cruellement. Nous sommes encore pour six jours à Lausanne, après quoi je volerai vers mon unique amie. J'irai la consoler ou m'affliger avec elle, essuyer ou partager ses pleurs. Je ferai parler

Dans ta douleur moins l'inflexible raison que la tendre amitié. Chère cousine, il faut gémir, nous aimer, nous taire, &, s'il se peut, effacer à force de vertu une faute qu'on ne répare point avec des larmes. Ah! ma pauvre Chaillot!

L E T T R E X X X I

A J U L I E.

Quel prodige du Ciel es-tu donc, inconcevable Julie? & par quel art connu de toi seule peux-tu rassembler dans un cœur tant de mouvemens incompatibles? Ivre d'amour & de volupté, le mien nage dans la tristesse; je souffre & languis de douleur au sein de la félicité suprême, & je me reproche comme un crime l'excès de mon bonheur. Dieu! quel tourment affreux de n'oser se livrer tout entier à nul sentiment, de les combattre incessamment l'un par l'autre, & d'allier toujours l'amertume au plaisir! Il vaudroit mieux cent fois n'être que misérable.

Que me sert, hélas, d'être heureux? Ce ne sont plus mes maux, mais les tiens que j'éprouve, & ils ne m'en sont que plus sensibles. Tu veux en vain me cacher tes peines; je les lis malgré toi dans la langueur & l'abattement de tes yeux. Ces yeux touchans peuvent-ils dérober quelque secret à l'amour? Je vois, je vois sous une apparente sérénité les dé-

plaisirs cachés qui t'assiégent, & ta tristesse voilée d'un doux sourire n'en est que plus amère à mon cœur.

Il n'est plus temps de me rien dissimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mère; elle me quitte un moment; j'entends des gémissemens qui me percent l'ame, pouvois-je à cet effet méconnoître leur source? Je m'approche du lieu d'où ils semblent partir, j'entre dans ta chambre, je pénètre jusqu'à ton cabinet. Que devins-je en entr'ouvrant la porte, quand j'apperçus celle qui devoit être sur le trône de l'univers assise à terre, la tête appuyé sur un fauteuil inondé de ses larmes? Ah, j'aurois moins souffert s'il l'eut été de mon sang! De quels remords je fus à l'instant déchiré? Mon bonheur devint mon supplice; je ne sentis plus que tes peines, & j'aurois racheté de ma vie tes pleurs & tous mes plaisirs. Je voulois me précipiter à tes pieds, je voulois essuyer de mes lèvres ces précieuses larmes, les recueillir au fond de mon cœur, mourir ou les tarir pour jamais: j'entends revenir ta mère; il faut retourner brusquement à ma place, j'emporte en moi toutes tes douleurs, & des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je suis humilié, que je suis avili de ton repentir! Je suis donc bien méprisable, si notre union te fait mépriser de toi-même, & si le charme de mes jours est le tourment des tiens? sois plus juste envers toi, ma Julie, vois d'un œil moins prévenu les sacrés liens

que ton cœur a formés. N'as-tu pas suivi les plus pures loix de la nature? N'as-tu pas librement contracté le plus saint des engagements? Qu'as-tu fait que les loix divines & humaines ne puissent & ne doivent autoriser? Que manque-t-il au nœud qui nous joint qu'une déclaration publique? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable. O mon épouse! O ma digne & chaste compagne! ô gloire & bonheur de ma vie! non ce n'est point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime, mais ce que tu lui voudrois ôter: ce n'est qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenser l'honneur. Sois sans cesse à l'ami de ton cœur pour être innocente. La chaîne qui nous lie est légitime, l'infidélité seule qui la romproit seroit blâmable, & c'est désormais à l'amour d'être garant de la vertu.

Mais quand ta douleur seroit raisonnable, quand tes regrets seroient fondés, pourquoi m'en dérobes-tu ce qui m'appartient? pourquoi mes yeux ne versent-ils pas la moitié de tes pleurs? tu n'as pas une peine que je ne doive sentir, pas un sentiment que je ne doive partager, & mon cœur justement jaloux te reproche toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon sein. Dis, froide & mystérieuse amante, tout ce que ton ame ne communique point à la mienne, n'est-il pas un vol que tu fais à l'amour? Tout ne doit-il pas être commun entre-nous, ne te souvient-il plus de l'avoir dit? Ah!

si tu favois aimer comme moi, mon bonheur te consoleroit comme ta peine m'afflige, & tu sentirois mes plaisirs comme je sens ta tristesse!

Mais je le vois, tu me méprises comme un insensé, parce que ma raison s'égaré au sein des délices. Mes emportemens t'effraient, mon délire te fait pitié, & tu ne sens pas que toute la force humaine ne peut suffire à des félicités sans bornes. Comment veux-tu qu'une ame sensible goûte modérément des biens infinis? Comment veux-tu qu'elle supporte à la fois tant d'espèces de transports sans sortir de son assiette? Ne fais-tu pas qu'il est un terme où nulle raison ne résiste plus, & qu'il n'est point d'homme au monde dont le bon sens soit à toute épreuve? Prends donc pitié de l'égarément où tu m'as jetté, & ne méprise pas des erreurs qui sont ton ouvrage. Je ne suis plus à moi, je l'avoue, mon ame aliénée est toute en toi. J'en suis plus propre à sentir tes peines & plus digne de les partager. O Julie, ne te dérobe pas à toi-même!

LETTRE XXXII.

R É P O N S E.

IL fut un temps, mon aimable ami, où nos Lettres étoient faciles & charmantes; le sentiment qui les dictoit couloit avec une

élégante simplicité ; il n'avoit besoin ni d'art ni de coloris, & sa pureté faisoit toute sa parure. Cet heureux temps n'est plus : hélas ! il ne peut revenir ; & pour premier effet d'un changement si cruel, nos cœurs ont déjà cessé de s'entendre.

Tes yeux ont vu mes douleurs. Tu crois en avoir pénétré la source ; tu veux me consoler par de vains discours, & quand tu penses m'abuser, c'est toi, mon ami, qui t'abuses. Crois-moi, crois-en le cœur tendre de ta Julie ; mon regret est bien moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de son plus grand charme. Ce doux enchantement de vertu s'est évanoui comme un songe : nos feux ont perdu cette ardeur divine qui les animoit en les épurant ; nous avons recherché le plaisir, & le bonheur a fui loin de nous. Rappelle-toi de ces momens délicieux où nos cœurs s'unissoient d'autant mieux que nous nous respections davantage, où la passion tiroit de son propre excès la force de se vaincre elle-même, où l'innocence nous consolait de la contrainte, où les hommages rendus à l'honneur tournoient tous au profit de l'amour. Compare un état si charmant à notre situation présente : que d'agitations ! que d'esfroi ! que de mortelles allarmes ! que de sentimens immodérés ont perdu leur première douceur ! Qu'est devenu ce zèle de sagesse & d'honnêteté dont l'amour animoit toutes les actions de notre vie, & qui rendoit à son tour l'amour plus

délicieux ? Notre jouissance étoit paisible & durable ; nous n'avons plus que des transports : ce bonheur insensé ressemble à des accès de fureur plus qu'à de tendres caresses. Un feu pur & sacré brûloit nos cœurs ; livrés aux erreurs des sens, nous ne sommes plus que des amans vulgaires : trop heureux si l'amour jaloux daigne présider encore à des plaisirs que le plus vil mortel peut goûter sans lui.

Voilà, mon ami, les pertes qui nous sont communes, & que je ne pleure pas moins pour toi que pour moi. Je n'ajoute rien sur les miennes, ton cœur est fait pour les sentir. Vois ma honte, & gémis si tu fais aimer. Ma faute est irréparable, mes pleurs ne tariront point. O toi qui les fais couler, crains d'attenter à de si justes douleurs ; tout mon espoir est de les rendre éternelles ; le pire de mes maux seroit d'en être consolée, & c'est le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le sentiment qui nous la fait aimer.

Je connois mon sort, j'en sens l'horreur, & cependant il me reste une consolation dans mon désespoir, elle est unique, mais elle est douce. C'est de toi que je l'attends, mon aimable ami. Depuis que je n'ose plus porter mes regards sur moi, je les porte avec plus de plaisir sur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre estime, & tu ne m'en deviens que plus cher en me forçant à me haïr. L'amour, cet amour fatal qui me perd, te donne un

nouveau prix ; tu t'éleves quand je me dégrade ; ton ame semble avoir profité de tout l'avilissement de la mienne. Sois donc désormais mon unique espoir, c'est à toi de justifier, s'il se peut, ma faute ; couvre-la de l'honnêteté de tes sentimens ; que ton mérite efface ma honte ; rends excusable à force de vertus la perte de celles que tu me coûte. Sois tout mon être, à présent que je ne suis plus rien. Le seul honneur qui me reste est tout en toi, & tant que tu seras digne de respect, je ne serai pas tout-à-fait méprisable.

Quelque regret que j'aie au retour de ma santé, je ne saurois le dissimuler plus longtemps. Mon visage démentiroit mes discours, & ma feinte convalescence ne peut plus tromper personne. Hâte-toi donc, avant que je sois forcée de reprendre mes occupations ordinaires, de faire la démarche dont nous sommes convenus. Je vois clairement que ma mère a conçu des soupçons & qu'elle nous observe. Mon père n'en est pas-là, je l'avoue : ce fier Gentilhomme n'imagine pas même qu'un roturier puisse être amoureux de sa fille ; mais enfin, tu fais les résolutions ; il te prévendra si tu ne le préviens, & pour avoir voulu te conserver le même accès dans notre maison, tu t'en banniras tout-à-fait. Crois-moi, parle à ma mère tandis qu'il en est encore temps. Feins des affaires qui t'empêchent de continuer à m'instruire, & renonçons à nous voir si souvent, pour

nous voir au moins quelquefois : car si l'on te ferme la porte, tu ne peux pu t'y présenter, mais si tu te la fermes toi-même, tes visites feront en quelque sorte à ta discrétion ; & avec un peu d'adresse & de complaisance , tu pourras les rendre plus fréquentes dans la suite, sans qu'on l'apperçoive ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce soir les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occasions de nous voir, & tu conviendras que l'inséparable Cousine, qui causoit autrefois tant de murmures, ne sera pas maintenant inutile à deux amans qu'elle n'eut point dû quitter.

L E T T R E X X X I I I

D E J U L I E .

AH, mon ami, le mauvais refuge pour deux amans qu'une assemblée ! Quel tourment de se voir & de se contraindre ! Il vaudroit mieux cent fois ne se point voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotion ? Comment être si différent de soi-même ? Comment songer à tant d'objets, quand on n'est occupé que d'un seul ? Comment contenir le geste & les yeux quand le cœur vole ? Je ne sentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier quand on t'annonça chez Madame d'Herwart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adressoit ; je m'imagina ;
que

que tout le monde m'observoit de concert ; je ne savois plus ce que je faisois , & à ton arrivée je rougis si prodigieusement , que ma Cousine , qui veilloit sur moi , fut contrainte d'avancer son visage & son éventail , comme pour me parler à l'oreille. Je tremblai que cela même ne fit un mauvais effet , & qu'on ne cherchât du mystère à cette chucheterie. En un mot , je trouvois par-tout de nouveaux sujets d'allarmes , & je ne sentis jamais mieux combien une conscience coupable arme contre nous de témoins qui n'y songent pas.

Claire prétendit remarquer que tu ne faisois pas une meilleure figure ; tu lui paroissais embarrassée de ta contenance , inquiet de ce que tu devois faire , n'osant aller ni venir , ni m'aborder ni t'éloigner , & promenant tes regards à la ronde , pour avoir , disoit-elle , occasion de les tourner sur nous. Un peu remise de mon agitation , je crus m'apercevoir moi-même , de la tienne , jusqu'à ce que la jeune Madame Belon t'ayant adressé la parole , tu t'assis en causant avec elle & devins plus calme à ses côtés.

Je sens , mon ami , que cette manière de vivre , qui donne tant de contrainte & si peu de plaisir , n'est pas bonne pour nous : nous aimons trop pour pouvoir nous gêner ainsi. Ces rendez-vous publics ne conviennent qu'à des gens qui , sans connoître l'amour , ne laissent pas d'être bien ensemble , ou qui peuvent se passer du mystère : les inquié-

des font trop vives de ma part , les indiscretions trop dangereuses de la tienne , & je ne puis pas tenir une Madame Belon toujours à mes côtés , pour faire diversion au besoin.

Reprenons , reprenons cette vie solitaire & paisible , dont je t'ai tiré si mal à propos. C'est elle qui a fait naître & nourrir nos feux ; peut être s'affoibliroient-ils par une manière de vivre plus dissipée. Toutes les grandes passions se forment dans la solitude ; on n'en a point de semblables dans le monde , où nul objet n'a le temps de faire une profonde impression , & où la multitude des goûts énerve la force des sentimens. Cet état est aussi plus convenable à ma mélancolie ; elle s'entretient du même aliment que mon amour ; c'est ta chère image qui soutient l'une & l'autre , & j'aime mieux te voir tendre & sensible au fond de mon cœur , que contraint & distrait dans une assemblée.

Il peut , d'ailleurs , venir un temps où je serois forcée à une plus grande retraite , fut-il déjà venu ce temps désiré ! La prudence & mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la nécessité. Ah ! si de mes fautes pouvoit naître le moyen de les réparer ! Le doux espoir d'être un jour..... mais insensiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire sur le projet qui m'occupe. Pardonne-moi ce mystère , mon unique ami , mon cœur n'aura jamais de secret qui ne te fut doux à savoir. Tu dois pourtant ignorer

celui-ci, & tout ce que je t'en puis dire à présent, c'est que l'amour qui fit nos maux, doit nous en donner le remède. Raisonne, commente, si tu veux dans ta tête; mais je te défends de m'interroger là-dessus.

L E T T R E X X X I V .

R É P O N S E .

*N*ò, non vedrete mai
 Cambiar gl' affetti miei,
 Bei lumi onde imparai
 A sospirar d'amor.

Que je dois l'aimer cette jolie Madame Belon, pour le plaisir qu'elle m'a procuré ? Pardonne-le moi, divine Julie, j'osai jouir un moment de tes tendres allarmes, & ce moment fut un des plus doux de ma vie. Qu'ils étoient charmans, ces regards inquiets & curieux qui se portoient sur nous à la dérobée, & se baïsoient aussi-tôt pour éviter les miens ! Que faisoit alors ton heureux amant ? S'entretenoit-il avec Madame Belon ? Ah, ma Julie, peux-tu le croire ? Non, non, fille incomparable ; il étoit plus dignement occupé. Avec quel charme son cœur suivait les mouvemens du tien ! Avec quelle avide impatience ses yeux dévoroient tes traits ! Ton amour, ta beauté remplissoient, ravissoient son ame ; elle pouvoit suffire à

peine à tant de sentimens délicieux. Mon seul regret étoit de goûter aux dépens de celle que j'aime des plaisirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que durant tout ce temps, me dit Madame Belon? Sais-je ce que je lui répondis? Le savois-je au moment de notre entretien? A-t-elle pu le savoir eile-même, & pouvoit-elle comprendre la moindre chose aux discours d'un homme qui parloit sans penser & répondoit sans entendre?

Com' huom, che par ch' ascolti, e nulla intende.

Aussi m'a-t-elle pris dans le plus parfait dédain. Elle a dit à tout le monde, à toi peut-être, que je n'ai pas le sens commun, qu'il n'est pas le moindre esprit, & que je suis tout aussi sot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit & ce qu'elle en pense? Ma Julie ne décide-t-elle pas seule de mon être & du rang que je veux avoir? Que le reste de la terre pense de moi comme il voudra, tout mon prix est dans ton estime.

Ah! crois qu'il n'appartient ni à Madame Belon, ni à toutes les beautés supérieures à la sienne, de faire la diversion dont tu parles, & d'éloigner un moment de toi mon cœur & mes yeux! si tu pouvois douter de ma sincérité, si tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour & à tes charmes, dis-moi, qui pourroit avoir tenu registre de tout ce qui se fit autour de toi? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes beautés comme le

soleil entre les astres qu'il éclipse? N'apperçus-je pas les Cavaliers se rassembler autour de ta chaise? Ne vis-je pas au dépit de tes compagnes, l'admiration qu'ils marquoient pour toi? Ne vis-je pas leurs respects empressez, & leurs hommages, & leurs galanteries? Ne te vis-je pas recevoir tout cela avec cet air de modestie & d'indifférence qui en impose plus que la fierté? Ne vis-je pas quand tu te dégantois pour la collation, l'effet que ce bras découvert produisit sur les spectateurs? Ne vis-je pas le jeune étranger qui releva ton gant vouloir baiser la main charmante qui le recevoit? N'en vis-je pas un plus téméraire dont l'œil ardent suçoit mon sang & ma vie, t'obliger quand tu t'en fus apperçue d'ajouter une épingle à ton fichu? Je n'étois pas si distrait que tu penses, je vis tout cela, Julie, & n'en fus point jaloux; car je connois ton cœur. Il n'est pas, je le fais bien, de ceux qui peuvent aimer deux fois. Accuseras-tu le mien d'en être?

Reprenons - la donc, cette vie solitaire que je ne quittai qu'à regret. Non, le cœur ne se nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaisirs lui rendent la privation des vrais plus amères; & il préfère sa souffrance à de vains dédommagemens. Mais, ma Julie, il en est, il en peut être de plus solides à la contrainte où nous vivons, & tu sembles les oublier! Quoi, passer quinze jours entiers si près l'un de l'autre sans se voir, ou sans se rien dire! Ah, que veux-tu qu'un

cœur brûlé d'amour fasse durant tant de siècles? l'absence même seroit moins cruelle, Que sert un excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient? Que sert de prolonger sa vie avec son supplice? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois se voir un seul instant & puis mourir?

Je ne le cache point, ma douce amie, j'aimerois à pénétrer l'aimable secret que tu me dérobes, il n'en fut jamais de plus intéressant pour nous; mais j'y ai fait d'inutiles efforts. Je saurai pourtant garder le silence que tu m'imposes, & contenir une indiscrette curiosité; mais en respectant un si doux mystère, que n'en puis-je au moins assurer l'éclaircissement? Qui fait, qui fait encore si tes projets ne portent point sur des chimères? Chère ame de ma vie, ah! commençons du moins par les bien réaliser.

P. S. J'oubliois de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie dans le Régiment qu'il leve pour le Roi de Sardaigne. J'ai été sensiblement touché de l'estime de ce brave Officier; je lui ai dit en le remerciant, que j'avois la vue trop courte pour le service & que ma passion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie aussi active. En cela, je n'ai point fait un sacrifice à l'amour. Je pense que chacun doit sa vie & son sang à la Patrie, qu'il n'est pas permis de s'aliéner à des Princes auxquels on ne doit rien, moins encore de se vendre &

de faire du plus noble métier du monde celui d'un vil mercenaire. Ces maximes étoient celles de mon père que je serois bienheureux d'imiter dans son amour pour ses devoirs & pour son Pays. Il ne voulut jamais entrer au service d'aucun Prince étranger ; mais dans la guerre de 1712 il porta les armes avec honneur pour la Patrie ; il se trouva dans plusieurs combats à l'un desquels il fut blessé ; & à la bataille de Wilmerghem , il eut le bonheur d'enlever un Drapeau ennemi sous les yeux du Général de Sacconex.

L E T T R E X X X V .

DE JULIE.

JE ne trouve pas, mon ami, que les deux mots que j'avois dits en riant sur Madame Belon valussent une explication si sérieuse. Tant de soins à se justifier produisent quelquefois un préjugé contraire, & c'est l'attention qu'on donne aux bagatelles, qui seule en fait des objets importants. Voilà ce qui sûrement n'arrivera pas entre nous ; car les cœurs bien occupés ne sont guères pointilleux, & les tracasseries des amans sur des riens ont presque toujours un fondement beaucoup plus réel qu'il ne semble.

Je ne suis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fournisse une occasion de traiter

entre nous de la jalousie ; sujet malheureusement trop important pour moi.

Je vois, mon ami, par la trempe de nos ames & par le tour commun de nos goûts, que l'amour sera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impressions profondes que nous en avons reçues, il faut qu'il éteigne ou absorbe toutes les autres passions ; le moindre refroidissement seroit bientôt pour nous la langueur de la mort ; un dégoût invincible, un éternel ennui, succédroient à l'amour éteint, & nous ne saurions long-temps vivre après avoir cessé d'aimer. En mon particulier, tu sens bien qu'il n'y a que le délire de la passion qui puisse me voiler l'horreur de ma situation présente, & qu'il faut que j'aime avec transport, ou que je meure de douleur. Vois donc si je suis fondée à discuter sérieusement un point, d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours !

Autant que je puis juger de moi-même, il me semble que souvent affectée avec trop de vivacité, je suis pourtant peu sujette à l'emportement. Il faudroit que mes peines eussent fermenté long-temps en dedans, pour que j'osasse en découvrir la source à leur Auteur, & comme je suis persuadée qu'on ne peut faire une offense sans le vouloir, je supporterois plutôt cent sujets de plainte qu'une explication. Un pareil caractère doit mener loin pour peu qu'on ait de penchant à la jalousie, & j'ai bien peur de sentir en moi ce

dangereux penchant. Ce n'est pas que je ne sache que ton cœur est fait pour le mien & non pour un autre : mais on peut s'abuser soi-même , prendre un goût passager pour une passion , & faire autant de choses par fantaisie qu'on en eut peut-être fait par amour. Or si tu peux te croire inconstant sans l'être , à plus forte raison puis-je t'accuser à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoisonneroit pourtant ma vie ; je gémirois sans me plaindre & mourrois inconsolable sans avoir cessé d'être aimée.

Prévenons , je t'en conjure , un malheur dont la seule idée me fait frissonner. Jure-moi donc , mon doux ami , non par l'amour , serment qu'on ne tient que quand il est superflu , mais par ce nom sacré de l'honneur , si respecté de toi , que je ne cesserai jamais d'être la confidente de ton cœur , & qu'il n'y surviendra point de changement dont je ne sois la première instruite. Ne m'allegue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre ; je le crois , je l'espère ; mais prévien mes folles allarmes , & donne-moi dans tes engagements pour un avenir qui ne doit point être l'éternelle sécurité du présent. Je serois moins à plaindre d'apprendre de toi mes malheurs réels que d'en souffrir sans cesse d'imaginaires ; je jouirois au moins de tes remords ; si tu ne partageois plus mes feux , tu partagerois encore mes peines , & je trouverois moins amères les larmes que je verserois dans ton sein.

C'est ici , mon ami , que je me félicite dou-

blement de mon choix, & par le doux lien qui nous unit & par la probité qui l'assure; voilà l'usage de cette règle de sagesse dans les choses de pur sentiment; voilà comment la vertu sévère fait écarter les peines du tendre amour. Si j'avois un amant sans principes, dût-il m'aimer éternellement, où seroient pour moi les garants de cette constance? Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continuelles, & comment m'assurer de n'être point abusée ou par sa feinte ou par ma crédulité? Mais toi, mon digne & respectable ami, toi qui n'es capable ni d'artifice ni de déguisement, tu me garderas, je le fais, la sincérité que tu m'auras promise. La honte d'avoir une infidélité ne l'emportera point dans ton ame droite sur le devoir de tenir ta parole, & si tu pouvois ne plus aimer ta Julie, tu lui dirois.... oui, tu pourrois lui dire, ô Julie, je ne.... Mon ami, jamais je n'écrirai ce mot-là.

Que penfes-tu de mon expédient? C'est le seul, j'en suis sûre, qui pouvoit déraciner en moi tout sentiment de jalousie. Il y a je ne fais quelle délicatesse qui m'enchanter à me fier de ton amour à ta bonne foi, & à m'ôter le pouvoir de croire une infidélité que tu ne m'apprendrois pas toi-même. Voilà, mon cher, l'effet assuré de l'engagement que je t'impose; car je pourrois te croire amant volage, mais non pas ami trompeur, & quand je douterois de ton

cœur, je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaisir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles, à prévenir les apparences d'un changement dont je sens si bien l'impossibilité ! Quel charme de parler de jalousie avec un Amant si fidèle ! Ah, si tu pouvois cesser de l'être, ne crois pas que je t'en parle ainsi ! Mon pauvre cœur ne feroit pas si sage au besoin, & la moindre défiance m'ôteroit bientôt la volonté de m'en garantir.

Voilà, mon très-honoré maître, matière à discussion pour ce soir : car je fais que vos deux humbles Disciples auront l'honneur de souper avec vous chez le père de l'inséparable. Vos doctes commentaires sur la gazette vous ont tellement fait trouver grace devant lui, qu'il n'a pas fallu beaucoup de manège pour vous faire inviter. La fille a fait accorder son claveffin ; le père a feuilleté Lamberti ; moi je recorderai peut-être la leçon du bosquet de Clarens : ô Docteur en toutes facultés, vous avez partout quelque science de mise. M. d'Orbe, qui n'est pas oublié, comme vous pouvez penser, a le mot pour entamer une savante dissertation sur le futur hommage du Roi de Naples, durant laquelle nous passerons tous trois dans la chambre de la Cousine. C'est-là, mon féal, qu'à genoux devant votre Dame & maîtresse, vos deux mains dans les siennes & en présence de son Chan- celier, vous lui jurerez foi & loyauté à tou-

te épreuve, non pas à dire amour éternel ; engagement qu'on n'est maître ni de tenir ni de rompre ; mais vérité, sincérité, franchise inviolable. Vous ne jurerez point d'être toujours soumis, mais de ne point commettre acte de félonnie, & de déclarer au moins la guerre avant de secouer le joug. Ce faisant aurez l'accolade, & serez reconnu vassal unique & loyal Chevalier.

Adieu, mon bon ami, l'idée du souper de ce soir m'inspire de la gaieté. Ah ! qu'elle me fera douce quand je te la verrai partager !

LETTRE XXXVI

DE JULIE.

BAïse cette Lettre & faite de joie pour la nouvelle que je vais t'apprendre ; mais pense que pour ne point sauter & n'avoir rien à baiser, je n'y suis pas la moins sensible. Mon père obligé d'aller à Berne pour son procès, & delà à Soleure pour sa pension, a proposé à ma mère d'être du voyage, & elle l'a accepté espérant pour sa santé quelque effet salutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'emmener aussi, & je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en pensois : mais la difficulté des arrangemens de voiture a fait abandonner ce projet, & l'on travaille à me consoler de n'être pas de la partie. Il falloit

feindre de la tristesse, & le faux rôle que je me vois contrainte à jouer m'en donne une si véritable, que le remords m'a presque dispensé de la feinte.

Pendant l'absence de mes parens, je ne resterai point maitresse de maison; mais on me dépose chez le Père de la Cousine, en sorte que je serai tout de bon durant ce temps inséparable de l'inséparable. De plus, ma mère a mieux aimé se passer de femme de chambre & me laisser Babi pour gouvernante: sorte d'Argus peu dangereux dont on ne doit ni corrompre la fidélité ni se faire des confidens, mais qu'on écarte aisément au besoin, sur la moindre lueur de plaisir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends quelle facilité nous aurons à nous voir durant une quinzaine de jours; mais c'est ici que la discrétion doit suppléer à la contrainte, & qu'il faut nous imposer volontairement la même réserve à laquelle nous sommes forcés dans d'autres temps. Non-seulement tu ne dois pas, quand je serai chez ma Cousine, y venir plus souvent qu'au-paravant, de peur de la compromettre; j'espere même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige son sexe, ni des droits sacrés de l'hospitalité, & qu'un honnête-homme n'aura pas besoin qu'on l'instruise du respect dû par l'amour à l'amitié qui lui donne asyle. Je connois tes vivacités, mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de sacrifice à ce qui

est honnête, tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'où vient cet air mécontent & cet œil attristé? Pourquoi murmurer des loix que le devoir t'impose? Laisse à ta Julie le soin de les adoucir, t'es-tu jamais repenti d'avoir été docile à sa voix? Près des côteaux fleuris d'où part la source de la Vevaise, il est un hameau solitaire qui sert quelquefois de repaire aux chasseurs & ne devrait servir que d'asyle aux amans. Autour de l'habitation principale, dont M. d'Orbe dispose, sont épars assez loin quelques Chalets, (i) qui de leurs toits de chaume peuvent couvrir l'amour & le plaisir, amis de la simplicité rustique. Les fraîches & discrettes laitières savent garder pour autrui le secret dont elles ont besoin pour elles-mêmes. Les ruisseaux qui traversent la prairie sont bordés d'arbrisseaux & de bocages délicieux. Des bois épais offrent au-delà des asyles plus déserts & plus sombres.

*Al bel seggio riposto ombroso e fosco,
Ne mai pastori appressun, ne bisolci.*

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs soins inquiétans; on

(i) Sorte de maisons de bois où se font les fromages & diverses espèces de laitages dans la montagne. Je ne puis m'empêcher d'avertir ici les lecteurs françois que la première syllabe de *chalet* n'est point longue, comme celle de *châlis*, mais breve comme celle de *chaland*. Je ne sais pourquoi cette petite faute de quantité fait à mon oreille un effet insupportable.

n'y voit par-tout que les tendres soins de la Mère commune. C'est-là, mon ami, qu'on n'est que sous ses auspices, & qu'on peut n'écouter que ses loix. Sur l'invitation de M. d'Orbe, Claire a déjà persuadé à son papa qu'il avoit envie d'aller faire, avec quelques amis, une chasse de deux ou trois jours dans son canton, & d'y mener les Indéparables. Ces Indéparables en ont d'autres, comme tu ne fais que trop bien. L'un représentant le maître de la maison, en fera naturellement les honneurs; l'autre, avec moins d'éclat, pourra faire à sa Julie ceux d'un humble chalet, & ce chalet consacré par l'amour, sera pour eux le Temple de Gnide. Pour exécuter heureusement & sûrement ce charmant projet, il n'est question que de quelques arrangemens qui se concerteront facilement entre nous, & qui feront partie eux-mêmes des plaisirs qu'ils doivent produire. Adieu, mon ami, je te quitte brusquement, de peur de surprise. Aussi-bien, je sens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le Chalet.

P. S. Tout bien considéré, je pense que nous pourrons sans indiscretion nous voir presque tous les jours : savoir, chez ma Cousine de deux jours l'un, & l'autre à la promenade.



L E T T R E X X X V I I

D E J U L I E .

ILs sont partis ce matin , ce tendre père & cette mère incomparable , en accablant des plus tendres caresses une fille chérie , & trop indigne de leurs bontés. Pour moi , je les embrassois avec un léger ferrement de cœur , tandis qu'au-dedans de lui-même , ce cœur ingrat & dénaturé pétillait d'une odieuse joie. Hélas ! qu'est devenu ce temps heureux où je menois incessamment sous leurs yeux une vie innocente & sage , où je n'étois bien que contre leur lein , & ne pouvois les quitter d'un seul pas sans déplaisir ? Maintenant coupable & craintive , je tremble en pensant à eux , je rougis en pensant à moi ; tous mes bons sentimens se dépravent , & je me consume en vains & stériles regrets qui n'anime pas un vrai repentir. Ces amères réflexions m'ont rendu toute la tristesse que leurs adieux ne m'avoient pas d'abord donnée. Une secrete angoisse étouffoit mon ame après le départ de ces chers parens. Tandis que Babi faisoit les paquets je suis entrée machinalement dans la chambre de ma mère , & voyant quelques-unes de ses hardes encore éparées , je les ai toutes baisées l'une après l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendrissement m'a un peu soulagée , & j'ai trouvé quelque sorte

de consolation à sentir que les doux mouvemens de la nature ne sont pas tout-à-fait éteints dans mon cœur. Ah, tyran ! tu veux en vain l'affervir tout entier , ce tendre & trop foible cœur ; malgré toi, malgré tes prestiges , il lui reste au moins des sentimens légitimes , il respecte & chérit encore des droits plus sacrés que les tiens.

Pardonne, ô mon doux ami, ces mouvemens involontaires, & ne crains pas que j'étende ces réflexions aussi loin que je le devrois. Le moment de nos jours, peut-être, où notre amour est le plus en liberté, n'est pas, je le fais bien, celui des regrets : je ne veux ni te cacher mes peines ni t'en accabler ; il faut que tu les connoisses, non pour les porter mais pour les adoucir. Dans le sein de qui les épancherois-je, si je n'osois les verser dans le tien ? N'est-tu pas mon tendre consolateur ? N'est-ce pas toi qui soutiens mon courage ébranlé ? N'est-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu, même après que je l'ai perdue ? Sans toi, sans cette adorable amie dont la main compatissante essuya si souvent mes pleurs, combien de fois n'eussai-je pas déjà succombé sous le plus mortel abattement ? Mais vos tendres soins me soutiennent ; je n'ose m'avilir tant que vous m'estimez encore, & je me dis avec complaisance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un & l'autre, si je n'étois digne que de mépris. Je vole dans les bras de cette chère

Cousine, ou plutôt de cette tendre sœur déposer au fond de son cœur une importune tristesse. Toi, viens ce soir achever de rendre au mien la joie & la sérénité qu'il a perdues.

L E T T R E X X X V I I I

A J U L I E .

NON, Julie, il ne m'est pas possible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vue la veille: il faut que mon amour s'augmente & croisse incessamment avec tes charmes, & tu m'es une source inépuisable de sentimens nouveaux que je n'aurois pas même imaginés. Quelle soirée inconcevable! Que de délices inconnues tu fis éprouver à mon cœur! O tristesse enchanteresse! O langueur d'une ame attendrie! combien vous surpassez les turbulens plaisirs, & la gaieté folâtre, & la joie emportée, & tous les transports qu'une ardeur sans mesure offre aux desirs effrénés des amans! paisible & pure jouissance qui n'as rien d'égal dans la volupté des sens, jamais, jamais ton pénétrant souvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieux! quel ravissant spectacle ou plutôt quelle extase, de voir deux Beautés si touchantes s'embrasser tendrement, le visage de l'une se pencher sur le sein de l'autre, leurs douces larmes se confondre, & bai-

gner ce sein charmant comme la rosée du Ciel humecte un lys fraîchement éclos ! J'étois jaloux d'une amitié si tendre ; je lui trouvois je ne fais quoi de plus intéressant qu'à l'amour même, & je me voulois une sorte de mal de ne pouvoir t'offrir des consolations aussi chères, sans les troubler par l'agitation de mes transports. Non, rien, rien sur la terre n'est capable d'exciter un si voluptueux attendrissement que vos mutuelles caresses, & le spectacle de deux amans eut offert à mes yeux une sensation moins délicieuse.

Ah, qu'en ce moment j'eusse été amoureux de cette aimable Cousine, si Julie n'eut pas existé. Mais non, c'étoit Julie elle-même qui répandoit son charme invincible sur ce qui l'environnoit. Ta robe, ton ajustement, tes gants, ton éventail, ton ouvrage ; tout ce qui fraploit autour de toi mes regards enchantoit mon cœur, & toi seule faisois tout l'enchantement. Arrête, ô ma douce amie ! à force d'augmenter mon ivresse tu m'ôterois le plaisir de la sentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai délire, & je crains d'en perdre enfin la raison. Laisse-moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur ; laisse-moi goûter ce nouvel enthousiasme, plus sublime, plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi tu peux te croire avilie ! quoi la passion t'ôte-t-elle aussi le sens ? Moi, je te trouve trop parfaite pour

unè mortelle. Je t'imaginerois d'une espèce plus pure, si ce feu dévorant qui pénètre ma substance ne m'unissoit à la tienne & ne me faisoit sentir qu'elles sont la même. Non, personne au monde ne te connoît; tu ne te connois pas toi-même; mon cœur seul te connoît, te sent, & fait te mettre à ta place. Ma Julie! Ah, quels hommages te seroient ravis, si tu n'étois qu'adoyée! Ah! si tu n'étois qu'un ange, combien tu perdrois de ton prix!

Dis-moi comment il se peut qu'une passion telle que la mienne puisse augmenter? Je l'ignore, mais je l'éprouve. Quoique tu me sois présente dans tous les temps, il y a quelques jours, sur-tout, que ton image plus belle que jamais me poursuit & me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni temps ne me dérobe, & je crois que tu me laissas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finissant ta dernière Lettre. Depuis qu'il est question de ce rendez-vous champêtre, je suis trois fois sorti de la ville; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés, & chaque fois la perspective d'un séjour si désiré m'a paru plus agréable.

*Non vide il mondo si leggiadri rami,
Ne mosse'l vento mai si verdi frondi.*

Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche & plus vive, l'air plus pur, le Ciel plus serein; le chant des oi-

feux semble avoir plus de tendresse & de volupté, le murmure des eaux inspire une langueur plus amoureuse ; la vigne en fleur exhale au loin de plus doux parfums ; un charme secret embellit tous les objets ou fascine mes sens, on diroit que la terre se pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore, & du feu qui le consume. O Julie ! ô chère & précieuse moitié de mon ame, hâtons-nous d'ajouter à ces ornemens du printemps la présence de deux amans fidèles : Portons le sentiment du plaisir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image ; allons animer toute la Nature, elle est morte sans les feux de l'amour. Quoi ! trois jours d'attente ? trois jours encore ? Ivre d'amour, affamé de transports, j'attends ce moment tardif avec une douloureuse impatience. Ah ! qu'on seroit heureux si le Ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui séparent de pareils instans !

 L E T T R E X X X I X

D E J U L I E .

TU n'as pas un sentiment, mon bon ami, que mon cœur ne partage ; mais ne me parle plus de plaisir, tandis que des gens qui valent mieux que nous souffrent ; gémissent, & que j'ai leur peine à me repro-

cher. Lis la lettre ci-jointe, & sois tranquille si tu le peux. Pour moi qui connois l'aimable & bonne fille qui l'a écrite, je n'ai pu la lire sans des larmes de remords & de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame, & je vois avec une amère confusion jusqu'où l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre soin de cette pauvre enfant; je la protégeois auprès de ma mère; je la tenois en quelque manière sous ma garde, & pour n'avoir su me garder moi-même, je l'abandonne sans me souvenir d'elle, & l'expose à des dangers pires que ceux où j'ai succombé. Je frémis en songeant que deux jours plus tard c'en étoit fait peut-être de mon dépôt; & que l'indigence & la séduction perdoient une fille modeste & sage, qui peut faire un jour une excellente mère de famille. O mon ami, comment y a-t-il dans le monde des hommes assez vils pour acheter de la misère un prix que le cœur seul doit payer & recevoir d'une bouche affamée les tendres baisers de l'amour!

Dis-moi, pourrais-tu n'être pas touché de la pitié filiale de ma Fanchon, de ses sentimens honnêtes, de son innocente naïveté? Ne l'es-tu pas de la rare tendresse de cet amant, qui se vend lui-même pour soulager sa maîtresse? Ne seras-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud si bien assorti. Ah! si nous étions sans pitié pour les

cœurs unis qu'on divise, de qui pourroient-ils jamais en attendre ? Pour moi j'ai résolu de réparer envers ceux-ci ma faute, à quelque prix que ce soit, & de faire en sorte que ces deux jeunes gens soient unis par le mariage. J'espère que le Ciel benira cette entreprise, & qu'elle sera pour nous d'un bon augure. Je te propose & te conjure, au nom de notre amitié, de partir dès aujourd'hui si tu le peux, ou tout au moins demain matin pour Neufchâtel. Vas négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon ; n'épargne ni les supplications ni l'argent : porte avec toi la lettre de ma Fançon, il n'y a point de cœur sensible qu'elle ne doive attendrir. Enfin, quoiqu'il nous en coûte & de plaisir & d'argent, ne reviens qu'avec le congé absolu de Claude Anet, ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joie.

Je sens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire ; doutes-tu que le mien ne les ait faites avant toi ? Et je persiste, car il faut que ce mot de vertu ne soit qu'un vain nom, ou qu'elle exige des sacrifices. Mon ami, mon digne ami, un rendez-vous manqué peut revenir mille fois ; quelques heures agréables s'éclipsent comme un éclair, & ne sont plus ; mais si le bonheur d'un couple honnête est dans tes mains, songes à l'avenir que tu vas te préparer. Crois-moi, l'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense, la punition de l'avoir man-

quée est de ne la plus retrouver, & l'usage que nous ferons de celle-ci nous va laisser un sentiment éternel de contentement ou de repentir. Pardonne à mon zèle ces discours superflus ; j'en dis trop à un honnête-homme, & cent fois trop à mon ami. Je fais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurecit aux maux d'autrui. Tu l'as dit mille fois toi-même, malheur à qui ne fait pas sacrifier un jour de plaisir aux devoirs de l'humanité !

L E T T R E X L

DE FANCHON REGARD A JULIE.

M A D E M O I S E L L E ,

P Ardonnez une pauvre fille au désespoir ; qui, ne sachant plus que devenir, ose encore avoir recours à vos bontés. Car vous ne vous laissez point de consoler les affligés, & je suis si malheureuse qu'il n'y a que vous & le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quitter l'apprentissage où vous m'aviez mise ; mais ayant eu le malheur de perdre ma mère cet hiver, il a fallu revenir auprès de mon pauvre père, que sa paralysie retient toujours dans son lit.

Je n'ai pas oublié le conseil que vous aviez donné à ma mère de tâcher de m'éta-
blir

blir avec un honnête-homme qui prit soin de la famille. Claude Anet, que Monsieur votre père avoit ramené du Service, est un brave garçon, rangé, qui fait un bon métier, & qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eue pour nous, je n'osois plus vous être incommode, & c'est lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hiver. Il devoit m'épouser ce printemps ; il avoit mis son cœur à ce mariage. Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échus à Pâques, que ne sachant où prendre tant d'argent comptant, le pauvre jeune homme s'est engagé de rechef, sans m'en rien dire, dans la Compagnie de Monsieur de Merveilleux, & m'a apporté l'argent de son engagement. Monsieur de Merveilleux n'est plus à Neufchâtel que pour sept ou huit jours, & Claude Anet doit partir dans trois ou quatre, pour suivre la recrue : ainsi nous n'avons pas le temps ni le moyen de nous marier, & il me laisse sans aucune ressource. Si par votre crédit, ou celui de Monsieur le Baron, vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou six semaines, on tâcheroit pendant ce temps-là de prendre quelque arrangement pour nous marier, ou pour rembourser ce pauvre garçon ; mais je le connois bien, il ne voudra jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il est venu ce matin un Monsieur bien riche, m'en offrir beaucoup davantage ; mais Dieu m'a fait la grace de le refuser. Il a dit

qu'il reviendrait demain matin favoir ma dernière résolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine, & qu'il la favoit déjà. Que Dieu le conduise, il sera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien aussi recourir à la bourse des pauvres, mais on est si méprisé, qu'il vaut mieux pâtir: & puis, Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille assistée.

Excusez la liberté que je prends, ma bonne Demoiselle; je n'ai trouvé que vous seule à qui j'ose avouer ma peine, & j'ai le cœur si ferré qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble & affectionnée servante à vous servir.

Fanchon Regard.

LET T R E X L I.

R É P O N S E.

J'Ai manqué de mémoire & toi de confiance, ma chère enfant; nous avons eu grand tort toutes deux; mais le mien est impardonnable: je tâcherai du moins de le réparer. Babi, qui te porte cette Lettre est chargée de pourvoir au plus pressé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monsieur, s'il revient, & l'après-dînée nous irons te voir, ma Cousine & moi; car je fais que tu ne peux pas quitter ton pauvre père, & je veux connoître par moi-même l'état de ton petit ménage.

Quant à Claude Anet, n'en fais point en peine ; mon père est absent ; mais en attendant son retour on fera ce qu'on pourra, & tu peux compter que je n'oublierai ni toi nice brave garçon. Adieu, mon enfant, que le bon Dieu te console. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bourse publique ; c'est ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il reste quelque chose dans celle des bonnes gens.

L E T T R E X L I I

A J U L I E.

JE reçois votre Lettre & je pars à l'instant : ce sera toute ma réponse. Ah cruelle ! que mon cœur en est loin de cette odieuse vertu que vous me supposez, & que je déteste ! Mais vous ordonnez, il faut obéir. Dussai-je en mourir cent fois, il faut être estimé de Julie.

L E T T R E X L I I I

A J U L I E.

J'Arrivai hier matin à Neuschâtel ; j'appris que M. de Merveilleux étoit à la campagne, je courus l'y chercher ; il étoit à la chasse & je l'attendis jusqu'au soir. Quand je lui eus expliqué le sujet de mon voyage, & que

Je l'eus prié de mettre un prix au congé de Claude Anet, il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever en offrant de moi-même une somme assez considérable, & l'augmentant à mesure qu'il résistoit; mais n'ayant pu rien obtenir, je fus obligé de me retirer, après m'être assuré de le trouver ce matin, bien résolu de ne le plus quitter jusqu'à ce qu'à force d'argent, ou d'importunités, ou de quelque manière que ce put être, j'eusse obtenu ce que j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très-bonne heure, j'étois prêt à monter à cheval, quand je reçus par un Exprès ce billet de M. de Merveilleux, avec le congé du jeune homme en bonne fortune.

Voilà, Monsieur, le congé que vous êtes venu solliciter. Je l'ai refusé à vos offres. Je le donne à vos intentions charitables, & vous prie de croire que je ne mets point à prix une bonne action.

Jugez, à la joie que vous donnera cet heureux succès, de celle que j'ai sentie en l'apprenant. Pourquoi faut-il qu'elle ne soit pas aussi parfaite qu'elle devoit l'être? Je ne puis me dispenser d'aller remercier & rembourser M. de Merveilleux; & si cette visite retarde mon départ d'un jour, comme il est à craindre, n'ai-je pas droit de dire, qu'il s'est montré généreux à mes dépens? N'importe, j'ai fait ce qui vous est agréable, je puis tout supporter à ce prix. Qu'on est heureux de pouvoir bien faire en servant ce qu'on ai-

me, & réunir ainsi dans le même soin les charmes de l'amour & de la vertu ! Je l'avoue, ô Julie ! je partis le cœur plein d'impatience & de chagrin. Je vous reprochois d'être si sensible aux peines d'autrui, & de compter pour rien les miennes, comme si j'étois le seul au monde qui n'eut rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie, après m'avoir leurré d'un si doux espoir, à me priver sans nécessité d'un bien dont vous m'aviez flatté vous même. Tous ces murmures se sont évaporés ; je sens renaître à leur place au fond de mon ame, un contentement inconnu ; j'éprouve déjà le dédommagement que vous m'avez promis, vous que l'habitude de bien faire a tant instruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire est le vôtre, de voir rendre les privations aussi douces que les plaisirs, & donner à ce qu'on fait pour vous, le même charme qu'on trouveroit à se contenter soi-même ! Ah, je l'ai dit cent fois, tu es un ange du ciel, ma Julie ! sans doute avec tant d'autorité sur mon ame la tienne est plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi, puisque ton règne est céleste, & que seriroit de cesser de t'aimer, s'il faut toujours qu'on t'adore ?

P. S. Suivant mon calcul, nous avons encore au moins cinq ou six jours jusqu'au retour de la Maman. Seroit-il impossible durant cet intervalle de faire un pèlerinage au Chalet ?

L E T T R E X L I V .

D E J U L I E .

NE murmure pas tant, mon ami, de ce retour précipité : il nous est plus avantageux qu'il ne semble, & quand nous aurions fait par adresse ce que nous avons fait par bienfaisance, nous n'aurions pas mieux réussi. Regarde ce qui seroit arrivé si nous n'eussions suivi que nos fantaisies. Je serois allée à la campagne précisément la veille du retour de ma mère à la ville : j'aurois eu un exprès avant d'avoir pu ménager notre entrevue : il auroit fallu partir sur le champ, peut-être sans pouvoir t'avertir, te laisser dans des perplexités mortelles, & notre séparation se seroit faite au moment qui la rendoit la plus douloureuse. De plus, on auroit su que nous étions tous deux à la campagne ; malgré nos précautions, peut-être eut-on su que nous y étions ensemble ; du moins on l'auroit soupçonné, c'en étoit assez. L'indiscrete avidité du présent nous ôtoit toute ressource pour l'avenir, & le remords d'une bonne œuvre dédaigné nous eut tourmentés toute la vie.

Compare à présent cet état à notre situation réelle. Premièrement ton absence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma mère qu'on t'avoit peu

vu chez ma Cousine ; elle fait ton voyage & le sujet ; c'est une raison de plus pour t'estimer ; & le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prennent volontairement pour s'éloigner le seul moment de liberté qu'ils ont pour se voir ? Quelle ruse avons-nous employée pour écarter une trop juste défiance ? La seule , à mon avis , qui soit permise à d'honnêtes-gens , c'est de l'être à un point qu'on ne puisse croire , en sorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami , qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent ! Ajoute à cela le plaisir de réunir des amans défolés , & de rendre heureux deux jeunes gens si dignes de l'être. Tu l'as vue , ma Fanchon , dis , n'est-elle pas charmante , & ne mérite-t-elle pas bien tout ce que tu as fait pour elle ? N'est-elle pas trop jolie & trop malheureuse pour rester fille impunément ? Claude Anet de son côté , dont le bon naturel a résisté par miracle à trois ans de service , en eut-il pu supporter encore autant sans devenir un vaurien comme tous les autres ? Au lieu de cela , ils s'aiment & seront unis ; ils sont pauvres & seront aidés ; ils sont honnêtes gens & pourront continuer de l'être ; car mon père a promis de prendre soin de leur établissement. Que de biens tu as procurés à eux & à nous par ta complaisance , sans parler du compte que je t'en dois tenir ! Tel est , mon ami , l'effet assuré des sacrifices qu'on fait à la vertu : s'ils

coûtent souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'inséparable, tu m'appelleras aussi *la prêcheuse*; & il est vrai que je ne fais pas mieux ce que je dis que les gens du métier. Si mes sermons ne valent pas les leurs, au moins je vois avec plaisir qu'ils ne sont pas comme eux jettés au vent. Je ne m'en défends point, mon aimable ami, je voudrois ajouter autant de vertus aux tiennes qu'un fol amour m'en a fait perdre, & ne pouvant plus m'estimer moi-même j'aime à m'estimer encore en toi. De ta part il ne s'agit que d'aimer parfaitement, & tout viendra comme de lui-même. Avec quel plaisir tu dois voir augmenter sans cesse les dettes que l'amour s'oblige à payer!

Ma Cousine a sur les entretiens que tu as eus avec son père au sujet de M. d'Orbe; elle y est aussi sensible que si nous pouvions en offices de l'amitié n'être pas toujours en reste avec elle. Mon Dieu, mon ami, que je suis une heureuse fille! que je suis aimée & que je trouve charmant de l'être! Père, mère, amis, amant, j'ai beau chérir tout ce qui m'environne, je me trouve toujours ou prévenue ou surpassée. Il semble que tous les plus doux sentimens du monde viennent sans cesse chercher mon ame, & j'ai le regret de n'en avoir qu'une pour jouir de tout mon bonheur.

J'oublois de t'annoncer une visite pour demain matin. C'est Milord Bomston qui vient de Genève où il a passé sept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à son retour d'Italie. Il te trouva fort triste, & parle au surplus de toi comme j'en pense. Il fit hier ton éloge si bien & si à propos devant mon père, qu'il m'a tout-à-fait disposée à faire le sien. En effet, j'ai trouvé du sens, du sel, du feu dans sa conversation. Sa voix s'élève & son œil s'anime au récit des grandes actions, comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle aussi avec intérêt des choses de goût, entr'autres de la musique Italienne qu'il porte jusqu'au sublime; je croyois entendre encore mon pauvre frère. Au surplus il met plus d'énergie que de grace dans ses discours, & je lui trouve même l'esprit un peu rêche. (k) Adieu, mon ami.

LETTRE XLV

A JULIE.

J'E n'en étois encore qu'à la seconde lecture de ta lettre, quand Milord Edouard Bomston est entré. Ayant tant d'autres choses à te dire, comment aurois-je pensé, ma-

(k) Terme du pays, pris ici métaphoriquement. Il signifie au propre une surface rude au toucher & qui cause un frissonnement désagréable en y passant la main, comme celle d'une brosse fort serrée, ou du velours d'Utrecht.

Julie, à te parler de lui ? Quand on se suffit l'un à l'autre, s'avise-t-on de songer à un tiers ? Je vais te rendre compte de ce que j'en fais, maintenant que tu parois le désirer.

Ayant passé le Simplon, il étoit venu jusqu'à Sion au-devant d'une chaise qu'on devoit lui amener de Genève à Brigue, & le désœuvrement rendant les hommes assez lians, il me rechercha. Nous fîmes une connoissance aussi intime, qu'un Anglois, naturellement peu prévenant, peut la faire avec un homme fort préoccupé, qui cherche la solitude. Cependant nous sentîmes que nous nous convenions ; il y a un certain unisson d'ames qui s'apperçoit au premier instant, & nous fumes familiers au bout de huit jours, mais pour toute la vie, comme deux François l'auroient été au bout de huit heures, pour tout le temps qu'ils ne se feroient pas quittés. Il m'entretint de ses voyages, & le sachant Anglois, je crus qu'il m'alloit parler d'édifices & de peintures : bientôt je vis avec plaisir que les Tableaux & les monumens ne lui avoient point fait négliger l'étude des mœurs & des hommes. Il me parla cependant des beaux arts avec beaucoup de discernement, mais modérément & sans prétention. J'estimai qu'il en jugeoit avec plus de sentiment que de science, & par les effets, plus que par les règles, ce qui me confirma qu'il avoit l'ame sensible. Pour la musique Italienne, il m'en pa-

fut enthousiaste comme à toi : il m'en fit même entendre , car il mène un virtuose avec lui , son valet-de-chambre joue fort bien du violon , & lui-même passablement du violoncelle. Il me choisit plusieurs morceaux très-pathétiques , à ce qu'il prétendoit ; mais soit qu'un accent si nouveau pour moi demandât une oreille plus exercée , soit que le charme de la musique , si doux dans la mélancolie , s'efface dans une profonde tristesse , ces morceaux me firent peu de plaisir , & j'en trouvai le chant agréable , à la vérité , mais bizarre & sans expression.

Il fut aussi question de moi , & Milord s'informa avec intérêt de ma situation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit savoir. Il me proposa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune impossibles , dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit passer l'Hiver à Genève , l'Été suivant à Lausanne , & qu'il viendrait à Vevai avant de retourner en Italie ; il m'a tenu parole , & nous nous sommes revus avec un nouveau plaisir.

Quant à son caractère , je le crois vif & emporté , mais vertueux & ferme. Il se pique de philosophie , & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fonds , je le crois par tempérament ce qu'il pense être par méthode , & le vernis Stoïque qu'il met à ses actions , ne consiste qu'à parler de beaux raisonnemens le parti que son

cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de peine, qu'il avoit eu quelques affaires en Italie, & qu'il s'y étoit battu plusieurs fois.

Je ne fais ce que tu trouves de rêche dans ses manières ; véritablement elles ne font pas prévenantes, mais je n'y sens rien de repoussant. Quoique son abord ne soit pas aussi ouvert que son caractère, & qu'il dédaigne les petites bienséances, il ne laisse pas, ce me semble, d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politesse réservée & circonspecte qui se règle uniquement sur l'extérieur, & que nos jeunes Officiers nous apportent de France, il a celle de l'humanité qui se pique moins de distinguer au premier coup d'œil les états & les rangs, & respecte en général tous les hommes. Te l'avouerais-je naïvement ? La privation des graces est un défaut que les femmes ne pardonnent point, même au mérite, & j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois en sa vie.

Puisque je suis en train de sincérité, je te dirai encore, ma jolie prêcheuse, qu'il est inutile de vouloir donner le change à mes droits, & qu'un amour affamé ne se nourrit point de sermons. Songe, songe aux dédommagemens promis & dus ; car toute la morale que tu m'as débitée, est fort bonne ; mais quoique tu puisses dire, le Chalet valoit encore mieux.

L E T T R E X L V I

D E J U L I E .

HÉ bien donc, mon ami, toujours le chalet? L'histoire de ce chalet te pèse furieusement sur le cœur, & je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raison du chalet! Mais des lieux où tu ne fus jamais, te sont-ils si chers qu'on ne puisse t'en dédommager ailleurs, & l'amour qui fit le palais d'Armide au fond d'un désert ne sauroit-il nous faire un chalet à la ville? Ecoute, on va marier ma Fanchon. Mon père, qui ne hait pas les fêtes & l'appareil, veut lui faire une nôce où nous serons tous: cette nôce ne manquera pas d'être tumultueuse. Quelquefois le mystère a su tendre son voile au sein de la turbulente joie & du fracas des festins. Tu m'entends, mon ami, ne seroit-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos soins les plaisirs qu'ils nous ont coûtés.

Tu t'animes, ce me semble, d'un zèle assez superflu, sur l'apologie de Mylord Edouard, dont je suis fort éloignée de me penser. D'ailleurs, comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'un après-midi, & comment en pourrois-tu juger toi-même sur une connoissance de quelques jours? Je n'en parle que par conjecture, & tu ne peux

guere être plus avancé ; car les propositions qu'il t'a faites font de ces offres vagues, dont un air de puissance & la facilité de les éluder, rendent souvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois tes vivacités ordinaires & combien tu as de penchans à te prévenir pour ou contre les gens presque à la première vue. Cependant nous examinerons à loisir les arrangemens qu'il t'a proposés. Si l'amour favorise le projet qui m'occupe, il s'en présentera peut-être de meilleurs pour nous. O mon bon ami, la patience est amère, mais son fruit est doux !

Pour revenir à ton Anglois, je t'ai dit qu'il me paroïssoit avoir l'ame grande & forte, & plus de lumière que d'agrémens dans l'esprit. Tu dis à peu près la même chose, & puis, avec cet air de supériorité masculine qui n'abandonne point nos humbles adorateurs, tu me reproches d'avoir été de mon sexe une fois en ma vie, comme si jamais une femme devoit cesser d'en être ? Te souvient-il qu'en lisant ta République de Platon, nous avons autrefois disputé sur ce point de la différence morale des sexes ? Je persiste dans l'avis dont j'étois alors, & ne saurois imaginer un modèle commun de perfection pour deux êtres si différens. L'attaque & la défense, l'audace des hommes, la pudeur des femmes ne sont point des conventions, comme le pensent les Philosophes, mais des institutions naturelles dont il est facile de rendre raison, & dont se dé-

duisent aisément toutes les autres distinctions morales. D'ailleurs, la destination de la nature n'étant pas la même, les inclinations, les manières de voir & de sentir doivent être dirigées de chaque côté selon les vues, il ne faut point les mêmes goûts ni la même constitution pour labourer la terre & pour allaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte & des traits plus marqués, semblent n'avoir aucun rapport nécessaire au sexe; mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'esprit. Une femme parfaite & un homme parfait, ne doivent pas plus se ressembler d'ame que de visage; ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison; elles font rire le sage & fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de basse & de la barbe au menton, l'on ne doit point se mêler d'être homme.

Vois combien les amans sont mal-adroits en injurés! Tu me reproches une faute que je n'ai pas commise ou que tu commets aussitôt que moi, & l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux-tu que, te rendant sincérité pour sincérité, je te dise naïvement ce que je pense de la tienne? Je n'y trouve qu'un raffinement de flatterie, pour te justifier à toi-même par cette franchise apparente, les éloges enthousiastes dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point, que pour démentir les

reproches que tu te fais en secret de ta prévention, tu n'as pas l'esprit d'en trouver un solide à me faire.

Crois-moi, ne te charge point de me dire mes vérités, tu t'en acquitterois trop mal; les yeux de l'amour, tout perçans qu'ils sont, savent-ils voir des défauts? C'est à l'intégrité amitié que ces soins appartiennent, & là-dessus ta disciple Claire est cent fois plus savante que toi. Oui, mon ami, loue-moi, admire-moi, trouve-moi belle, charmante, parfaite, tes éloges me plaisent sans me séduire, parce que je vois qu'ils sont le langage de l'erreur & non de la fausseté, & que tu te trompes toi-même; mais que tu ne veux pas me tromper. O que les illusions de l'amour sont aimables! Ses flatteries sont en un sens des vérités: le jugement se tait, mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit en effet telles qu'il les représente; il ne ment point en disant des mensonges; il flatte sans s'avilir, & l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

J'ai entendu, non sans quelque battement de cœur, proposer d'avoir demain deux philosophes à souper. L'un est Milord Edouard, l'autre est un sage dont la gravité s'est quelquefois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écolière; ne le connoîtriez-vous point? Exhortez-le, je vous prie, à tâcher de garder demain le décorum philosophique un peu mieux qu'à son ordinaire. J'aurai soin

d'avertir aussi la petite personne de baïsser les yeux, & d'être aux siens la moins jolie qu'il se pourra.

L E T T R E X L V I I

A J U L I E.

AH mauvaise ! Est-ce-là la circonspection que tu m'avois promise ? Est-ce ainsi que tu ménages mon cœur & voiles tes attraits ? Que de contraventions à tes engagements ! Premièrement, ta parure ; car tu n'en avois point ; & tu fais bien que jamais tu n'es si dangereuse. Secondement, ton maintien si doux, si modeste, si propre à laisser remarquer à loisir toutes tes graces. Ton parler plus rare, plus réfléchi, plus spirituel encore qu'à l'ordinaire, qui nous rendoit tous plus attentifs, & faisoit voler l'oreille & le cœur au-devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi voix, pour donner encore plus de douceur à ton chant, & qui, bien que françois, plût à Milord Edouard même. Ton regard timide, & tes yeux baïssés dont les éclairs inattendus me jettoient dans un trouble inévitable. Enfin, ce je ne fais quoi d'inexprimable, d'enchanteur, que tu semblois avoir répandu sur touté ta personne pour faire tourner la tête à tout le monde, sans pa-

roître même y songer. Je ne fais, pour moi, comment tu t'y prends; mais si telle est ta manière d'être jolie le moins qu'il est possible, je t'avertis que c'est l'être beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir des sages autour de soi.

Je crains fort que le pauvre philosophe Anglois n'ait un peu ressenti la même influence. Après avoir reconduit ta cousine, comme nous étions tous encore fort éveillés, il nous proposa d'aller chez lui faire de la musique & boire du punch. Tandis qu'on rassembloit ses gens, il ne cessa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut, & je n'entendis pas ton éloge dans sa bouche avec autant de plaisir que tu avois entendu le mien. En général, j'avoue que je n'aime point que personne, excepté ta cousine, me parle de toi; il me semble que chaque mot m'ôte une partie de mon secret ou de mes plaisirs, & quoique l'on puisse dire, on y met un intérêt si suspect, ou l'on est si loin de ce que je sens, que je n'aime écouter là-dessus que moi-même.

Ce n'est pas que j'aie, comme toi, du penchant à la jalousie. Je connois mieux ton ame; j'ai des garants qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement possible. Après tes assurances, je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui-ci, Julie! des conditions fortables les préjugés de ton père. . . . Tu fais bien qu'il s'agit de ma vie; daigne donc me di-

re un mot là-dessus. Un mot de Julie, & je suis tranquille à jamais.

J'ai passé la nuit à entendre ou exécuter de la musique italienne, car il s'est trouvé des duo & il a fallu hasarder d'y faire ma partie. Je n'ose te parler encore de l'effet qu'elle a produit sur moi ; j'ai peur, j'ai peur que l'impression du souper d'hier ne se soit prolongée sur ce que j'entendois, & que je n'aie pris l'effet de tes séductions pour le charme de la musique. Pourquoi la même cause qui me la rendoit ennuyeuse à Sion ne pourroit-elle pas ici me la rendre agréable dans une situation contraire ? N'es-tu pas la première source de toutes les affections de mon ame, & suis-je à l'épreuve des prestiges de ta magie ? Si la musique eut réellement produit cet enchantement, il eut agi sur tous ceux qui l'entendoient. Mais tandis que ces chants me tenoient en extase, M. d'Orbe dormoit tranquillement dans un fauteuil, & au milieu de mes transports, il s'est contenté pour toute éloge de demander si ta cousine savoit l'Italien.

Tout ceci sera mieux éclairci demain ; car nous avons pour ce soir un nouveau rendez-vous de musique. Milord veut la rendre complete & il a demandé de Lausanne un second violon qu'il dit être assez entendu. Je porterai de mon côté des scènes, des cantates françoises, & nous verrons !

En arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habitude

de veiller & qui se perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi ; ma douce Amie, ne me quitte point durant mon sommeil ; mais soit que ton image le trouble ou le favorise, soit qu'il m'offre ou non les nœces de la Fanchon, un instant délicieux qui ne peut m'échapper & qu'il me prépare, c'est le sentiment de mon bonheur au réveil.

LET TRE XLVIII

A J U L I E.

AH! ma Julie, qu'ai-je entendu? Quels sons touchans? quelle musique? quelle source délicieuse de sentimens & de plaisirs? Ne perds pas un moment; rassemble avec soin tes opéra, tes cantates, ta musique françoise, fais un grand feu bien ardent, jettes-y tout ce fatras, & l'attise avec soin; afin que tant de glace puisse y brûler & donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce sacrifice propitiatoire au Dieu du goût, pour expier ton crime & le mien d'avoir profané ta voix à cette lourde psalmodie, & d'avoir pris si long-temps pour le langage du cœur un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. O que ton digne frère avoit raison! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu jusqu'ici sur les productions de cet art charmant? Je sentois leur peu d'effet, & l'attri-

buois à sa foiblesse. Je disois, la musique n'est qu'un vain son qui peut flatter l'oreille & n'agit qu'indirectement & légèrement sur l'ame. L'impression des accords est purement mécanique & physique; qu'a-t-elle à faire au sentiment, & pourquoi devois-je espérer d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs? Je n'appercevois pas dans les accens de la mélodie appliqués à ceux de la langue, le lien puissant & secret des passions avec les sons: je ne voyois pas que l'imitation des tons divers dont les sentimens animent la voix parlante, donne à son tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs, & que l'énergique tableau des mouvemens de l'ame de celui qui se fait entendre, est ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'est ce que me fit remarquer le chanteur de Milord, qui, pour un Musicien, ne laisse pas de parler assez bien de son art. L'harmonie, me disoit-il, n'est qu'un accessoire éloigné dans la musique imitative; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle assure, il est vrai, les intonations; elle porte témoignage de leur justesse, & rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression & de la grace au chant: Mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de

la musique sur l'ame ; formez les plus savantes successions d'accords sans mélange de mélodie , vous serez ennuyés au bout d'un quart-d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie sont long-temps à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples , ils seront intéressans. Au contraire , une mélodie qui ne parle point chante toujours mal , & la seule harmonie n'a jamais rien su dire au cœur.

C'est en ceci , continuoit-il , que consiste l'erreur des François sur les forces de la musique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent , & sur une poésie manière qui ne connut jamais la nature ; ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie & des éclats de voix qui ne rendent pas les sons plus mélodieux , mais plus bruyans , & ils sont si malheureux dans leurs prétentions que cette harmonie même qu'ils cherchent leur échappe ; à force de la vouloir charger ils n'y mettent plus de choix , ils ne connoissent plus les choses d'effet , ils ne sont plus que du remplissage , ils se gâtent l'oreille , & ne sont plus sensibles qu'au bruit : ensorte que la plus belle voix pour eux n'est que celle qui chante le plus fort. Aussi faute d'un genre propre n'ont-ils jamais fait que suivre pesamment & de loin nos modèles , & depuis leur célèbre Lulli ou plutôt le nôtre , qui ne fit qu'imiter les Opéra dont l'Italie

étoit déjà pleine de son temps, on les a toujours vus à la piste de trente ou quarante ans copier, gâter nos vieux Auteurs, & faire à peu près de notre musique comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils se vantent de leurs chansons, c'est leur propre condamnation qu'ils prononcent; s'ils favoient chanter des sentimens ils ne chanteroient pas de l'esprit, mais parce que leur musique n'exprime rien, elle est plus propre aux chansons qu'aux Opéra; & parce que la nôtre est toute passionnée, elle est plus propre aux Opéra qu'aux chansons.

Ensuite m'ayant récité sans chant quelques scènes italiennes, il me fit sentir le rapport de la musique à la parole dans le récitatif, de la musique au sentiment dans les airs, & par-tout l'énergie que la mesure exacte & le choix des accords ajoute à l'expression. Enfin, après avoir joint à la connoissance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fut possible de l'accent oratoire & pathétique, c'est-à-dire, de l'art de parler à l'oreille & au cœur dans une langue sans articuler des mots, je me mis à écouter cette musique enchanteresse, & je sentis bientôt aux émotions qu'elle me causoit, que cet art avoit un pouvoir supérieur à celui que j'avois imaginé. Je ne fais quelle sensation voluptueuse me gagnoit insensiblement. Ce n'étoit plus une vaine suite de sons, comme dans nos récits. A chaque

phrase quelque image entroit dans mon cerveau ou quelque sentiment dans mon cœur ; le plaisir ne s'arrêtoit point à l'oreille , il pénétoit jusqu'à l'ame ; l'exécution couloit sans effort avec une facilité charmante ; tous les concertans sembloient animés du même esprit : le chanteur maître de sa voix en tiroit sans gêne tout ce que le chant & les paroles demandoient de lui , & je trouvai sur-tout un grand soulagement à ne sentir ni ces lourdes cadences , ni ces pénibles efforts de voix , ni cette contrainte que donne chez nous au musicien le perpétuel combat du chant & de la mesure , qui , ne pouvant jamais s'accorder , ne lassent guère moins l'auditeur que l'exécutant.

Mais quand après une suite d'airs agréables , on vint à ces grands morceaux d'expression , qui savent exciter & peindre le désordre des passions violentes , je perdois à chaque instant l'idée de musique , de chant , d'imitation ; je croyois entendre la voix de la douleur , de l'empotement , du désespoir ; je croyois voir des mères éplorées , des amans trahis , des Tyrans furieux , & dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver , j'avois peine à rester en place. Je connus alors pourquoi cette même musique qui m'avoit autrefois ennuyé , m'échauffoit maintenant jusqu'au transport : c'est que j'avois commencé de la concevoir , & que si-tôt qu'elle pouvoit agir , elle agissoit avec toute la force. Non , Julie , on ne supporte
point

point à demi de pareilles impressions ; elles sont excessives ou nulles , jamais foibles ou médiocres ; il faut rester insensible ou se laisser émouvoir outre mesure ; ou c'est le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point , ou c'est une impétuosité de sentimens qui vous entraîne , & à laquelle il est impossible de résister.

Je n'avois qu'un regret, mais il ne me quittoit point ; c'étoit qu'un autre que toi formât des sons dont j'étois si touché , & de voir sortir de la bouche d'un vil *castrato* les plus tendres expressions de l'amour. O ma Julie ! n'est-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au sentiment ? Qui sentira , qui dira mieux que nous ce que doit dire & sentir une ame attendrie ? Qui saura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio* , l'*idolo amato* ? Ah ! que le cœur prêtera d'énergie à l'art , si jamais nous chantons ensemble un de ces duo charmans qui font couler des larmes si délicieuses ! Je te conjure premièrement d'entendre un essai de cette musique , soit chez toi , soit chez l'inséparable. Milord y conduira quand tu voudras tout son monde , & je suis sûr qu'avec un organe aussi sensible que le tien , & plus de connoissance que je n'en avois de la déclamation Italienne , une seule séance suffira pour t'amener au point où je suis , & te faire partager mon enthousiasme. Je te propose & te prie encore de profiter du séjour du virtuose pour

L. Partie.

H

prendre leçon de lui, comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa manière d'enseigner est simple, nette, & consiste en pratique plus qu'en discours; il ne dit pas ce qu'il faut faire, il le fait; & en ceci comme en bien d'autres choses l'exemple vaut mieux que la règle. Je vois déjà qu'il n'est question que de s'affervir à la mesure, de la bien sentir, de phraser & ponctuer avec soin, de soutenir également des sons & non de les renfler, enfin d'ôter de la voix les éclats & toute la prétintaille françoise, pour la rendre juste, expressive, & flexible; la tienne naturellement si légère & si douce prendra facilement ce nouveau pli; tu trouveras bientôt dans ta sensibilité l'énergie & la vivacité de l'accent qui anime la musique Italienne.

E'l caniar che nell' anema si sente.

Laisse donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant françois, qui ressemble aux cris de la colique mieux qu'aux transports des passions. Apprends à former ces sons divins que le sentiment inspire, seuls dignes de ta voix, seuls dignes de ton cœur, & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des caractères sensibles.



L E T T R E X L I X

D E J U L I E .

TU fais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, & toujours en danger d'être surprise. Ainsi, dans l'impossibilité de faire de longues lettres, je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus essentiel dans les tiennes, ou à suppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des conversations non moins furtives de bouche que par écrit. C'est ce que je ferai sur-tout aujourd'hui, que deux mots au sujet de Milord Edouard me font oublier le reste de ta lettre.

Mon ami, tu crains de me perdre & me parles des chansons! belle matière à tracasserie entre amans qui s'entendroient moins. Vraiment, tu n'es pas jaloux, on le voit bien; mais pour le coup je ne ferai pas jalouse moi-même, car j'ai pénétré dans ton ame & ne sens que ta confiance où d'autres croiroient sentir ta froideur. O la douce & charmante sécurité que celle qui vient du sentiment d'une union parfaite! C'est par elle, je le fais, que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien, c'est par elle aussi que le mien te justifie, & je te croirois bien moins amoureux si je te voyois plus allarmé.

Je ne fais ni ne veux favoir si Milord Edouard a d'autres attentions pour moi que celles qu'ont tous les hommes pour les personnes de mon âge ; ce n'est point de ses sentimens qu'il s'agit, mais de ceux de mon père & des miens ; ils sont aussi d'accord sur son compte que sur celui des prétendus prétendans, dont tu dis que tu ne dis rien. Si son exclusion & la leur suffisent à ton repos, sois tranquille. Quelque honneur que nous fit la recherche d'un homme de ce rang, jamais du consentement du père ni de la fille, Julie d'Etange ne sera Lady Bomston. Voilà sur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour cela question de Milord Edouard ; je suis sûre que de nous quatre tu es le seul qui puisse même lui supposer du goût pour moi. Quoiqu'il en soit, je fais à cet égard la volonté de mon père sans qu'il en ait parlé ni à moi ni à personne, & je n'en ferois pas mieux instruite quand il me l'auroit positivement déclarée. En voilà assez pour calmer tes craintes, c'est-à-dire, autant que tu en dois savoir. Le reste seroit pour toi de pure curiosité, & fais-tu que j'ai résolu de ne la pas satisfaire. Tu as beau me reprocher cette réserve & la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs. Si je l'avois toujours eue, elle me seroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiscret que je te rendis d'un discours de mon

père, tu n'aurois point été te désoler à Meillerie ; tu ne m'eusses point écrit la lettre qui m'a perdue ; je vivrois innocente & pourrois encore aspirer au bonheur. Juge par ce que me coûte une seule indiscretion , de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres ! Tu as trop d'emportement pour avoir de la prudence ; tu pourrois plutôt vaincre tes passions que les déguiser. La moindre allarme te mettroit en fureur ; à la moindre lueur favorable tu ne douterois plus de rien ! On liroit tous nos secrets dans ton ame , & tu détruirois à force de zèle tout le succès de mes soins. Laisse-moi donc les soucis de l'amour , & n'en garde que les plaisirs ; ce partage est-il si pénible , & ne sens-tu pas que tu ne peux rien à notre bonheur que de n'y point mettre obstacle ?

Hélas ! que me serviront désormais ces précautions tardives ? Est-il temps d'affermir ses pas au fond du précipice , & de prévenir les maux dont on se sent accablé ? Ah misérable fille, c'est bien à toi de parler de bonheur ! En peut-il jamais être où regnent la honte & le remords ? Dieu ! quel état cruel , de ne pouvoir ni supporter son crime , ni s'en repentir ; d'être assiégé par mille frayeurs , abusé par mille espérances vaines , & de ne jouir pas même de l'horrible tranquillité du désespoir ! Je suis désormais à la seule merci du sort. Ce n'est plus ni de vertu qu'il est question , mais de fortune & de prudence ;

& il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie, mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Considère cette situation, mon ami, & vois si tu peux te fier à mon zèle ?

L E T T R E L

D E J U L I E .

J'E n'ai point voulu vous expliquer hier en vous quittant, la cause de la tristesse que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon aversion pour les éclaircissements, je vous dois celui-ci, puisque je l'ai promis, & je m'en acquitte.

Je ne fais si vous vous souvenez des étranges discours que vous me tintes hier au soir, & des manières dont vous les accompagnâtes; quant à moi, je ne les oublierai jamais assez tôt pour votre honneur & pour mon repos, & malheureusement j'en suis trop indignée pour pouvoir les oublier aisément. De pareilles expressions avoient quelquefois frappé mon oreille en passant auprès du port; mais je ne croyois pas qu'elles pussent jamais sortir de la bouche d'un honnête-homme; je suis très-sûre au moins qu'elles n'entrèrent jamais dans le Dictionnaire des amans, & j'étois bien éloignée de penser qu'elles pussent être d'usage entre vous &

moi. Eh Dieu ! quel amour est le vôtre , s'il assaisonne ainsi les plaisirs ! Vous sortiez, il est vrai , d'un long repas , & je vois qu'il faut pardonner en ce pays aux excès qu'on y peut faire : c'est aussi pour cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête où vous m'auriez traitée ainsi de sang-froid eût été le dernier de notre vie.

Mais ce qui m'allarmé sur votre compte , c'est que souvent la conduite d'un homme échauffé de vin n'est que l'effet de ce qui se passe au fond de son cœur dans les autres temps. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguise rien , vous vous montrâtes tel que vous êtes ? Que deviendrois-je si vous pensiez à jeun comme vous parliez hier au soir ? Plutôt que de supporter un pareil mépris j'aurois mieux éteindre un feu si grossier , & perdre un amant qui sachant si mal honorer sa maîtresse mériterait si peu d'en être estimé. Dites-moi , vous qui chérissiez les sentimens honnêtes , seriez-vous tombé dans cette erreur cruelle que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur , & qu'on ne doit plus de respect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre ? Ah ! si vous aviez toujours pensé ainsi , vous auriez été moins à redouter & je ne serois pas si malheureuse ! Ne vous y trompez pas , mon ami , rien n'est si dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde ; tant de gens parlent d'amour , & si peu savent aimer , que la plupart prennent pour les pures

& douces loix les viles maximes d'un commerce abject , qui bientôt assouvi de lui-même a recours aux monstres de l'imagination , & se déprave pour se soutenir.

Je ne fais si je m'abuse , mais il me semble que le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui , c'est son feu divin qui fait épurer nos penchans naturels , en les concentrant dans un seul objet ; c'est lui qui nous dérobe aux tentations , & qui fait qu'excepté cet objet unique , un sexe n'est plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire , tout homme est toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime , il n'y a point d'homme que son amant. Que dis-je ? Un amant n'est-il qu'un homme ? Ah ! qu'il est un être bien plus sublime ! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime : son amant est plus ; tous les autres sont moins ; elle & lui sont les seuls de leur espèce. Ils ne desirent pas , ils aiment : le cœur ne suit point les sens , il les guide ; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Non , il n'y a rien d'obscène que la débauche & son grossier langage. Le véritable amour toujours modeste n'arrache point ses faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le mystère , le silence , la honte craintive aiguïsent & cachent ses doux transports : sa flamme honore & purifie toutes ses caresses ; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au sein de la volupté même , & lui seul fait tout accorder aux desirs sans rien ôter à la pudeur. Ah di-

es! vous qui connûtes les vrais plaisirs ; comment une cynique effronterie pourroit-elle s'allier avec eux ? Comment ne banniroit-elle pas leur délire & tout leur charme ? Comment ne souilleroit-elle pas cette image de perfection sous laquelle on se plaît à contempler l'objet aimé ? Croyez-moi , mon ami , la débauche & l'amour ne sauroient loger ensemble , & ne peuvent pas même se compenser. Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime , & rien n'y peut suppléer si-tôt qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous seriez assez malheureux pour vous plaire à ce déshonnête langage , comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer si mal-à-propos , & à prendre avec celle qui vous est chère un ton & des manières qu'un homme d'honneur doit même ignorer ? Depuis quand est-il doux d'affliger ce qu'on aime , & quelle est cette volupté barbare qui se plaît à jouir du tourment d'autrui ? Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être respectée ; mais si je l'oublois jamais , est-ce à vous de me le rappeler ? Est-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition ? Ce seroit à lui plutôt à m'en consoler. Tout le monde a droit de me mépriser hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite , & tant de pleurs versés sur ma foiblesse méritoient que vous me la fissiez moins cruellement sentir. Je ne suis ni prude ni précieuse. Hélas , que j'en suis loin , moi qui n'ai pas su même être sage

Vous le savez trop, ingrat, si ce tendre cœur fait rien refuser à l'amour? Mais au moins ce qu'il lui cède, il ne veut le céder qu'à lui, & vous m'avez trop bien appris son langage, pour lui en pouvoir substituer un si différent. Des injures, des coups m'outrageroient moins que de semblables caresses. Ou renoncez à Julie, ou sachez être estimé d'elle. Je vous l'ai déjà dit, je ne connois point d'amour sans pudeur, & s'il m'en coûtoit de perdre le vôtre, il m'en coûteroit encore plus de le conserver à ce prix.

Il me reste beaucoup de choses à dire sur le même sujet; mais il faut finir cette lettre & je les renvoie à un autre temps. En attendant, remarquez un effet de vos fausses maximes sur l'usage immodéré du vin. Votre cœur n'est point coupable, j'en suis très-sûre. Cependant vous avez navré le mien, & sans savoir ce que vous faisiez, vous défoliez comme à plaisir ce cœur trop facile à s'allarmer, & pour qui rien n'est indifférent de ce qui lui vient de vous.

L E T T R E L I.

R É P O N S E.

IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me fasse glacer le sang, & j'ai peine à croire, après l'avoir relue vingt fois, que ce soit à moi qu'elle est adressée. Qui moi,

moi? j'aurois offensé Julie? J'aurois profané ses attraits? Celle à qui chaque instant de ma vie j'offre des adorations, eut été en butte à mes outrages? Non, je me serois percé le cœur mille fois avant qu'un projet si barbare en eut approché. Ah, que tu le connois mal, ce cœur qui t'idolâtre! ce cœur qui vole & se prosterne sous chacun de tes pas! ce cœur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels! Que tu le connois mal, ô Julie, si tu l'accuses de manquer envers toi à ce respect ordinaire & commun qu'un amant vulgaire auroit même pour sa maîtresse! je ne crois être ni impudent ni brutal, je hais les discours deshonnêtes & n'entrerai de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais que je le redise après toi, que je renchérisse sur ta juste indignation; quand je serois le plus vil des mortels, quand j'aurois passé mes premiers ans dans la crapule, quand le goût des honteux plaisirs pourroit trouver place en un cœur où tu règnes, oh, dis-moi, Julie! Ange du Ciel, dis-moi, comment je pourrois apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles qui l'aiment? Ah non, il n'est pas possible! Un seul de tes regards eut contenu ma bouche & purifié mon cœur. L'amour eut couvert mes desirs emportés des charmes de ta modestie; il l'eut vaincue sans l'outrager, & dans la douce union de nos ames, leur seul délire eut produit les erreurs des sens. J'en appelle à ton

propre témoignage. Dis, si dans toutes les fureurs d'une passion sans mesure, je cessai jamais d'en respecter le charmant objet? Si je reçus le prix que ma flamme avoit mérité, dis, si j'abusai de mon bonheur pour outrager à ta douce honte? Si d'une main timide l'amour ardent & craintif attenta quelquefois à tes charmes; dis, si jamais une témérité brutale osa les profaner? Quand un transport indiscret écarte un instant le voile qui les couvre, l'aimable pudeur n'y substitue-t-elle pas aussi-tôt le sien? Ce vêtement sacré t'abandonneroit-il un moment quand tu n'en aurois point d'autre? Incorruptible comme ton ame honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré? Cette union si touchante & si tendre ne suffit-elle pas à notre félicité? Ne fait-elle pas seule tout le bonheur de nos jours? Connoissons-nous au monde quelques plaisirs hors ceux que l'amour donne? En voudrions-nous connoître d'autres? Conçois-tu comment cet enchantement eut pu se détruire? Comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur, & l'invincible respect que j'aurois toujours eu pour toi, quand même je ne t'aurois point adorée? Non, ne le crois pas; ce n'est point moi qui pus t'offenser. Je n'en ai nul souvenir; & si j'eusse été coupable un instant, le remords me quitteroit-il jamais? Non, Julie, un démon jaloux d'un sort trop heureux pour un mortel a pris ma figure pour le troubler, &

m'a laissé mon cœur pour me rendre plus misérable.

J'abjure, je déteste un forfait que j'ai commis, puisque tu m'en accuses, mais auquel ma volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer cette fatale intempérance qui me paroissoit favorable aux épanchemens du cœur, & qui put démentir si cruellement le mien ! j'en fais par toi l'irrévocable serment, dès aujourd'hui je renonce pour ma vie au vin comme au plus mortel poison ; jamais cette liqueur funeste ne troublera mes sens ; jamais elle ne fouillera mes lèvres, & son délire insensé ne me rendra plus coupable à mon insu. Si j'enfreins ce vœu solennel, Amour, accable-moi du châtement dont je serai digne ; puisse à l'instant l'image de ma Julie sortir pour jamais de mon cœur, & l'abandonner à l'indifférence & au désespoir !

Ne penses pas que je vueille expier mon crime par une peine si légère. C'est une précaution & non pas un châtement. J'attends de toi celui que j'ai mérité. Je l'implore pour soulager mes regrets. Que l'amour offensé se venge & s'apaise ; punis-moi sans me haïr, je souffrirai sans murmure. Sois juste & sévère ; il le faut j'y consens ; mais si tu veux me laisser la vie, ôte-moi tout hormis ton cœur.



L E T T R E L I I

D E J U L I E .

COMMENT, mon ami, renoncer au vin pour sa maîtresse? Voilà ce qu'on appelle un sacrifice! Oh, je défie qu'on trouve dans les quatre Cantons un homme plus amoureux que toi! Ce n'est pas qu'il n'y ait parmi nos jeunes gens de petits Messieurs francisés qui boivent de l'eau par air, mais tu seras le premier à qui l'amour en aura fait boire; c'est un exemple à citer dans les fastes galans de la Suisse. Je me suis même informée de tes déportemens, & j'ai appris avec une extrême édification que, soupant hier chez M. de Vueillerans, tu laissas faire la ronde à six bouteilles après le repas, sans y toucher, & ne marchandois non plus les verres d'eau, que les convives ceux de vin de la côte. Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre est écrite, & trois jours font au moins six repas. Or, à six repas, observés par fidélité, l'on en peut ajouter six autres par crainte, six par honte, six par habitude, & six par obstination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour seul auroit la gloire? Daigneroit-il se faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui?

Voilà plus de mauvaises plaisanteries que

tu ne m'as tenu de mauvais propos, il est temps d'en rayer. Tu es grave naturellement; je me suis apperçue qu'un long badinage t'échauffe, comme une longue promenade échauffe un homme replet; mais je tire à peu près de toi la vengeance qu'Henri IV tira du Duc de Mayenne, & ta Souveraine veut imiter la clémence du meilleur des Rois. Aussi-bien je craindrois qu'à force de regrets & d'excuses tu ne te fisses à la fin un mérite d'une faute si bien réparée, & je veux me hâter de l'oublier, de peur que si j'attendois trop long-temps ce ne fut plus générosité, mais ingratitude.

A l'égard de ta résolution de renoncer au vin pour toujours, elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois croire; les passions vives ne songent guère à ces petits sacrifices, & l'amour ne se repaît point de galanterie. D'ailleurs il y a quelquefois plus d'adresse que de courage à tirer avantage pour le moment présent d'un avenir incertain, & à se payer d'avance d'une abstinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh, mon bon ami! dans tout ce qui flatte les sens l'abus est-il donc inséparable de la jouissance? L'ivresse est-elle nécessairement attachée au goût du vin, & la philosophie seroit-elle assez vaine ou assez cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'user modérément des choses qui plaisent, que de s'en priver tout-à-fait?

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un

plaisir innocent, & risque ta fanté en changeant de manière de vivre : si tu l'enfreins, l'amour est doublement offensé & ton honneur même en souffre. J'use donc en cette occasion de mes droits, & non-seulement je te relève d'un vœu nul, comme fait sans mon congé, mais je te défends même de l'observer au-delà du terme que je vais te prescrire. Mardi nous aurons ici la musique de Milord Edouard. A la collation je t'enverrai une coupe à demi-pleine d'un nectar pur & bienfaisant. Je veux qu'elle soit bue en ma présence & à mon intention, après avoir fait de quelques gouttes une libation expiatoire aux graces. Ensuite mon pénitent reprendra dans ses repas l'usage sobre du vin tempéré par le crystal des fontaines, & comme dit ton bon Plutarque, en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nymphes.

A propos du concert de mardi, cet étourdi de Regianino ne s'est-il pas mis dans la tête que j'y pourrois déjà chanter un air Italien & même un duo avec lui? Il vouloit que je le chantasse avec toi pour mettre ensemble ses deux écoliers; mais il y a dans ce duo de certains *ben mio* dangereux à dire sous les yeux d'une mère quand le cœur est de la partie; il vaut mieux renvoyer cet essai au premier concert qui se fera chez l'inséparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette musique à celui que mon frère m'avoit donné

pour la poésie Italienne, & que j'ai si bien entretenu avec toi que je sens aisément la cadence des vers, & qu'au dire de Regiaino, j'en prends assez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques octaves du Tasse, ou quelque scène de Metastase : ensuite il me fait dire & accompagner du récitatif, & je crois continuer de parler ou de lire, ce qui sûrement ne m'arrivoit pas dans le récitatif François. Après cela il faut soutenir en mesure des sons égaux & justes ; exercice que les éclats auxquels j'étois accoutumée me rendent assez difficile. Enfin, nous passons aux airs, & il se trouve que la justesse & la flexibilité de la voix, l'expression pathétique, les sons renforcés & tous les passages, sont un effet naturel de la douceur du chant & de la précision de la mesure, de sorte que ce qui me paroïssoit le plus difficile à apprendre, n'a pas même besoin d'être enseigné. Le caractère de la mélodie a tant de rapport au ton de la langue, & une si grande pureté de modulation, qu'il ne faut qu'écouter la basse & savoir parler pour déchiffrer aisément le chant. Toutes les passions y ont des expressions aiguës & fortes ; tout au contraire de l'accent traînant & pénible du chant françois, le sien, toujours doux & facile, mais vif & touchant dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin, je sens que cette musique agite l'ame & repose la poitrine ; c'est précisément celle qu'il faut à mon cœur

& à mes poumons. A mardi donc , mon aimable ami , mon maître , mon pénitent , mon apôtre , hélas , que ne m'es-tu point ! Pourquoi faut-il qu'un seul titre manque à tant de droits ?

P. S. Sais-tu qu'il est question d'une jolie promenade sur l'eau , pareille à celle que nous fîmes il y a deux ans avec la pauvre Chaillot ? Que mon rusé maître étoit timide alors ! Qu'il trembloit en me donnant la main pour sortir du bateau ! Ah l'hypocrite !..... il a beaucoup changé.

LETTRE LIII

DE JULIE.

A Insi tout déconcerte nos projets , tout trompe notre attente , tout trahit des feux que le ciel eut dû couronner ! Vils jouets d'une aveugle fortune , tristes victimes d'un moqueur espoir ; toucherons-nous sans cesse au plaisir qui fuit , sans jamais l'atteindre ? Cette nôce , trop vainement désirée , devoit se faire à Clarens ; le mauvais temps nous contrarie , il faut la faire à la ville. Nous devons nous y ménager une entrevue ; tous deux obsédés d'importuns , nous ne pouvons leur échapper en même-temps , & le moment où l'un des deux se dérobe , est celui où il est impossible à l'autre de le joindre !

Enfin, un favorable instant se présente, la plus cruelle des mères vient nous l'arracher, & peu s'en faut que cet instant ne soit celui de la perte de deux infortunés qu'il devoit rendre heureux ! Loin de rebuter mon courage, tant d'obstacles l'ont irrité. Je ne fais quelle nouvelle force m'anime, mais je me sens une hardiesse que je n'eus jamais ; & si tu l'oses partager, ce soir, ce soir même peut acquitter mes promesses & payer d'une seule fois toutes les dettes de l'amour.

Consulte-toi bien, mon ami, & vois jusqu'à quel point il t'est doux de vivre ; car l'expédient que je te propose peut nous mener tous deux à la mort. Si tu la crains, n'achève point cette Lettre, mais si la pointe d'une épée n'effraie pas plus aujourd'hui ton cœur, que ne l'effrayoient jamais les gouffres de Meillerie, le mien court le même risque & n'a pas balancé. Ecoute.

Babi, qui couche ordinairement dans ma chambre est malade depuis trois jours, & quoique Je voulusse absolument la soigner, on l'a transportée ailleurs malgré moi ; mais comme elle est mieux, peut-être, elle reviendra dès demain. Le lieu où l'on mange est loin de l'escalier qui conduit à l'appartement de ma mère & au mien : à l'heure du souper toute la maison est déserte hors la cuisine & la salle à manger. Enfin, la nuit dans cette saison est déjà obscure à la même heure, son voile peut dérober aisément dans la rue les passans aux specta-

teurs, & tu fais parfaitement les êtres de la maison.

Ceci suffit pour me faire entendre. Viens cette après-midi chez ma Fanchon; je t'expliquerai le reste, & te donnerai les instructions nécessaires: que si je ne le puis, je les laisserai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres, où, comme je t'en ai prévenu, tu trouveras déjà celle-ci: car le sujet en est trop important pour l'oser confier à personne.

O comme je vois à présent palpiter ton cœur! Comme j'y lis tes transports, & comme je les partage! Non, mon doux Ami, non, nous ne quitterons point cette courte vie sans avoir un instant goûté le bonheur. Mais songe, pourtant, que cet instant est environné des horreurs de la mort; que l'abord est le sujet à mille hasards, le séjour dangereux, la retraite d'un péril extrême, que nous sommes perdus si nous sommes découverts, & qu'il faut que tout nous favorise pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abusons point; je connois trop mon père pour douter que je ne te visse à l'instant percer le cœur de sa main, si même il ne commençoit par moi; car sûrement je ne serois pas plus épargnée, & crois-tu que je t'exposerois à ce risque si je n'étois sûre de le partager?

Pense encore qu'il n'est point question de te fier à ton courage; il n'y faut pas songer, & je te défends même très-expressément

d'apporter aucune arme pour ta défense, pas même ton épée : aussi-bien te seroit-elle parfaitement inutile ; car si nous sommes surpris, mon dessein est de me précipiter dans tes bras, de t'enlacer fortement dans les miens, & de recevoir ainsi le coup mortel pour n'avoir plus à me séparer de toi ; plus heureuse à ma mort que je ne le fus de ma vie.

J'espère qu'un sort plus doux nous est réservé ; je sens au moins, qu'il nous est dû, & la fortune se lassera d'être injuste. Viens donc, ame de mon cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même. Viens sous les auspices du tendre amour, recevoir le prix de ton obéissance & de tes sacrifices. Viens avouer même au sein des plaisirs, que c'est de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.

L E T T R E L I V

A J U L I E :

J'Arrive plein d'une émotion qui s'accroît en entrant dans cet asyle. Julie ! me voici dans ton cabinet, me voici dans le sanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour guidoit mes pas, & j'ai passé sans être aperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vis tant réprimer de regards tendres, tant étouffer de soupirs

brûlans ; toi qui vis naître & nourrir mes premiers feux ; pour la seconde fois tu les verras couronner ; témoin de ma constance immortelle , sois le témoin de mon bonheur , & voile à jamais les plaisirs du plus fidèle & du plus heureux des hommes.

Que ce mystérieux séjour est charmant ? Tout y flatte & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie ! il est plein de toi , & la flamme de mes desirs s'y répand sur tous tes vestiges. Oui , tous mes sens y sont enivrés à la fois. Je ne fais quel parfum presque insensible , plus doux que la rose , & plus léger que l'iris s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le son flatteur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparées présentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recellent. Cette coëffure légère que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir : cet heureux fichu contre lequel une fois au moins je n'aurai point à murmurer ; ce déshabillé élégant & simple , qui marque si bien le goût de celle qui le porte ; ces mules si mignonnes qu'un pied souple remplit sans peine ; ce corps si délié qui touche & embrasse..... quelle taille enchanteuse..... au-devant deux légers contours..... ô spectacle de volupté..... la baleine a cédé à la force de l'impression.... empreintes délicieuses , que je vous baise mille fois !... Dieux ! Dieux ! que fera-ce quand..... Ah , je crois déjà sentir ce

tendre cœur battre sous une heureuse main ! Julie ! je te vois , je te sens par-tout , je te respire avec l'air que tu as respiré ; tu pénètres toute ma substance ; que ton séjour est brûlant & douloureux pour moi ! Il est terrible à mon impatience. O viens , vole , ou je fais perdu.

Quei bonheur d'avoir trouvé de l'encre & du papier ! J'exprime ce que je sens pour en tempérer l'excès , je donne le change à mes transports en les décrivant.

Il me semble entendre du bruit. Seroit-ce ton barbare père ? Je ne crois pas être lâche..... mais qu'en ce moment la mort me seroit horrible ? Mon désespoir seroit égal à l'ardeur qui me consume. Ciel ! Je te demande encore une heure de vie , & j'abandonne le reste de mon être à ta rigueur. O desirs ! ô crainte ! ô palpitations cruelles ! on ouvre ! on entre ! c'est elle ! c'est elle ! je l'entrevois , je l'ai vue , j'entends refermer la porte. Mon cœur , mon foible cœur , tu succombes à tant d'agitations. Ah , cherche des forces pour supporter la félicité qui t'accable !

L E T T R E L V

A J U L I E .

O Mourons , ma douce Amie ! mourons ; la bien-aimée de mon cœur ! Que faire désormais d'une jeunesse insipide dont

nous avons épuisé toutes les délices? Explique-moi, si tu le peux, ce que j'ai senti dans cette nuit inconcevable; donne-moi l'idée d'une vie ainsi passée, ou laisse-m'en quitter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaisir, & croyois concevoir le bonheur. Ah, je n'avois senti qu'un vain songe & n'imaginois que le bonheur d'un enfant! Mes sens abusoient mon ame grossière; je ne cherchois qu'en eux le bien suprême, & j'ai trouvé que leurs plaisirs épuisés n'étoient que le commencement des miens. O chef-d'œuvre unique de la nature! Divine Julie! possession délicieuse à laquelle tous les transports du plus ardent amour suffisoient à peine! Non, ce ne sont point ces transports que je regrette le plus: ah non; retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour lesquelles je donnerois mille vies; mais rends moi tout ce qui n'étoit point elles, & les effaçoit mille fois. Rends-moi cette étroite union des ames, que tu m'avois annoncée & que tu m'as si bien fait goûter. Rends-moi cet abattement si doux rempli par les effusions de nos cœurs; rends-moi ce sommeil enchanteur trouvé sur ton sein; rends-moi ce réveil plus délicieux encore, & ces soupirs entrecompés, & ces douces larmes, & ces baisers qu'une voluptueuse langueur nous faisoit lentement savourer, & ces gémissemens si tendres durant lesquels tu pressois sur ton cœur, ce cœur fait pour s'unir à lui,

Dis-moi, Julie, toi qui d'après ta propre sensibilité fais si bien juger de celle d'autrui, crois-tu que ce que je sentoais auparavant fut véritablement de l'amour? Mes sentimens, n'en doute pas, ont depuis hier changé de nature; ils ont pris je ne fais quoi de moins impétueux, mais de plus doux, de plus tendre & de plus charmant. Te souvient-il de cette heure entière que nous passâmes à parler paisiblement de notre amour & de cet avenir obscur & redoutable, par qui le présent nous étoit encore plus sensible; de cette heure! hélas, trop courte dont une légère empreinte de tristesse rendit les entretiens si touchans? J'étois tranquille, & pourtant j'étois près de toi; je t'adorois & ne desirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité, que de sentir ainsi ton visage auprès du mien, ta respiration sur ma joue, & ton bras autour de mon cou. Quel calme dans tous mes sens! Quelle volupté pure, continue, universelle! Le charme de la jouissance étoit dans l'ame; il n'en sortoit plus; il duroit toujours. Quelle différence des fureurs de l'amour à une situation si paisible! C'est la première fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi; & cependant, juge du changement étrange que j'éprouve; c'est de toutes les heures de ma vie, celle qui m'est la plus chère, & la seule que j'aurois voulu prolonger éternellement. (*) Julie, dis-moi

(*) Femme trop facile, voulez-vous savoir si vous êtes aimée? Examinez votre amant sortant de vos bras.

donc si je ne t'aimois point auparavant , ou si maintenant je ne t'aime plus ?

Si je ne t'aime plus ? Quel doute ! ai-je donc cessé d'exister , & ma vie n'est-elle pas plus dans ton cœur que dans le mien ? Je sens , je sens que tu m'es mille fois plus chère que jamais , & j'ai trouvé dans mon abattement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore. J'ai pris pour toi des sentimens plus paisibles , il est vrai , mais plus affectueux & de plus de différentes especes ; sans s'affoiblir ils se sont multipliés ; les douceurs de l'amitié tempèrent les emportemens de l'amour , & j'imagine à peine quelque sorte d'attachement qui ne m'unisse pas à toi. O ma charmante maîtresse , ô mon épouse , ma sœur , ma douce amie ! que j'aurai peu dit pour ce que je sens , après avoir épuisé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme !

Il faut que je t'avoue un soupçon que j'ai conçu dans la honte & l'humiliation de moi-même ; c'est que tu fais mieux aimer que moi. Oui , ma Julie , c'est bien toi qui fais ma vie & mon être ; je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame ; mais la tienne est plus aimante , l'amour l'a plus profondément pénétrée ; on le voit , on le sent ; c'est lui qui anime tes graces , qui regne dans tes discours ; qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante , à ta voix ces accens si tou-

amour ! Si je regrette l'âge où l'on te goûte , ce n'est pas pour l'heure de la jouissance , c'est pour l'heure qui la

chans; c'est lui, qui par ta seule présence communique aux autres cœurs sans qu'ils s'en apperçoivent la tendre émotion du tien. Que je suis loin de cet état charmant qui se suffit à lui-même ! je veux jouir, & tu veux aimer ; j'ai des transports & toi de la passion ; tous mes emportemens ne valent pas la délicieuse langueur , & le sentiment dont ton cœur se nourrit est la seule félicité suprême. Ce n'est que d'hier seulement que j'ai goûté cette volupté si pure. Tu m'as laissé quelque chose de ce charme inconcevable qui est en toi , & je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inspirerois une ame nouvelle. Hâte-toi , je t'en conjure , d'achever ton ouvrage. Prends de la mienne tout ce qui m'en reste & mets tout-à-fait la tienne à la place. Non , beauté d'ange , ame céleste ; il n'y a que des sentimens comme les tiens qui puissent honorer tes attraits. Toi seule es digne d'inspirer un parfait amour , toi seule es propre à le sentir. Ah donne-moi ton cœur , ma Julie , pour t'aimer comme tu le mérites !

L E T T R E L V I

DE CLAIRE A JULIE.

J'Ai, ma chère Cousine, à te donner un avis qui t'importe. Hier au soir ton ami eut avec Milord Edouard un démêlé qui peut devenir sérieux. Voici ce que m'en a dit

M. d'Orbe qui étoit présent, & qui, inquiet, des suites de cette affaire, est venu ce matin m'en rendre compte.

Ils avoient tous deux soupé chez Milord, & après une heure ou deux de musique ils se mirent à causer & boire du punch. Ton ami n'en but qu'un seul verre mêlé d'eau; les deux autres ne furent pas si sobres, & quoique M. d'Orbe ne convienne pas de s'être enivré, je me réserve à lui en dire mon avis dans un autre temps. La conversation tomba naturellement sur ton compte; car tu n'ignores pas que Milord n'aime à parler que de toi. Ton ami, à qui ces confidences déplaisent, les reçut avec si peu d'amitié, qu'enfin, Edouard échauffé de punch & piqué de cette sécheresse, osa dire en se plaignant de ta froideur, qu'elle n'étoit pas si générale qu'on pourroit croire, & que tel qui n'en disoit mot n'étoit pas si mal traité que lui. A l'instant ton ami, dont tu connois la vivacité, releva ce discours avec un emportement insultant qui lui attira un démenti, & ils sautèrent à leurs épées. Bomston à demi ivre se donna en courant une entorse qui le força de s'asseoir. Sa jambe enfla sur le champ, & cela calma la querelle mieux que tous les soins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui se passoit, il vit ton ami s'approcher, en sortant, de l'oreille de Milord Edouard, & il entendit qu'il lui disoit à demi-voix : *si-tôt que vous serez en état de sortir, faites-moi donner de vos nouvelles.*

ou j'aurai soin de m'en informer. N'en prenez pas la peine, lui dit Edouard avec un souris moqueur, vous en saurez assez-tôt. Nous verrons, reprit froidement ton ami, & il sortit. M. d'Orbe en te remettant cette lettre t'expliquera le tout plus en détail. C'est à ta prudence à te suggérer des moyens d'étouffer cette fâcheuse affaire, ou à me prescrire de mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant, le porteur est à tes ordres; il fera tout ce que tu lui commanderas, & tu peux compter sur le secret.

Tu te perds, ma chère, il faut que mon amitié te le dise. L'engagement où tu vis ne peut rester long-temps caché dans une petite ville comme celle-ci, & c'est un miracle de bonheur que depuis plus de deux ans qu'il a commencé tu ne fois pas encore le sujet des discours publics. Tu le vas devenir si tu n'y prends garde; tu le ferois déjà, si tu étois moins aimée; mais il y a une répugnance si générale à mal parler de toi, que c'est un mauvais moyen de se faire fête, & un très-fâcheux de se faire haïr. Cependant tout a son terme; je tremble que celui du mystère ne soit venu pour ton amour, & il y a grande apparence que les soupçons de Milord Edouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songez-y bien, ma chère enfant. Le Guet, dit-il, y a quelque-temps, avoit vu sortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureusement celui-ci fut des premiers ce discours, il

courut chez cet homme & trouva le secret de le faire taire ; mais qu'est-ce qu'un pareil silence , sinon le moyen d'accréditer des bruits sourdement répandus ? La défiance de ta mère augmente aussi de jour en jour ; tu fais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une manière assez dure , & si elle ne craignoit la violence de ton père , il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eut déjà parlé à lui-même ; mais elle l'ose d'autant moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoissance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter ; songe à toi tandis qu'il en est temps encore. Ecarte ton ami avant qu'on en parle ; prévien des soupçons naissans que son absence fera sûrement tomber : car enfin , que peut-on croire qu'il fait ici ? Peut-être dans six semaines , dans un mois sera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton père , tremble de ce qui résulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de sa maison , & de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne fait rien endurer : mais il faut commencer par vuidier de manière ou d'autre l'affaire de Milord Edouard ; car tu ne ferois qu'irriter ton ami , & t'attirer un juste refus , si tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fut terminée.



L E T T R E L V I I

D E J U L I E .

MOn ami, je me suis instruite avec soix de ce qui s'est passé entre vous & M^llord Edouard. C'est sur l'exacte connoissance des faits que votre amie veut examiner avec vous, comment vous devez vous conduire en cette occasion d'après les sentimens que vous professez, & dont je suppose que vous ne faites pas une vaine & fausse parade.

Je ne m'informe point si vous êtes versé dans l'art de l'escrime, ni si vous vous sentez en état de tenir tête à un homme qui a dans l'Europe la réputation de manier supérieurement les armes, & qui s'étant battu cinq ou six fois en sa vie a toujours tué, blessé, ou désarmé son homme. Je comprends que dans le cas où vous êtes, on ne consulte pas son habileté mais son courage; & que la bonne manière de se venger d'un brave qui vous insulte est de faire qu'il vous tue. Passons sur une maxime si judicieuse; vous me direz que votre honneur & le mien vous sont plus chers que la vie. Voilà donc le principe sur lequel il faut raisonner.

Commençons par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes personnellement offensé dans un discours où c'est de moi seule qu'il s'agissoit?

Si vous deviez en cette occasion prendre fait & cause pour moi, c'est ce que nous verrons toute à l'heure : en attendant, vous ne fauriez disconvenir que la querelle ne soit parfaitement étrangère à votre honneur particulier, à moins que vous ne preniez pour un affront le soupçon d'être aimé de moi. Vous avez été insulté, je l'avoue ; mais après avoir commencé vous-même par une insulte atroce, & moi dont la famille est pleine de militaires, & qui ai tant oui débattre ces horribles questions, je n'ignore pas qu'un outrage en réponse à un autre ne l'efface point, & que le premier qu'on insulte demeure seul offensé : c'est le même cas d'un combat imprévu, où l'agresseur est le seul criminel, & où celui qui tue ou blesse en se défendant n'est point coupable de meurtre.

Venons maintenant à moi ; accordons que j'étois outragée par le discours de M^{lord} Edouard, quoiqu'il ne fit que me rendre justice. Savez-vous ce que vous faites en me défendant avec tant de chaleur & d'indiscrétion ? vous aggravez son outrage ; vous prouvez qu'il avoit raison : vous sacrifiez mon honneur à un faux point d'honneur ; vous diffamez votre maîtresse pour gagner tout au plus la réputation d'un bon spadassin. Montrez-moi de grace, quel rapport il y a entre votre manière de me justifier & ma justification réelle ? Pensez-vous que prendre ma cause avec tant d'ardeur

soit une grande preuve qu'il n'y a point de liaison entre nous, & qu'il suffise de faire voir que vous êtes brave, pour montrer que vous n'êtes pas mon amant? Soyez sûr que tous les propos de Milord Edouard me font moins de tort que votre conduite; c'est vous seul qui vous chargez par cet éclat de les publier & de les confirmer. Il pourra bien, quant à lui, éviter votre épée dans le combat; mais jamais ma réputation ni mes jours, peut-être, n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

Voilà des raisons trop solides pour que vous ayez rien qui le puisse être à y répliquer; mais vous combattrez, je le prévois, la raison par l'usage; vous me direz qu'il est des fatalités qui nous entraînent malgré nous; que dans quelque cas que ce soit, un démenti ne se souffre jamais, & que quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de se battre ou de se déshonorer. Voyons encore.

Vous souvient-il d'une distinction que vous me fites autrefois dans une occasion importante, entre l'honneur réel & l'honneur apparent? Dans laquelle des deux classes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une question. Qu'il a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme & le témoignage d'une ame droite, & quelle prise peut avoir la vaine opinion d'autrui sur l'honneur véri-

table, dont toutes les racines sont au fond du cœur? Quoi! les vertus qu'on a réellement périssent - elles sous les mensonges d'un calomniateur? les injures d'un homme ivre prouvent - elles qu'on les mérite, & l'honneur du sage seroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, & que cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision, & quelle raison peut la justifier? A ce compte un frippon n'a qu'à se battre pour cesser d'être un frippon; les discours d'un menteur deviennent des vérités, si-tôt qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée, & si l'on vous accusoit d'avoir tué un homme, vous enriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai? Ainsi vertu, vice, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'événement d'un combat; une salle d'armes est le siège de toute justice; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre; toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer, & toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé? Dites; si les loups favoient raisonner auroient-ils d'autres maximes? Jugez vous-même par le cas où vous êtes si j'exagère leur absurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous? D'un démenti reçu dans une occa-

sion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite ? Songez-vous qu'en vous soumettant au sort d'un duel, vous appelez le Ciel en témoignage d'une fausseté, & que vous osez dire à l'arbitre des combats ; viens soutenir la cause injuste, & faire triompher le mensonge ? Ce blasphème n'a-t-il rien qui vous épouvante ? Cette absurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte ? Eh Dieu ! quel est ce misérable honneur qui ne craint pas le vice mais le reproche, & qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur ?

Vous qui voulez qu'on profite pour soi de ses lectures, profitez donc des vôtres, & cherchez si l'on vit un seul appel sur la terre quand elle étoit couverte de Héros ? Les plus vaillans hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques ; & le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton ? D'autres temps, d'autres mœurs, je le fais, mais n'y en a-t-il que de bonnes, & n'oseroit-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur ? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des temps ni des lieux ni des préjugés, il ne peut ni pas-

fer ni renaître , il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste & dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les Peuples les plus éclairés , les plus braves , les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel , je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur , mais une mode affreuse & barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si , quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui , l'honnête homme se règle sur la mode , & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à le braver qu'à la suivre ? Que feroit à votre avis , celui qui s'y veut asservir , dans des lieux où règne un usage contraire ? A Messine ou à Naples , il iroit attendre son homme au coin d'une rue & le poignarder parderrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là , & l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi , mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée , & n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir , si l'on veut , un supplément à la probité , partout où la probité règne , son supplément n'est-il pas inutile , & que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête-homme ? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte & l'honneur n'ont point empêchés , sont couverts & multipliés par la fausse honte & la crainte du blâ-

me ? C'est elle qui rend l'homme hypocrite & menteur ; c'est elle qui lui fait verser le sang d'un ami pour un mot indiscret qu'il devoit oublier , pour un reproche mérité qu'il ne peut souffrir. C'est elle qui transporte en furie infernale une fille abusée & craintive. C'est elle , ô Dieu puissant ! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit.... je sens défaillir mon ame à cette idée horrible , & je rends grace au moins , à celui qui sonde les cœurs , d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux , qui n'inspire que des forfaits & fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous-même , & considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme , & d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare & dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable , & si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler ? Connoissez-vous aucun crime égale à l'homicide volontaire , & si la base de toutes les vertus est l'humanité , que penserons-nous de l'homme sanguinaire & dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable ? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le service étranger ; avez-vous oublié que le citoyen doit sa vie à la patrie & n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des loix , à plus forte raison contre leur dé-

sense ? O mon ami , si vous aimez tendrement la vertu , apprenez à la servir à sa mode , & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient ; Ce mot de vertu n'est-il donc pour vous qu'un vain nom , & ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être ?

Mais quels sont au fonds ces inconvéniens ? Les murmures des gens oisifs , des méchans , qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui & voudroient avoir toujours quelque histoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entr'égorger ! si le philosophe & le sage se réglent dans les plus grandes affaires de la vie sur les discours insensés de la multitude , que sert tout cet appareil d'études , pour n'être au fonds qu'un homme vulgaire ? Vous n'osez donc sacrifier le ressentiment au devoir , à l'estime , à l'amitié , de peur qu'on ne vous accuse de craindre la mort ? Pesez les choses , mon bon ami , & vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche , que dans celle de la mort même. Le fanfaron , le poltron veut à toute force passer pour brave ;

*Ma verace valor ; ben che negletto ,
E di se stesso a se freggio assai chiaro.*

Celui qui feint d'envisager la mort sans effroi , ment. Tout homme craint de mourir ; c'est la grande loi des êtres sensibles ,

fans laquelle toute espèce mortelle seroit bientôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la nature , non-seulement indifférent , mais bon en lui-même & conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuse & blâmable , c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire & de remplir nos devoirs. Si la valeur n'étoit utile à d'autres vertus , la lâcheté cesseroit d'être un vice. Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir , ne sauroit être solidement vertueux , j'en conviens. Mais expliquez-moi , vous qui vous piquez de raison , quelle espèce de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime ?

Quand il seroit vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre , quel mépris est le plus à craindre , celui des autres en faisant bien , ou le sien propre en faisant mal ? Croyez-moi , celui qui s'estime véritablement lui-même , est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui , & ne craint que d'en être digne : car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes , mais de la nature des choses ; & quand toute la terre approuveroit l'action que vous allez faire , elle n'en seroit pas moins honteuse. Mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu l'on se fasse mépriser. L'homme droit , dont toute la vie est sans tache & qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté , refusera de souiller sa main d'un homicide , & n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie , à

protéger le foible , à remplir les devoirs les plus dangereux , & à défendre , en toute rencontre juste & honnête , ce qui lui est cher au prix de son sang , il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience , il marche la tête levée , il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire , & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un instant contre lui , tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récuseut , & dans une conduite si bien liée , on juge d'une action sur toutes les autres.

Mais savez-vous ce qui rend cette modération si pénible à un homme ordinaire ? C'est la difficulté de la soutenir dignement. C'est la nécessité de ne commettre ensuite aucune action blâmable : car si la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas , pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre , où l'on peut supposer un motif plus naturel ? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu , mais de lâcheté , & l'on se moque avec raison d'un scrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes si ombrageux & si prompts à provoquer les autres , sont pour la plupart de très-malhonnêtes gens qui , de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux , s'efforcent de

couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière? Est-ce à vous d'imiter de tels hommes? Mettons encore à part les militaires de profession, qui vendent leur sang à prix d'argent; qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur; & savent à un écu près ce que vaut leur vie. Mon ami, laissez battre tous ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font un si grand bruit; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre, il est en lui même & non dans l'opinion du peuple; il ne se défend ni par l'épée, ni par le bouclier, mais par une vie intégrè & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'est par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les temps à la véritable valeur avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur & ne puis souffrir les lâches; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le danger, & je pense, comme toutes les femmes, que le feu du courage anime celui de l'amour. Mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes, qu'on ne se hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme si l'on avoit peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort & se présente une

fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut l'exciter ni le retenir : l'homme de bien le porte par - tout avec lui ; au combat , contre l'ennemi ; dans un cercle , en faveur des absens & de la vérité : dans son lit ; contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les temps ; elle met toujours la vertu au-dessus des événemens , & ne consiste pas à se battre , mais à ne rien craindre. Telle est , mon ami , la sorte de courage que j'ai souvent louée , & que j'aime à trouver en vous. Tout le reste n'est qu'étourderie , extravagance , férocité ; c'est une lâcheté de s'y soumettre , & je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile , que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir , si je ne me trompe , que dans votre démêlé avec Milord Edouard , votre honneur n'est point intéressé ; que vous compromettez le mien en recourant à la voie des armes ; que cette voie n'est ni juste , ni raisonnable , ni permise ; qu'elle ne peut s'accorder avec les sentimens dont vous faites profession ; qu'elle ne convient qu'à de malhonnêtes gens qui font servir la bravoure de supplément aux vertus qu'ils n'ont pas , ou aux Officiers qui ne se battent point par honneur , mais par intérêt ; qu'il y a plus de vrai courage à la déda-

gner qu'à la prendre ; que les inconveniens auxquels on s'expose en la rejetant , sont inséparables de la pratique des vrais devoirs & plus apparens que réels ; qu'enfin , les hommes les plus prompts à y recourir , sont toujours ceux dont la probité est la plus suspecte. D'où je conclus que vous ne sauriez en cette occasion ni faire , ni accepter un appel , sans renoncer en même-temps à la raison , à la vertu , à l'honneur & à moi. Retournez mes raisonnemens comme il vous plaira , entassez de votre part sophisme sur sophisme ; il se trouvera toujours qu'un homme de courage n'est point un lâche , & qu'un homme de bien ne peut être un homme sans honneur. Or , je vous ai démontré , ce me semble , que l'homme de courage dédaigne le duel , & que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru , mon ami , dans une matière aussi grave , devoir faire parler la raison seule , & vous présenter les choses exactement telles qu'elles sont. Si j'avois voulu les peindre telles que je les vois , & faire parler le sentiment & l'humanité , j'aurois pris un langage fort différent. Vous savez que mon père , dans sa jeunesse , eut le malheur de tuer un homme en duel ; cet homme étoit son ami ; ils se battirent à regret , l'insensé point d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie , ôta pour jamais le repos à l'autre. Le triste remords n'a pu depuis ce temps sortir de son cœur ; sou-

vent dans la solitude on l'entend pleurer & gémir ; il croit sentir encore le fer poussé par sa main cruelle, entrer dans le cœur de son ami ; il voit dans l'ombre de la nuit son corps pâle & sanglant ; il contemple en frémissant la plaie mortelle ; il voudroit étancher le sang qui coule, l'effroi le saisit, il s'écrie ; ce cadavre affreux ne cesse de le poursuivre. Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher soutien de son nom & l'espoir de sa famille, il s'en reproche la mort comme un juste châtiement du Ciel, qui vengea sur son fils unique le père infortuné qu'il priva du sien.

Je vous l'avoue ; tout cela joint à mon aversion naturelle pour la cruauté m'inspire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. Celui qui va se battre de gaieté de cœur, n'est à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer un autre, & s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au sang, ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature ; ils deviennent par degrés cruels, insensibles ; ils se jouent de la vie des autres, & la punition d'avoir pu manquer d'humanité, est de la perdre enfin tout-à-fait. Que sont-ils dans cet état ? répondez, veux-tu leur devenir semblable ? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abrutissement ; redoute le premier pas qui

peut t'y conduire : ton ame est encore innocente & saine ; ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie , par un effort sans vertu , un crime sans plaisir , un point d'honneur sans raison.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie ; elle gagnera ; sans doute , à laisser parler ton cœur. Un mot , un seul mot , & je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouse : peut-être en ce moment dois-je porter celui de mère. Veux-tu me laisser veuve avant qu'un nœud sacré nous unisse ?

P. S. J'emploie dans cette Lettre une autorité à laquelle jamais homme sage n'a résisté. Si vous refusez de vous y rendre , je n'ai plus rien à vous dire ; mais pensez-y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer sur cet important sujet. Ce n'est pas au nom de la raison que je vous demande ce délai ; c'est au mien. Souvenez-vous que j'use en cette occasion du droit que vous m'avez donné vous-même , & qu'il s'étend au moins jusques-là.

LETTRE LVIII

DE JULIE A MILORD EDOUARD.

CE n'est point pour me plaindre de vous, Milord , que je vous écris : puisque vous m'outragez , il faut bien que j'aie

avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête-homme veuille déshonorer sans sujet une famille estimable ? Contentez donc votre vengeance, si vous la croyez légitime. Cette Lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuse fille qui ne se consolera jamais de vous avoir offensé, & qui met à votre indiscretion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui, Milord, vos imputations étoient justes, j'ai un amant aimé; il est maître de mon cœur & de ma personne; la mort seule pourra briser un nœud si doux. Cet amant est celui même que vous honoriez de votre amitié; il en est digne, puisqu'il vous aime, & qu'il est vertueux. Cependant il va périr de votre main; je fais qu'il faut du sang à l'honneur outragé; je fais que sa valeur même le perdra; je fais que dans un combat si peu redoutable pour vous, son intrépide cœur ira sans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zèle inconsidéré, j'ai fait parler la raison. Hélas! en écrivant ma Lettre j'en sentoisi l'inutilité, & quelque respect que je porte à ses vertus, je n'en attends point de lui d'assez sublimes pour le détacher d'un faux point d'honneur. Jouissez d'avance du plaisir que vous aurez de percer le sein de votre ami: mais sachez, homme barbare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes & de contempler mon désespoir. Non, j'en jure par l'amour qui gémît au fond de mon cœur; soyez témoin d'un

ferment qui ne sera point vain ; je ne survivrai pas d'un jour à celui pour qui je respire , & vous aurez la gloire de mettre au tombeau , d'un seul coup , deux amans infortunés qui n'eurent point envers vous de tort volontaire , & qui se plaisoient à vous honorer.

On dit Milord que vous avez l'ame belle & le cœur sensible. S'ils vous laissent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre & la douceur de faire des malheureux , puissent-ils , quand je ne serai plus , vous inspirer quelques soins pour un père & une mère inconsolables , que la perte du seul enfant qui leur reste va livrer à d'éternelles douleurs.

LE T T R E L I X

DE M. D'ORBE A JULIE.

JE me hâte , Mademoiselle , selon vos ordres , de vous rendre compte de la commission dont vous m'avez chargé. Je viens de chez Milord Edouard que j'ai trouvé souffrant encore de son entorse , & ne pouvant marcher dans sa chambre qu'à l'aide du bâton. Je lui ai remis votre Lettre qu'il a ouverte avec empressement ; il m'a paru ému en la lisant : il a rêvé quelque-temps , puis il l'a relue une seconde fois avec une agitation plus sensible. Voici ce qu'il m'a dit

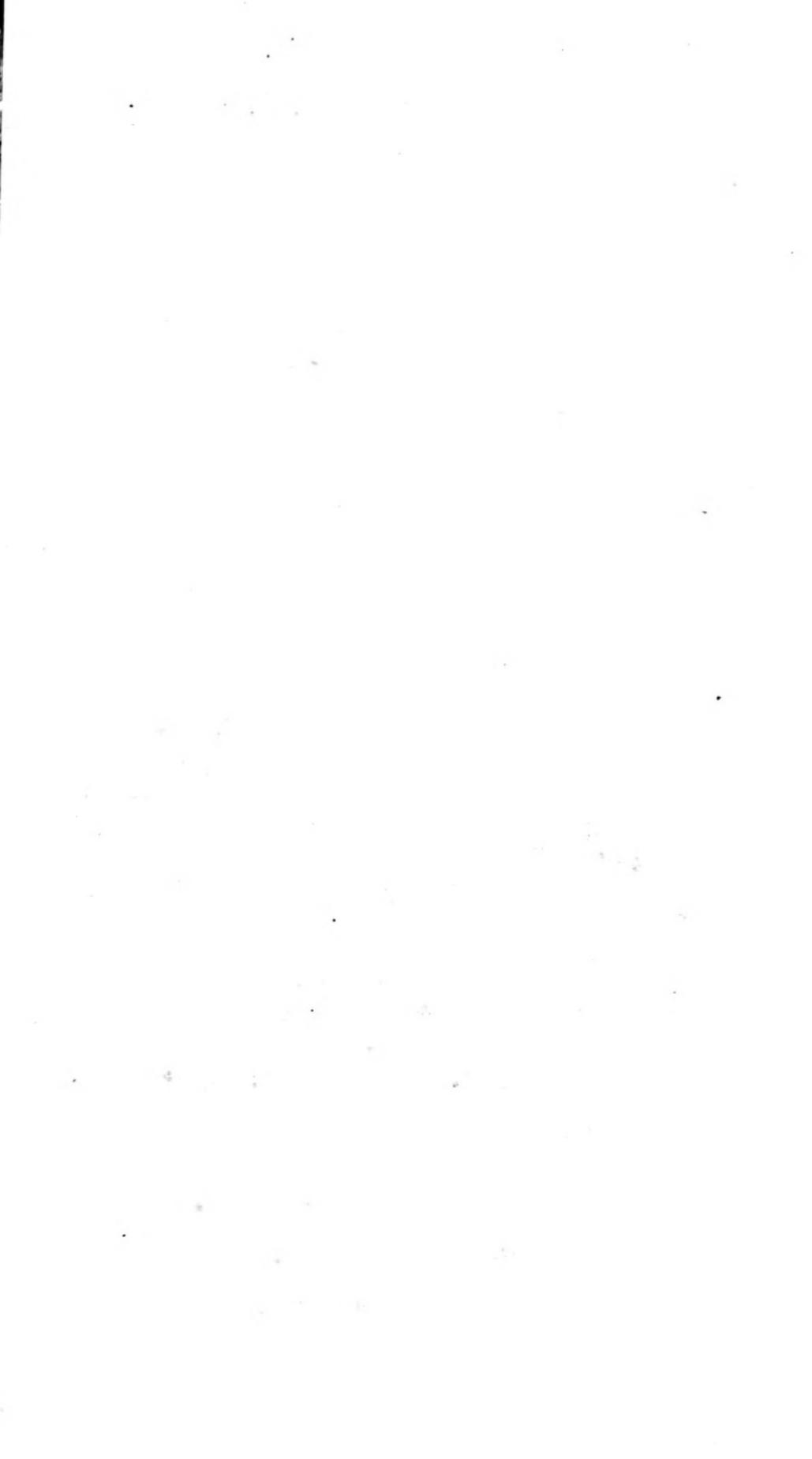
en la finissant. Vous savez, Monsieur, que les affaires d'honneur ont leurs règles dont on ne peut se départir : vous avez vu ce qui s'est passé dans celle-ci ; il faut qu'elle soit vidée régulièrement. Prenez deux amis, & donnez - vous la peine de revenir ici demain matin avec eux ; vous saurez alors ma résolution. Je lui ai représenté que l'affaire s'étant passé entre nous, il seroit mieux qu'elle se terminât de même. Je fais ce qui convient, m'a-t-il dit brusquement, & ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis, ou je n'ai plus rien à vous dire. Je suis sorti là-dessus, cherchant inutilement dans ma tête quel peut-être son bizarre dessein ; quoiqu'il en soit j'aurai l'honneur de vous voir ce soir, & j'exécuterai demain ce que vous me prescrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortège, je le composerai de gens dont je sois sûr à tout événement.

L E T T R E L X

A J U L I E.

CAlme tes allarmes, tendre & chère Julie, & sur le récit de ce qui vient de se passer, connois & partage les sentimens que j'éprouve.

J'étois si rempli d'indignation quand je reçus ta Lettre, qu'à peine pus-je la lire
 avec





l'Heroïne de la valeur

avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau ne la pouvoir réfuter : l'aveugle colère étoit la plus forte. Tu peux avoir raison, disois-je en moi-même, mais ne me parle jamais de te laisser avilir. Duffai-je te perdre & mourir coupable, je ne souffrirai point qu'on manque au respect qui t'est dû, & tant qu'il me restera un souffle de vie, tu seras honorée de tout ce qui t'approche comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant sur les huit jours que tu me demandois ; l'accident de Milord Edouard & mon vœu d'obéissance concouroient à rendre ce délai nécessaire. Résolu, selon tes ordres, d'employer cet intervalle à méditer sur le sujet de ta lettre, je m'occupois sans cesse à la relire, & à y réfléchir, non pour changer de sentiment, mais pour justifier le mien.

J'avois repris ce matin cette lettre trop sage & trop judicieuse à mon gré, & je la relisois avec inquiétude, quand on a frappé à la porte de ma chambre. Un moment après, j'ai vu entrer Milord Edouard sans épée, appuyé sur une canne ; trois personnes le suivoient, parmi lesquelles j'ai reconnue M. d'Orbe. Surpris de cette visite imprévue, j'attendois en silence ce qu'elle devoit produire, quand Edouard m'a prié de lui donner un moment d'audience, & de le laisser agir & parler sans l'interrompre. Je vous en demande, a-t-il dit, votre parole ; la présence de ces Messieurs, qui sont de vos amis doit vous répondre que

vous ne l'engagez pas indiscretement. Je l'ai promis sans balancer ; à peine avois-je achevé, que j'ai vu avec l'étonnement que tu peux concevoir, Milord Edouard à genoux devant moi. Surpris d'une si étrange attitude, j'ai voulu sur le champ le relever ; mais après m'avoir rappelé ma promesse, il m'a parlé dans ces termes : » Je viens, Monsieur, rétracter hautement les discours injurieux que l'ivresse m'a fait tenir en votre présence ; leur injustice les rend plus offensans pour moi que pour vous, & je m'en dois l'authentique désaveu. Je me sou mets à toute la punition que vous voudrez m'imposer, & je ne croirai mon honneur rétabli que quand ma faute sera réparée. A quelque prix que ce soit, accordez-moi le pardon que je vous demande, & me rendez votre amitié. » Milord, lui ai-je dit aussitôt, je reconnois maintenant votre ame grande & généreuse ; & je fais bien distinguer en vous les discours que le cœur dicte de ceux que vous tenez quand vous n'êtes pas à vous-même ; qu'ils soient à jamais oubliés. A l'instant, je l'ai soutenu en se relevant, & nous nous sommes embrassés. Après cela Milord se tournant vers les spectateurs, leur a dit : *Messieurs, je vous remercie de votre complaisance. De braves gens comme vous, a-t-il ajouté d'un air fier & d'un ton animé, sentent que celui qui répare ainsi ses torts, n'en fait endurer de personne. Vous pouvez pu-*

Voici ce que vous avez vu. Ensuite il nous a tous quatre invités à souper pour ce soir, & ces Messieurs sont sortis.

A peine avons-nous été seuls qu'il est revenu m'embrasser d'une manière plus tendre & plus amicale; puis me prenant la main & s'asseyant à côté de moi; heureux mortel, s'est-il écrié, jouissez d'un bonheur dont vous êtes digne. Le cœur de Julie est à vous; puissiez-vous tous deux.... que dites-vous, Milord? ai-je interrompu; perdez-vous le sens? Non, m'a-t-il dit en fouriant, mais peu s'en est fallu que je ne le perdisse, & c'en étoit fait de moi, peut-être si celle qui m'ôtoit la raison ne me l'eut rendue. Alors il m'a remis une lettre que j'ai été surpris de voir écrite d'une main qui n'en écrivit jamais à d'autre homme qu'à moi. Quels mouvemens j'ai sentis à sa lecture! Je voyois une amante incomparable vouloir se perdre pour me sauver, & je reconnoissois Julie. Mais quand je suis parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas survivre au plus fortuné des hommes, j'ai frémi des dangers que j'avois courus, j'ai murmuré d'être trop aimé, & mes terreurs m'ont fait sentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah! rends-moi le courage dont tu me prives; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi seul, je n'en ai point pour mourir tout entier.

Tandis que mon ame se livroit à ces réflexions amères, Edouard me tenoit des

discours auxquels j'ai donné d'abord peu d'attention : cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi ; car ce qu'il m'en disoit plaisoit à mon cœur & n'excitoit plus ma jalousie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir troublé nos feux & ton repos, tu es ce qu'il honore le plus au monde, & n'osant te porter les excuses qu'il m'a faites, il m'a prié de les recevoir en ton nom & de te les faire agréer. Je vous ai regardé, m'a-t-il dit, comme son représentant, & n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime, ne pouvant sans la compromettre m'adresser à sa personne ni même la nommer. Il avoue avoir conçu pour toi les sentimens dont on ne peut se défendre en te voyant avec trop de soin ; mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais inspiré ni prétention ni espoir, il les a tous sacrifiés aux nôtres à l'instant qu'ils lui ont été connus, & le mauvais propos qui lui est échappé étoit l'effet du punch & non de la jalousie. Il traite l'amour en philosophe qui croit son ame au-dessus des passions : pour moi, je suis trompé s'il n'en a déjà ressenti quelque une qui ne permet plus à d'autres de germer profondément. Il prend l'épuisement du cœur pour l'effort de la raison ; & je fais bien qu'aimer Julie & renoncer à elle n'est pas une vertu d'homme.

Il a désiré de savoir en détail l'histoire de nos amours, & les causes qui s'oppo-

sent au bonheur de ton ami ; j'ai cru qu'après ta lettre une demie confiance étoit dangereuse & hors de propos ; je l'ai fait entière , & il m'a écouté avec une attention qui m'attestoit sa sincérité. J'ai vu plus d'une fois ses yeux humides & son ame attendrie ; je remarquois sur-tout l'impression puissante que tous les triomphes de la vertu faisoient sur son ame , & je crois avoir acquis à Claude Anet un nouveau protecteur qui ne sera pas moins zélé que ton père. Il n'y a , m'a-t-il dit , ni incidens ni aventures dans ce que vous m'avez raconté , & les catastrophes d'un Roman m'attacheroient beaucoup moins ; tant les sentimens suppléent aux situations , & les procédés honnêtes aux actions éclatantes. Vos deux ames sont si extraordinaires qu'on n'en peut juger sur les règles communes ; le bonheur n'est pour vous ni sur la même route ni de la même espèce que celui des autres hommes ; ils ne cherchent que la puissance & les regards d'autrui ; il ne vous faut que la tendresse & la paix. Il s'est joint à votre amour une émulation de vertu qui vous élève , & vous vaudriez moins l'un & l'autre si vous ne vous étiez point aimés. L'amour passera , ose-t-il ajouter , (pardonnons-lui ce blasphême prononcé dans l'ignorance de son cœur.) L'amour passera , dit-il , & les vertus resteront. Ah ; puissent-elles durer autant que lui , ma Julie ! le Ciel n'en demandera pas davantage !

Enfin, je vois que la dureté philosophique & nationale n'altère point dans cet honnête Anglois l'humanité naturelle, & qu'il s'intéresse véritablement à nos peines. Si le crédit & la richesse nous pouvoient être utile, je crois que nous aurions lieu de compter sur lui. Mais hélas ! de quoi servent la puissance & l'argent pour rendre les cœurs heureux ?

Cet entretien, durant lequel nous ne comptons pas les heures, nous a menés jusqu'à celle du dîner ; j'ai fait apporter un poulet, & après le dîner nous avons continué de causer. Il m'a parlé de sa démarche de ce matin, & je n'ai pu m'empêcher de témoigner quelque surprise d'un procédé si authentique & si peu mesuré : Mais, outre la raison qu'il m'en avoit déjà donnée, il a ajouté qu'une demi-satisfaction étoit indigne d'un homme de courage ; qu'il la falloit complète ou nulle ; de peur qu'on ne s'avillit sans rien réparer, & qu'on ne fit attribuer à la crainte une démarche faite à contre-cœur & de mauvaise grace. D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation est faite ; je puis être juste sans soupçon de lâcheté ; mais vous qui êtes jeune & débutez dans le monde, il faut que vous sortiez si net de la première affaire qu'elle ne tente personne de vous en susciter une seconde. Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme ; c'est-à-dire, à découvrir quelqu'un

qu'il soit encore plus poltron qu'eux, & aux dépens duquel ils puissent se faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur comme vous la nécessité de châtier sans gloire un de ces gens-là, & j'aime mieux, s'ils ont besoin de leçon, qu'ils la reçoivent de moi que de vous; car une affaire de plus, n'ôte rien à celui qui en a déjà eu plusieurs: mais en avoir une est toujours une sorte de tache, & l'amant de Julie en doit être exempt.

Voilà l'abrégé de ma longue conversation avec Milord Edouard. J'ai cru nécessaire de t'en rendre compte, afin que tu me prescribes la manière dont je dois me comporter avec lui.

Maintenant que tu dois être tranquillisée, chasse, je t'en conjure, les idées funestes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe aux ménagemens qu'exigent l'incertitude de ton état actuel. Oh si bientôt tu pouvois tripler mon être! Si bientôt un gage adoré. . . . espoir déjà trop déçu viendrois-tu m'abuser encore? . . . ô désirs! ô crainte! ô perplexités! Charmante amie de mon cœur, vivons pour nous aimer, & que le Ciel dispose du reste.

P. S. J'oubliois de te dire que Milord m'a remis ta Lettre, & que je n'ai point fait difficulté de la recevoir, ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive rester entre les mains d'un tiers. Je te la rendrai à notre

première entrevue ; car quant à moi , j'en ai plus affaire. Elle est trop bien écrite au fond de mon cœur , pour que jamais j'ai besoin de la relire.

L E T T R E L X I

D E J U L I E .

A Mene demain Milord Edouard, que je me jette à ses pieds comme il s'est mis aux tiens. Quelle grandeur ! quelle générosité ! O que nous sommes petits devant lui ! Conserve ce précieux ami comme la prunelle de ton œil. Peut-être vaudroit-il moins s'il étoit plus tempérant ; jamais homme sans défauts eut il de grandes vertus ?

Mille angoisses de toute espèce m'avoient jettée dans l'abattement ; ta lettre est venue ranimer mon courage éteint. En dissipant mes terreurs elle m'a rendu mes peines plus supportables. Je me sens maintenant assez de force pour souffrir. Tu vis, tu m'aimes, ton sang, le sang de ton ami n'ont point été répandus & ton honneur est en sûreté : je ne suis donc pas tout-à-fait misérable.

Ne manque pas au rendez-vous de demain. Jamais je n'eus si grand besoin de te voir, ni si peu d'espoir de te voir long-temps. Adieu, mon cher & unique ami. Tu n'as pas bien dit, ce me semble ; vivons pour nous aimer. Ah ! il falloit dire ; aimons-nous pour vivre.

L E T T R E L X I I

D E C L A I R E A J U L I E .

Faudra-t-il toujours, aimable Cousine ; ne remplir envers toi que les plus tristes devoirs de l'amitié ? Faudra-t-il toujours dans l'amertume de mon cœur affliger le tien par de cruels avis ? Hélas ! tous nos sentimens nous sont communs, tu le fais bien & je ne saurois t'annoncer de nouvelles peines que je ne les aie déjà senties. Que ne puis-je te cacher ton infortune sans l'augmenter ! ou que la tendre amitié n'a-t-elle autant de charmes que l'amour ! Ah ! que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne.

Hier, après le concert, ta mère en s'en retournant ayant accepté le bras de ton ami, & toi celui de M. d'Orbé, nos deux pères restèrent avec Milord à parler de politique ; sujet dont je suis si excédée que l'ennui me chassa dans ma chambre. Une demie heure après, j'entendis nommer ton ami plusieurs fois avec assez de véhémence : je connus que la conversation avoit changé d'objet, & je prêtai l'oreille. Je jugeai par la suite du discours qu'Edouard avoit osé proposer ton mariage avec ton ami, qu'il appelloit hautement le sien ; & auquel il offroit de faire en cette qualité un établissement convenable.

Ton père avoit rejeté avec mépris cette proposition, & c'étoit là-dessus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez, lui disoit Milord, malgré vos préjugés, qu'il est de tous les hommes le plus digne d'elle & peut-être le plus propre à la rendre heureuse. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes, il les a reçus de la nature, & il y a ajouté tous les talens qui ont dépendu de lui. Il est jeune, grand, bienfait, robuste, adroit; il a de l'éducation, du sens, des mœurs, du courage; il a l'esprit orné, l'âme saine, que lui manque-t-il donc pour mériter votre aveu? la fortune? il l'aura. Le tiers de mon bien suffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud, j'en donnerai, s'il le faut, jusqu'à la moitié. La Noblesse? Vaine prérogative dans un pays où elle est plus nuisible qu'utile. Mais il l'a encore, n'en doutez pas, non point écrite d'encre en de vieux parchemins, mais gravée au fond de son cœur en caractères ineffaçables. En un mot, si vous préférez la raison au préjugé, & si vous aimez mieux votre fille que vos titres, c'est à lui que vous la donnerez.

Là-dessus ton père s'emporta vivement, il traita la proposition d'absurde & de ridicule. Quoi! Milord, dit-il, un homme d'honneur comme vous peut-il seulement penser que le dernier rejetton d'une famille illustre, aille éteindre ou dégrader son nom dans celui d'un Quidam sans asyle, & réduit à vivre d'aumônes? Arrêtez, inter-

rompit Edouard, vous parlez de mon ami, songez que je prends pour moi tous les outrages qui lui sont fait en ma présence, & que les noms injurieux à un homme d'honneur le sont encore plus à celui qui les prononce. De tels Quidams sont plus respectables que tous les Houberaux de l'Europe, & je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune que les hommages de l'estime & les dons de l'amitié. Si le Gendre que je vous propose ne compte point, comme vous, une longue suite d'aïeux toujours incertains, il fera le fondement & l'honneur de sa maison, comme votre premier ancêtre le fut de la vôtre. Vous seriez-vous donc tenu pour déshonoré par l'alliance du chef de votre famille, & ce mépris ne rejailliroit-il pas sur vous-même? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable? Jugeons du passé par le présent; sur deux ou trois Citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes, mille coquins ennoblissent tous les jours leur famille; & que prouvera cette noblesse dont leurs descendans seront si fiers, sinon les vols & l'infamie de leur ancêtre? (*). On voit, je l'avoue, beaucoup de

(*) Les lettres de noblesse sont rares en ce siècle, & même elles y ont été illustrées au moins une fois. Mais quant à la noblesse qui s'acquiert à prix d'argent, & qu'on achete avec des charges, tout ce que j'y vois de plus honorable, est le privilège de n'être pas pandu.

malhonnêtes gens parmi les roturiers ; mais il y a toujours vingt à parier contre un qu'un Gentilhomme descend d'un frippon. Laissons, si vous voulez, l'origine à part, & pesons le mérite & les services. Vous avez porté les armes chez un Prince étranger, son père les a portées gratuitement pour la Patrie. Si vous avez bien servi, vous avez été bien payé, & quelque honneur que vous ayez acquis à la guerre, cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

De quoi s'honore donc, continua Milord Edouard, cette noblesse dont vous êtes si fier ? Que fait-elle pour la gloire de la Patrie ou le bonheur du genre humain ? Mortelle ennemie des loix & de la liberté qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des Pays où elle brille, si ce n'est la force de la tyrannie & l'oppression des peuples ? Osez-vous dans une République vous honorer d'un état destructeur des vertus & de l'humanité ? d'un état où l'on se vante de l'esclavage, & où l'on rougit d'être homme ? Lisez les annales de votre Patrie ; (*) en quoi votre ordre a-t-il bien mérité d'elle ? Quels nobles comptez-vous parmi ses libérateurs ? Les *Furst* ; les *Tell* ; les *Stouffacher* étoient-ils Gentilshommes ? Quelle est donc cette gloire insensée, dont vous faites tant de bruit ? Celle de

(*) Il y a ici beaucoup d'inexactitude. Le pays de Vaud n'a jamais fait partie de la Suisse. C'est une conquête des Bernois, & ses habitans ne sont ni citoyens, ni libres, mais sujets.

Servir un homme, & d'être à charge à l'Etat.

Conçois, ma chère, ce que je souffrois de voir cet honnête-homme nuire ainsi par une aprêté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vouloit servir. En effet, ton père irrité par tant d'invectives piquantes, quoique générales, se mit à les repousser par des personnalités. Il dit nettement à Milord Edouard, que jamais homme de sa condition n'avoit tenu les propos qui venoient de lui échapper. Ne plaidez point inutilement la cause d'autrui, ajouta-t-il d'un ton brusque; tout grand Seigneur que vous êtes, je doute que vous pussiez bien défendre la vôtre sur le sujet en question. Vous demandez ma fille pour votre ami prétendu sans savoir si vous-même seriez bon pour elle; & je connois assez la noblesse d'Angleterre pour avoir sur vos discours une médiocre opinion de la vôtre.

Pardieu! dit Milord, quoique vous pensiez de moi, je serois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cens ans. Si vous connoissez la Noblesse d'Angleterre, vous savez qu'elle est la plus éclairée, la mieux instruite, la plus sage & la plus brave de l'Europe; avec cela, je n'ai pas besoin de chercher si elle est la plus antique; car quand on parle de ce qu'elle est, il n'est pas question de ce qu'elle fut. Nous ne sommes point, il est vrai, les esclaves du Prince, mais ses amis; ni les tyrans du peuple, mais

ses chefs. Garants de la liberté, soutiens de la patrie & appuis du trône, nous formons un invincible équilibre entre le Peuple & le Roi. Notre premier devoir est envers la nation; le second, envers celui qui la gouverne: ce n'est pas sa volonté mais son droit que nous consultons; Ministres suprêmes des loix dans la chambre des Pairs, quelquefois même Législateurs, nous rendons également justice au Peuple & au Roi, & nous ne souffrons point que personne dise, *Dieu & mon épée*, mais seulement, *Dieu & mon droit*.

Voilà, Monsieur, continua-t-il, quelle est cette noblesse respectable, ancienne autant qu'aucune autre, mais plus fière de son mérite que de ses ancêtres, & dont vous parlez sans la connoître. Je ne suis point le dernier en rang dans cet ordre illustre, & crois, malgré vos prétentions, vous valoir à tous égards. J'ai une sœur à marier: elle est noble, jeune, aimable, riche; elle ne cede à Julie que par les qualités que vous comptez pour rien. Si quiconque a senti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ses yeux & son cœur, quel bonheur je me ferois d'accepter avec rien pour mon Beau-frère, celui que je vous propose pour Gendre avec la moitié de mon bien!

Je connus à la réplique de ton père que cette conversation ne faisoit que l'aigrir, & quoique pénétrée d'admiration pour la générosité de Milord Edouard, je sentis qu'un

Homme auffi peu liant que lui n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entreprise. Je me hâtai donc de rentrer avant que les choses allaſſent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien, & l'on ſe ſépara le moment d'après aſſez froidement. Quant à mon père, je trouvai qu'il ſe comportoit très-bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la propoſition; mais voyant que ton père n'y vouloit point entendre, & que la diſpute commençoit à s'animer, il ſe retourna comme de raifon du parti de ſon beau-frère, & en interrompant à propos l'un & l'autre par des diſcours modérés, il les retint tous deux dans des bornes dont ils ſeroient vraisemblablement fortis ſ'ils fuſſent reſtés tête à tête. Après leur départ, il me fit confidence de ce qui venoit de ſe paſſer, & comme je prévis où il en alloit venir, je me hâtai de lui dire que les choſes étant en cet état, il ne convenoit plus que la perſonne en queſtion te vit ſi ſouvent ici, & qu'il ne conviendroit pas même qu'il y viât du tout, ſi ce n'étoit faire une eſpèce d'aſſront à M. d'Orbe dont il étoit l'ami; mais que je le prierois de l'amener plus rarement ainſi que Milord Edouard. C'eſt, ma chère, tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout-à-fait ma porte.

Ce n'eſt pas tout. La criſe où je te vois me force à revenir ſur mes avis précédens. L'affaire de Milord Edouard & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'at-

tendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le secret sur le fonds de la querelle, trop d'indices le décellent pour qu'il puisse rester caché; On soupçonne, on conjecture, on te nomme: le rapport du guet n'est pas si bien étouffé qu'on ne s'en souviene, & tu n'ignores pas qu'aux yeux du public la vérité soupçonnée est bien près de l'évidence. Tout ce que je puis te dire pour ta consolation, c'est qu'en général on approuve ton choix, & qu'on verroit avec plaisir l'union d'un si charmant couple; ce qui me confirme que ton ami s'est bien comporté dans ce pays & n'y est guère moins aimé que toi: mais que fait la voix publique à ton inflexible père? Tous ces bruits lui sont parvenus ou lui vont parvenir, & je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire, si tu ne te hâtes de prévenir sa colère. Tu dois t'attendre de sa part à une explication terrible pour toi-même, & peut-être à pis encore pour ton ami: non que je pense qu'il veuille à son âge se mesurer avec un jeune homme qu'il ne croit pas digne de son épée; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui feroit, s'il le vouloit, mille moyens de lui faire un mauvais parti, & il est à craindre que sa fureur ne lui en inspire la volonté.

Je t'en conjure à genoux, ma douce amie, songe aux dangers qui t'entourent, & dont le risque augmente à chaque instant. Ton bonheur inouï t'a préservée jusqu'à présent au milieu de tous ces dangers, tandis qu'il en

est temps encore mets le sceau de la prudence au mystère de tes amours, & ne pousse pas à bout la fortune; de peur qu'elle n'enveloppe dans tes malheurs celui qui les aura causés. Crois-moi, mon ange, l'avenir est incertain; mille événemens peuvent, avec le temps, offrir des ressources inespérées; mais quant à présent, je te l'ai dit & le répète plus fortement; éloigne ton ami, ou tu es perdue.

L E T T R E L X I I I

D E J U L I E A C L A I R E.

TOut ce que tu avois prévu, ma chère; est arrivé. Hier, une heure après notre retour, mon père entra dans la chambre de ma mère, les yeux étincelans, le visage enflammé; dans un état, en un mot, où je ne l'avois jamais vu. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle ou qu'il alloit la chercher, & ma conscience agitée me fit trembler d'avance.

Il commença par apostropher vivement; mais en général les mères de famille qui appellent indiscrettement chez elle de jeunes gens sans état & sans nom, dont le commerce n'attire que honte & déshonneur à celles qui les écoutent. Ensuite voyant que cela ne suffisoit pas pour arracher quelque réponse d'une femme intimi-

dée, il cita sans ménagement en exemple ce qui s'étoit passé dans notre maison, depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-esprit, un diseur de riens, plus propre à corrompre une fille sage qu'à lui donner aucune bonne instruction. Ma mère, qui vit qu'elle gagneroit peu de chose à se taire, l'arrêta sur ce mot de corruption, & lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite ou dans la réputation de l'honnête-homme dont il parloit, qui put autoriser de pareils soupçons. Je n'ai pas cru, ajouta-t-elle, que l'esprit & le mérite fussent des titres d'exclusion dans la société. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maison si les talens & les mœurs n'en obtiennent pas l'entrée? A des gens fortables, Madame, reprit-il en colère, qui puissent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offensé. Non, dit-elle, mais à des gens de bien qui ne l'offensent point. Apprenez, dit-il, que c'est offenser l'honneur d'une maison que d'oser en solliciter l'alliance sans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela, dit ma mère, une offense, je n'y vois au contraire, qu'un témoignage d'estime. D'ailleurs, je ne sache point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de semblable à votre égard. Il l'a fait, Madame, & fera pis encore si je n'y mets ordre; mais je veillerai, n'en doutez pas, aux soins que vous remplissez si mal.

Alors commença une dangereuse alter-

cation qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles étoient ignorés de mes parens, mais durant laquelle ton indigne cousine eut voulu être à cent pieds sous terre. Imagine-toi la meilleure & la plus abusée des mères, faisant l'éloge de sa coupable fille; & la louant, hélas! de toutes les vertus qu'elle a perdues, dans les termes les plus honorables, ou pour mieux dire les plus humilians. Figure-toi un père irrité, prodigue d'expressions offensantes, & qui dans tout son emportement n'en laisse pas échapper une qui marque le moindre doute sur la sagesse de celle que le remords déchire & que la honte écrase en sa présence. O quel incroyable tourment d'une conscience avilie de se reprocher des crimes que la colère & l'indignation ne pourroient soupçonner! Quel poids accablant & insupportable que celui d'une fausse louange, & d'une estime que le cœur rejette en secret! Je m'en sentoisi tellement oppressée que pour me délivrer d'un si cruel supplice j'étois prête à tout avouer, si mon père m'en eut laissé le temps; mais l'impétuosité de son emportement lui faisoit redire cent fois les mêmes choses, & changer à chaque instant de sujet. Il remarqua ma contenance basse, éperdue, humiliée, indice de mes remords. S'il n'en tira pas la conséquence de ma faute, il en tira celle de mon amour, & pour m'en faire plus de honte, il en outragea l'objet en des termes si odieux & si mé-

prisans, que je ne puis malgré tous mes efforts le laisser poursuivre sans l'interrompre.

Je ne fais, ma chère, où je trouvai tant de hardiesse & quel moment d'égarement me fit oublier ainsi le devoir & la modestie; mais si j'osai sortir un instant d'un silence respectueux, j'en portai, comme tu vas voir, assez rudement la peine. Au nom du Ciel, lui dis-je, daignez vous appaiser, jamais un homme digne de tant d'injures ne sera dangereux pour moi. A l'instant, mon père, qui crut sentir un reproche à travers ces mots & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte, s'élança sur ta pauvre amie: pour la première fois de ma vie, je reçus un soufflet qui ne fut pas le seul, & se livrant à son transport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté, il me maltraita sans ménagement, quoique ma mère se fut jetée entre-deux, m'eut couverte de son corps, & eut reçu quelques-uns des coups qui m'étoient portés. En reculant, pour les éviter, je fis un faux pas, je tombai, & mon visage alla donner contre le pied d'une table qui me fit saigner.

Ici finit le triomphe de la colère & commença celui de la nature. Ma chute, mon sang, mes larmes, celles de ma mère l'émuèrent. Il me releva avec un air d'inquiétude & d'empressement, & m'ayant assise sur une chaise, ils recherchèrent tous deux avec soin, si je n'étois point blessée. Je n'avois qu'une légère contusion au front &

ne faignois que du nés. Cependant, je vis au changement d'air & de voix de mon Père qu'il étoit mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des caresses, la dignité paternelle ne souffroit pas un changement si brusque; mais il revint à ma mère avec de tendres excuses, & je voyois si bien, aux regards qu'il jettoit furtivement sur moi, que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adressée. Non, ma chère, il n'y a point de confusion si touchante que celle d'un tendre père qui croit s'être mis dans son tort. Le cœur d'un père sent qu'il est fait pour pardonner, & non pour avoir besoin de pardon.

Il étoit l'heure du souper; on le fit retarder pour me donner le temps de me remettre, & mon père ne voulant pas que les domestiques fussent témoins de mon désordre m'alla chercher lui-même un verre d'eau, tandis que ma mère me baignoit le visage. Hélas, cette pauvre maman! Déjà languissante & valétudinaire, elle se seroit bien passée d'une pareille scène, & n'avoit guère moins besoin de secours que moi.

A table, il ne me parla point; mais ce silence étoit de honte & non de dédain; il affectoit de trouver bon chaque plat pour dire à ma mère de m'en servir, & ce qui me toucha le plus sensiblement, fut de m'apercevoir qu'il cherchoit les occasions de nommer sa fille, & non pas Julie comme à l'ordinaire.

Après le souper, l'air se trouva si froid que ma mère fit faire du feu dans sa chambre. Elle s'assit à l'un des coins de la cheminée & mon père à l'autre. J'allois prendre une chaise pour me placer entr'eux, quand m'arrêtant par ma robe & me tirant à lui sans rien dire, il m'assit sur ses genoux. Tout cela se fit si promptement, & par une sorte de mouvement si involontaire, qu'il en eut une espèce de repentir le moment d'après. Cependant j'étois sur ses genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, & ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il falloit me tenir embrassée dans cette gênante attitude. Tout cela se faisoit en silence; mais je sentoisi de temps en temps ses bras se presser contre mes flancs avec un soupir assez mal étouffé. Je ne fais quelle mauvaise honte empêchoit ses bras paternels de se livrer à ces douces étreintes; une certaine gravité qu'on n'osoit quitter; une certaine confusion qu'on n'osoit vaincre mettoient entre un père & sa fille ce charmant embarras que la pudeur & l'amour donnent aux amans; tandis qu'une tendre mère transportée d'aïse, dévoroit en secret un si doux spectacle. Je voyois, je sentoisi tout cela, mon ange, & ne pus tenir plus long-temps à l'attendrissement qui me gagnoit. Je feignois de glisser; je jettai pour me retenir un bras au cou de mon père, je penchai mon visage sur son visage vénérable, & dans un instant il fut couvert de

Baisers & inondé de mes larmes. Je sentis à celles qui lui couloient des yeux, qu'il étoit lui-même foulagé d'une grande peine; ma mère vint partager nos transports. Douce & paisible, innocence tu manques seule à mon cœur pour faire de cette scène de la nature le plus délicieux moment de ma vie!

Ce matin, la lassitude & le ressentiment de ma châte m'ayant retenue au lit un peu tard, mon père est entré dans ma chambre avant que je fusse levée; il s'est assis à côté de mon lit en s'informant tendrement de ma santé; il a pris une de mes mains dans les siennes; il s'est abaissé jusqu'à la baiser plusieurs fois en m'appellant sa chère fille, & me témoignant du regret de son emportement. Pour moi, je lui ai dit, & je le pense, que je serois trop heureuse d'être battue tous les jours au même prix; & qu'il n'y a point de traitement si rude qu'une seule de ses careilles n'efface au fond de mon cœur.

Après cela prenant un ton plus grave; il m'a remise sur le sujet d'hier & ma signifié sa volonté en termes honnêtes, mais précis. Vous savez, m'a-t-il dit, à qui je vous destine, je vous l'ai déclaré dès mon arrivée, & ne changerai jamais d'intention sur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé Milord Edouard, quoique je ne lui dispute point le mérite que tout le monde lui trouve, je ne fais s'il a conçu de lui-même le ridicule espoir de s'allier à moi, ou si quelqu'un a pu le lui inspirer; mais

quand je n'aurois personne en vue & qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre, foyez sûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends de le voir & de lui parler de votre vie, & cela, autant pour la sûreté de la sienne que pour votre honneur. Quoique je me sois toujours senti peu d'inclination pour lui, je le hais surtout à présent pour les excès qu'il m'a fait commettre, & ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots, il est sorti sans attendre ma réponse, & presque avec le même air de sévérité qu'il venoit de se rapprocher. Ah, ma Cousine, quels monstres d'enfer sont ces préjugés, qui dépravent les meilleurs cœurs, & font taire à chaque instant la nature ?

Voilà, ma Claire, comment s'est passée l'explication que tu avois prévue & dont je n'ai pu comprendre la cause jusqu'à ce que ta Lettre me l'ait apprise. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'est faite en moi, mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me semble que je tourne les yeux avec plus de regret sur l'heureux temps où je vivois tranquille & contente au sein de ma famille, & que je sens augmenter le sentiment de ma faute, avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. Dis, cruelle ! dis-le moi si tu l'oses, le temps de l'amour seroit-il passé, & faut-il ne se plus revoir ? Ah, sens-tu bien tout ce qu'il y a de sombre & d'horrible

d'horrible dans cette funeste idée? Cependant l'ordre de mon père est précis, le danger de mon amant est certain! Sais-tu ce qui résulte en moi de tant de mouvemens opposés qui s'entre-détruisent? Une sorte de stupidité qui me rend l'ame presque insensible, & ne me laisse l'usage ni des passions ni de la raison. Le moment est critique, tu me l'as dit & je le sens; cependant, je ne fus jamais moins en état de me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime: je suis prête à m'évanouir à chaque ligne & n'en saurois tracer deux de suite. Il ne me reste que toi, ma douce amie, daigne penser, parler, agir pour moi; je remets mon sort en tes mains; quelque parti que tu prennes je confirme d'avance tout ce que tu feras; je confie à ton amitié ce pouvoir funeste que l'amour m'a vendu si cher. Sépare moi pour jamais de moi-même; donne-moi la mort s'il faut que je meure, mais ne me force pas à me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange! ma protectrice! quel horrible emploi je te laisse! Auras-tu le courage de l'exercer? sauras-tu bien en adoucir la barbarie? Hélas! ce n'est pas mon cœur seul qu'il faut déchirer. Claire tu le fais, tu le fais comment je suis aimée! Je n'ai pas même la consolation d'être la plus à plaindre. De grace! fais parler mon cœur par ta bouche;

pénètre le tien de la tendre commifération de l'amour ; console un infortuné ! Dis - lui cent fois..... Ah , dis - lui..... Ne crois - tu pas , chère amie , que malgré tous les préjugés , tous les obstacles , tous les revers , le Ciel nous a fait l'un pour l'autre ? Oui , oui , j'en fuis sûre ; il nous deftine à être unis. Il m'est impoffible de perdre cette idée ; il m'est impoffible de renoncer à l'efpoir qui la fuit. Dis - lui qu'il fe garde lui-même du découragement & du défefpoir. Ne t'amufe point à lui demander en mon nom amour & fidélité ; encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'affurance n'en eft-telle pas au fond de nos ames ? Ne fentons-nous pas qu'elles font indivifibles , & que nous n'en avons plus qu'une à nous deux ? Dis - lui donc feulement qu'il efpère ; & que fi le fort nous pourfuit , il fe fie au moins à l'amour : car je le fens , ma Coufine , il guérira de manière ou d'autre les maux qu'il nous caufe , & quoi que le Ciel ordonne de nous , nous ne vivrons pas long-temps féparés.

P. S. Après ma Lettre écrite , j'ai paflé dans la chambre de ma mère , & je m'y fuis trouvée fi mal que je fuis obligée de venir me remettre dans mon lit. Je m'apperçois même..... je crains..... ah , ma chère ! je crains bien que ma chute d'hier n'ait quelque fuite plus funefte que je

n'avois pensé. Ainsi tout est fini pour moi ; toutes mes espérances m'abandonnent en même-temps.

L E T T R E L X I V

DE CLAIRE A M. D'ORBE.

M On père m'a rapporté ce matin l'entretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaisir que tout s'achemine à ce qu'il vous plaît d'appeller votre bonheur. J'espère, vous le savez, d'y trouver aussi le mien ; l'estime & l'amitié vous sont acquises, & tout ce que mon cœur peut nourrir de sentimens plus tendres est encore à vous. Mais ne vous y trompez pas ; je suis en femme une espèce de monstre, & je ne fais par quelle bizarrerie de la nature l'amitié l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chère que vous, vous n'en faites que rire, & cependant rien n'est plus vrai. Julie le sent si bien qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même, & que tandis que vous paroissez content, elle trouve toujours que je ne vous aime pas assez. Il y a plus, & je m'attache tellement à tout ce qui lui est cher, que son amant & vous, êtes à peu près dans mon cœur en même degré, quoi-

que de différentes manières. Je n'ai pour lui que de l'amitié, mais elle est plus vive; je crois sentir un peu d'amour pour vous, mais il est plus posé. Quoique tout cela put paroître assez équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux, je ne pense pas que la vôtre en soit fort altérée.

Que les pauvres enfans en sont loin, de cette douce tranquillité dont nous osons jouir; & que notre contentement a mauvaise grace tandis que nos amis sont au désespoir! C'en est fait, il faut qu'ils se quittent; voici l'instant peut-être, de leur éternelle séparation, & la tristesse que nous leur reprochâmes le jour du concert étoit peut-être un pressentiment qu'ils se voyoient pour la dernière fois. Cependant, votre ami ne fait rien de son infortune: dans la sécurité de son cœur il jouit encore du bonheur qu'il a perdu; au moment du désespoir il goûte en idée une ombre de félicité; & comme celui qu'enlève un trépas imprévu, le malheureux songe à vivre & ne voit pas la mort qui va le saisir. Hélas! c'est de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible! O divine amitié! seule idole de mon cœur! viens l'animer de ta sainte cruauté. Donne-moi le courage d'être barbare, & de te servir dignement dans un si douloureux devoir.

Je compte sur vous en cette occasion, & j'y compterois même quand vous m'aimez

riez moins ; car je connois votre ame : je fais qu'elle n'a pas besoin du zele de l'amour, où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée. Gardez-vous, au surplus, de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laisse libre, & j'irai passer l'après-midi chez Julie ; tâchez de trouver Milord Edouard, & de venir seul avec lui m'attendre à huit heures, afin de convenir ensemble de ce qu'il faudra faire pour résoudre au départ de cet infortuné, & prévenir son désespoir.

J'espère beaucoup de son courage & de nos soins. J'espère encore plus de son amour. La volonté de Julie, le danger que courent sa vie & son honneur, sont des motifs auxquels il ne résistera pas. Quoiqu'il en soit, je vous déclare qu'il ne sera point question de nôce entre nous, que Julie ne soit tranquille, & que jamais les larmes de mon amie n'arroseront le nœud qui doit nous unir. Ainsi, Monsieur, s'il est vrai que vous m'aimiez, votre intérêt s'accorde en cette occasion avec votre générosité ; & ce n'est pas tellement ici l'affaire d'autrui, que ce ne soit aussi la vôtre.



L E T T R E L X V

D E C L A I R E A J U L I E .

Tout est fait ; & malgré ses imprudences ; ma Julie est en sûreté. Les secrets de ton cœur sont ensevelis dans l'ombre du mystère ; tu es encore au sein de ta famille & de ton pays , chérie , honorée , jouissant d'une réputation sans tache , & d'une estime universelle. Considère en frémissant les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir en faisant trop ou trop peu. Apprends à ne vouloir plus concilier des sentimens incompatibles , & benis le Ciel , trop aveugle amante ou fille trop craintive , d'un bonheur qui n'étoit réservé qu'à toi.

Je voulois éviter à ton triste cœur le détail de ce départ si cruel & si nécessaire. Tu l'as voulu , je l'ai promis , je tiendrai parole avec cette même franchise qui nous est commune , & qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi. Lis donc , chère & déplorable amie ; lis puisqu'il le faut ; mais prend courage & tiens-toi ferme.

Toutes les mesures que j'avois prises & dont je te rendis compte hier ont été suivies de point en point. En rentrant chez moi , j'y trouvai M. d'Orbe & Milord Edouard.

Je commençai par déclarer au dernier ce que nous savions de son héroïque générosité, & lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Ensuite, je leur exposai les puissantes raisons que nous avions d'éloigner promptement son ami, & les difficultés que je prévoyois à l'y résoudre. Milord sentit parfaitement tout cela & montra beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit son zele inconsidéré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de son ami, & de saisir un moment de consentement pour prévenir de nouvelles irrésolutions & l'arracher au continuel danger du séjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire à son insu les préparatifs convenables, mais Milord regardant cette affaire comme la sienne, vouloit en prendre le soin. Il me promit que sa chaise seroit prête ce matin à onze heures, ajoutant qu'il l'accompagneroit aussi loin qu'il seroit nécessaire, & proposa de l'emmener d'abord sous un autre prétexte pour le déterminer plus à loisir. Cet expédient ne me parut pas assez franc pour nous & pour notre ami, & je ne voulus pas, non plus, l'exposer loin de nous au premier effet d'un désespoir qui pouvoit plus aisément échapper aux yeux de Milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raison, la proposition qu'il fit de lui parler lui-même & d'obtenir son consentement. Je prévoyois que

cette négociation seroit délicate , & je n'en
voulus charger que moi seule ; car je con-
nois plus sûrement les endroits sensibles de
son cœur ; & je fais qu'il règne toujours en-
tre hommes une sécheresse , qu'une femme
fait mieux adoucir. Cependant , je conçus
que les soins de Milord ne nous seroient
pas inutiles pour préparer les choses. Je vis
tout l'effet que pouvoient produire sur un
cœur vertueux les discours d'un homme sen-
sible qui croit n'être qu'un philosophe , &
quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit
donner aux raisonnemens d'un sage.

J'engageai donc Milord Edouard à passer
avec lui la soirée , & sans rien dire qui eut
un rapport direct à sa situation , de disposer
insensiblement son ame à la fermeté stoïque ;
Vous qui savez si bien votre Epictete , lui
dis-je , voici le cas ou jamais de l'employer
utilement. Distinguez avec soin les biens
apparens des biens réels ; ceux qui sont en
nous de ceux qui sont hors de nous. Dans
un moment où l'épreuve se prépare au de-
hors , prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de
mal de soi-même , & que le sage se
portant par-tout avec lui , porte aussi par-
tout son bonheur. Je compris à sa réponse
que cette légère ironie , qui ne pouvoit le
fâcher , suffisoit pour exciter son zele , &
qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain
ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que
j'avois prétendu : car quoiqu'au fonds je ne

fasse pas grand cas , non plus que toi , de toute cette philosophie parlée ; je suis persuadée qu'un honnête-homme a toujours quelque honte de changer de maximes du soir au matin , & de se dédire en son cœur dès le lendemain de tout ce que sa raison lui dictoit la veille.

M. d'Orbe vouloit être aussi de la partie ; & passer la soirée avec eux , mais je le priai de n'en rien faire ; il n'auroit fait que s'ennuyer ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prends à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'est point du vol des deux autres. Ce parler mâle des âmes fortes , qui leur donne un idiôme si particulier , est une langue dont il n'a pas la Grammaire. En les quittant , je songeai au punch , & craignant les confidences anticipées , j'en glissai un mot en riant à Milord. Rassurez-vous , me dit-il , je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger ; mais je ne m'en suis jamais fait l'esclave : il s'agit ici de l'honneur de Julie , du destin , peut-être de la vie d'un homme & de mon ami. Je boirai du punch selon ma coutume , de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation ; mais ce punch sera de la limonade , & comme il s'abstient d'en boire , il ne s'en appercevra point. Ne trouves-tu pas , ma chère , qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions ?

J'ai passé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaisirs innocens de notre première jeunesse ; la douceur d'une ancienne familiarité, la société plus reserrée encore depuis une année entre lui & moi, par la difficulté qu'il avoit de te voir ; tout portoit dans mon ame l'amertume de cette séparation. Je sentoie que j'allois perdre, avec la moitié de toi-même, une partie de ma propre existence. Je comptois les heures avec inquiétude, & voyant poindre le jour, je n'ai pas vu naître sans effroi celui qui devoit décider de ton sort. J'ai passé la matinée à méditer mes discours, & à réfléchir sur l'impression qu'ils pouvoient faire. Enfin, l'heure est venue & j'ai vu entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet, & m'a demandé précipitamment de tes nouvelles ; car dès le lendemain de ta scène avec ton père, il avoit su que tu étois malade, & Milord Edouard lui avoit confirmé hier que tu n'étois pas sorti de ton lit. Pour éviter là-dessus les détails, je lui ai dit aussi-tôt que je t'avois laissée mieux hier au soir, & j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage par le retour de Hanz que je venois de t'envoyer. Ma précaution n'a servi de rien, il m'a fait cent questions sur ton état, & comme elles m'éloignoient de mon objet, j'ai fait des réponses succinctes, & me suis mise à le questionner à mon tour.

J'ai commencé par fonder la situation de son esprit je l'ai trouvé grave, méthodique, & prêt à peser le sentiment au poids de la raison. Grâce au Ciel, ai-je dit en moi-même, voilà mon sage bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer par degrés les tristes nouvelles, la connoissance que j'ai de son imagination fougueuse, qui sur un mot porte tout à l'extrême, m'a déterminée à suivre une route contraire, & j'ai mieux aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adoucissements, que de multiplier inutilement ses douleurs & les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus sérieux & le regardant fixement : mon ami, lui ai-je dit, connoissez-vous les bornes du courage & de la vertu dans une ame forte, & croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime soit un effort au-dessus de l'humanité ? A l'instant il s'est levé comme un furieux, puis frappant des mains & les portant à son front ainsi jointes, je vous entends, s'est-il écrié, Julie est morte. Julie est morte ! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait frémir : Je le sens à vos soins trompeurs, à vos vains ménagemens, qui ne font que rendre ma mort plus lente & plus cruelle.

Quoiqu'effrayée d'un mouvement si subit, j'en ai bientôt deviné la cause, & j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta

maladie, les moralités de Milord Edouard ; le rendez-vous de ce matin, ses questions éludées, celles que je venois de lui faire, l'avoient pu jeter dans de fausses allarmes. Je voyois bien aussi quel parti je pouvois tirer de son erreur en l'y laissant quelques instans : mais je n'ai pu me résoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime est si affreuse, qu'il n'y en a point qui ne soit douce à lui substituer, & je me suis hâtée de profiter de cet avantage. Peut-être ne la verrez-vous plus, lui ai-je dit ; mais elle vit & vous aime. Ah ! si Julie étoit morte, Claire auroit-elle quelque chose à vous dire ? Rendez grace au Ciel qui sauve à votre infortune des maux dont il pourroit vous accabler. Il étoit si étonné, si faisi, si égaré, qu'après l'avoit fait rasseoir, j'ai eu le temps de lui détailler par ordre tout ce qu'il falloit qu'il fut, & j'ai fait valoir de mon mieux les procédés de Milord Edouard ; afin de faire dans son cœur honnête quelque diversion à la douleur, par le charme de la reconnoissance.

Voilà, mon cher, ai-je poursuivi, l'état actuel des choses. Julie est au bord de l'abyme, prête à s'y voir accabler du déshonneur public, de l'indignation de sa famille, des violences d'un père emporté, & de son propre désespoir. Le danger augmente incessamment : de la main de son père ou de la sienne, le poignard à cha-

que instant de sa vie, est à deux doigts de son cœur. Il reste un seul moyen de prévenir tous ces maux, & ce moyen dépend de vous seul. Le sort de votre amante est entre vos mains. Voyez si vous avez le courage de la sauver en vous éloignant d'elle, puisqu'aussi-bien il ne lui est plus permis de vous voir, ou si vous aimez mieux être l'auteur & le témoin de sa perte & de son opprobre. Après avoir tout fait pour vous, elle va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Est-il étonnant que sa santé succombe à ses peines? Vous êtes inquiet de sa vie: sachez que vous en êtes l'arbitre.

Il m'écoutoit sans m'interrompre; mais si-tôt qu'il a compris de quoi il s'agissoit, j'ai vu disparaître ce geste animé, ce regard furieux, cet air effrayé, mais vif & bouillant, qu'il avoit auparavant. Un voile sombre de tristesse & de consternation a couvert son visage: son œil morne & sa contenance effacée annonçoient l'abattement de son cœur: A peine avoit-il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. Il faut partir, m'a-t-il dit d'un ton qu'une autre auroit cru tranquille. Hé bien, je partirai. N'ai-je pas assez vécu? Non, sans doute, ai-je repris aussitôt; il faut vivre pour celle qui vous aime: avez-vous oublié que ses jours dépendent des vôtres? Il ne falloit donc pas

les séparer a-t-il à l'instant ajouté ; elle l'a pu & le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots, & je cherchois à le ranimer par quelques espérances auxquelles son ame demeuroid fermée ; quand Hanz est entré, & m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joie qu'il en a ressenti, il s'est écrié : Ah, qu'elle vive ! qu'elle soit heureuse..... s'il est possible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux..... & je pars. Ignorez-vous, ai-je dit, qu'il ne lui est plus permis de vous voir. Hélas ! vos adieux sont faits, & vous êtes déjà séparés ! Votre sort fera moins cruel quand vous serez plus loin d'elle ; vous aurez du moins le plaisir de l'avoir mise en sûreté. Fuyez dès ce jour, dès cet instant ; craignez qu'un si grand sacrifice ne soit trop tardif ; tremblez de causer encore sa perte après vous être dévoué pour elle. Quoi ! m'a-t-il dit avec une espèce de fureur, je partirois sans la revoir ? Quoi ? je ne la verrois plus ? Non, non, nous périrons tous deux, s'il le faut ; la mort, je le fais bien, ne lui sera point dure avec moi : Mais je la verrai, quoi qu'il arrive ; je laisserai mon cœur & ma vie à ses pieds, avant de m'arracher à moi-même. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie & la cruauté d'un pareil projet. Mais ce, *quoi je ne la verrai plus !* qui revenoit sans cesse d'un ton plus dou-

loureux , sembloit chercher au moins des consolations pour l'avenir. Pourquoi , lui ai-je dit , vous figurer vos maux pires qu'ils ne sont ? Pourquoi renoncer à des espérances que Julie elle-même n'a pas perdues ? Pensez-vous qu'elle put se séparer ainsi de vous , si elle croyoit que ce fut pour toujours ? Non , mon ami , vous devez connoître son cœur. Vous devez savoir combien elle préfère son amour à sa vie. Je crains , je crains trop (j'ai ajouté ces mots , je te l'avoue ,) qu'elle ne le préfère bientôt à tout. Croyez donc qu'elle espère , puisqu'elle consent à vivre : croyez que les soins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne semble , & qu'elle ne se respecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai tiré ta dernière lettre , & lui montrant les tendres espérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour , j'ai ranimé les siennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes sembloit distiller un baume salutaire sur sa blessure envenimée. J'ai vu ses regards s'adoucir & ses yeux s'humecter ; j'ai vu l'attendrissement succéder par degrés au désespoir ; mais ces derniers mots si touchans , tels que ton cœur les fait dire , *nous ne vivrons pas long-temps séparés* , l'ont fait fondre en larmes. Non Julie , non ma Julie , a-t-il dit en élevant la voix & baissant la lettre , nous ne vivrons pas long-temps sé-

parés, le Ciel unira nos destins sur la terre, ou nos cœurs dans le séjour éternel.

C'étoit-là l'état où je l'avois souhaité. Sa sèche & sombre douleur m'inquiétoit. Je ne l'aurois pas laissé partir dans cette situation d'esprit; mais si-tôt que je l'ai vu pleurer, & que j'ai entendu ton nom chéri sortir de sa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour sa vie; car rien n'est moins tendre que le désespoir. Dans cet instant, il a tiré de l'émotion de son cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu soupçonnois d'être, jurant qu'il mourroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident; je lui ai dit simplement que ton attente avoit encore été trompée, & qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Ainsi, m'a-t-il dit en soupirant, il ne restera sur la terre aucun monument de mon bonheur; il a disparu comme un songe qui n'eut jamais de réalité.

Il me restoit à exécuter la dernière partie de ta commission, & je n'ai pas cru qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il fallut à cela ni préparatif ni mystère. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation sur ce léger sujet pour éluder celle qui pouvoit renaitre sur celui de notre entretien. Je lui ai reproché sa négligence dans le soin de ses affaires. Je lui

Il dit que tu craignois que de long-temps il ne fut plus soigneux, & qu'en attendant qu'il le devint, tu lui ordonnois de se conserver pour toi, de pourvoir mieux à ses besoins, & de se charger à cet effet du léger supplément que j'avois à lui remettre de ta part. Il n'a ni paru humilié de cette proposition, ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit simplement que tu savois bien que rien ne lui venoit de toi, qu'il ne reçut avec transports; mais que ta précaution étoit superflue, & qu'une petite maison qu'il venoit de vendre à Grandson, reste de son chétif patrimoine, lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit possédé de sa vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talens dont je puis tirer par-tout des ressources. Je serai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diversion à mes maux, & depuis que j'ai vu de plus près l'usage que Julie fait de son superflu, je le regarde comme le trésor sacré de la veuve & de l'orphelin, dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappelé son voyage du Valais, ta Lettre & la précision de tes ordres. Les mêmes raisons subsistent..... Les mêmes! a-t-il interrompu d'un ton d'indignation. La peine de mon refus étoit de ne la plus voir: qu'elle me laisse donc rester, & j'accepte. Si j'obéis, pourquoi me punit-elle? Si je refuse, que me fera-t-elle?

de pis?..... Les mêmes! répétoit-il avec impatience. Notre union commençoit; elle est prête à finir; peut-être vais-je pour jamais me séparer d'elle; il n'y a plus rien de commun entr'elle & moi; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel serrement de cœur, que j'ai tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant de peine à le tirer. Vous êtes un enfant; ai-je affectée de lui dire d'un air riant; vous avez encore besoin d'un tuteur & je veux être le vôtre. Je vais garder ceci, & pour en disposer à propos dans le commerce que nous allons avoir ensemble, je veux être instruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainsi ses idées funestes par celle d'une correspondance familière continuée entre nous, & cette ame simple qui ne cherche pour ainsi dire qu'à s'accrocher à ce qui l'environne, a pris aisément le change. Nous nous sommes ensuite ajustés pour les adresses de Lettres, & comme ces mesures ne pouvoient que lui être agréables, j'en ai prolongé le détail jusqu'à l'arrivée de M. d'Orbe, qui m'a fait signe que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agissoit; il a instamment demandé à t'écrire, mais je me suis gardée de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendrissement lui relâcheroit trop le cœur;

& qu'à peine feroit-il au milieu de sa lettre, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire partir. Tous les délais sont dangereux, lui ai-je dit; hâtez-vous d'arriver à la première station d'où vous pourrez lui écrire à votre aise. En disant cela, j'ai fait signe à M. d'Orbe; je me suis avancée, & le cœur gros de sanglots, j'ai collé mon visage sur le sien; je n'ai plus su ce qu'il devenoit; les larmes m'offusquoient la vue, ma tête commençoit à se perdre, & il étoit temps que mon rôle finit.

Un moment après je les ai entendu descendre précipitamment. Je suis sortie sur le paillier pour les suivre des yeux: Ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'insensé se jeter à genoux au milieu de l'escalier, en baiser mille fois les marches, & d'Orbe pouvoir à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il pressoit de son corps, de la tête & des bras en poussant de longs gémissemens. J'ai senti les miens prêts d'éclater malgré moi, & je suis brusquement rentrée, de peur de donner une scène à toute la maison.

A quelques instans delà, M. d'Orbe est revenu tenant son mouchoir sur ses yeux. C'en est fait, m'a-t-il dit, ils sont en route: En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaise à sa porte; Milord Edouard l'y attendoit aussi; il a couru au-devant de lui & le serrant contre sa poitrine: *Viens;*

homme infortuné, lui a-t-il dit d'un ton pénétré, viens verser tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu sentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu sur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi. A l'instant, il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaise, & ils sont partis en se tenant étroitement embrassés.

Fin de la première Partie.

Rowland T. Ho...
LETTRES

DE

DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE

AU PIED DES ALPES,

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

*Seconde Édition originale, revue & corrigée
par l'Éditeur.*

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez MARC-MICHEL REY.

M. DCC. LXX.





LETTRES

DE

DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES.

SECONDE PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE

A JULIE.


 J'ai pris & quitté cent fois la plume ; j'hésite dès le premier mot ; je ne fais quel ton je dois prendre ; je ne fais par où commencer, & c'est à Julie que je veux écrire ! Ah, malheureux ! que suis-je devenu ? Il n'est donc plus ce temps où mille sentimens délicieux couloient de ma plume comme un intarissable torrent ! Ces doux momens de

A.ij

confiance & d'épanchement sont passés : nous ne sommes plus l'un à l'autre , nous ne sommes plus les mêmes , & je ne fais plus à qui j'écris. Daignerez-vous recevoir mes Lettres ? vos yeux daigneront-ils les parcourir ? les trouverez-vous assez réservées , assez circonspectes ? Oserois-je y garder encore une ancienne familiarité ? Oserois-je y parler d'un amour éteint ou méprisé , & ne suis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis ? Quelle différence , ô Ciel , de ces jours si charmans & si doux à mon effroyable misère ! Hélas ! je commençois d'exister & je suis tombé dans l'anéantissement ; l'espoir de vivre animoit mon cœur ; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort , & trois ans d'intervalle ont fermé le cercle fortuné de mes jours. Ah , que ne les ai-je terminés avant de me survivre à moi-même ! Que n'ai-je suivi mes pressentimens après ces rapides instans de délices ; où je ne voyois plus rien dans la vie qui fut digne de la prolonger ! Sans doute , il falloit la borner à ces trois ans , ou les ôter de sa durée ; il valoit mieux ne jamais goûter la félicité , que la goûter & la perdre. Si j'avois franchi ce fatal intervalle , si j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre ame , je jouirois de ma raison , je remplirois les devoirs d'un homme , & sermerois peut-être de quelques vertus mon insipide carrière. Un moment d'erreur a tout changé. Mon œil osa contempler ce qui

ne falloit point voir. Cette vue a produit enfin son effet inévitable. Après m'être égaré par degrés, je ne suis plus qu'un furieux dont le sens est aliéné, un lâche esclave sans force & sans courage, qui va traînant dans l'ignominie sa chaîne & son désespoir.

Vains rêves d'un esprit qui s'égaré! Desirs faux & trompeurs, désavoués à l'instant par le cœur qui les a formés! Que sert d'imaginer à des maux réels de chimériques remèdes qu'on rejetteroit quand ils nous seroient offerts? Ah! qui jamais connoitra l'amour, l'aura vue & pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité possible que je voulusse acheter au prix de mes premiers feux? Non, non, que le Ciel garde ses bienfaits & me laisse, avec ma misère, le souvenir de mon bonheur passé. J'aime mieux les plaisirs qui sont dans ma mémoire, & les regrets qui déchirent mon ame, que d'être à jamais heureux sans ma Julie. Viens, image adorée, remplir un cœur qui ne vit que par toi: suis-moi dans mon exil, consoles-moi dans mes peines, ranime & soutiens mon espérance éteinte. Toujours ce cœur infortuné sera ton sanctuaire inviolable, d'où le sort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je suis mort au bonheur, je ne le suis point à l'amour qui m'en rend digne. Cet amour est invincible comme le charme qui l'a fait naître. Il est fondé sur la base inébranlable du mérite & des vertus; il ne peut périr.

dans une âme immortelle ; il n'a plus besoin de l'appui de l'espérance , & le passé lui donne des forces pour un avenir éternel.

Mais toi , Julie , ô toi , qui fus aimer une fois ! comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre ? Comment ce feu sacré s'est-il éteint dans ton âme pure ? Comment as-tu perdu le goût de ses plaisirs célestes que toi seule étoit capable de sentir & de rendre ? Tu me chasses sans pitié ; tu me bannis avec opprobre ; tu me livres à mon désespoir , & tu ne vois pas dans l'erreur qui t'égare ; qu'en me rendant misérable tu rôttes le bonheur de tes jours. Ah , Julie ! crois-moi : tu chercheras vainement un autre cœur ami du tien ! Mille t'adoreront , sans doute ; le mien seul te savoit aimer.

Réponds-moi maintenant , Amante abusée ou trompeuse : que sont devenus ces projets formés avec tant de mystère ? Où sont ces vaines espérances dont tu leurras si souvent ma crédule simplicité ? Où est cette union sainte & désirée , doux objet de tant d'ardens soupirs , & dont ta plume & ta touche flattoient mes vœux ? Hélas ! sur la foi de tes promesses j'osois aspirer à ce nom sacré d'époux , & me croyois déjà le plus heureux des hommes. Dis , cruelle ! ne m'abusois-tu que pour rendre enfin ma douleur plus vive & mon humiliation plus profonde ? Ai-je attiré mes malheurs par ma faute ? Ai-je manqué d'obéissance , de docilité , de discrétion ? M'as-tu vu désirer

allez foiblement pour mériter d'être éconduit , ou préférer mes fougueux desirs à tes volontés suprêmes ? J'ai tout fait pour te plaire & tu m'abandonnes ! Tu te charges de mon bonheur , & tu m'as perdu ! Ingrate , rends-moi compte du dépôt que je t'ai confié : rends-moi compte de moi-même après avoir égaré mon cœur dans cette suprême félicité que tu m'as montrée & que tu m'enlèves. Anges du Ciel ! j'eusse méprisé votre sort. J'eusse été le plus heureux des êtres..... Hélas ! je ne suis plus rien , un instant m'a tout ôté. J'ai passé sans intervalle du comble des plaisirs aux regrets éternels : je touche encore au bonheur qui m'échappe..... j'y touche encore & le perds pour jamais !..... Ah ! si je le pouvois croire ! si les restes d'une espérance vaine ne soutenoient..... O rochers de Meillerie que mon œil égaré mesurait tant de fois , que ne servîtes-vous mon désespoir ! J'aurois moins regretté la vie , quand je n'en avois pas senti le prix.

L E T T R E I I.

DE MILORD EDOUARD A CLAIRE.

Nous arrivons à Besançon , & mon premier soin est de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'est fait sinon paisiblement , du moins sans accident , & votre

ami est aussi sain de corps qu'on peut l'être avec un cœur aussi malade. Il voudroit même affecter à l'extérieur une sorte de tranquillité. Il a honte de son état, & se contraint beaucoup devant moi; mais tout décele ses secrètes agitations, & si je feins de m'y tromper, c'est pour le laisser aux prises avec lui-même; & occuper ainsi une partie des forces de son ame à réprimer l'effet de l'autre.

Il fut fort abattu la première journée; je la fis courte voyant que la vitesse de notre marche irritoit sa douleur. Il ne me parla point, ni moi à lui; les consolations indifférentes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aisément des paroles; mais la tristesse & le silence sont alors le vrai langage de l'amitié. Je commençai d'appercevoir hier les premières étincelles de la fureur qui va succéder infailliblement à cette léthargie: à la cinée, à peine y avoit-il un quart-d'heure que nous étions arrivés qu'il m'aborda d'un air d'impatience. Que tardons-nous à partir, me dit-il avec un souris amer, pour quoi restons-nous un moment si près d'elle? Le soir il affecta de parler beaucoup, sans dire un mot de Julie. Il recommençoit des questions auxquelles j'avois répondu dix fois. Il voulut savoir si nous étions déjà sur les terres de France, & puis il demanda si nous arriverions bientôt à Vevai. La première chose qu'il fait à chaque station, c'est

de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai sauvé du feu deux ou trois de ces brouillons sur lesquels vous pourrez entrevoir l'état de son ame. Je crois pourtant qu'il est parvenu à écrire une lettre entière.

L'emportement qu'annoncent ces premiers symptomes est facile à prévoir ; mais je ne saurois dire, quel en sera l'effet & le terme ; car cela dépend d'une combinaison du caractère de l'homme, du genre de sa passion, des circonstances qui peuvent naître, de mille choses que nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi, je puis répondre de ses fureurs, mais non pas de son désespoir, & quoiqu'on fasse, tout homme est toujours maître de sa vie.

Je me flatte, cependant, qu'il respectera sa personne & mes soins ; & je compte moins pour cela sur le zèle de l'amitié qui n'y sera pas épargné, que sur le caractère de sa passion & sur celui de sa maîtresse. L'ame ne peut guère s'occuper fortement & long-temps d'un objet, sans contracter des dispositions qui s'y rapportent. L'extrême douceur de Julie doit tempérer l'acreté du feu qu'elle inspire ; & je ne doute pas, non plus, que l'amour d'un homme aussi vif ne lui donne à elle-même un peu plus d'activité qu'elle n'en auroit naturellement sans lui.

J'ose compter aussi sur son cœur ; il est fait pour combattre & vaincre. Un amour

pareil au sien n'est pas tant une foiblesse qu'une force mal employée. Une flamme ardente & malheureuse est capable d'absorber pour un temps, pour toujours peut-être, une partie de ses facultés, mais elle est elle-même une preuve de leur excellence, & du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la sagesse : car la sublime raison ne se soutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes passions, & l'on ne sert dignement la philosophie qu'avec le même feu qu'on sert pour une maîtresse.

Soyez-en sûre, aimable Claire ; je ne m'intéresse pas moins que vous au sort de ce couple infortuné ; non par un sentiment de commiseration qui peut n'être qu'une foiblesse ; mais par la considération de la justice & de l'ordre ; qui veulent que chacun soit placé de la manière la plus avantageuse à lui-même & à la société. Ces deux belles ames sortirent l'un pour l'autre des mains de la nature ; c'est dans une douce union, c'est dans le sein du bonheur que, libres de déployer leurs forces & d'exercer leurs vertus, elles eussent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un insensé préjugé-vienne changer les directions éternelles, & bouleverser l'harmonie des êtres pensans ? Pourquoi la vanité d'un père barbare cache-t-elle ainsi la lumière sous le boisseau, & fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres & bienfaisans nés pour essuyer celles d'autrui ? Le lien con-

jugal n'est-il pas le plus libre ainsi que le plus sacré des engagements ! Oui, toutes les loix qui le gênent sont injustes ; tous les pères qui l'osent former ou rompre sont des tyrans. Ce chaste nœud de la nature n'est soumis ni au pouvoir souverain, ni à l'autorité paternelle, mais à la seule autorité du père commun qui fait commander aux cœurs, & qui leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer. (a)

Que signifie ce sacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion ? La diversité de fortune & d'état s'éclipse & se confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur ; mais celle de caractère & d'humeur demeure, & c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de règle que l'amour, choisit mal ; le père qui n'a de règle que l'opinion, choisit mal encore. Qu'une fille manque de raison, d'expérience, pour juger de la sagesse & des mœurs, un bon père y doit suppléer sans doute. Son droit, son devoir même est de dire ; ma fille, c'est un honnête-homme, ou, c'est un frippon ; c'est un homme de sens, ou, c'est un fou. Voilà les

(a) Il y a des pays où cette convenance des conditions & de la fortune est tellement préférée à celle de la nature & des cœurs, qu'il suffit que la première ne s'y trouve pas, pour empêcher ou rompre les plus heureux mariages, sans égard pour l'honneur perdu des infortunées qui sont tous les jours victimes de ces odieux préjugés. On ne sauroit dire à quel point en France, dans ce pays si galant, les femmes sont tyrannisées par les loix. Faut-il s'étonner qu'elles s'en vengent si cruellement par leurs mœurs ?

convenances dont il doit connoître ; le jugement de toutes les autres appartient à la fille. En criant qu'on troubleroit ainsi l'ordre de la société, ces tyrans le troublent eux-mêmes. Que le rang se règle par le mérite, & l'union des cœurs par leur choix, voilà le véritable ordre social ; ceux qui le régulent par la naissance ou par les richesses sont les vrais perturbateurs de cet ordre ; ce sont ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

Il est donc de la justice universelle que ces abus soient redressés ; il est du devoir de l'homme de s'opposer à la violence, de concourir à l'ordre, & s'il m'étoit possible d'unir ces deux amans en dépit d'un vieillard sans raison, ne doutez pas que je n'achevasse en cela l'ouvrage du ciel, sans m'embarasser de l'approbation des hommes.

Vous êtes plus heureuse, aimable Claire ; vous avez un père qui ne prétend point savoir mieux que vous en quoi consiste votre bonheur. Ce n'est, peut-être, ni par de grandes vues de sagesse, ni par une tendresse excessive qu'il vous rend ainsi maîtresse de votre sort ; mais qu'importe la cause, si l'effet est le même, & si, dans la liberté qu'il vous laisse, l'indolence lui tient lieu de raison ? Loin d'abuser de cette liberté, le choix que vous avez fait à vingt ans auroit l'approbation du plus sage père. Votre cœur, absorbé par une amitié qui n'eut jamais d'égale ; a gardé peu de place aux feux de l'amour.

Vous leur substituez tout ce qui peut y suppléer dans le mariage : moins amante qu'amie , si vous n'êtes la plus tendre épouse , vous serez la plus vertueuse ; & cette union qu'a formé la sagesse doit croître avec l'âge & durer autant qu'elle. L'impulsion du cœur est plus aveugle , mais elle est plus invincible : c'est le moyen de se perdre que de se mettre dans la nécessité de lui résister. Heureux ceux que l'amour assortit comme auroit fait la raison , & qui n'ont point d'obstacle à vaincre & de préjugés à combattre ! Tels seroient nos deux amans sans l'injuste résistance d'un père entêté. Tels malgré lui pourroient-ils être encore , si l'un des deux étoit bien conseillé.

L'exemple de Julie & le vôtre montrent également que c'est aux Époux seuls à juger s'ils se conviennent. Si l'amour ne règne pas , la raison choisira seule ; c'est le cas où vous êtes ; si l'amour règne , le cœur a déjà choisi ; c'est celui de Julie. Telle est la loi sacrée de la nature qu'il n'est pas permis à l'homme d'enfreindre , qu'il n'enfreint jamais impunément , & que la considération des états & des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

Quoique l'hiver s'avance & que j'aie à me rendre à Rome , je ne quitterai point l'ami que j'ai sous ma garde , que je ne voie son ame dans un état de consistance.

sur lequel je puisse compter. C'est un dépôt qui m'est cher par son prix, & parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il soit heureux, je tâcherai de faire au moins qu'il soit sage, & qu'il porte en homme les maux de l'humanité. J'ai résolu de passer ici une quinzaine de jours avec lui; durant lesquels j'espère que nous recevrons des nouvelles de Julie & des vôtres, & que vous m'aidez toutes deux à mettre quelque appareil sur les blessures de ce cœur malade, qui ne peut encore écouter la raison que par l'organe du sentiment.

Je joins ici une lettre pour votre amie: ne la confiez, je vous prie, à aucun commissionnaire, mais remettez-la vous-même.

F R A G M E N S

Jointe à la lettre précédente.

I.

Pourquoi n'ai-je pu vous voir avant mon départ? Vous avez craint que je n'expirasse en vous quittant? cœur pirovable! rassurez-vous. Je me porte bien..... je ne souffre pas..... je vis encore..... je pense à vous..... je pense au temps où je vous fus cher..... j'ai le cœur un peu serré..... la voiture m'étourdit..... je me trouve abattu..... je ne pourrai long-temps

vous écrire aujourd'hui. Demain, peut-être aurai-je plus de force..... ou n'en aurois-je plus besoin....

2.

Où m'entraînent ces chevaux avec tant de vitesse? Où me conduit avec tant de zèle cet homme qui se dit mon ami? Est-ce loin de toi, Julie? Est-ce par ton ordre? Est-ce en des lieux où tu n'es pas?..... Ah, fille insensée!..... je mesure des yeux le chemin que je parcours si rapidement. D'où viens-je? où vais-je? & pourquoi tant de diligence? Avez-vous peur, cruels, que je ne coure pas assez-tôt à ma perte? O amitié! ô amour! est-ce-là votre accord? sont-ce-là vos bienfaits?.....

3.

As-tu bien consulté ton cœur, en me chassant avec tant de violence? As-tu pu, dis, Julie, as-tu pu renoncer pour jamais... Non, non, ce tendre cœur m'aime; je le fais bien. Malgré le sort, malgré lui-même, il m'aimera jusqu'au tombeau..... Je le vois, tu t'es laissé suggérer (b) :..... quel repentir éternel tu te prépares!..... hélas! il sera trop tard..... quoi, tu pourrais oublier..... quoi, je t'aurois mal connue!..... Ah, songe à toi, songe à moi! songe à..... écoute, il en est temps encore..... tu m'as

(b) La suite montre que ces soupçons tomboient sur Milord Edouard, & que Claire les a pris pour elle.

chassé avec barbarie. Je suis plus vite que le vent..... Dis un mot, un seul mot, & je reviens plus prompt que l'éclair. Dis un mot, & pour jamais nous sommes unis. Nous devons l'être;..... nous le serons..... Ah! l'air emporte mes plaintes!..... & cependant je suis; je vais vivre & mourir loin d'elle!..... vivre loin d'elle!

LETTRE III.

DE MILORD EDOUARD A JULIE.

VOtre Cousine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par satisfaire là-dessus votre empressement, pour lire ensuite posément cette lettre; car je prévois que son sujet demande toute votre attention.

Je connois les hommes: j'ai vécu beaucoup en peu d'années; j'ai acquis une grande expérience à mes dépens, & c'est le chemin des passions qui m'a conduit à la philosophie. Mais de tout ce que j'ai observé jusqu'ici, je n'ai rien vu de si extraordinaire que vous & votre amant. Ce n'est pas que vous ayez ni l'un ni l'autre un caractère marqué dont on puisse au premier coup d'œil assigner les différences; & il se pourroit bien que cet embarras de vous déterminer vous fit prendre pour des ames com-

lunes par un observateur superficiel. Mais c'est cela même qui vous distingue, qu'il est impossible de vous distinguer, & que les traits du modèle commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également dans les vôtres. Ainsi chaque épreuve d'une estampe a ses défauts particuliers qui lui servent de caractère, & s'il en vient une qui soit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la considérer long-temps pour la reconnoître. La première fois que je vis votre amant, je fus frappé d'un sentiment nouveau, qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour, à mesure que la raison l'a justifié. A votre égard, ce fut toute autre chose encore, & ce sentiment fut si vif que je me trompai sur sa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des sexes qui produisoit cette impression, qu'un caractère encore plus marqué de perfection que le cœur sent, même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous seriez sans votre ami; je ne vois pas de même ce qu'il seroit sans vous; beaucoup d'hommes peuvent lui ressembler; mais il n'y a qu'une Julie au monde. Après un tort que je ne me pardonnerai jamais, votre lettre vint m'éclairer sur mes vrais sentimens. Je connus que je n'étois point jaloux ni par conséquent amoureux; je connus que vous étiez trop aimable pour moi; il vous faut les prémices d'une ame, & la mienne ne seroit pas digne de vous.

Dès ce moment je pris pour votre bonheur mutuel un tendre intérêt qui ne s'éteindra point. Croyant lever toutes les difficultés, je fis auprès de votre père une démarche indiscrette dont le mauvais succès n'est qu'une raison de plus pour exciter mon zèle. Daignez m'écouter, & je puis réparer encore tout le mal que je vous ai fait.

Sondez bien votre cœur, ô Julie, & voyez s'il vous est possible d'éteindre le feu dont il est dévoré? Il fut un temps, peut-être, où vous pouviez en arrêter le progrès; mais si Julie pure & chaste a pourtant succombé, comment se relevera-t-elle après sa chute? Comment résistera-t-elle à l'amour vainqueur, & armé de la dangereuse image de tous les plaisirs passés? Jeune amante ne vous en imposez plus, & renoncez à la confiance qui vous a séduite: vous êtes perdue, s'il faut combattre encore: vous serez avilie & vaincue, & le sentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'amour s'est insinué trop avant dans la substance de votre ame pour que vous puissiez jamais l'en chasser; il en renforce & pénètre tous les traits comme une eau forte & corrosive; vous n'en effacerez jamais la profonde impression, sans effacer à la fois tous les sentimens exquis que vous reçûtes de la nature; & quand il ne vous restera plus d'amour, il ne vous restera plus rien d'estimable. Qu'avez-vous donc maintenant à faire, ne pouvant plus chan-

ger l'état de votre cœur ? Une seule chose, Julie, c'est de le rendre légitime. Je vais vous proposer pour cela l'unique moyen qu'il vous reste ; profitez-en, tandis qu'il est temps encore ; rendez à l'innocence & à la vertu cette sublime raison dont le Ciel vous fit dépositaire, ou craignez d'avilir à jamais le plus précieux de ses dons.

J'ai dans le Duché d'York une terre assez considérable, qui fut long-temps le séjour de mes ancêtres. Le château est ancien, mais bon & commode ; les environs sont solitaires, mais agréables & variés. La rivière d'Ouse qui passe au bout du parc, offre à la fois une perspective charmante à la vue, & un débouché facile aux denrées ; le produit de la terre suffit pour l'honnête entretien du maître & peut doubler sous ses yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cette heureuse contrée. L'habitant paisible y conserve encore les mœurs simples des premiers temps, & l'on y trouve une image du Valais décrit avec des traits si touchans par la plume de votre ami. Cette terre est à vous, Julie, si vous daignez l'habiter avec lui, & c'est-là que vous pourrez accomplir ensemble tous les tendres souhaits par où finit la lettre dont je parle.

Venez, modèle unique des vrais amans ; venez, couple aimable & fidele prendre possession d'un lieu fait pour servir d'asyle à l'amour & à l'innocence. Venez - y ser-

rer, à la face du ciel & des hommes, le nœud qui vous unit. Venez honorer de l'exemple de vos vertus un pays où elles seront adorées, & des gens simples portés à les imiter. Puissiez-vous en ce lieu tranquille goûter à jamais dans les sentimens qui vous unissent le bonheur des ames pures; puisse le Ciel y bénir vos chastes feux d'une famille qui vous ressemble; puissiez-vous y prolonger vos jours dans une honorable vieillesse, & les terminer enfin paisiblement dans les bras de vos enfans; puissent nos neveux en parcourant avec un charme secret ce monument de la félicité conjugale, dire un jour dans l'attendrissement de leur cœur: *Ce fut ici l'asyle de l'innocence; ce fut ici la demeure des deux amans.*

Votre sort est en vos mains, Julie, pesez attentivement la proposition que je vous fais, & n'en examinez que le fond; car d'ailleurs, je me charge d'assurer d'avance & irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends; je me charge aussi de la sûreté de votre départ, & de veiller avec lui à celle de votre personne jusqu'à votre arrivée. Là vous pourrez aussi-tôt vous marier publiquement sans obstacle; car parmi nous une fille nubile n'a nul besoin du consentement d'autrui pour disposer d'elle-même. Nos sages loix n'abrogent point celles de la nature, & s'il résulte de cet heureux accord quelques inconvéniens, ils sont beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai laissé

à Vevai mon Valet de chambre, homme de confiance, brave, prudent, & d'une fidélité à toute épreuve. Vous pourrez aisément vous concerter avec lui de bouche ou par écrit à l'aide de Regianino, sans que ce dernier sache de quoi il s'agit. Quand il sera temps, nous partirons pour vous aller joindre, & vous ne quitterez la maison paternelle que sous la conduite de votre Epoux.

Je vous laisse à vos réflexions ; mais je le répète, craignez l'erreur des préjugés & la séduction des scrupules qui menent souvent au vice par le chemin de l'honneur. Je prévois ce qui vous arrivera si vous rejetez mes offres. La tyrannie d'un père intraitable vous entraînera dans l'abyme que vous ne connoîtrez qu'après la chute. Votre extrême douceur dégénère quelquefois en timidité ; vous serez sacrifiée à la chimère des conditions. Il faudra contracter un engagement délavoué par le cœur. L'approbation publique sera démentie incessamment par le cri de la conscience ; vous serez honorée & méprisable. Il vaut mieux être oubliée & vertueuse.

P. S. Dans le doute de votre résolution, je vous écris à l'insu de votre ami, de peur qu'un refus de votre part ne vint détruire en un instant tout l'effet de mes soins.

L E T T R E IV

DE JULIE A CLAIRE.

O H, ma chère ! dans quel trouble tu m'as laissée hier au soir, & quelle nuit j'ai passée en rêvant à cette fatale lettre ! Non, jamais tentation plus dangereuse ne vint assaillir mon cœur ; jamais je n'éprouvai de pareilles agitations, & jamais je n'apperçus moins le moyen de les appaiser. Autrefois une certaine lumière de sagesse & de raison dirigeoit ma volonté ; dans toutes les occasions embarrassantes, je discernois d'abord le parti le plus honnête, & le prenois à l'instant. Maintenant avilie & toujours vaincue, je ne fais que flotter entre des passions contraires : mon foible cœur n'a plus que le choix de ses fautes, & tel est mon déplorable aveuglement, que si je viens par hasard à prendre le meilleur parti, la vertu ne m'aura point guidée, & je n'en aurai pas moins de remords. Tu fais quel Epoux mon père me destine ; tu fais quels liens l'amour m'a donnés : veux-je être vertueuse ? l'obéissance & la foi m'imposent des devoirs opposés. Veux-je suivre le penchant de mon cœur, qui préférer d'un amant ou d'un père ? Hélas, en écoutant l'amour ou la nature, je ne puis éviter de mettre l'un ou l'autre au désespoir ;

En me sacrifiant au devoir je ne puis éviter de commettre un crime, & quelque parti que je prenne, il faut que je meure à la fois malheureuse & coupable.

Ah ! chère & tendre amie, toi qui fus toujours mon unique ressource & qui m'as tant de fois sauvée de la mort & du désespoir, considère aujourd'hui l'horrible état de mon ame, & vois si jamais tes secourables soins me furent plus nécessaires ! Tu fais si tes avis sont écoutés, tu fais si tes conseils sont suivis, tu viens de voir au prix du bonheur de ma vie si je fais déferer aux leçons de l'amitié ! Prends donc pitié de l'accablement où tu m'as réduite ; achève, puisque tu as commencé ; supplée à mon courage abattu, pense pour celle qui ne pense plus que par toi. Enfin, tu lis dans ce cœur qui t'aime ; tu le connois mieux que moi. Apprends-moi donc ce que je veux & choisis à ma place, quand je n'ai plus la force de vouloir, ni la raison de choisir.

Relis la Lettre de ce généreux Anglois, relis-la mille fois, mon Ange. Ah ! laisse-toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la vertu peuvent me promettre encore ! Douce & ravissante union des ames ! délices inexprimables, même au sein des remords ! Dieux ! que feriez-vous pour mon cœur au sein de la foi conjugale ? Quoi ! le bonheur & l'innocence seroient encore en mon pouvoir ? Quoi, je pourrois expirer d'amour & de joie

entre un époux adoré, & les chers gages de sa tendresse ! & j'hésite un seul moment, & je ne vole pas réparer ma faute dans les bras de celui qui me la fit commettre ? & je ne suis pas déjà femme vertueuse, & chaste mère de famille ? Oh que les auteurs de mes jours ne peuvent-ils me voir sortir de mon avilissement ! Que ne peuvent-ils être témoins de la manière dont je saurai remplir à mon tour les devoirs sacrés qu'ils ont remplis envers moi ! & les tiens ! fille ingrate & dénaturée, qui les remplira près d'eux, tandis que tu les oublies ? Est-ce en plongeant le poignard dans le sein d'une mère que tu te prépares à le devenir ? Celle qui deshonoré sa famille apprendra-t-elle à ses enfans à l'honorer ? Digne objet de l'aveugle tendresse d'un père & d'une mère idolâtres, abandonne-les au regret de t'avoir fait naître ; couvre leurs vieux jours de douleur & d'opprobre & jouis, si tu peux, d'un bonheur acquis à ce prix.

Mon Dieu ! que d'horreurs m'entourent ! quitter furtivement son pays ; deshonoré sa famille, abandonner à la fois père, mère, amis, parens, & toi-même ! & toi, la bien aimée de mon cœur ! toi dont à peine dès mon enfance, je puis rester éloignée un seul jour ; te fuir, te quitter, te perdre, ne plus te voir ! ah non ! que jamais que de tourmens déchirent ta malheureuse amie ! elle sent à la fois

tous les maux dont elle a le choix , sans qu'aucun des biens qui lui resteront la console. Hélas , je m'égaré. Tant de combats passent ma force & troublent ma raison ; je perds à la fois le courage & le sens. Je n'ai plus d'espoir qu'en toi seule. Ou choisis ou laisse-moi mourir.

L E T T R E V.

R É P O N S E.

TEs perplexités ne sont que trop bien fondés, ma chère Julie ; je les ai prévues & n'ai pu les prévenir ; je les sens & ne les puis appaiser ; & ce que je vois de pire dans ton état, c'est que personne ne t'en peut tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence, l'amitié vient au secours d'une ame agitée ; s'il faut choisir le bien ou le mal, la passion qui les méconnoît peut se taire devant un conseil désintéressé. Mais ici quelque parti que tu prennes, la nature l'autorise & le condamne, la raison le blâme & l'approuve, le devoir se tait ou s'oppose à lui-même ; les suites sont également à craindre de part & d'autre ; tu ne peux ni rester indécise ni bien choisir ; tu n'as que des peines à comparer, & ton cœur seul en est le juge. Pour moi, l'importance de la délibération m'épouvante & son effet m'at-

triste. Quelque sort que tu préfères, il fera toujours peu digne de toi, & ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne, ni te conduire au vrai bonheur, je n'ai pas le courage de décider de ta destinée. Voici le premier refus que tu reçus jamais de ton amie, & je sens bien par ce qu'il me coûte que ce sera le dernier ; mais je te trahirois en voulant te gouverner dans un cas où la raison même s'impose silence, & où la seule règle à suivre est d'écouter ton propre penchant.

Ne sois pas injuste envers moi, ma douce amie, & ne me juge point ayant le temps. Je fais qu'il est des amitiés circonspectes qui, craignant de se compromettre, refusent des conseils dans les occasions difficiles, & dont la réserve augmente avec le péril des amis. Ah ! tu vas connoître si ce cœur qui t'aime connoît ces timides précautions ! souffre qu'au lieu de te parler de tes affaires, je te parle un instant des miennes.

N'as-tu jamais remarqué, mon Ange, à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi ? Qu'un père & une mère chérissent une fille unique, il n'y a pas, je le fais, de quoi s'en fort étonner ; qu'un jeune homme ardent s'enflamme pour un objet aimable, cela n'est pas plus extraordinaire ; mais qu'à l'âge mur un homme aussi froid que M. de Wolmar, s'attendrisse en te voyant, pour la première fois de sa vie ;

que toute une famille t'idolâtre unanimement ; que tu sois chère à mon père , cet homme si peu sensible , autant & plus , peut-être , que ses propres enfans : que les amis , les connoissances , les domestiques , les voisins & toute une ville entière , t'adorent de concert & prennent à toi le plus tendre intérêt : voilà , ma chère , un concours moins vraisemblable , & qui n'auroit point lieu s'il n'avoit en ta personne quelque cause particulière. Sais - tu bien quelle est cette cause ? Ce n'est ni ta beauté , ni ton esprit , ni ta grace , ni rien de tout ce qu'on entend par le don de plaire : mais c'est cette ame tendre & cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale ; c'est le don d'aimer , mon enfant , qui te fait aimer. On peut résister à tout , hors à la bienveillance ; & il n'y a point de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la sienne. Mille femmes sont plus belles que toi , plusieurs ont autant de graces ; toi seule as avec les graces , je ne fais quoi de plus séduisant qui ne plaît pas seulement , mais qui touche , & qui fait voler tous les cœurs au devant du tien. On sent que ce tendre cœur ne demande qu'à se donner , & le doux sentiment qu'il cherche le va chercher à son tour.

Tu vois , par exemple , avec surprise l'incroyable affection de Milord Edouard pour ton ami ; tu vois son zèle pour ton bonheur ; tu reçois avec admiration ses of-

fres généreuses ; tu les attribues à la seule vertu , & ma Julie de s'attendrir ! Erreur , abus , charmante Cousine ! A Dieu ne plaise que j'éténue les bienfaits de Milord Edouard , & que je déprise sa grande ame. Mais crois-moi , ce zèle tout pur qu'il est , seroit moins ardent si dans la même circonstance il s'adressoit à d'autres personnes. C'est ton ascendant invincible & celui de ton ami , qui , sans même qu'il s'en apperçoive le déterminent avec tant de force , & lui font faire par attachement ce qu'il croit ne faire que par honnêteté.

Voilà ce qui doit arriver à toutes les ames d'une certaine trempe ; elles transforment pour ainsi dire les autres en elles-mêmes ; elles ont une sphère d'activité dans laquelle rien ne leur résiste : on ne peut les connoître sans les vouloir imiter , & de leur sublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'est pour cela , ma chère , que ni toi ni ton ami ne connoîtrez peut-être jamais les hommes ; car vous les verrez bien plus comme vous les ferez , que comme ils seront d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous ; ils vous fuiront ou vous deviendront semblables , & tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de pareil dans le reste du monde.

Venons maintenant à moi , Cousine ; à moi qu'un même sang , un même âge , & sur-tout une parfaite conformité de goûts &

d'humeurs avec des tempéramens contraires
unit à toi dès l'enfance.

*Congiunti eran gl' alberghi ;
Ma più congiunti i cori :
Conforme era l'etate ,
Ma'l pensier più conforme.*

Que penses-tu qu'ait produit sur celle qui a passé sa vie avec toi , cette charmante influence qui se fait sentir à tout ce qui t'approche ? Crois-tu qu'il puisse ne régner entre nous qu'une union commune ? Mes yeux ne te rendent-ils pas la douce joie que je prends chaque jour dans les tiens en nous abordant ? Ne lis-tu pas dans mon cœur attendri le plaisir de partager tes peines & de pleurer avec toi ? Puis-je oublier que dans les premiers transports d'un amour naissant , l'amitié ne te fut point importune ; & que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'éloigner de toi , & à me dérober le spectacle de ta foiblesse ? Ce moment fut critique , ma Julie ; je fais ce que vaut dans ton cœur modeste le sacrifice d'une honte qui n'est pas réciproque. Jamais je n'eusse été ta confidente si j'eusse été ton amie à demi , & nos ames se sont trop bien senties en s'unissant , pour que rien les puisse désormais séparer.

Qu'est-ce qui rend les amitiés si tièdes & si peu durables entre les femmes , je dis entre celles qui sauroient aimer ? Ce

sont les intérêts de l'amour ; c'est l'empire de la beauté ; c'est la jalousie des conquêtes. Or , si rien de tout cela nous eut pu diviser ; cette division seroit déjà faite ; mais quand mon cœur seroit moins inepte à l'amour ; quand j'ignorerois que nos feux sont de nature à ne s'éteindre qu'avec la vie ; ton amant est mon ami , c'est-à-dire , mon frère , & qui vit jamais finir par l'amour une véritable amitié ? Pour M. d'Orbe , assurément il aura long-temps à se louer de ses sentimens avant que je songe à m'en plaindre , & je ne suis pas plus tentée de le retenir par force que toi de me l'arracher. Eh , mon enfant ! plut au Ciel qu'au prix de son attachement je te pusse guérir du rien ; je le garde avec plaisir , je le céderois avec joie.

A l'égard des prétentions sur la figure ; j'en puis avoir tant qu'il me plaira , tu n'es pas fille à me les disputer , & je suis bien sûre qu'il ne t'entra de tes jours dans l'esprit de savoir qui de nous deux est la plus jolie. Je n'ai pas été tout-à-fait si indifférente ; je fais là - dessus à quoi m'en tenir , sans en avoir le moindre chagrin. Il me semble même que j'en suis plus fière que jalouse ; car enfin les charmes de ton visage n'étant pas ceux qu'il faudroit au mien , ne m'ôtent rien de ce que j'ai , & je me trouve encore belle de ta beauté , aimable de tes graces , ornée de tes talens ; je me parle de toutes tes perfections , & c'est en toi

que je place mon amour-propre le mieux entendu. Je n'aimerois pourtant guère à faire peur pour mon compte, mais je suis assez jolie pour le besoin que j'ai de l'être. Tout le reste m'est inutile, & je n'ai pas besoin d'être humble pour te céder.

Tu t'impaticntes de savoir à quoi j'en veux venir. Le voici. Je ne puis te donner le conseil que tu me demandes, je t'en ai dit la raison; mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en même-temps pour ton amie, & quel que soit ton destin je suis déterminée à le partager. Si tu pars, je te suis; si tu restes, je reste; j'en ai formé l'inébranlable résolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a causé ta perte; ton sort doit être le mien, & puisque nous fûmes inséparables dès l'enfance, ma Julie, il faut l'être jusqu'au tombeau.

Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étourderie dans ce projet; mais au fonds il est plus sensé qu'il ne semble, & je n'ai pas les mêmes motifs d'irrésolution que toi. Premièrement, quant à ma famille, si je quitte un père facile, je quitte un père assez indifférent, qui laisse faire à ses enfans tout ce qui leur plaît, plus par négligence que par tendresse: car tu fais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup plus que les siennes, & que sa fille lui est bien moins chère que la pragmatique. D'ailleurs, je ne suis pas comme toi fille unique, & avec les

enfans qui lui resteront , à peine saura-t-il s'il lui en manque un.

J'abandonne un mariage prêt à conclure ? *Manco-male*, ma chère ; c'est à M. d'Orbe , s'il m'aime , à s'en consoler. Pour moi , quoique j'estime son caractère , que je ne sois pas sans attachement pour sa personne , & que je regrette en lui un fort honnête homme , il ne m'est rien auprès de ma Julie. Dis-moi , mon enfant , l'ame a-t-elle un sexe ? En vérité , je ne le sens guère à la mienne. Je puis avoir des fantaisies , mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile , mais il ne fera jamais pour moi qu'un mari , & de ceux-là , libre encore & passable comme je suis , j'en puis trouver un partout le monde.

Prends bien garde , Cousine , que quoique je n'hésite point , ce n'est pas à dire que tu ne doives point hésiter , ni que je veuille t'insinuer de prendre le parti que je prendrai si tu pars. La différence est grande entre nous , & tes devoirs sont beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu fais encore qu'une affection presque unique remplit mon cœur , & absorbe si bien tous les autres sentimens qu'ils y sont comme anéantis. Une invincible & douce habitude m'attache à toi dès mon enfance ; je n'aime parfaitement que toi seule , & si j'ai quelques liens à rompre en te suivant , je m'encouragerai par ton exemple. Je me dirai , j'imité Julie , & me croirai justifiée.

BILLET

DE JULIE A CLAIRE.

J'E t'entends , amie incomparable , & je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir, & ne ferai pas en tout indigne de toi.

LETTRE VI

DE JULIE A MILORD EDOUARD.

Votre Lettre, Milord, me pénètre d'attendrissement & d'admiration. L'ami que vous daignez protéger n'y fera pas moins sensible quand il saura tout ce que vous avez voulu faire pour nous. Hélas ! il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des ames bienfaisantes. Nous ne savons déjà qu'à trop de titres tout ce que vaut la vôtre, & vos vertus héroïques nous toucheront toujours, mais elles ne nous surprendront plus.

Qu'il me seroit doux d'être heureuse sous les auspices d'un ami si généreux, & de tenir de ses bienfaits le bonheur que la fortune m'a refusé ! Mais, Milord, je le vois avec désespoir, elle trompe vos bons dessein ; mon sort cruel l'emporte sur votre zèle, & la douce image des biens que vous

m'offrez ne sert qu'à m'en rendre la privation plus sensible. Vous donnez une retraite agréable & sûre à deux amans persécutés; vous y rendez leurs feux légitimes, leur union solennelle, & je fais que sous votre garde j'échapperois aisément aux poursuites d'une famille irritée. C'est beaucoup pour l'amour, est-ce assez pour la félicité? Non, si vous voulez que je sois paisible & contente, donnez-moi quelque asyle plus sûr encore, où l'on puisse échapper à la honte & au repentir. Vous allez au-devant de nos besoins, & par une générosité sans exemple, vous vous privez pour notre entretien d'une partie des biens destinés au vôtre. Plus riche, plus honorée de vos bienfaits que de mon patrimoine, je puis tout recouvrer près de vous, & vous daignerez me tenir lieu de père. Ah, Milord! ferai-je digne d'en trouver un, après avoir abandonné celui que m'a donné la nature?

Voilà la source des reproches d'une conscience épouvantée, & des murmures secrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de savoir si j'ai droit de disposer de moi contre le gré des auteurs de mes jours, mais si j'en puis disposer sans les affliger mortellement, si je puis les fuir sans les mettre au désespoir! Hélas! il vaudroit autant consulter si j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu pése-t-elle ainsi les droits du sang & de la nature? Depuis

quand un cœur sensible marque-t-il avec tant de soin les bornes de la reconnoissance ? N'est-ce pas être déjà coupable que de vouloir aller jusqu'au point où l'on commence à le devenir ; & cherche-t-on si scrupuleusement le terme de ses devoirs, quand on n'est point tenté de le passer ? Qui, moi, j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je respire, ceux qui me conservent la vie qu'ils m'ont donnée, & me la rendent chère ; ceux qui n'ont d'autre espoir, d'autre plaisir qu'en moi seule ? Un père presque sexagénaire ! une mère toujours languissante ! Moi leur unique enfant, je les laisserois sans assistance dans la solitude & les ennuis de la vieillesse, quand il est temps de leur rendre les tendres soins qu'ils m'ont prodigués ? Je livrerois leurs derniers jours à la honte, aux regrets, aux pleurs ? la terreur, le cri de ma conscience agitée me peindroient sans cesse mon père & ma mère expirans sans consolation, & maudissant la fille ingrate qui les délaisse & les déshonore ? Non, Milord, la vertu que j'abandonnai m'abandonne à son tour & ne dit plus rien à mon cœur ; mais cette idée horrible me parle à sa place, elle me suivroit pour mon tourment à chaque instant de mes jours, & me rendroit misérable au sein du bonheur. Enfin, si tel est mon destin qu'il faille livrer le reste de ma vie aux remords ; celui-là seul est trop affreux pour le supporter ; j'aime mieux braver tous les autres.

Je ne puis répondre à vos raisons, je l'a voue, je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes : mais, Milord, vous n'êtes pas marié. Ne sentez-vous point qu'il faut être père pour avoir droit de conseiller les enfans d'autrui ? Quant à moi, mon parti est pris ; mes parens me rendront malheureuse, je le fais bien ; mais il me sera moins cruel de gémir dans mon infortune que d'avoir causé la leur, & je ne désertai jamais la maison paternelle. Va donc, douce chimère d'une ame sensible, félicité si charmante & si désirée, va te perdre dans la nuit des songes, tu n'auras plus de réalité pour moi. Et vous, ami trop généreux, oubliez vos aimables projets, & qu'il n'en reste de trace qu'au fond d'un cœur trop reconnoissant pour en perdre le souvenir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame, si vos généreuses bontés ne sont point épuisées, il vous reste de quoi les exercer avec gloire, & celui que vous honorez du titre de votre ami, peut par vos soins mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où vous le voyez : son égarement ne vient point de lâcheté, mais d'un génie ardent & fier, qui se révoltait contre la fortune. Il y a souvent plus de stupidité que de courage dans une constance apparente ; le vulgaire ne connoît point de violentes douleurs, & les grandes passions ne germent guères chez les hommes foibles. Hélas ! il a mis dans

la sienne cette énergie de sentimens qui caractérise les ames nobles, & c'est ce qui fait aujourd'hui ma honte & mon désespoir. Milord, daignez le croire, s'il n'étoit qu'un homme ordinaire, Julie n'eut point péri.

Non, non ; cette affection secrète qui prévint en vous une estime éclairée ne vous a point trompé. Il est digne de tout ce que vous avez fait pour lui sans le bien connoître ; vous ferez plus encore s'il est possible, après l'avoir connu. Oui, soyez son consolateur, son protecteur, son ami, son père, c'est à la fois pour vous & pour lui que je vous en conjure ; il justifiera votre confiance, il honorera vos bienfaits, il pratiquera vos leçons, il imitera vos vertus, il apprendra de vous la sagesse. Ah, Milord ! s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut être, que vous ferez fier un jour de votre ouvrage !

L E T T R E V I I

D E J U L I E .

ET toi aussi, mon doux ami ! & toi l'unique espoir de mon cœur, tu viens le percer encore quand il se meurt de tristesse ! J'étois préparée aux coups de la fortune, de longs pressentimens me les avoient annoncés, je les aurois supportés avec pa-

science : mais toi pour qui je les souffre ! ah ceux qui me viennent de toi me sont seuls insupportables, & il m'est affreux de voir aggraver mes peines par celui qui devoit me les rendre chères ! Que de douces consolations je m'étois promises qui s'évanouissent avec ton courage ! Combien de fois je me flattai que ta force animeroit ma langueur, que ton mérite effaceroit ma faute, que tes vertus releveroient mon ame abattue ! Combien de fois j'essuyai mes larmes amères en me disant, je souffre pour lui, mais il en est digne ; je suis coupable, mais il est vertueux ; mille ennuis m'affligent, mais sa confiance me soutient, & je trouve au fond de son cœur le dédommagement de toutes mes pertes ? Vain espoir que la première épreuve a détruit ! Où est maintenant cet amour sublime qui fait élever tous mes sentimens & fait éclater la vertu ? Où sont ces fières maximes ? qu'est devenue cette imitation des grands hommes ? Où est ce philosophe que le malheur ne peut ébranler, & qui succombe au premier accident qui le sépare de sa maîtresse ? Quel prétexte excusera désormais ma honte à mes propres yeux, quand je ne vois plus dans celui qui m'a séduite qu'un homme sans courage, amolli par les plaisirs, qu'un cœur lâche abattu par le premier revers, qu'un insensé qui renonce à la raison si-tôt qu'il a besoin d'elle ? ô Dieu ! dans ce comble d'humiliation devois-je me voir

réduite à rougir de mon choix autant que de ma foiblesse ?

Regarde à quel point tu t'oublies ; ton ame égarée & rampante s'abaisse jusqu'à la cruauté ? tu m'oses faire des reproches ? tu t'oses plaindre de moi ?..... de ta Julie ?..... barbare ! comment tes remords n'ont-ils pas retenu ta main ? Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fut jamais, t'ont-ils laissé le courage de m'outrager ? Ah, si tu pouvois douter de mon cœur, que le tien seroit méprisable !..... mais non, tu n'en doutes pas, tu n'en peux douter, j'en puis défier ta fureur ; & dans cet instant même où je hais ton injustice, tu vois trop bien la source du premier mouvement de colère que j'éprouvai de ma vie.

Peux-tu t'en prendre à moi, si je me suis perdue par une aveugle confiance, & si mes desseins n'ont point réussi ? Que tu rougirois de tes duretés si tu connoissois quel espoir m'avoit séduite, quels projets j'osai former pour ton bonheur & le mien, & comment ils se sont évanouis avec toutes mes espérances ! quelque jour, j'ose m'en flatter encore, tu pourras en savoir davantage, & tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu fais la défense de mon père ; tu n'ignores pas les discours publics ; j'en prévis les conséquences, je te les fis exposer, tu les sentis comme nous, & pour nous conserver l'un à l'autre,

tre , il fallut nous soumettre au sort qui nous séparoit.

Je t'ai donc chassé , comme tu l'oses dire ? Mais pour qui l'ai-je fait , amant sans délicatesse ? Ingrat ! c'est pour un cœur bien plus honnête , qu'il ne croit l'être , & qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilie. Dis-moi , que deviendras-tu quand je serai livrée à l'opprobre ? Espères-tu pourvois supporter le spectacle de mon déshonneur ? Viens cruel ; si tu le crois , viens recevoir le sacrifice de ma réputation avec autant de courage que je puis te l'offrir. Viens , ne crains pas d'être désavoué de celle à qui tu fus cher. Je suis prête à déclarer à la face du Ciel & des hommes tout ce que nous avons senti l'un pour l'autre ; je suis prête à te nommer hautement mon amant , à mourir dans tes bras d'amour & de honte : j'aime mieux que le monde entier connoisse ma tendresse que de t'en voir douter un moment , & tes reproches me sont plus amers que l'ignominie.

Finissons pour jamais ces plaintes mutuelles , je t'en conjure ; elles me sont insupportables. O Dieu ! comment peut-on se quereller quand on s'aime , & perdre à se tourmenter l'un l'autre des moments où l'on a si grand besoin de consolation ! Non , mon ami , que sert de feindre un mécontentement qui n'est pas. Plaignons-nous du sort & non de l'amour. Jamais , il ne formera d'union si parfaite ; jamais il n'en formera

de plus durable. Nos ames trop bien confondues ne sauroient plus se séparer, & nous ne pouvons plus vivre éloignés l'un de l'autre, que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-tu donc ne sentir que tes peines? Comment ne sens-tu point celles de ton amie? Comment n'entends-tu point dans ton sein ses tendres gémissemens? Combien ils sont plus douloureux que tes cris emportés! Combien si tu partageois mes maux ils te seroient plus cruels que les tiens mêmes!

Tu trouves ton sort déplorable! Considere celui de ta Julie, & ne pleure que sur elle. Considere dans nos communes infortunes l'état de mon Sexe & du tien, & juge qui de nous est le plus à plaindre? Dans la force des passions affecter d'être insensible, en proie à mille peines, paroître joyeuse & contente; avoir l'air serein & l'ame agitée; dire toujours autrement qu'on ne pense; déguiser tout ce qu'on sent, être fausse par devoir, & mentir par modestie, voilà l'état habituel de toute fille de mon âge. On passe ainsi ses beaux jours sous la tyrannie des bienséances, qu'aggravent enfin celle des parens dans un lien mal assorti. Mais on gêne en vain nos inclinations; le cœur ne reçoit de loix que de lui-même; il échappe à l'esclavage; il se donne à son gré. Sous un jong de fer que le ciel n'impose pas, on n'affervit qu'un corps sans ame; la personne & la foi restent séparés.

ment engagés, & l'on force au crime une malheureuse victime en la forçant de manquer de part ou d'autre au devoir sacré de la fidélité. Il en est de plus sages ? ah, je le fais ! Elles n'ont point aimé ? Qu'elles sont heureuses ! Elles résistent ? J'ai voulu résister. Elles sont plus vertueuses ? Aiment-elles mieux la vertu ? Sans toi, sans toi seul je l'aurois toujours aimée. Il est donc vrai que je ne t'aime plus ?..... tu m'as perdue, & c'est moi qui te console !..... mais moi que vais-je devenir ?..... que les consolations de l'amitié sont foibles où manquent celles de l'amour ! qui me consolera donc dans mes peines ? Quel sort affreux j'envisage, moi qui pour avoir vécu dans le crime ne vois plus qu'un nouveau crime dans des nœuds abhorrés & peut-être inevitables ? Où trouverai-je assez de larmes pour pleurer ma faute & mon amour, si je cède ? où trouverai-je assez de force pour résister dans l'abattement où je suis ? Je crois déjà voir les fureurs d'un père irrité ! Je crois déjà sentir le cri de la nature émouvoir mes entrailles, où l'amour gémissant déchire mon cœur ! Privée de toi, je reste sans ressource, sans appui, sans espoir ; le passé m'avilit, le présent m'afflige, l'avenir m'épouvante. J'ai cru tout faire pour notre bonheur, je n'ai fait que nous rendre plus misérables en nous préparant une séparation plus cruelle. Les vains plaisirs ne sont plus, les remords demeurent, & la honte qui

m'humilie est fans dédommagement.

C'est à moi , c'est à moi d'être foible & malheureuse. Laisse-moi pleurer & souffrir ; mes pleurs ne peuvent non plus tarir que mes fautes se réparer , & le temps même qui guérit tout ne m'offre que de nouveaux sujets de larmes : Mais toi qui n'as nulle violence à craindre , que la honte n'avilit point , que rien ne force à déguiser baïssément tes sentimens ; toi qui ne sens que l'atteinte du malheur & jouïs au moins de tes premières vertus , comment t'oses-tu dégrader au point de soupirer & gémir comme une femme , & de t'emporter comme un furieux ? N'est - ce pas assez du mépris que j'ai mérité pour toi , fans l'augmenter en te rendant méprisable toi-même , & fans m'accabler à la fois de mon opprobre & du tien ? Rappelle donc ta fermeté , sache supporter l'infortune & sois homme. Sois encore , si j'ose le dire , l'amant que Julie a choisi. Ah ! si je ne suis plus digne d'animer ton courage ; souviens-toi , du moins , de ce que je fus un jour ; mérite que pour toi j'aie cessé de l'être ; ne me déshonore pas deux fois.

Non , mon respectable ami , ce n'est point toi que je reconnois dans cette lettre efféminée que je veux à jamais oublier & que je tiens déjà défavoué par toi-même. J'espère , toute avilie , toute confuse que je suis , j'ose espérer que mon souvenir n'inspire point des sentimens si bas , que mon

image règne encore avec plus de gloire dans un cœur que je pus enflammer, & que je n'aurai point à me reprocher, avec ma foiblesse, la lâcheté de celui qui l'a causée.

Heureux dans ta disgrâce, tu trouves le plus précieux dédommagement qui soit connu des âmes sensibles. Le Ciel, dans ton malheur te donne un ami, & te laisse à douter, si ce qu'il te rend ne vaut pas mieux que ce qu'il t'ôte. Admire & chéris cet homme trop généreux qui daigne aux dépens de son repos prendre soin de tes jours & de ta raison. Que tu serois ému si tu savois tout ce qu'il a voulu faire pour toi ! Mais que sert d'animer ta reconnaissance en aigrissant tes douleurs ? Tu n'as pas besoin de savoir à quel point il t'aime pour connoître tout ce qu'il vaut, & tu ne peux l'estimer comme il le mérite, sans l'aimer comme tu le dois.

L E T T R E V I I I .

D E C L A I R E .

Vous avez plus d'amour que de délicatesse, & savez mieux faire des sacrifices que les faire valoir. Y pensez-vous d'écrire à Julie sur un ton de reproches dans l'état où elle est, & parce que vous souffrez, faut-il vous en prendre à elle qui souffre encore plus ? Je vous l'ai dit mille

fois, je ne vis de ma vie un amant si grandeur que vous ; toujours prêt à disputer sur tout, l'amour n'est pour vous qu'un état de guerre, ou si quelquefois vous êtes docile, c'est pour vous plaindre ensuite de l'avoir été. Oh, que de pareils amans sont à craindre & que je m'estime heureuse de n'en avoir jamais voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut, sans qu'il en coûte une larme à personne.

Croyez-moi, changez de langage avec Julie si vous voulez qu'elle vive ; c'en est trop pour elle de supporter à la fois sa peine & vos mécontentemens. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop sensible ; vous lui devez les plus tendres consolations ; craignez d'augmenter vos maux à force de vous plaindre ou du moins ne vous en plaignez qu'à moi qui suis l'unique auteur de votre éloignement. Oui, mon Ami, vous avez deviné juste, je lui ai suggéré le parti qu'exigeoit son honneur en péril, ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger ; je vous ai déterminé vous-même, & chacun a rempli son devoir. J'ai plus fait encore ; je l'ai détournée d'accepter les offres de Milord Edouard ; je vous ai empêché d'être heureux, mais le bonheur de Julie m'est plus cher que le vôtre ; je savois qu'elle ne pouvoit être heureuse après avoir livré ses parens à la honte & au désespoir, & j'ai peine à comprendre par rapport à vous-même quel bonheur vous

pourriez goûter aux dépens du sien.

Quoiqu'il en soit, voilà ma conduite & mes torts, & puisque vous vous plaisez à quereller ceux qui vous aiment, voilà de quoi vous en prendre à moi seule ; si ce n'est pas cesser d'être ingrat, c'est au moins cesser d'être injuste. Pour moi, de quelque manière que vous en usiez, je serai toujours la même envers vous ; vous me serez cher tant que Julie vous aimera, & je dirois davantage s'il étoit possible. Je ne me repens d'avoir ni favorisé ni combattu votre amour. Le pur zèle de l'amitié qui m'a toujours guidée me justifie également dans ce que j'ai fait pour & contre vous, & si quelquefois je m'intéressai pour vos feux, plus peut-être, qu'il ne sembloit me convenir, le témoignage de mon cœur suffit à mon repos : je ne rougirai jamais des services que j'ai pu rendre à mon amie, & ne me reproche que leur inutilité.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la constance du sage dans les disgrâces, & je pourrois ce me semble vous en rappeler à propos quelques maximes ; mais l'exemple de Julie m'apprend qu'une fille de mon âge est pour un philosophe du vôtre un aussi mauvais précepteur qu'un dangereux disciple, & il ne me conviendrait pas de donner des leçons à mon maître.

L E T T R E IX

DE MILORD EDOUARD A JULIE.

Nous l'emportons, charmante Julie ; une erreur de notre ami l'a ramené à la raison. La honte de s'être mis un moment dans son tort a dissipé toute sa fureur, & l'a rendu si docile que nous en ferons désormais tout ce qu'il nous plaira. Je vois avec plaisir que la faute qu'il se reproche lui laisse plus de regret que de dépit ; & je connois qu'il m'aime, en ce qu'il est humble & confus en ma présence, mais non pas embarrassé ni contraint. Il sent trop bien son injustice pour que je m'en souvienné, & des torts ainsi reconnus sont plus d'honneur à celui qui les répare qu'à celui qui les pardonne.

J'ai profité de cette révolution & de l'effet qu'elle a produit, pour prendre avec lui quelques arrangemens nécessaires, avant de nous séparer ; car je ne puis différer mon départ plus long-temps. Comme je compte revenir l'été prochain, nous sommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris, & qu'ensuite nous irions ensemble en Angleterre. Londres est le seul théâtre digne des grands talens, & où leur carrière est la plus étendue (c). Les siens sont supérieurs à bien

(c) C'est avoir une étrange prévention pour son pays ; car je n'entends pas dire qu'il y en ait au monde où les

des égards, & je ne désespère pas de lui voir faire en peu de temps, à l'aide de quelques amis, un chemin digne de son mérite. Je vous expliquerai mes vues plus en détail à mon passage auprès de vous. En attendant vous sentez qu'à force de succès on peut lever bien des difficultés, & qu'il y a des degrés de considération qui peuvent compenser la naissance, même dans l'esprit de votre père. C'est, ce me semble, le seul expédient qui reste à tenter pour votre bonheur & le sien, puisque le sort & les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'ai écrit à Regianino de venir me rejoindre, pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je passe encore avec notre ami. Sa tristesse est trop profonde pour laisser place à beaucoup d'entretien. La musique remplira les vuides du silence, le laissera rêver, & changera par degrés sa douleur en mélancolie. J'attends cet état pour le livrer à lui-même : Je n'oserois m'y fier auparavant. Pour Regianino, je vous le rendrai

néralement parlant les étrangers soient moins bien reçus, & trouvent plus d'obstacles à s'avancer qu'en Angleterre. Par le goût de la Nation ils n'y sont favorisés en rien ; par la forme du gouvernement ils n'y sauroient parvenir à rien. Mais convenons aussi que l'Anglois ne va guere demander aux autres l'hospitalité qu'il leur refuse chez lui. Dans quelle Cour, hors celle de Londres, voit-on ramper lâchement ces fiers insulaires ? Dans quel pays, hors le leur, vont ils chercher à faire fortune ? ils sont durs, il est vrai ; cette dureté ne me déplaît pas quand elle marche avec la justice. Je trouve beau qu'ils ne soient qu'Anglois puisqu'ils n'ont pas besoin d'être hommes.

rendrai en repassant, & ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, temps où, sur les progrès que vous avez déjà faits toutes deux, je juge qu'il ne vous sera plus nécessaire. Quant à présent, sûrement il vous est inutile, & je ne vous prive de rien en vous l'ôtant pour quelques jours.

L E T T R E X

A C L A I R E.

Pourquoi faut-il que j'ouvre enfin les yeux sur moi? Que ne les ai-je fermés pour toujours, plutôt que de voir l'avilissement où je suis tombé; plutôt que de me trouver le dernier des hommes, après en avoir été le plus fortuné! Aimable & généreuse amie, qui fûtes si souvent mon refuge, j'ose encore verser ma honte & mes peines dans votre cœur compatissant; j'ose encore implorer vos consolations contre le sentiment de ma propre indignité; j'ose recourir à vous quand je suis abandonné de moi-même. Ciel, comment un homme aussi méprisable a-t-il pu jamais être aimé d'elle, ou comment un feu si divin n'a-t-il point épuré mon ame? Qu'elle doit maintenant rougir de son choix, celle que je ne suis plus digne de nommer! Qu'elle doit gémir de voir profaner son image dans un cœur si rampant & si bas! Qu'elle doit

de dédains & de haine à celui qui put l'aimer & n'être qu'un lâche ! Connoissez toutes mes erreurs , charmante Cousine ; (d) connoissez mon crime & mon repentir ; soyez mon Juge & que je meure ; ou soyez mon intercesseur , & que l'objet qui fait mon sort daigne encore en être l'arbitre.

Je ne vous parlerai point de l'effet que produisit sur moi cette séparation imprévue : je ne vous dirai rien de ma douleur stupide & de mon insensé désespoir : vous n'en jugerez que trop par l'égarément inconcevable où l'un & l'autre m'ont entraîné. Plus je sentoisi l'horreur de mon état , moins j'imaginois qu'il fut possible de renoncer volontairement à Julie ; & l'amertume de ce sentiment jointe à l'étonnante générosité de Milord Edouard me fit naître des soupçons que je ne me rappellerai jamais sans horreur , & que je ne puis oublier sans ingratitude envers l'ami qui me les pardonne.

En rapprochant dans mon délire toutes les circonstances de mon départ , j'y crus reconnoître un dessein prémédité , & j'osai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'esprit , que tout me sembla le confirmer. La conversation de Milord avec le Baron d'Étange ; le ton peu insinuant que je l'accusois d'y avoir affecté ; la querelle

(d) A l'imitation de Julie , il l'appelloit ma Cousine ;
& à l'imitation de Julie , Claire l'appelloit mon Ami.

qui en dérivait ; la défense de me voir ; la résolution prise de me faire partir ; la diligence & le secret des préparatifs ; l'entretien qu'il eut avec moi la veille ; enfin , la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'emmené ; tout me sembloit prouver de la part de Milord un projet formé de m'écarter de Julie , & le retour que je savois qu'il devoit faire auprès d'elle achevoit selon moi de me décèler le but de ses soins. Je résolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater , & dans ce dessein je me bornai à examiner les choses avec plus d'attention. Mais tout redoubloit mes ridicules soupçons , & le zèle de l'humanité ne lui inspiroit rien d'honnête en ma faveur , dont mon aveugle jalousie ne tirât quelque indice de trahison. A Besançon je sus qu'il avoit écrit à Julie , sans me communiquer sa Lettre , sans m'en parler. Je me tins alors suffisamment convaincu , & je n'attendois que la Réponse , dont j'espérois bien le trouver mécontent pour avoir avec lui l'éclaircissement que je méditois.

Hier au soir nous rentrâmes assez tard ; & je sus qu'il y avoit un paquet venu de Suisse , dont il ne me parla point en nous séparant. Je lui laissai le temps de l'ouvrir ; je l'entendis de ma chambre murmurer , en lisant quelques mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah Julie ! disoit-il en phrases interrompues , j'ai voulu vous rendre heureuse.... je respecte votre vertu.... mais je

plains votre erreur..... A ces mots & d'autres semblables que je distinguai parfaitement, je ne fus plus maître de moi ; je pris mon épée sous mon bras ; j'ouvris, ou plutôt j'enfonçai la porte ; j'entrai comme un furieux. Non, je ne souillerai point ce papier ni vos regards des injures que me dicta la rage pour le porter à se battre avec moi sur le champ.

O ma Cousine ! c'est-là sur-tout que je pus reconnoître l'empire de la véritable sagesse, même sur les hommes les plus sensibles, quand ils veulent écouter sa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes discours, & il les prit pour un vrai délire : Mais la trahison dont je l'accusois, les desseins secrets que je lui reprochois, cette lettre de Julie qu'il tenoit encore & dont je lui parlois sans cesse, lui firent connoître enfin le sujet de ma fureur. Il sourit ; puis il me dit froidement ; vous avez perdu la raison, & je ne me bats point contre un insensé. Ouvrez les yeux, aveugle que vous êtes, ajouta-t-il d'un ton plus doux, est-ce bien moi que vous accusez de vous trahir ? Je sentis dans l'accent de ce discours je ne sais quoi qui n'étoit pas d'un perfide ; le son de sa voix me remua le cœur ; je n'eus pas jetté les yeux sur les siens que tous mes soupçons se dissipèrent, & je commençai de voir avec effroi mon extravagance.

Il s'aperçut à l'instant de ce changement ;





Ah! jeune homme, à ton bienfaiteur.

il me tendit la main. Venez, me dit-il, si votre retour n'eût précédé ma justification, je ne vous aurois vu de ma vie. A présent que vous êtes raisonnable, lisez cette lettre, & connoissez une fois vos amis. Je voulus refuser de la lire; mais l'ascendant que tant d'avantages lui donnoient sur moi le lui fit exiger d'un ton d'autorité que, malgré mes ombrages dissipés, mon desir secret n'appuyoit que trop.

Imaginez en quel état je me trouvai après cette lecture, qui m'apprit les bienfaits inouis de celui que j'osois calomnier avec tant d'indignité. Je me précipitai à ses pieds, & le cœur chargé d'admiration, de regrets & de honte, je ferrois ses genoux de toute ma force, sans pouvoir proférer un seul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages, & n'exigea de moi pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder, que de ne m'opposer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah, qu'il fasse désormais ce qu'il lui plaira! son ame sublime est au-dessus de celles des hommes, & il n'est pas plus permis de résister à ses bienfaits qu'à ceux de la divinité.

Ensuite il me remit les deux lettres qui s'adressoient à moi, lesquelles il n'avoit pas voulu me donner avant d'avoir lu la sienne, & d'être instruit de la résolution de votre Cousine. Je vis, en les lisant, quelle amante & quelle amie le Ciel m'a données; je vis combien il a rassemblé

de sentimens & de vertus autour de moi pour rendre mes remords plus amers, & ma bassesse plus méprisable. Dites, quelle est donc cette mortelle unique dont le moindre empire est dans sa beauté, & qui, semblable aux puissances éternelles se fait également adorer & par les biens & par les maux qu'elle fait? Hélas! elle m'a tout ravi, la cruelle, & je l'en aime davantage: plus elle me rend malheureux, plus je la trouve parfaite. Il semble que tous les tourmens qu'elle me cause soient pour elle un nouveau mérite auprès de moi. Le sacrifice qu'elle vient de faire aux sentimens de la nature me désole & m'enchanté; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'elle a fait à l'amour. Non, son cœur ne fait rien refuser qui ne fasse valoir ce qu'il accorde.

Et vous, digne & charmante Cousine; vous unique & parfait modèle d'amitié, qu'on citera seule entre toutes les femmes, & que les cœurs qui ne ressemblent pas au vôtre, oseront traiter de chimère: ah ne me parlez plus de Philosophie! je méprise ce trompeur étalage qui ne consiste qu'en vains discours; ce fantôme qui n'est qu'une ombre, qui nous excite à menacer de loin les passions & nous laisse comme un faux brave à leur approche. Daignez ne pas m'abandonner à mes égaremens; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne les mérite plus, mais qui

Je s désire plus ardemment & en a plus besoin que jamais ; daignez me rappeler à moi-même , & que votre douce voix supplée en ce cœur malade à celle de la raison.

Non, je l'ose espérer, je ne suis point tombé dans un abaissement éternel. Je sens ranimer en moi ce feu pur & saint dont j'ai brûlé ; l'exemple de tant de vertus ne sera point perdu pour celui qui en fut l'objet, qui les aime, les admire, & veut les imiter sans cesse. O chère amante dont je dois honorer le choix ! O mes amis dont je veux recouvrer l'estime ! mon ame se réveille & reprend dans les vôtres sa force & sa vie. Le chaste amour & l'amitié sublime me rendront le courage qu'un lâche désespoir fut prêt à m'ôter ; les purs sentimens de mon cœur me tiendront lieu de sagesse ; je serai par vous tout ce que je dois être, & je vous forcerai d'oublier ma chute, si je puis m'en relever un instant. Je ne fais, ni ne veux savoir quel sort le Ciel me réserve ; quel qu'il puisse être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai joui. Cette immortelle image que je porte en moi me servira d'égide, & rendra mon ame invulnérable aux coups de la fortune. N'ai-je pas assez vécu pour mon bonheur ? C'est maintenant pour sa gloire que je dois vivre. Ah, que ne puis-je étonner le monde de mes vertus afin qu'on pût dire un jour en les admirant, pouvoit-il moins faire ? Il fut aimé de Julie !

P. S. Des nœuds abhorrés & peut-être inévitables! Que signifient ces mots? Ils sont dans sa lettre. Claire, je m'attends à tout, je suis résigné, prêt à supporter mon sort. Mais ces mots.... jamais, quoi qu'il arrive, je ne partirai d'ici que je n'ai eu l'explication de ces mots-là.

LETTRE XI.

DE JULIE.

IL est donc vrai que mon ame n'est pas fermée au plaisir, & qu'un sentiment de joie y peut pénétrer encore? Hélas, je croyois depuis ton départ n'être plus sensible qu'à la douleur; je croyois ne savoir que souffrir loin de toi, & je n'imaginois pas même des consolations à ton absence. Ta charmante lettre à ma Cousine est venue me désabuser; je l'ai lue & baisée avec des larmes d'attendrissement; elle a répandu la fraîcheur d'une douce rosée sur mon cœur séché d'ennuis & flétri de tristesse, & j'ai senti par la sérénité qui m'en est restée, que tu n'as pas moins d'ascendant de loin que de près, sur les affections de ta Julie.

Mon ami! quel charme pour moi, de te voir reprendre cette vigueur de senti-

ment qui convient au courage d'un homme! je t'en estimerai davantage, & m'en mépriseraï moins de n'avoir pas en tout avili la dignité d'un amour honnête, ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus, à présent que nous pouvons parler librement de nos affaires; ce qui aggravait mon désespoir étoit de voir que le tien nous ôtoit la seule ressource qui pouvoit nous rester, dans l'usage de tes talents. Tu connois maintenant le digne ami que le Ciel t'a donné: ce ne seroit pas trop de ta vie entière pour mériter ses bienfaits; ce ne sera jamais assez pour réparer l'offense que tu viens de lui faire, & j'espère que tu n'auras plus besoin d'autre leçon pour contenir ton imagination fougueuse. C'est sous les auspices de cet homme respectable que tu vas entrer dans le monde; c'est à l'appui de son crédit, c'est guider par son expérience que tu vas tenter de venger le mérite oublié, des rigueurs de la fortune. Fais pour lui ce que tu ne ferois pas pour toi, tâche au moins d'honorer ses bontés en ne les rendant pas inutiles. Vois quelle riante perspective s'offre encore à toi; vois quels succès tu dois espérer dans une carrière où tout concourt à favoriser ton zèle. Le Ciel t'a prodigué ses dons; ton heureux naturel cultivé par ton goût t'a doué de tous les talents: à moins de vingt-quatre ans tu joins les grâces de ton âge à la maturité qui dé-

dommage plus tard du progrès des ans :

Frutto senile in su'l giovenil fiore.

L'étude n'a point émouffé ta vivacité , ni appesanti ta personne : la fade galanterie n'a point retréci ton esprit , ni hébété ta raison. L'ardent amour en t'inspirant tous les sentimens sublimes dont il est le père , t'a donné cette élévation d'idées & ce goût exquis qui en sont inséparables. A sa douce chaleur , j'ai vu ton ame déployer les brillantes facultés , comme une fleur s'ouvre aux rayons du soleil : tu as à la fois tout ce qui mene à la fortune & tout ce qui la fait mépriser. Il ne te manquoit pour obtenir les honneurs du monde , que d'y daigner prétendre , & j'espère qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zele dont ils ne sont pas dignes.

O mon doux ami , tu vas t'éloigner de moi ? O mon bien-aimé , tu vas fuir ta Julie ? Il le faut ; il faut nous séparer si nous voulons nous revoir heureux un jour , & l'effet des soins que tu vas prendre est notre dernier espoir. Puisse une si chère idée t'animer , te consoler durant cette amère & longue séparation ! puisse-t elle te donner cette ardeur qui surmonte les obstacles & dompte la fortune ! Hélas , le monde & les affaires seront pour toi des distractions continuelles , & feront une utile diversion aux peines de l'absence ! Mais je vais rester abandonnée à moi

seule ou livrée aux persécutions , & tout me forcera de te regretter sans cesse. Heureuse au moins si de vaines allarmes n'aggravoient mes tourmens réels , & si avec mes propres maux je ne sentoie encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'exposer !

Je frémis en songeant aux dangers de mille espèces que vont courir ta vie & tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut inspirer ; mais puisque le sort nous sépare , ah ! mon ami , pourquoi n'es-tu qu'un homme ? Que de conseils te seroient nécessaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager ! Ce n'est pas à moi , jeune , sans expérience , & qui ai moins d'étude & de réflexions que toi , qu'il appartient de te donner là-dessus des avis ; c'est un soin que je laisse à Milord Edouard. Je me borne à te recommander deux choses , parce qu'elles tiennent plus au sentiment qu'à l'expérience , & que si je connois peu le monde , je crois bien connoître ton cœur : N'abandonne jamais la vertu , & n'oublie jamais ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous ces argumens subtils que tu m'as toi-même appris à mépriser , qui remplissent tant de livres & n'ont jamais fait un honnête - homme. Ah ! ces tristes raisonneurs ! quels doux ravissemens leurs cœurs n'ont jamais sentis ni donnés ! Laisse , mon ami , ces vains moralistes , & rentre au fond de ton ame ; c'est-là que tu retrouveras toujours la source

te de ce feu sacré qui nous embrasa tant de fois de l'amour des sublimes vertus ; c'est-là que tu verras ce simulacre éternel du vrai beau dont la contemplation nous anime du saint enthousiasme , & que nos passions souillent sans cesse sans pouvoir jamais l'effacer. (e) Souviens-toi des larmes délicieuses qui couloient de nos yeux , des palpitations qui suffoquoient nos cœurs agités , des transports qui nous élevoient au-dessus de nous-mêmes , au recit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcusable & font l'honneur de l'humanité. Veux-tu savoir laquelle est vraiment désirable , de la fortune ou de la vertu ? songe à celle que le cœur préfère quand son choix est impartial. Songe où l'intérêt nous porte en lisant l'histoire. T'avisas-tu jamais de desirer les trésors de Crésus , ni la gloire de César , ni le pouvoir de Néron , ni les plaisirs d'Éliogabale ? Pourquoi , s'ils étoient heureux , tes desirs ne te mettoient-ils pas à leur place ? C'est qu'ils ne l'étoient point & tu le sentoient bien ; c'est qu'ils étoient vils & méprisables , & qu'un méchant heureux ne fait envie à personne. Quels hommes contemplois-tu donc avec le plus de plaisir ? Desquels adorois-tu les exemples ? Auxquels aurois-tu mieux

(e) La véritable philosophie des Amans est celle de Platon , durant le charme ils n'en ont jamais d'autre. Un homme ému ne peut quitter ce Philosophe , un lecteur froid ne peut le souffrir.

aimé ressembler ? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! c'étoit l'Athénien buvant la Ciguë ; c'étoit Brutus mourant pour son pays ; c'étoit Régulus au milieu des tourmens , c'étoit Caton déchirant ses entrailles , c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faisoient envie ; & tu sentois au fond de ton cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ne crois pas que ce sentiment fut particulier à toi seul ; il est celui de tous les hommes , & souvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle que chacun de nous porte avec lui nous enchante malgré que nous en ayons ; si-tôt que la passion nous permet de le voir , nous lui voulons ressembler , & si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même , il voudroit être un homme de bien.

Pardonne-moi ces transports , mon aimable ami ; tu fais qu'ils me viennent de toi , & c'est à l'amour dont je les tiens à te les rendre. Je ne veux point t'enseigner ici tes propres maximes , mais t'en faire un moment l'application , pour voir ce qu'elles ont à ton usage : car voici le temps de pratiquer tes propres leçons , & de montrer comment on exécute ce que tu fais dire. S'il n'est pas question d'être un Caton ni un Régulus , chacun pourtant doit aimer son pays , être intègre & courageux , tenir sa foi , même aux dépens de sa vie. Les vertus privées sont souvent

d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même, & la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers. Tu sentiras donc que la grandeur de l'homme appartient à tous les états, & que nul ne peut être heureux s'il ne jouit de sa propre estime; car si la véritable jouissance de l'ame est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui sans être forcé de se haïr lui-même?

Je ne crains pas que les sens & les plaisirs grossiers te corrompent. Ils sont des pièges peu dangereux pour un cœur sensible, & il lui en faut de plus délicats: mais je crains les maximes & les leçons du monde; je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple universel & continu du vice, je crains les sophismes adroits dont il se colore: je crains, enfin, que ton cœur même ne t'en impose, & ne te rende moins difficile sur les moyens d'acquérir une considération que tu ferois dédaigner si notre union n'en pouvoit être le fruit.

Je t'avertis, mon ami, de ces dangers; ta sagesse fera le reste; car c'est beaucoup pour s'en garantir que d'avoir su les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion qui l'emporte à mon avis sur la fausse raison du vice, sur les fières erreurs des insensés, & qui doit suffire pour diriger au bien la

vie de l'homme sage. C'est que la source du bonheur n'est toute entière ni dans l'objet désiré ni dans le cœur qui les possède, mais dans le rapport de l'un & de l'autre, & que, comme tous les objets de nos desirs ne sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé ; car il y a des deux côtés une préparation nécessaire, un certain concours dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible, & toujours ignoré du faux sage qui s'arrête au plaisir du moment, faute de connoître un bonheur durable. Que serviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au dehors pour perdre encore plus au-dedans, & de se procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer ? Ne vaut il pas mieux encore, si l'on ne peut avoir qu'un des deux, sacrifier celui que le sort peut nous rendre à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu ? Qui le doit mieux savoir que moi, qui n'ai fait qu'empoisonner les douceurs de ma vie en pensant y mettre le comble ? Laisse donc dire les méchants qui montrent leur fortune & cachent leur cœur, & sois sûr que s'il est un seul exemple du bonheur sur la

terre, il se trouve dans un homme de bien. Tu reçus du Ciel cet heureux penchant à tout ce qui est bon & honnête; n'écoute que tes propres desirs, ne fais que tes inclinations naturelles; songe surtout à nos premières amours. Tant que ces moments purs & délicieux reviendront à ta mémoire, il n'est pas possible que tu cesses d'aimer ce qui te les rendit si doux, que le charme du beau moral s'efface dans ton ame, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens indignes de toi. Comment jouir d'un bien dont on auroit perdu le goût? Non, pour pouvoir posséder ce qu'on aime, il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

Me voici à mon second point, car comme tu vois je n'ai pas oublié mon métier. Mon ami, l'on peut sans amour avoir les sentiments sublimes d'une ame forte: mais un amour tel que le nôtre l'anime & la soutient tant qu'il brûle; si-tôt qu'il s'éteint elle tombe en langueur, & un cœur usé n'est plus propre à rien. Dis-moi, que ferions-nous si nous n'aimions plus? Eh! ne vaudroit-il pas mieux cesser d'être que d'exister sans rien sentir; & pourrois-tu te résoudre à traîner sur la terre l'insipide vie d'un homme ordinaire, après avoir goûté tous les transports qui peuvent ravir une ame humaine? Tu vas habiter de grandes villes; où ta figure & ton âge encore plus que ton mérite tendront mille embu-

ches à ta fidélité. L'insinuante coquetterie affectera le langage de la tendresse, & te plaira sans t'abuser, tu ne chercheras point l'amour, mais les plaisirs; tu les goûteras séparés de lui & ne les pourras reconnoître. Je ne fais si tu retrouveras ailleurs le cœur de Julie, mais je te défie de jamais retrouver auprès d'un autre ce que tu sentis auprès d'elle. L'épuisement de ton ame t'annoncera le sort que je t'ai prédit; la tristesse & l'ennui t'accableront au sein des amusemens frivoles. Le souvenir de nos premières amours te poursuivra malgré toi. Mon image cent fois plus belle que je ne fus jamais viendra tout-à-coup te surprendre. A l'instant le voile du dégoût couvrira tous tes plaisirs, & mille regrets amers naîtront dans ton cœur. Mon bien aimé, mon doux ami! ah, si jamais tu m'oublies.... Hélas! je ne ferai qu'en mourir; mais toi tu vivras vil & malheureux; & je mourrai trop vengée.

Ne l'oublies donc jamais, cette Julie qui fut à toi, & dont le cœur ne sera point à d'autres. Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance où le Ciel m'a placée: mais après t'avoir recommandé la fidélité, il est juste de te laisser de la mienne le seul gage qui soit en mon pouvoir. J'ai consulté, non mes devoirs, mon esprit égaré ne les connoît plus, mais mon cœur, dernière règle de qui n'en sauroit plus vivre; & voici le résultat de ses inspirations. Je ne t'é-

pouferai jamais fans le consentement de mon père ; mais je n'en épouferai jamais un autre fans ton consentement. Je t'en donne ma parole , elle me fera sacrée quoiqu'il arrive , & il n'y a point de force humaine qui puiffe m'y faire manquer. Sois donc fans inquiétude sur ce que je puis devenir en ton absence. Va , mon aimable ami , chercher sous les auspices du tendre amour un fort digne de le couronner. Ma destinée est dans tes mains autant qu'il a dépendu de moi de l'y mettre , & jamais elle ne changera que de ton aveu.

LET TRE XII

A JULIE.

*O Qual fiamma di gloria , donore ;
Scorrer sento per tutte le vene ,
Alma grande parlando con te !*

Julie , laisse-moi respirer. Tu fais bouillonner mon sang ; tu me fais tressaillir , tu me fais palpiter. Ta lettre brûle comme ton cœur du saint amour de la vertu , & tu portes au fond du mien son ardeur céleste. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne falloit que des ordres ? Crois que si je m'oublie au point d'avoir besoin de raisons pour bien faire , au moins ce n'est pas de ta part , ta seule volonté me suffit. Ignores-tu que je

ferai toujours ce qui te plaira, & que je ferois le mal même avant de pouvoir te déshériter. Oui, j'aurois brûlé le Capitole si tu me l'avois commandé, parce que je t'aime plus que toutes choses; mais fais-tu bien pourquoi je t'aime ainsi? Ah! fille incomparable! c'est parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête, & que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

Je pars, encouragé par l'engagement que tu viens de prendre & dont tu pouvois t'épargner le détour; car promettre de n'être à personne sans mon consentement, n'est-ce pas promettre de n'être qu'à moi? Pour moi, je le dis plus librement, & je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien qui ne sera point violée: j'ignore dans la carrière où je vais m'essayer pour te complaire à quel sort la fortune m'appelle; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'hymen ne m'uniront à d'autres qu'à Julie d'Étange; je ne vis, je n'existe que pour elle, & mourrai libre ou son époux. Adieu, l'heure presse & je pars à l'instant.

L E T T R E X I I I

A J U L I E.

J'Arrivai hier au soir à Paris, & celui qui ne pouvoit vivre séparé de toi par deux rues, en est maintenant à plus de cent lieues.

O Julie ! plains moi, plains ton malheureux ami. Quand mon sang en longs ruisseaux auroit tracé cette route immense, elle m'eût paru moins longue, & je n'aurois pas senti défailir mon ame avec plus de langueur. Ah, si du moins, je connoissois le moment qui doit nous rejoindre ainsi que l'espace qui nous sépare, je compenserois l'éloignement des lieux par le progrès du temps, je compterois dans chaque jour ôté de ma vie les pas qui m'auroient rapproché de toi ! Mais cette carrière de douleurs est couverte des ténèbres de l'avenir : Le terme qui doit la borner se dérobe à mes foibles yeux. O doute ! ô supplice ! Mon cœur inquiet te cherche & ne trouve rien. Le soleil se lève & ne me rend plus l'espoir de te voir ; il se couche & je ne t'ai point vue ; mes jours vuides de plaisir & de joie s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'espérance éteinte, elle ne m'offre qu'une ressource incertaine & des consolations suspectes. Chère & tendre amie de mon cœur, hélas ! à quels maux faut-il m'attendre, s'ils doivent égaler mon bonheur passé ?

Que cette tristesse ne t'allarme pas, je t'en conjure, elle est l'effet passager de la solitude & des réflexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premières foiblesses ; mon cœur est dans ta main, ma Julie, & puisque tu le soutiens, il ne se laissera plus abattre. Une des consolantes idées qui sont

Le fruit de ta dernière lettre, est que je me trouve à présent porté par une double force, & quand l'amour auroit anéanti la mienne, je ne laisserois pas d'y gagner encore; car le courage qui me vient de toi me soutient beaucoup mieux que je n'aurois pu me soutenir moi-même. Je suis convaincu qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulières. Divine amitié, c'est-là ton triomphe! Mais qu'est-ce que la seule amitié auprès de cette union parfaite qui joint à toute l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus sacrés? Où sont-ils ces hommes grossiers qui ne prennent les transports de l'amour que pour une fièvre des sens, pour un desir de la nature avilie? Qu'ils viennent, qu'ils observent, qu'ils sentent ce qui se passe au fond de mon cœur; qu'ils voient un amant malheureux éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, sans espoir de recouvrer sa félicité perdue; mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux & qu'ont nourrit tes sentimens sublimes, prêt à braver la fortune, à souffrir ses revers, à se voir même privé de toi, & à faire des vertus que tu lui as inspirées, le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de son ame. Julie, eh!

qu'aurois-je été sans toi? La froide raison m'eut éclairé, peut-être tiède admirateur du bien, je l'aurois du moins aimé dans autrui. Je ferai plus; je saurai le pratiquer avec zèle; & pénétré de tes sages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus: ô quels hommes nous serions tous, si le monde étoit plein de Julies & de cœurs qui les fussent aimer!

En méditant en route sur ta dernière lettre, j'ai résolu de rassembler en un recueil toutes celles que tu m'as écrites, maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoiqu'il n'y en ait pas une que je ne sache par cœur, & bien par cœur, tu peux m'en croire; j'aime pourtant à les relire sans cesse, ne fut-ce que pour revoir les traits de cette main chérie qui seule peut faire mon bonheur. Mais insensiblement le papier s'use, & avant qu'elles s'usent; & avant qu'elles soient déchirées, je veux les copier toutes dans un livre blanc que je viens de choisir exprès pour cela. Il est assez gros, mais je songe à l'avenir, & j'espère ne pas mourir assez jeune pour me borner à ce volume. Je destine les soirées à cette occupation charmante, & j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce précieux recueil ne me quittera de mes jours; il sera mon manuel dans le monde où je vais entrer; il sera pour moi le contre-poison des maximes qu'on y respire; il me consolera dans mes maux; il

préviendra ou corrigera mes fautes; il m'instruira durant ma jeunesse, il m'édifiera dans tout les temps, & ce seront à mon avis les premières Lettres d'amour dont on aura tiré cet usage.

Quant à la dernière que j'ai présentement sous les yeux, toute belle qu'elle me paroît, j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déjà fort étrange; mais ce qui doit l'être encore plus, c'est que cet article est précisément celui qui te regarde, & je te reproche d'avoir même songé à l'écrire. Que me parles-tu de fidélité, de confiance? Autrefois tu connoissois mieux mon amour & ton pouvoir. Ah, Julie! inspires-tu des sentimens périssables, & quand je ne t'aurois rien promis, pourrois-je cesser d'être à toi? Non, non, c'est du premier regard de tes yeux, du premier mot de ta bouche, du premier transport de mon cœur que s'alluma dans lui cette flamme éternelle que rien ne peut plus éteindre. Ne t'eussai-je vue que ce premier instant, c'en étoit déjà fait, il étoit trop tard pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'oublierois maintenant? Maintenant qu'enivré de mon bonheur passé, son seul souvenir suffit pour me le rendre encore? Maintenant qu'oppressé du poids de tes charmes, je ne respire qu'en eux? Maintenant que ma première ame est disparue, & que je suis animé de celle que tu m'as donnée? Maintenant, ô Julie, que je me dépîte contre moi, de t'exprimer si

mal tout ce que je sens ? Ah ! que toutes les beautés de l'univers tentent de me séduire ! en est-il d'autres que la tienne à mes yeux ? Que tout conspire à l'arracher de mon cœur ; qu'on le perce , qu'on le déchire , qu'on brise ce fidèle miroir de Julie , sa pure image ne cessera de briller jusques dans le dernier fragment ; rien n'est capable de l'y détruire. Non , la suprême puissance elle-même ne sauroit aller jusques-là ; elle peut anéantir mon ame , mais non pas faire qu'elle existe & cesse de t'adorer.

Milord Edouard s'est chargé de te rendre compte à son passage de ce qui me regarde , & de ces projets en ma faveur : mais je crains qu'il ne s'acquitte mal de cette promesse par rapport à ses arrangemens présens. Apprends qu'il ose abuser du droit que lui donnent sur moi ses bienfaits , pour les étendre au-delà même de la bienséance. Je me vois , par une pension qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable , en état de faire une figure fort au-dessus de ma naissance , & c'est peut-être ce que je serai forcé de faire à Londres pour suivre ses vues. Pour ici où nulle affaire ne m'attache , je continuerai de vivre à ma manière , & ne serai point tenté d'employer en vaines dépenses l'excédent de mon entretien. Tu me l'as appris , ma Julie , les premiers besoins ou du moins les plus sensibles sont ceux d'un cœur bienfaisant , & tant que quelqu'un manque du nécessaire , quel honnête-homme a du superflu ?

LETTRE

L E T T R E X I V ,

A J U L I E .

J'Entre avec une secrète horreur dans ce vaste désert du monde. Ce cahos ne m'offre qu'une solitude affreuse, où regne un morne silence. Mon ame à la presse cherche à s'y répandre, & se trouve par tout resserrée. Je ne suis jamais moins seul que quand je suis seul, disoit un ancien; moi, je ne suis seul que dans la foule, où je ne puis être ni à toi ni aux autres. Mon cœur voudroit parler, il sent qu'il n'est point écouté: Il voudroit répondre; on ne lui dit rien qui puisse aller jusqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, & personne ici n'entend la mienne.

Ce n'est pas qu'on ne me fasse beaucoup d'accueil, d'amitiés, de prévenances, & que mille soins officieux n'y semblent voler au devant de moi. Mais c'est précisément de quoi je me plains. Le moyen d'être aussi-tôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vu? L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse, & des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. J'ai grand peur

II. Partie

D

que celui qui dès la première vue me traite comme un ami de vingt ans , ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu si j'avois quelque important service à lui demander ; & quand je vois des hommes si dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens , je présumerois volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela ; car le François est naturellement bon , ouvert , hospitalier , bienfaisant , mais il y a aussi mille manières de parler qu'il ne faut pas prendre à la Lettre , mille offres apparentes , qui ne sont faites que pour être refusées , mille espèces de pièges que la politesse tend à la bonne foi rustique. Je n'entendis jamais tant dire - comptez sur moi dans l'occasion ; disposez de mon crédit , de ma bourse , de ma maison , de mon équipage. Si tout cela étoit sincère & pris au mot , il n'y auroit pas de Peuple moins attaché à la propriété , la communauté des biens seroit ici presque établie , le plus riche offrant sans cesse , & le plus pauvre acceptant toujours , tout se mettroit naturellement de niveau , & Sparte même eut eu des partages moins égaux qu'ils ne seroient à Paris. Au lieu de cela , c'est peut-être la ville du monde où les fortunes sont les plus inégales , & où re-gnent à la fois la plus somptueuse opulence & la plus déplorable misère. Il n'en faut pas davantage pour comprendre ce que

signifient cette apparente commisération qui semble toujours aller au-devant des besoins d'autrui, & cette facile tendresse de cœur qui contracte en un moment des amitiés éternelles.

Au lieu de tous ces sentimens suspects & de cette confiance trompeuse, veux-je chercher des lumières & de l'instruction ? C'en est ici l'aimable source, & l'on est d'abord enchanté du savoir & de la raison qu'on trouve dans les entretiens, non-seulement des Savans & des gens de Lettres, mais des hommes de tous les états, & même des femmes; le ton de la conversation y est coulant & naturel; il n'est ni pesant ni frivole; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoques. Ce ne sont ni des dissertations ni des épigrammes, on y raisonne sans argumenter; on y plaïsante sans jeux de mots; on y associe avec art l'esprit & la raison, les maximes & les faillies, la satire aigue, l'adroite flatterie & la morale austère. On y parle de tout, pour que chacun ait quelque chose à dire; on n'approfondit point les questions, de peur d'ennuyer, on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité, la précision mène à l'élégance; chacun dit son avis & l'appuie en peu de mots; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtement le sien; on discute

pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute ; chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contens, & le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

Mais au fonds que penfes-tu qu'on apprend dans ces conversations si charmantes ? A juger sainement des choses du monde, à bien user de la société, à connoître au moins les gens avec qui l'on vit ? Rien de tout cela, ma Julie. On y apprend à plaider avec art la cause du mensonge, à ébranler à force de Philosophie tous les principes de la vertu, à colorer de sophismes subtils ses passions & ses préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de connoître le caractère des gens, mais seulement leurs intérêts, pour deviner à-peu-près ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme parle, c'est pour ainsi dire, son habit & non pas lui qui a un sentiment, & il en changera sans façon tout aussi souvent que d'état. Donnez-lui tour à tour une longue perruque, un habit d'ordonnance & une croix pectorale ; vous l'entendrez successivement prêcher avec le même zèle les loix, le despotisme, & l'inquisition. Il y a une raison commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacune prouve très-bien que les deux autres sont mauvaises, conséquence facile

à tirer pour les trois. Ainsi nul ne dit jamais ce qu'il pense, mais ce qu'il lui convient de faire penser à autrui, & le zele apparent de la vérité n'est jamais en eux que le masque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens isolés qui vivent dans l'indépendance ont au moins un esprit à eux, point du tout; autres machines qui ne pensent point, & qu'on fait penser par ressorts. On n'a qu'à s'informer de leurs sociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voient, des auteurs qu'ils connoissent : là-dessus on peut d'avance établir leur sentiment futur sur un livre prêt à paroître & qu'ils n'ont point lu; sur une pièce prête à jouer & qu'ils n'ont point vue; sur tel ou tel auteur qu'ils ne connoissent point, sur tel ou tel systême dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne se monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque soir apprendre dans leurs sociétés ce qu'ils penseront le lendemain.

Il y a ainsi un petit nombre d'hommes & de femmes qui pensent pour tous les autres, & pour lesquels tous les autres parlent & agissent; & comme chacun songe à son intérêt, personne au bien commun, & que les intérêts particuliers sont toujours opposés entr'eux, c'est un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions

contraires, où les plus échauffés animés par les autres ne savent presque jamais de qu'il est question. Chaque coterie a ses règles, ses jugemens, ses principes qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête-homme d'une maison est un frippon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une existence locale & circonscrite. Quiconque aime à se répandre & fréquente plusieurs sociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'assemblées, modifier son esprit, pour ainsi dire à chaque pas, & mesurer ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite il quitte en entrant son ame, s'il en a une ; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée, qu'il la pose de même en sortant, & reprenne s'il veut la sienne jusqu'à nouvel échange.

Il y plus ; c'est que chacun se met sans cesse en contradiction avec lui-même, sans qu'on s'avise de le trouver mauvais. On a des principes pour la conversation & d'autres pour la pratique ; leur opposition ne scandalise personne, & l'on est convenu qu'ils ne se ressembleroient point entr'eux. On n'exige pas même d'un Auteur, surtout d'un moraliste qu'il parle comme ses livres, ni qu'il agisse comme il parle. Ses Ecrits, ses discours, sa conduite sont trois choses toutes différentes qu'il n'est point

obligé de concilier. En un mot , tout est absurde & rien ne choque , parce qu'on y est accoutumée ; & il y a même à cette incon-
séquence une sorte de bon air dont bien des gens se font honneur. En effet , quoi-
que tous prêchent avec zèle les maximes de leur profession , tous se piquent d'avoir le ton d'un autre. Le Robin prend l'air Cavalier ; le financier fait le Seigneur ; l'E-
vêque a le propos galant ; l'homme de Cour parle de Philosophie , l'homme d'E-
tat de bel esprit ; il n'y a pas jusqu'au simple artisan qui ne pouvant prendre un autre ton que le sien , se met en noir les Dimanches , pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les militaires seuls , dédaignent tous les autres états , gardent sans façon le ton du leur & sont insupportables de bonne foi. Ce n'est pas que M. de Muralt n'eût raison quand il donnoit la préférence à leur Société ; mais ce qui étoit vrai de son temps ne l'est plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature a changé en mieux le ton général ; les militaires seuls n'en ont point voulu changer ; & le leur , qui étoit le meilleur auparavant , est enfin devenu le pire. (f)

(f) Ce jugement , vrai ou faux , ne peut s'entendre que des subalternes , & de ceux qui ne vivent pas à Paris : car tout ce qu'il y a d'illustré dans le Royaume est au service , & la Cour même est toute militaire. Mais il y a une grande différence , pour les manières que l'on contracte , entre faire campagne en temps de guerre , & passer sa vie dans des garnisons.

Ainsi les hommes à qui l'on parle ne sont point ceux avec qui l'on converse ; leurs sentimens ne partent point de leur cœur , leurs lumières ne sont point dans leur esprit , leurs discours ne représentent point leurs pensées, on n'apperçoit d'eux que leur figure , & l'on est dans une assemblée à peu près comme devant un tableau mouvant , où le Spectateur paisible est le seul être mù par lui-même.

Telle est l'idée que je me suis formée de la grande société sur celle que j'ai vue à Paris. Cette idée est peut-être plus relative à ma situation particulière qu'au véritable état des choses , & se reformera sans doute sur de nouvelles lumières. D'ailleurs , je ne fréquente que les sociétés où les amis de Milord Edouard m'ont introduit , & je suis convaincu qu'il faut descendre dans d'autres états pour connoître les véritables mœurs d'un pays , car celles des riches sont presque par-tout les mêmes. Je tâcherai de m'éclaircir mieux dans la suite. En attendant , juge si j'ai raison d'appeller cette foule un désert , & de m'effrayer d'une solitude où je ne trouve qu'une vaine apparence de sentimens & de vérité qui change à chaque instant & se détruit elle-même , où je n'apperçois que larves & fantômes qui frappent l'œil un moment , & disparaissent aussi-tôt qu'on les veut saisir ? Jusqu'ici j'ai vu beaucoup de masques ; quand verrai-je des visages d'hommes ?

L E T T R E . X V .

D E J U L I E .

O Ui, mon ami, nous ferons unis malgré notre éloignement ; nous ferons heureux en dépit du fort. C'est l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité ; leur attraction ne connoît point la loi des distances, & les nôtres se toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve, comme toi, que les amans ont mille moyens d'adoucir le sentiment de l'absence, & de se rapprocher en un moment. Quelquefois même on se voit plus souvent encore que quand on se voyoit tous les jours ; car si-tôt qu'un des deux est seul, à l'instant tous deux sont ensemble. Si tu goûtes ce plaisir tous les soirs, je le goûte cent fois le jour ; je vis plus solitaire ; je suis environnée de tes vestiges, & je ne saurois fixer les yeux sur les objets qui m'entourent, sans te voir tout autour de moi.

Qui contò dolcemente, e qui s'assise :

Qui si rivolse, e qui ritenne il passo ;

Qui co' begli occhi mi trafise il core :

Qui disse una parola, e qui sorrise.

Mais, toi, fais-tu t'arrêter à ces situations paisibles ? fais-tu goûter un amour tran-

quille & tendre qui parle au cœur sans émouvoir les sens, & tes regrets font-ils aujourd'hui plus sages que tes desirs ne l'étoient autrefois ? Le ton de ta première lettre me fait trembler. Je redoute ces emportemens trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes, & je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ah ! tu ne sens pas, non, ton cœur peu délicat ne sent pas combien l'amour s'offense d'un vain hommage ; tu ne songes, ni que ta vie est à moi ni qu'on court souvent à la mort en croyant servir la nature. Homme sensuel, ne sauras-tu jamais aimer ? Rappelle-toi, rappelle-toi ce sentiment si calme & si doux que tu connus une fois, & que tu décrivis d'un ton si touchant & si tendre. S'il est le plus délicieux qu'ait jamais savouré l'amour heureux, il est le seul permis aux amans séparés, & quand on l'a pu goûter un moment, on n'en doit plus regretter d'autre. Je me souviens des réflexions que nous faisons en lisant ton Plutarque, sur un goût dépravé qui outrage la nature. Quand ses tristes plaisirs n'auroient que de n'être pas partagés, c'en seroit assez, disions-nous, pour les rendre insipides & méprisables. Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop active, elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux ! de quoi jouis-tu quand tu es seul à jouir ? Ces voluptés solitaires sont des voluptés

mortes. O amour ! les tiennes sont vives , c'est l'union des ames qui les anime , & le plaisir qu'on donne à ce qu'on aime , fait valoir celui qu'il nous rend.

Dis-moi , je te prie , mon cher ami , en quelle langue ou plutôt en quel jargon est la relation de ta dernière Lettre ? Ne seroit-ce point-là par hasard du bel esprit ? Si tu as dessein de t'en servir souvent avec moi , tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'est-ce , je te prie , que le sentiment de l'habit d'un homme ? Qu'une ame qu'on prend comme un habit de livrée ? Que des maximes qu'il faut mesurer à la toise ? Que veux-tu qu'une pauvre suiffesse entende à ces sublimes figures ? Au lieu de prendre comme les autres des ames aux couleurs des maisons , ne voudrois-tu point-déjà donner à ton esprit la teinte de celui du pays ? Prends - garde , mon bon ami , j'ai peur qu'elle n'aille pas bien sur ce fonds-là. A ton avis les *Trastati* du Cavalier Marin donc tu t'es si souvent moqué , approchèrent-ils jamais de ces métaphores , & si l'on peut faire opiner l'habit d'un homme dans une lettre , pourquoi ne seroit-on pas fuer le feu (g) dans un sonnet ?

Observer en trois semaines toutes les sociétés d'une grande Ville ; assigner le caractère des propos qu'on y tient , y distinguer exactement le vrai du faux , le réel

[g] *Sudate, o fochi, a preparar metalli.*
Vers d'un sonnet du Cavalier Marin.

de l'apparent, & ce qu'on y dit de ce qu'on y pense ; voilà ce qu'on accuse les François de faire quelquefois chez les autres peuples , mais ce qu'un étranger ne doit point faire chez eux ; car ils valent bien la peine d'être étudiés posément. Je n'approuve pas non plus qu'on dise du mal du pays où l'on vit & où l'on est bien traité : j'aurois mieux qu'on se laissât tromper par les apparences, que de moraliser aux dépens de ses hôtes. Enfin, je tiens pour suspect tout observateur qui se pique d'esprit : je crains toujours que sans y songer , il ne sacrifie la vérité des choses à l'éclat des pensées & ne fasse jouer sa phrase aux dépens de la justice.

Tu ne l'ignores pas , mon ami , l'esprit ; dit notre Muralt , est la manie des François ; je te trouve aussi du penchant à la même manie , avec cette différence qu'elle a chez eux de la grace , & que de tous les peuples du monde , c'est à nous qu'elle sied le moins. Il y a de la recherche & du jeu dans plusieurs de tes lettres. Je ne parle point de ce tour vif & de ces expressions animées qu'inspire la force du sentiment ; je parle de cette gentillesse de style qui n'étant point naturelle , ne vient d'elle-même à personne , & marque la prétention de celui qui s'en sert. Eh Dieu ! des prétentions avec ce qu'on aime ! n'est-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer , & n'est-on pas glorieux soi-même de tout le mérite qu'il a de plus que nous ? Non , si l'on anime les con-

versations indifférentes de quelques faillies qui passent comme des traits , ce n'est point entre deux amans que ce langage est de saison , & le jargon fleuri de la galanterie est beaucoup plus éloigné du sentiment que le ton le plus simple qu'on puisse prendre. J'en appelle à toi-même. L'esprit eut-il jamais le temps de se montrer dans nos têtes à têtes ? & si le charme d'un entretien passionné l'écarte & l'empêche de paroître , comment des lettres que l'absence remplit toujours d'un peu d'amertume , & où le cœur parle avec plus d'attendrissement , le pourroient-elles supporter ? Quoique toute grande passion soit sérieuse , & que l'excessive joie elle-même arrache des pleurs plutôt que des ris , je ne veux pas pour cela que l'amour soit toujours triste ; mais je veux que sa gaieté soit simple , sans ornement , sans art , nue comme lui ; en un mot , qu'elle brille de ses propres graces & non de la parure du bel esprit.

L'Inséparable , dans la chambre de laquelle je t'écris cette Lettre , prétend que j'étois en la commençant dans cet état d'enjouement que l'amour inspire ou tolère ; mais je ne fais ce qu'il est devenu. A mesure que j'avançois , une certaine langueur s'emparoit de mon ame , & me laissoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaise a voulu t'adresser : car il est bon de t'avertir que la critique de ta critique est bien plus de sa façon que de la mienne ; elle

m'en a dicté sur-tout le premier article en riant comme une folle, & sans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'est pour t'apprendre à manquer de respect au Marini qu'elle protège & que tu plaisantes.

Mais fais-tu bien ce qui nous met toutes deux de si bonne humeur ? C'est son prochain mariage. Le contrat fut passé hier au soir, & le jour est pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai, c'est assurément le sien ; on ne vit de la vie une fille si bouffonnement amoureuse. Ce bon M. d'Orbe, à qui de son côté la tête en tourne, est enchanté d'un accueil si folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois, il se prête avec plaisir à la plaisanterie, & prend pour un chef-d'œuvre de l'amour l'art d'égayer sa maîtresse. Pour elle, on a beau la prêcher, lui représenter la bienséance, lui dire que si près du terme elle doit prendre un maintien plus sérieux, plus grave, & faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle est prête à quitter. Elle traite tout cela de sottises imaginées ; elle soutient en face à M. d'Orbe, que le jour de la cérémonie elle fera de la meilleure humeur du monde, & qu'on ne sauroit aller trop gaiement à la nôce. Mais la petite dissimulée ne dit pas tout ; je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges, & je parie bien que les pleurs de la nuit paient les ris de la journée. Elle va former de nouvelles chaînes qui relâcheront les doux liens de l'amitié ; elle va commencer une manière

de vivre différente de celle qui lui fut chère ; elle étoit contente & tranquille, elle va courir les hazards auxquels le meilleur mariage expose, & quoiqu'elle en dise, comme une eau pure & calme commence à se troubler aux approches de l'orage, son cœur timide & chaste ne voit point sans quelque allarme le prochain changement de son sort.

O mon ami, qu'ils sont heureux ! Ils s'aiment ; ils vont s'épouser ; ils jouiront de leur amour sans obstacles, sans craintes, sans remords ! Adieu, adieu, je n'en puis dire davantage.

P. S. Nous n'avons vu Milord Edouard qu'un moment, tant il étoit pressé de continuer sa route. Le cœur plein de ce que nous lui devons, je voulois lui montrer mes sentimens & les tiens ; mais j'en ai eu une espèce de honte. En vérité, c'est faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.

L E T T R E X V I

A J U L I E.

Q Ue les passions impétueuses rendent les hommes enfans ? Qu'un amour forcené se nourrit aisément de chimères ; & qu'il est aisé de donner le change à des desirs extrêmes par les plus frivoles objets !

J'ai reçu ta lettre avec les mêmes transports que m'auroient causés ta présence, & dans l'empirement de ma joie un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'absence, & le seul auquel la raison ne peut rien, c'est l'inquiétude sur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa santé, sa vie, son repos, son amour, tout échappe à qui craint de tout perdre; on n'est pas plus sûr du présent que de l'avenir, & tous les accidens possibles se réalisent sans cesse dans l'esprit d'un amant qui les redoute. Enfin, je respire, je vis, tu te portes bien, tu m'aimes, ou plutôt il y a dix jours que tout cela étoit vrai; mais qui me répondra d'aujourd'hui? O absence! ô tourment! ô bizarre & funeste état, où l'on ne peut jouir que du moment passé, & où le présent n'est point encore!

Quand tu ne m'aurois pas parlé de l'Inséparable, j'aurois reconnu sa malice dans la critique de ma relation, & sa rancune dans l'apologie du Marini; mais s'il m'étoit permis de faire la mienne, je ne resterois pas sans réplique.

Premièrement, ma Cousine; (car c'est à elle qu'il faut répondre.) Quand au style, j'ai pris celui de la chose; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée & l'exemple du ton des conversations à la mode, & suivant un ancien précepte, je vous ai écrit à peu près comme on parle en certaines sociétés. D'ailleurs, ce n'est pas l'usage des figures, mais

leur choix que je blâme dans le Cavalier Marin. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit, on a besoin de métaphores & d'expressions figurées pour se faire entendre. Vos lettres mêmes en sont pleines sans que vous y songiez, & je soutiens qu'il n'y a qu'un Géometre & un sot qui puissent parler sans figures. En effet, un même jugement n'est-il pas susceptible de cent degrés de force ? Et comment déterminer celui de ces degrés qu'il doit avoir, sinon par le tour qu'on lui donne ? Mes propres phrases me font rire, je l'avoue, & je les trouve absurdes, grâce au soin que vous avez pris de les isoler ; mais laissez-les où je les ai mises, vous les trouverez claires & mêmes énergiques. Si ces yeux éveillés, que vous savez si bien faire parler, étoient séparés l'un de l'autre, & de votre visage ; Cousine, que pensez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu ? Ma foi, rien du tout, pas même à M. d'Orbe.

La première chose qui se présente à observer dans un pays où l'on arrive, n'est-ce pas le ton général de la Société ? Hé bien, c'est aussi la première observation que j'ai faite dans celui-ci, & je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris & non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contraste entre les discours, les sentimens & les actions des honnêtes-gens, c'est que ce contraste saute aux yeux au premier instant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes selon les Coteries, molinistes dans l'une, jan-

féniſtes dans l'autre , vils courtiſans chez un Miniſtre , frondeurs mutins chez un mécontent ; quand je vois un homme doré décrier le luxe , un Financier les impôts , un Prélat le dérèglement ; quand j'entends une femme de la Cour parler de modeſtie , un grand Seigneur de vertu , un Auteur de ſimplicité , un Abbé de Religion , & que ces abſurdités ne choquent perſonne , ne dois-je pas conclure à l'inſtant , qu'on ne ſe ſoucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire , & que loin de vouloir perſuader les autres quand on leur parle , on ne cherche pas même à leur faire penſer qu'on croit ce que l'on leur dit ?

Mais c'eſt aſſez plaifanter avec la Couſine. Je laiſſe un ton qui nous eſt étranger à tous trois , & j'eſpère que tu ne verras pas plus prendre le goût de la ſatyre que celui du bel eſprit. C'eſt à toi , Julie , qu'il faut à préſent répondre ; car je ſais diſtinguer la critique badine des reproches ſérieux.

Je ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change ſur mon objet. Ce ne ſont point les François que je me ſuis propoſé d'observer : car ſi le caractère des Nations ne peut ſe déterminer que par leurs différences ; comment , moi qui n'en connois encore aucune autre , entreprendrois-je de peindre celle-ci ? Je ne ſerois pas , non plus , ſi mal-adroit que de choiſir la Capitale pour le lieu de mes observations. Je n'ignore pas que les Capitales différent

moins entr'elles que les Peuples, & que les caractères nationaux s'y effacent & confondent en grande partie, tant à cause de l'influence commune des Cours qui se ressemblent toutes, que par l'effet commun d'une société nombreuse & resserrée, qui est le même à peu près sur tous les hommes, & l'emporte à la fin sur le caractère originel.

Si je voulois étudier un peuple, c'est dans les Provinces reculées où les habitans ont encore leurs inclinations naturelles, que j'irois les observer. Je parcourrois lentement & avec soin plusieurs de ces Provinces, les plus éloignées les unes des autres; toutes les différences que j'observerois entr'elles me donneroient le génie particulier de chacune; tout ce qu'elles auroient de commun, & que n'auroient pas les autres peuples, formeroit le génie national; & ce qui se trouveroit par-tout, appartiendroit en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vaste projet, ni l'expérience nécessaire pour le suivre. Mon objet est de connoître l'homme, & ma méthode, de l'étudier dans ses diverses relations. Je ne l'ai vu jusqu'ici qu'en petites sociétés, épars & presque isolé sur la terre. Je vais maintenant le considérer entassé par multitudes dans les mêmes lieux, & je commencerai à juger par-là des vrais effets de la Société; car s'il est constant qu'elle rende les hommes meilleurs, plus elle est nombreuse & rapprochée, mieux ils doivent valoir, & les mœurs, par exemple,

feront beaucoup plus pures à Paris que dans le Valais; que si l'on trouvoit le contraire, il faudroit tirer une conséquence opposée.

Cette méthode, pourroit, j'en conviens, me mener encore à la connoissance des Peuples, mais par une voie si longue & si détournée, que je ne serois peut-être de ma vie en état de prononcer sur aucun d'eux. Il faut que je commence par tout observer, dans le premier où je me trouve, que j'assigne ensuite les différences, à mesure que je parcourrai les autres pays; que je compare la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier sur un saule, ou le palmier sur un sapin, & que j'attende à juger du premier peuple observé, que j'aie observé tous les autres.

Veilles donc, ma charmante prêcheuse, distinguer ici l'observation philosophique de la satire nationale. Ce ne sont point les Parisiens que j'étudie, mais les habitans d'une grande ville, & je ne sais si ce que j'en vois ne convient pas à Rome & à Londres tout aussi-bien qu'à Paris. Les règles de la morale ne dépendent point des usages des Peuples; ainsi malgré les préjugés dominans, je sens fort bien ce qui est mal en soi, mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer aux François ou à l'homme, & s'il est l'ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau du vice offense en tous lieux un œil impartial, & l'on n'est pas plus blâmable de le reprendre dans un pays où

il règne , quoiqu'on y soit , que de relever les défauts de l'humanité , quoiqu'on vive avec les hommes. Ne suis-je pas à présent moi-même un habitant de Paris ? Peut-être sans le savoir ai-je déjà contribué pour ma part au désordre que j'y remarque ; peut-être un trop long séjour y corrompoit-il ma volonté même ; peut-être au bout d'un an ne serois-je plus qu'un bourgeois , si pour être digne de toi je ne gardois l'ame d'un homme libre & les mœurs d'un Citoyen. Laisse - moi donc te peindre sans contrainte des objets auxquels je rougisse de rassembler , & m'animer au pur zèle de la vérité par le tableau de la flatterie & du mensonge.

Si j'étois le maître de mes occupations & de mon sort , je saurois , n'en doute pas , choisir d'autres sujets de Lettres , & tu n'étois pas mécontente de celles que je t'écrivois de Meillerie & du Valais ; mais , chère amie , pour avoir la force de supporter le fracas du monde où je suis contraint de vivre , il faut bien au moins que je me console à te le décrire , & que l'idée de préparer des relations m'excite à en chercher les sujets. Autrement le découragement va m'atteindre à chaque pas , & il faudra que j'abandonne tout si tu ne veux rien voir avec moi. Pense que pour vivre d'une manière si peu conforme à mon goût , je fais un effort qui n'est pas indigne de sa cause , & pour juger quels soins me peu-

vent mener à toi, souffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connoître, & des obstacles qu'il faut surmonter.

Malgré ma lenteur, malgré mes distractions inévitables, mon recueil étoit fini quand ta lettre est arrivée heureusement pour le prolonger, & j'admire en le voyant si court combien de choses ton cœur m'a su dire en si peu d'espace. Non, je soutiens qu'il n'y a point de lecture aussi délicate, même pour qui ne te connoîtroit pas, s'il avoit une ame semblable aux nôtres : mais comment ne te pas connoître en lisant tes lettres ? Comment prêter un ton si touchant & des sentimens si tendres à une autre figure que la tienne ? A chaque phrase ne voit-on pas le doux regard de tes yeux ? A chaque mot n'entend-on pas ta voix charmante ? Quelle autre que Julie & jamais aimé, pensée, parlé, agi, écrit comme elle ? Ne sois donc pas surprise si tes lettres qui te peignent si bien font quelquefois sur ton idolâtre amant le même effet que ta présence. En les relisant je perds la raison, ma tête s'égaré dans un délire continuel, un feu dévorant me consume, mon sang s'allume & pétille, une fureur me fait tressaillir. Je crois te voir, te toucher, te presser contre mon sein.... objet adoré, fille enchanteresse, source de délices & de volupté, comment en te voyant ne pas voir les houris faites pour les bienheureux ?..... ah, viens !..... je la sens..... elle

m'échappe , & je n'embrasse qu'une ombre....
Il est vrai , chère amie , tu es trop belle &
tu fus trop tendre pour mon foible cœur ;
il ne peut oublier ni ta beauté ni tes ca-
resses ; tes charmes triomphent de l'absen-
ce , ils me poursuivent par-tout , ils me font
craindre la solitude , & c'est le comble de
ma misère de n'oser m'occuper toujours
de toi.

Ils seront donc unis malgré les obstacles ;
ou plutôt ils le sont au moment que j'écris.
Aimables & dignes Epoux ! Puisse le Ciel
les combler des biens que méritent leur
sage & paisible amour , l'innocence de leurs
mœurs , l'honnêteté de leurs ames. Puisse-
t-il leur donner ce bonheur précieux dont
il est si avare envers les cœurs faits pour le
goûter ! Qu'ils soient heureux , s'il leur
accorde , hélas , tout ce qu'il nous ôte !
Mais pourtant ne sens-tu pas quelque sorte
de consolation dans nos maux ? Ne sens-tu
pas que l'excès de notre misère n'est point
non plus sans dédommagement , & que
s'ils ont des plaisirs dont nous sommes pri-
vés , nous en avons aussi qu'ils ne peuvent
connoître ? Oui , ma douce amie , malgré
l'absence , les privations , les allarmes ,
malgré le désespoir même , les puissans
élanemens de deux cœurs l'un vers l'au-
tre , ont toujours une volupté secrète igno-
rée des ames tranquilles. C'est un des mi-
racles de l'amour de nous faire trouver du
plaisir à souffrir ; & nous regarderions comme

le pire des malheurs un état d'indifférence & d'oubli que nous ôteroit tout le sentiment de nos peines. Plaignons donc notre fort, ô Julie! mais n'envions celui de personne. Il n'y a point, peut être, à tout prendre d'existence préférable à la nôtre, & comme la divinité tire tout son bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffe un feu céleste, trouvent dans leurs propres sentimens une sorte de jouissance pure & délicate, indépendante de la fortune & du reste de l'Univers.

L E T T R E X V I I

A J U L I E.

ENfin, me voilà tout-à-fait dans le torrent. Mon recueil fini, j'ai commencé de fréquenter les spectacles & de souper en ville. Je passe ma journée entière dans le monde, je prête mes oreilles & mes yeux à tout ce qui les frappe, & n'appercevant rien qui te ressemble, je me recueille au milieu du bruit & converse en secret avec toi. Ce n'est pas que cette vie bruyante & tumultueuse n'ait aussi quelque sorte d'attraits, & que la prodigieuse diversité d'objets n'offre de certains agrémens à de nouveaux débarqués; mais pour les sentir il faut avoir le cœur vuide & l'esprit frivole; l'amour & la raison semblent s'unir pour
m'en

n'en dégôûter : comme tout n'est que vaine apparence & que tout change à chaque instant , je n'ai le temps d'être ému de rien , ni celui de rien examiner.

Ainsi , je commence à voir les difficultés de l'étude du monde , & je ne fais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le Philosophe en est trop loin , l'homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir , l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le Philosophe , il le considère à part , & n'en pouvant discerner ni les liaisons ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée , il ne le voit jamais à sa place & n'en sent ni la raison ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout & n'a le temps de penser à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les observer ; ils s'effacent mutuellement avec rapidité , & il ne lui reste du tout que des impressions confuses qui ressemblent au cahos.

On ne veut pas , non plus , voir & méditer alternativement , parce que le spectacle exige une continuité d'attention , qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviser son temps par intervalles entre le monde , & la solitude , toujours agité dans sa retraite & toujours étranger dans le monde , ne seroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager sa vie entière en deux grands espaces ,

l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : mais cela même est presque impossible ; car la raison n'est pas un meuble qu'on pose & qu'on reprenne à son gré, & quiconque a pu vivre dix ans sans penser, ne pensera de sa vie.

Je trouve aussi que c'est une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer n'observe rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaisirs, il n'est admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit soi-même ; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

Quel parti prendrai-je donc, moi étranger qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays, & que la différence de religion empêcheroit seule d'y pouvoir aspirer à rien ? Je suis réduit à m'abaisser pour m'instruire, & ne pouvant jamais être un homme utile, à tâcher de me rendre un homme amusant. Je m'exerce autant qu'il est possible à devenir poli sans fausseté, complaisant sans bassesse, & à prendre si bien ce qu'il y a de bon dans la société, que j'y puisse être souffert sans en adopter les vices. Tout homme oisif qui veut voir le monde doit au moins en prendre les manières jusqu'à certain point ; car de quel droit exigeroit-on d'être admis parmi des gens à qui l'on n'est bon à rien, & à qui l'on n'auroit pas l'art de

plaire? Mais aussi quand il a trouvé cet art on ne lui en demande pas davantage, surtout s'il est étranger. Il peut se dispenser de prendre part aux cabales, aux intrigues, aux démêlés: s'il se comporte honnêtement envers chacun, s'il ne donne à certaines femmes ni exclusion ni préférence, s'il garde le secret de chaque société où il est reçu, s'il n'étale point les ridicules d'une maison dans une autre, s'il n'évite les confidences, s'il se refuse aux tracasseries, s'il garde par-tout une certaine dignité, il pourra voir paisiblement le monde, conserver ses mœurs, sa probité, sa franchise même, pourvu qu'elle vienne d'un esprit de liberté & non d'un esprit de parti. Voilà ce que j'ai tâché de faire par l'avis de quelques gens éclairés que j'ai choisis pour guides parmi les connoissances que m'a donné Milord Edouard. J'ai donc commencé d'être admis dans des sociétés moins nombreuses & plus choisies. Je ne m'étois trouvé jusqu'à présent qu'à des dinés réglés où l'on ne voit de femme que la maîtresse de la maison, où tous les désœuvrés de Paris sont reçus pour peu qu'on les connoisse, où chacun paie comme il peut son diné en esprit ou en flatterie, & dont le ton bruyant & confus ne diffère pas beaucoup de celui des tables d'auberge.

Je suis maintenant initié, à des mystères plus secrets. J'assiste à des soupés priés où la porte est fermée à tout survenant & où l'on est sûr de ne trouver que des gens qui

conviennent tous , sinon les uns aux autres , au moins à ceux qui les reçoivent. C'est-là que les femmes s'observent moins , & qu'on peut commencer à les étudier ; c'est-là que régne plus paisiblement des propos plus fins & plus satyriques ; c'est-là qu'au lieu des nouvelles publiques , des spectacles , des promotions , des morts , des mariages dont ont a parlé le matin , on passe discrètement en revue les anecdotes de Paris , qu'on dévoile tous les événemens secrets de la chronique scandaleuse , qu'on rend le bien & le mal également plaisans & ridicules , & que peignant avec art & selon l'intérêt particulier les caractères des personnages , chaque interlocuteur sans y penser peint encore beaucoup mieux le sien ; c'est-là qu'un reste de circonspection fait inventer devant les laquais un certain langage entortillé , sous lequel feignant de rendre la satire plus obscure on la rend seulement plus amère ; c'est-là , en un mot , qu'on prétexte de faire moins de mal , mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant , à considérer ces propos selon nos idées , on auroit tort de les appeller satyriques ; car ils sont bien plus railleurs que mordans ; & tombent moins sur le vice que sur le ridicule. En général , la satire a peu de cours dans les grandes villes , où ce qui n'est que mal est si simple que ce n'est pas la peine d'en parler. Que reste-t-il à blâmer où la vertu n'est plus estimée ; & de quoi

médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien ? A Paris sur-tout où l'on ne saisit les choses que par le côté plaisant, tout ce qui doit allumer la colère & l'indignation est toujours mal reçu, s'il n'est mis en chanson ou en épigramme. Les jolies femmes n'aiment point à se fâcher ; aussi ne se fâchent-elles de rien ; elles aiment à rire : & comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les frippons sont d'honnêtes-gens comme tout le monde ; mais malheur à qui prête le flanc au ridicule ; sa caustique empreinte est ineffaçable ; il ne déchire pas seulement les mœurs, la vertu, il marque jusqu'au vice même ; il fait calomnier les méchants. Mais revenons à nos soupers.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces sociétés délite, c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble, & parmi lesquelles règnent même le plus souvent des liaisons secrètes, ne pouvoir rester une heure entr'elles fix, sans y faire intervenir la moitié de Paris, comme si leurs cœurs n'avoient rien à se dire & qu'il n'y eut-là personne qui méritât de les intéresser. Te souvient-il, ma Julie, comment en soupant chez ta Cousine ou chez toi, nous savions, en dépit de la contrainte & du mystère, faire tomber l'entretien sur des sujets qui eussent du rapport à nous, & comment à chaque réflexion touchante, à chaque allusion subtile, un regard plus vif qu'un éclair, un soupir plutôt deviné qu'a-

perçu, en portoit le doux sentiment d'un cœur à l'autre.

Si la conversation se tourne par hasard sur les convives, c'est communément dans un certain jargon de société dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on se fait réciproquement & selon le goût du temps mille mauvaises plaisanteries, durant lesquelles le plus sot n'est pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal instruit est réduit à l'ennui & au silence, ou à rire de ce qu'il n'entend point. Voilà, hors le tête-à-tête qui m'est & me sera toujours inconnu, tout ce qu'il y a de tendre & d'affectueux dans les liaisons de ce pays.

Au milieu de tout cela qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une question sérieuse, aussitôt l'attention commune se fixe à ce nouvel objet; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, tout se prête à le considérer par toutes ses faces, & l'on est étonné du sens & de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres. (h) Un point de morale ne seroit pas mieux discuté dans une société de

(h) Pourvu, toutefois, qu'une plaisanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité, car alors chacun renchérit; tout part à l'instant, & il n'y a plus moyen de reprendre de ton sérieux. Je me rappelle un certain Paquet de gimblettes qui troubla si plaisamment une représentation de la foire. Les acteurs dérangés n'étoient que des animaux; mais que de choses font gimblettes pour beaucoup d'hommes! On fait que Fontenelle a voulu peindre dans l'histoire de Tyriniens.

philosophes que dans celle d'une jolie femme de Paris ; les conclusions y seroient même souvent moins sévères , car le philosophe qui veut agir comme il parle , y regarde à deux fois ; mais ici où toute la morale est un pur verbiage , on peut être austère sans conséquence , & l'on ne seroit pas fâché , pour rabattre un peu l'orgueil philosophique , de mettre la vertu si haut que le sage même n'y put atteindre. Au reste , hommes & femmes , tous instruits par l'expérience du monde & sur-tout par leur conscience , se réunissent pour penser de leur espèce aussi mal qu'il est possible , toujours philosophant tristement , toujours dégradant par vanité la nature humaine , toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien , toujours d'après leur propre cœur méditant du cœur de l'homme.

Malgré cette avilissante doctrine , un des sujets favoris de ces paisibles entretiens c'est le sentiment ; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié ; cela seroit d'une fadeur à mourir. C'est le sentiment mis en grandes maximes générales & quintessencié par-tout ce que la métaphysique a de plus subtil. Je puis dire n'avoir de ma vie oui tant parler de sentiment , ni si peu compris ce qu'on en disoit. Ce sont des raffinemens inconcevables. O Julie , nos cœurs grossiers n'ont jamais rien su de toutes ces belles maximes , & j'ai peur qu'il n'en soit

du sentiment chez les gens du monde comme d'Homere chez les Pédans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'apercevoir les véritables. Ils dépensent ainsi tout leur sentiment en esprit, & il s'en exhale tant dans le discours qu'il n'en reste plus pour la pratique. Heureusement, la bienséance y supplée, & l'on fait par usage à peu près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules & quelques gênes passagères, qu'on s'impose pour faire bien parler de soi; car quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop long-temps ou à coûter trop cher, adieu le sentiment; la bienséance n'en exige pas jusques-là. A cela près, on ne sauroit croire à quel point tout est comparé, mesuré, pèse, dans ce qu'ils appellent les procédés; tout ce qui n'est plus dans les sentimens, ils l'ont mis en regle, & tout est regle parmi eux. Ce peuple imitateur seroit plein d'originaux qu'il seroit impossible d'en rien savoir; car nul homme n'ose être lui-même. *Il faut faire comme les autres; c'est la première maxime de la sagesse du pays. Cela se fait, cela ne se fait pas.* Voilà la décision suprême.

Cette apparente régularité donne aux usages communs l'air du monde le plus comique, même dans les choses les plus sérieuses. On fait à point nommé quand il faut envoyer savoir des nouvelles, quand il faut se faire écrire, c'est-à-dire, faire une

visité, qu'on ne fait pas; quand il faut la faire soi-même; quand il est permis d'être chez soi; quand on doit n'y pas être, quoiqu'on y soit; quelles offres l'un doit faire; quelles offres l'autre doit rejeter; quel degré de tristesse on doit prendre à telle ou telle mort; (*) combien de temps on doit pleurer à la campagne; le jour où l'on peut revenir se consoler à la ville; l'heure & la minute où l'affliction permet de donner le bal ou d'aller au spectacle. Tout le monde y fait à la fois la même chose dans la même circonstance: Tout va par temps comme les mouvemens d'un régiment en bataille: Vous diriez que ce sont autant de marionnettes clouées sur la même planche, ou tirées par le même fil.

Or, comme il n'est pas possible que tous ces gens, qui font exactement la même chose, soient exactement affectés de même, il est clair qu'il faut les pénétrer par d'autres moyens pour les connoître; il est clair que tout ce jargon n'est qu'un vain formulaire, & sert moins à juger des mœurs, que du ton qui regne à Paris. On apprend ainsi les propos qu'on y tient, mais rien de ce qui peut servir à les apprécier. J'en dis autant de la

(*) S'affliger à la mort de quelqu'un, est un sentiment d'humanité & un témoignage de bon naturel, mais non pas un devoir de vertu, ce quelqu'un fût-il même notre Père. Quiconque en pareil cas n'a point d'affliction dans le cœur, n'en doit point montrer au-dehors; car il est beaucoup plus essentiel de fuir la fausseté, que de s'affliger aux bienfaisances.

plupart des écrits nouveaux ; j'en dis autant de la scène même qui depuis Molière est bien plus un lieu où se débitent de jolies conversations , que la représentation de la vie civile. Il y a ici trois théâtres , sur deux desquels on représente des Etres chimériques , savoir , sur l'un des Arlequins , des Pantalons , des Scaramouches ; sur l'autre , des Dieux , des Diables , des Sorciers ; sur le troisième , on représente ces pièces immortelles , dont la lecture nous faisoit tant de plaisirs , & d'autres plus nouvelles qui paroissent de temps en temps sur la scène. Plusieurs de ses pièces sont tragiques ; mais peu touchantes , & si l'on y trouve quelques sentimens naturels & quelque vrai rapport au cœur humain , elles n'offrent aucune sorte d'instruction sur les mœurs particuliers du peuple qu'elles amusent.

L'institution de la Tragédie avoit chez ses inventeurs un fondement de Religion qui suffisoit pour l'autoriser. D'ailleurs , elle offroit aux Grecs un spectacle instructif & agréable dans les malheurs des Perses leurs ennemis , dans les crimes & les folies des Rois dont ce peuple s'étoit délivré. Qu'on représente à Berne , à Zurich , à la Haie , l'ancienne tyrannie de la Maison d'Autriche , l'amour de la patrie & de la liberté nous rendra ces pièces intéressantes ; mais qu'on me dise de quel usage sont ici les Tragédies de Corneille , & ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius ? Les

Tragédies grecques rouloient sur des événemens réels ou réputés tels par les spectateurs, & fondés sur des traditions historiques. Mais que fait une flamme héroïque & pure dans l'ame des grands ? Ne droit-on pas que les combats de l'amour & de la vertu leurs donnent souvent de mauvaises nuits, & que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des Rois ? Juge de la vraisemblance & de l'utilité de tant de pieces qui roulent toutes sur ce chimérique sujet !

Quant à la Comédie, il est certain qu'elle doit représenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle est faite, afin qu'il s'y corrige de ses vices & de ses défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de son visage. Térence & Plaute se trompèrent dans leur objet ; mais avant eux Aristophane & Ménandre avoient exposé aux Athéniens les mœurs Athéniennes, & depuis, le seul Molière peignit plus naïvement encore celles des François du siècle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé ; mais il n'est plus revenu de Peintre. Maintenant on copie au théâtre les conversations d'une centaine de maisons de Paris. Hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des François. Il y a dans cette grande ville cinq ou six cens mille ames dont il n'est jamais question sur la scene. Molière osa peindre des bourgeois & des artisans aussi-bien que des marquis ; Socrate faisoit parler des cochers, menuisiers, cordonniers, maçons

Mais les Auteurs d'aujourd'hui qui sont des gens d'un autre air, se croiroient déshonorés, s'ils favoient ce qui se passe au comptoir d'un marchand ou dans la boutique d'un ouvrier; il ne leur faut que des interlocuteurs illustres, & ils cherchent dans le rang de leurs personnages, l'élevation, qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les spectateurs eux-mêmes sont devenus si délicats, qu'ils craindroient de se compromettre à la Comédie comme en visite, & ne daigneroient pas aller voir en représentation des gens de moindre condition qu'eux. Ils sont comme les seuls habitans de la terre; tout le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un Carrosse, un Suisse, un Maître d'hôtel, c'est être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde, il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde; ce sont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde, & l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire que pour exister. Il y a comme cela une poignée d'impertinens qui ne comptent qu'eux dans tout l'univers, & ne valent guère la peine qu'on les compte, si ce n'est pour le mal qu'ils font. C'est pour eux uniquement que sont faits les spectacles. Ils s'y montrent à la fois comme représentés au milieu du théâtre, & comme représentans aux deux côtés; ils sont personnages sur la scène, & comédiens sur les bancs. C'est ainsi que la

Sphère du monde & des Auteurs se retrécit ; c'est ainsi que la scène moderne ne quitte plus son ennuyeuse dignité. On n'y fait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'est peuplée que de Comtes & de Chevaliers, & plus le peuple y est méprisable & gueux, plus le tableau du peuple y est brillant & magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui servent d'exemple aux autres on le répand plutôt que de l'éteindre, & que le peuple, toujours finge & imitateur des riches, va moins au théâtre pour rire de leurs folies que pour les étudier, & devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de quoi fut cause Molière lui-même ; il corrigea la Cour en infectant la Ville, & ses ridicules Marquis furent le premier modèle des petits-maitres bourgeois qui leur succédèrent.

En général il y a beaucoup de discours & peu d'action sur la scène françoise ; peut-être est-ce qu'en effet le françois parle encore plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'à ce qu'on fait. Quelqu'un disoit en sortant d'une pièce de Denis le Tyran, je n'ai rien vu, mais j'ai entendu force paroles. Voilà ce qu'on peut dire en sortant des Pièces françoises. Racine & Corneille avec tout leur génie, ne sont eux-mêmes que des parleurs, & leur successeur est le premier qui, à l'imitation des Anglois, ait osé met-

tre quelquefois la scène en représentation. Communément tout se passe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflans; où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes générales. Quelques agités qu'ils puissent être, ils songent toujours plus au Public qu'à eux-mêmes; une Sentence leur coûte moins qu'un sentiment; les pièces de Racine & de Molière (k) exceptées, le *je* est presque aussi scrupuleusement banni de la scène françoise, que des écrits de Port-Royal, & les passions humaines aussi modestes que l'humilité Chrétienne, n'y parlent jamais que par *on*. Il y a encore une certaine dignité maniérée dans le geste & dans le propos qui ne permet jamais à la passion de parler exactement son langage, ni à l'Auteur de revêtir son personnage & de se transporter au lieu de la scène, mais le tient toujours enchaîné sur le théâtre & sous les yeux des spectateurs. Aussi les situations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phrases, ni des attitudes élégantes; & si le désespoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'observer la décence en tombant comme Polixène, il ne tombe

(k) Il ne faut point associer en ceci Molière à Racine; car le premier est, comme tous les autres, plein de maximes & de sentences, sur-tout dans les pièces en vers: Mais chez Racine tout est sentiment, il a su faire parler chacun pour soi, & c'est en cela qu'il est vraiment unique parmi les Auteurs dramatiques de sa nation.

point, la décence le maintient debout après la mort, & tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'instant d'après sur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le François ne cherche point sur la scène le naturel & l'illusion, & n'y veut que de l'esprit & des pensées; il fait cas de l'agrément & non de l'imitation, & ne se soucie pas d'être séduit pourvu qu'on l'amuse. Personne ne va au spectacle pour le plaisir du spectacle, mais pour voir l'assemblée, pour en être vu, pour ramasser de quoi fournir au caquet après la pièce, & l'on ne songe à ce qu'on voit, que pour savoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux est toujours l'acteur, jamais le personnage qu'il représente. Cet homme qui parle en maître du monde n'est point Auguste, c'est Baron; la veuve de Pompée est Adrienne, Alzire est Mademoiselle Gaussin, & ce fier sauvage est Grandval. Les Comédiens de leur côté négligent entièrement l'illusion dont ils voient que personne ne se soucie. Ils placent les Héros de l'antiquité entre six rangs de jeunes parisiens; ils claquent les modes françoises sur l'habit romain; on voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré au blanc, & Brutus en panier. Tout cela ne choque personne, & ne fait rien au succès des pièces; comme on ne voit que l'acteur dans le personnage, on ne voit non plus que l'Auteur dans le drame, & si le costume est né-

gligé ; cela se pardonne aisément ; car on fait bien que Corneille n'étoit pas tailleur, ni Crébillon perruquier.

Ainsi , de quelque sens qu'on envisage les choses , tout n'est ici que babil , jargon , propos sans conséquence. Sur la scène comme dans le monde on a beau écouter ce qui se dit , on n'apprend rien de ce qui se fait , & qu'a-t-on besoin de l'apprendre ? si-tôt qu'un homme a parlé , s'informe-t-on de sa conduite , n'a-t-il pas tout fait , n'est-il pas jugé ? l'honnête-homme d'ici n'est point celui qui fait de bonnes actions , mais celui qui dit de belles choses , & un seul propos inconfidéré , lâché sans réflexion , peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot , bien que les œuvres des hommes ne ressemblent guères à leurs discours , je vois qu'on ne les peint que par leurs discours sans égard à leurs œuvres ; je vois aussi que dans une grande ville la société paroît plus douce , plus facile , plus sûre même que parmi des gens moins étudiés ; mais les hommes y sont-ils en effet plus humains , plus modérés , plus justes ? Je n'en fais rien. Ce ne sont encore-là que des apparences , & sous ces dehors si ouverts & si agréables les cœurs sont peut-être plus cachés , plus enfoncés en dedans que les nôtres. Etranger , isolé , sans affaires , sans liaisons , sans plaisirs & ne

voulant m'en rapporter qu'à moi, le moyen de pouvoir prononcer.

Cependant je commence à sentir l'ivresse où cette vie agitée & tumultueuse plonge ceux qui la menent, & je tombe dans un étourdissement semblable à celui d'un homme aux yeux duquel on fait passer rapidement une multitude d'objets. Aucun de ceux qui frappent n'attache mon cœur, mais tous ensemble en troublent & suspendent les affections, au point d'en oublier quelques instans ce que je suis & à qui je suis. Chaque jour en sortant de chez moi j'enferme mes sentimens sous la clef, pour en prendre d'autres qui se présentent aux frivoles objets qui m'attendent. Insensiblement je juge & raisonne comme j'entends juger & raisonner tout le monde. Si quelquefois j'essaie de secouer les préjugés & de voir les choses comme elles sont, à l'instant je suis écrasé d'un certain verbiage qui ressemble beaucoup à du raisonnement. On me prouve avec évidence qu'il n'y a que le demi-Philosophe qui regarde à la réalité des choses; que le vrai sage ne les considère que par les apparences; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienéances pour loix, & que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les fous.

Forcé de changer ainsi l'ordre de mes affections morales; forcé de donner un prix à des chimères, & d'imposer silence

à la nature & à la raison, je vois ainsi défigurer ce divin modèle que je porte au dedans de moi, & qui servoit à la fois d'objet à mes desirs & de règle à mes actions, je flotte de caprice en caprice, & mes goûts étant sans cesse asservis à l'opinion, je ne puis être sûr un seul jour de ce que j'aimerai le lendemain.

Confus, humilié, consterné, de sentir dégrader en moi la nature de l'homme, & de me voir ravalé si bas de cette grandeur intérieure où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement, je reviens le soir pénétré d'une secrète tristesse, accablé d'un dégoût mortel, & le cœur vuide & gonglé comme un ballon rempli d'air. O amour! ô purs sentimens que je tiens de lui!..... avec quel charme je rentre en moi-même! avec quel transport j'y retrouve encore mes premières affections & ma première dignité? Combien je m'applaudis d'y revoir briller dans tout son éclat l'image de la vertu, d'y contempler la tienne, ô Julie, assise sur un trône de gloire & dissipant d'un souffle tous ces prestiges! Je sens respirer mon ame oppressée, je crois avoir recouvré mon existence & ma vie, & je reprends avec mon amour tous les sentimens sublimes qui le rendent digne de son objet.



L E T T R E X V I I I .

D E J U L I E .

JE viens, mon bon ami, de jouir d'un des plus doux spectacles qui puissent jamais charmer mes yeux. La plus sage, la plus aimable des filles est enfin devenue la plus digne & la meilleure des femmes. L'honnête-homme dont elle a comblé les vœux, plein d'estime & d'amour pour elle, ne respire que pour la chérir, l'adorer, la rendre heureuse, & je goûte le charme inexprimable d'être témoin du bonheur de mon amie, c'est-à-dire, de le partager. Tu n'y seras pas moins sensible, j'en suis bien sûre, toi qu'elle aime toujours si tendrement, toi qui lui fus cher presque dès son enfance, & à qui tant de bienfaits l'ont dû rendre encore plus chère. Oui, tous les sentimens qu'elle éprouve se font sentir à nos cœurs comme au sien. S'ils sont des plaisirs pour elle, ils sont pour nous des consolations, & tel est le prix de l'amitié qui nous joint, que la félicité d'un des trois suffit pour adoucir les maux des deux autres.

Ne nous dissimulons pas, pourtant, que cette amie incomparable va nous échapper en partie. La voilà dans un nouvel ordre de choses, la voilà sujette à de nouveaux

engagemens, à de nouveaux devoirs, & son cœur qui n'étoit qu'à nous se doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié cede le premier rang. Il y a plus, mon ami; nous devons de notre part devenir plus scrupuleux sur les témoignages de son zèle; nous ne devons pas seulement consulter son attachement pour nous, & le besoin que nous avons d'elle, mais ce qui convient à son nouvel état, & ce qui peut aggréer ou déplaire à son mari. Nous n'avons pas besoin de chercher ce qu'exigeoit en pareil cas la vertu; les loix seules de l'amitié suffisent. Celui qui pour son intérêt particulier pourroit compromettre un ami mériteroit-il d'en avoir? Quand elle étoit fille, elle étoit libre, elle n'avoit à répondre de ses démarches qu'à elle-même, & l'honnêteté de ses intentions suffisoit pour la justifier à ses propres yeux. Elle nous regardoit comme deux époux destinés l'un à l'autre, & son cœur sensible & pur alliant la plus chaste pudeur pour elle-même à la plus tendre compassion pour sa coupable amie; elle couvroit ma faute sans la partager; mais à présent, tout est changé; elle doit compte de sa conduite à un autre; elle n'a pas seulement engagé sa foi, elle a aliéné sa liberté. Dépositaire en même-temps de l'honneur de deux personnes, il ne lui suffit pas d'être honnête, il faut encore qu'elle soit honorée; il ne lui suffit pas de ne

rien faire que de bien, il faut encore qu'elle ne fasse rien qui ne soit approuvé. Une femme vertueuse ne doit pas seulement mériter l'estime de son mari, mais l'obtenir; s'il la blâme, elle est blâmable; & fut-elle innocente, elle a tort si-tôt qu'elle est soupçonnée; car les apparences mêmes sont au nombre de ses devoirs.

Je ne vois pas clairement si toutes ces raisons sont bonnes; tu en seras le Juge; mais un certain sentiment intérieur m'avertit qu'il n'est pas bien que ma Cousine continue d'être ma confidente, ni qu'elle me le dise la première. Je me suis souvent trouvée en faute sur mes raisonnemens, jamais sur les mouvemens secrets qui me les inspirent, & cela fait que j'ai plus de confiance à mon instinct qu'à ma raison.

Sur ce principe, j'ai déjà pris un prétexte pour retirer tes lettres, que la crainte d'une surprise me faisoit tenir chez elle. Elle me les a rendues avec un serrement de cœur que le mien m'a fait appercevoir, & qu'il m'a trop confirmé que j'avois fait ce qu'il falloit faire. Nous n'avons point eu d'explication, mais nos regards en tenoient lieu, elle m'a embrassée en pleurant; nous sentions sans nous rien dire combien le tendre langage de l'amitié a peu besoin du secours des paroles.

A l'égard de l'adresse à substituer à la sienne, j'avois songé d'abord à celle de Fanchon Anet, & c'est bien la voie la

plus sûre que nous pourrions choisir ; mais si cette jeune femme est dans un rang plus bas que ma Cousine , est-ce une raison d'avoir moins d'égard pour elle en ce qui concerne l'honnêteté ? N'est-il pas à craindre au contraire , que des sentimens moins élevés ne lui rendent mon exemple plus dangereux , que ce qui n'étoit pour l'une que l'effort d'une amitié sublime ne soit pour l'autre un commencement de corruption , & qu'en abusant de sa reconnoissance je ne force la vertu même à servir d'instrument au vice ? Ah ! n'est-ce pas assez pour moi d'être coupable sans me donner des complices , & sans aggraver mes fautes du poids de celles d'autrui ? N'y pensons point , mon ami ; j'ai imaginé un autre expédient beaucoup moins sûr , à la vérité , mais aussi moins reprehensible , en ce qu'il ne compromet personne & ne nous donne aucun confident ; c'est de m'écrire sous un nom en l'air , comme par exemple , M. du Bosquet , & de mettre une enveloppe adressée à Regianino que j'aurai soin de prévenir. Ainsi , Regianino lui-même ne saura rien ; il n'aura tout au plus que des soupçons qu'il n'oseroit vérifier , car Milord Edouard de qui dépend sa fortune , m'a répondu de lui. Tandis que notre correspondance continuera par cette voie , je verrai si l'on peut reprendre celle qui nous servit durant le voyage de Valais , ou quelque autre qui soit permanente & sûre.

Quand je ne connoïtrois pas l'état de
 ton cœur, je m'appercevrois, par l'humeur
 qui regne dans tes relations, que la vie que
 tu mènes n'est pas de ton goût. Les Lettres
 de M. de Muralt, dont on s'est plaint en
 France, étoient moins sévères que les tien-
 nes; comme un enfant qui se dépite con-
 tre ses maîtres, tu te venges d'être obligé
 d'étudier le monde, sur les premiers qui
 t'en l'apprennent. Ce qui me surprend le plus
 est que la chose qui commence par te ré-
 voltter est celle qui prévient tous les étran-
 gers, savoir l'accueil des François & le
 ton général de leur société, quoique de
 ton propre aveu tu doives personnellement
 s'en louer. Je n'ai pas oublié la distinction
 de Paris en particulier & d'une grande ville
 en général; mais je vois qu'ignorant ce
 qui convient à l'un ou à l'autre, tu fais ta
 critique à bon compte; avant de savoir si
 c'est une médisance ou une observation.
 Quoiqu'il en soit, j'aime la Nation fran-
 coise; & ce n'est pas m'obliger que d'en
 mal parler. Je dois aux bons livres qui nous
 viennent d'elle la plupart des instructions
 que nous avons prises ensemble. Si notre
 pays n'est plus barbare, à qui en avons-
 nous l'obligation? Les deux plus grands,
 les deux plus vertueux des modernes, Ca-
 rinat, Fénelon, étoient tous deux Fran-
 cois. Henri IV, le Roi que j'aime, le
 bon Roi, l'étoit. Si la France n'est pas le
 pays des hommes libres, il est celui des

hommes vrais, & cette liberté vaut bien l'autre aux yeux du sage. Hospitaliers, protecteurs de l'étranger, les François lui passent même la vérité qui les blesse, & l'on se feroit lapider à Londres si l'on y osoit dire des Anglois la moitié du mal que les François laissent dire d'eux à Paris. Mon Père, qui a passé sa vie en France ne parle qu'avec transport de ce bon & aimable Peuple. S'il y a versé son sang au service du Prince, le Prince ne l'a point oublié dans sa retraite, & l'honore encore de ses bienfaits ; ainsi je me regarde comme intéressée à la gloire d'un pays où mon Père a trouvé la sienne. Mon ami, si chaque peuple a ses bonnes & ses mauvaises qualités, honore au moins la vérité qui loue, aussi bien que la vérité qui blâme.

Je te dirai plus : pourquoi perdrais-tu en visites oisives le temps qui te reste à passer aux lieux où tu es ? Paris est-il moins que Londres le théâtre des talens, & les étrangers y font-ils moins aisément leur chemin ? Crois-moi, tous les Anglois ne sont pas des Lors Edouards, & tous les François ne ressemblent pas à ses beaux diseurs qui te déplaisent si fort. Tente, essaie, fais quelques épreuves, ne fût-ce que pour approfondir les mœurs, & juger à l'œuvre ces gens qui parlent si bien. Le père de ma Cousine dit que tu connois la constitution de l'Empire & les intérêts des Princes. M. lord Edouard trouye aussi que tu n'as pas mal

mal étudié les principes de la politique & les divers systèmes de gouvernement. J'ai dans la tête que les pays du monde où le mérite est le plus honoré, est celui qui te convient le mieux, & que tu n'as besoin que d'être connu pour être employé. Quant à la Religion, pourquoi la tienne te nuiroit-elle plus qu'à un autre ? La raison n'est-elle pas le préservatif de l'intolérance & du fanatisme ? Est-on plus bigot en France qu'en Allemagne ? & qui t'empêcheroit de pouvoir faire à Paris le même chemin que M. de S. Saphorin a fait à Vienne ? Si tu considères le but, les plus prompts essais ne doivent-ils pas accélérer les succès ? Si tu compares les moyens, n'est-il pas plus honnête encore de s'avancer par ses talens que par ses amis ? si tu songes..... ah, cette mer !..... un plus long trajet.... j'aimerois mieux l'Angleterre, si Paris étoit au-delà.

A propos de cette grande Ville, oserois-je relever une affectation que je remarque dans tes Lettres ? Toi qui me parlois des Valaisanes avec tant de plaisir, pourquoi ne me dis-tu rien des Parisiennes ? Ces femmes galantes & célèbres valent-elles moins la peine d'être dépeintes que quelques Montagnardes simples & grossières ? Crains-tu peut-être de me donner de l'inquiétude par le tableau des plus séduisantes personnes de l'univers ? Désabuse-toi, mon ami ; ce que tu peux faire de pis pour mon repos, est de ne me point parler d'elles, & quoique tu

m'en puisses dire, ton silence à leur égard m'est beaucoup plus suspect que tes éloges.

Je serois bien-aise aussi d'avoir un petit mot sur l'Opéra de Paris dont ont dit ici des merveilles; car enfin, la musique peut être mauvaise, & le spectacle avoir ses beautés; s'il n'en a pas, c'est un sujet pour ta médisance, & du moins tu n'offenseras personne.

Je ne fais si c'est la peine de te dire qu'à l'occasion de la nôce il m'est encore venu ces jours passés deux épouseurs comme par rendez-vous. L'un d'Yverduin, gîtant, chassant de château en château; l'autre du pays allemand par le coche de Berne. Le premier est une manière de petit-maitre, parlant assez résolument pour faire trouver ses réparties spirituelles à ceux qui n'en écoutent que le ton. L'autre est un grand nigaud timide, non de cette aimable timidité qui vient de crainte de déplaire, mais de l'embarras d'un sot qui ne sait que dire, & du mal-aise d'un libertin qui ne se sent pas à sa place auprès d'une honnête fille. Sachant très-positivement les intentions de mon père au sujet de ces deux Messieurs, j'use avec plaisir de la liberté qu'il me laisse de les traiter à ma fantaisie, & je ne crois pas que cette fantaisie laisse durer long-temps celle qui les amene. Je les hais d'oser attaquer un cœur où tu règnes, sans armes pour te le disputer; s'ils en avoient, je les haïrois davantage encore, mais où les prendroient-

ils, eux & d'autres & tout l'univers? Non, non, sois tranquille, mon aimable ami. Quand je retrouverois un mérite égal au tien, quand il se présenteroit un autre toi-même, encore le premier venu seroit-il le seul écouté. Ne t'inquiète donc point de ces deux espèces dont je daigne à peine te parler. Quel plaisir j'aurois à leur mesurer deux doses de dégoût si parfaitement égales qu'ils prissent la résolution de partir ensemble comme ils sont venus, & que je pusse t'apprendre à la fois le départ de tous deux.

M. de Crouzas vient de nous donner une réfutation des Epitres de Pope que j'ai lues avec ennui. Je ne fais pas, au vrai, lequel des deux auteurs a raison; mais je fais bien que le livre de M. de Crouzas ne fera jamais faire une bonne action, & qu'il n'y a rien de bon qu'on ne soit tenté de faire en quittant celui de Pope. Je n'ai point, pour moi, d'autre manière de juger de mes Lectures que de sonder les dispositions où elles laissent mon ame, & j'imagine à peine quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien (1).

Adieu, mon trop cher Ami, je ne voudrois pas finir si-tôt; mais on m'attend, on m'appelle. Je te quitte à regret, car je suis gaie & j'aime à partager avec toi mes plaisirs; ce qui les anime & les redouble est

(1) Si le lecteur approuve cette règle, & qu'il s'en serve pour juger ce Recueil, l'Éditeur n'appellera pas de son jugement.

que ma mère, se trouve mieux depuis quelques jours ; elle s'est sentie assez de force pour assister au mariage, & servir de mère à sa Nièce, ou plutôt à sa seconde fille. La pauvre Claire en a pleuré de joie. Juge de moi, qui méritant si peu de la conserver tremble toujours de la perdre. En vérité, elle fait les honneurs de la fête avec autant de grace que dans sa plus parfaite santé ; il semble même qu'un reste de langueur rende sa naïve politesse encore plus touchante. Non, jamais cette incomparable mère ne fut si bonne, si charmante, si digne d'être adorée ! ... Sais-tu qu'elle a demandé plusieurs fois de tes nouvelles à M. d'Orbe ? Quoiqu'elle ne me parle point de toi, je n'ignore pas qu'elle t'aime, & que si jamais elle étoit écoutée, ton bonheur & le mien seroit son premier ouvrage. Ah ! si ton cœur fait être sensible, qu'il a besoin de l'être, & qu'il a de dettes à payer !

LETTRE XIX

A JULIE.

Tiens, ma Julie, gronde-moi, querelles-moi, bats-moi ; je souffrirai tout, mais je n'en continuerai pas moins à te dire ce que je pense. Qui sera le dépositaire de tous mes sentimens, si ce n'est toi qui les éclairas, & avec qui mon cœur se permettroit

il de parler, si tu refusois de l'entendre ?
Quand je te rends compte de mes observations & de mes jugemens, c'est pour que tu les corriges, non pour que tu les approuves ; & plus je puis commettre d'erreurs, plus je dois me presser de t'en instruire. Si je blâme les abus qui me frappent dans cette grande ville, je ne m'en excuserai point sur ce que je t'en parle en confidence ; car je ne dis jamais rien d'un tiers que je ne sois prêt à lui dire en face, & dans tout ce que je t'écris des Parisiens, je ne fais que répéter ce que je leur dis tous les jours à eux-mêmes. Ils ne m'en savent point mauvais gré ; ils conviennent de beaucoup de choses. Ils se plaignoient de notre Muralt, je le crois bien : on voit, on sent combien il les hait, jusques dans les éloges qu'il leur donne, & je suis bien trompé si, même dans ma critique, on n'apperçoit le contraire. L'estime & la reconnoissance que m'inspirent leurs bontés, ne font qu'augmenter ma franchise, elle peut n'être pas inutile à quelques-uns ; & à la manière dont tous supportent la vérité dans ma bouche, j'ose croire que nous sommes dignes, eux de l'entendre & moi de la dire. C'est en cela, Julie, que la vérité qui blâme est plus honorable que la vérité qui loue ; car la louange ne sert qu'à corrompre ceux qui la goûtent, & les plus indignes en sont toujours les plus affamés ; mais la censure est utile & le mérite seul fait la supporter. Je te le dis du fond de mon

cœur, j'honore le François comme le seul peuple qui aime véritablement les hommes & qui soit bienfaisant par caractère; mais c'est pour cela même que j'en suis moins disposé à lui accorder cette admiration générale à laquelle il prétend même pour les défauts qu'il avoue. Si les François n'avoient point de vertus, je n'en dirois rien; s'ils n'avoient point de vices, ils ne seroient pas hommes; ils ont trop de côtés louables pour être toujours loués.

Quant aux tentatives dont tu me parles, elles me sont impraticables, parce qu'il faudroit employer pour les faire des moyens qui ne me conviennent pas & que tu m'as interdits toi-même. L'austérité républicaine n'est pas de mise en ce pays; il y faut des vertus plus flexibles, & qui sachent mieux se plier aux intérêts des amis ou des protecteurs. Le mérite est honoré, j'en conviens; mais ici les talens qui menent à la réputation ne sont point ceux qui menent à la fortune, & quand j'aurois le malheur de posséder ces derniers, Julie se résoudroit-elle à devenir la femme d'un parvenu? En Angleterre c'est toute autre chose, & quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moins qu'en France, cela n'empêche pas qu'on n'y puisse parvenir par des chemins plus honnêtes, parce que le peuple ayant plus de part au gouvernement, l'estime publique y est un plus grand moyen de crédit. Tu n'ignores pas que le projet de Milord

Edouard, est d'employer cette voie en ma faveur, & le mien de justifier son zele. Le lieu de la terre où je suis le plus loin de toi est celui où je ne puis rien faire qui m'en rapproche. O Julie! s'il est difficile d'obtenir ta main, il l'est bien plus de la mériter, & voilà la noble tâche que l'amour m'impose.

Tu m'ôtes d'une grande peine en me donnant de meilleures nouvelles de ta mère. Je t'en voyois déjà si inquiète avant mon départ, que je n'osai te dire ce que j'en pensois, mais je la trouvois maigrie, changée, & je redoutois quelque maladie dangereuse. Conserve-la moi, parce qu'elle m'est chère, parce que mon cœur l'honore, parce que ses bontés font mon unique espérance, & sur-tout parce qu'elle est mère de ma Julie.

Je te dirai sur les deux époux, que je n'aime point ce mot, même par plaisanterie. Du reste, le ton dont tu me parles d'eux, m'empêche de les craindre, & je ne hais plus ces infortunés, puisque tu crois les haïr. Mais j'admire ta simplicité de penser connoître la haine. Ne vois-tu pas que c'est l'amour dépité que tu prends pour elle? Ainsi murmure la blanche colombe dont on poursuit le bien-aimé. Va Julie, va fille incomparable, quand tu pourras haïr quelque chose, je pourrai cesser de t'aimer. P. S. Que je te plains d'être obsédée par ces deux importuns! Pour l'amour de toi-même, hâte-toi de les renvoyer.

L E T T R E X X

D E J U L I E .

MOn ami, j'ai remis à M. d'Orbe un paquet qu'il s'est chargé de t'envoyer à l'adresse de M. Sylvestre, chez qui tu pourras le retirer; mais je t'avertis d'attendre pour l'ouvrir que tu sois seul & dans ta chambre. Tu trouveras dans ce paquet un petit meuble à ton usage.

C'est une espèce d'amulette que les amans portent volontiers. La manière de s'en servir est bizarre. Il faut la contempler tous les matins un quart-d'heure, jusqu'à ce qu'on se sente pénétré d'un certain attendrissement. Alors on l'applique sur ses yeux, sur sa bouche & sur son cœur; cela sert, dit-on, de préservatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant. On attribue encore à ces sortes de talismans une vertu électrique très-singulière, mais qui n'agit qu'entre les amans fidèles. C'est de communiquer à l'un l'impression des baisers de l'autre à plus de cent lieues delà. Je ne garantis pas le succès de l'expérience; je fais seulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

Tranquillise-toi sur les deux galans ou prétendans, ou comme tu voudras les appeller, car désormais le nom ne fait plus rien.

à la chose. Ils sont partis : qu'ils aillent en paix ; depuis que je ne les vois plus , je ne les hais plus.

L E T T R E XXI

A J U L I E.

TU l'as voulu , Julie , il faut donc te les dépeindre ces aimables Parisiennes ? orgueilleuse ! cet hommage manquoit à tes charmes. Avec toute ta feinte jalousie , avec ta modestie & ton amour , je vois plus de vanité que de crainte cachée sous cette curiosité. Quoiqu'il en soit , je serai vrai ; je puis l'être ; je le serois de meilleur cœur si j'avois davantage à louer. Que ne sont-elles cent fois plus charmantes ! que n'ont-elles assez d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens !

Tu te plaignois de mon silence ? Eh mort Dieu , que t'aurois-je dit ? En lisant cette lettre , tu sentiras pourquoi j'aimois à te parler des Valaisannes tes voisines , & pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C'est que les unes me rappelloient à toi sans cesse , & que les autres lis , & puis tu me jugeras. Au reste , peu de gens pensent comme moi des Dames françoises , si même je ne suis sur leur compte tout à fait seul de mon avis. C'est sur quoi l'équité m'oblige à te prévenir , afin que tu saches

que je te les représente , non peut-être comme elles sont , mais comme je les vois. Malgré cela , si je suis injuste envers elles , tu ne manqueras pas de me censurer encore , & tu seras plus injuste que moi ; car tout le tort est à toi seule.

Commençons par l'extérieur. C'est à quoi s'en tiennent la plupart des observateurs. Si je les imitois en cela , les femmes de ce pays auroient trop à s'en plaindre ; elles ont un extérieur de caractère aussi-bien que de visage , & comme l'un ne leur est guère plus favorable que l'autre , on leur fait tort en ne les jugeant que par-là. Elles sont tout au plus passables de figure , & généralement , plutôt mal que bien ; je laisse à part les exceptions. Menues plutôt que bien faites elles n'ont pas la taille fine , aussi s'attachent-elles volontiers aux modes qui la déguisent ; en quoi je trouve assez simples les femmes des autres pays , de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

Leur démarche est aisée & commune. Leur port n'a rien d'affecté , parce qu'elles n'aiment point à se gêner ; mais elles ont naturellement un certain *disinvoltura* qui n'est pas dépourvue de graces , & qu'elles se piquent souvent de pousser jusqu'à l'étourderie. Elles ont le teint médiocrement blanc , & sont communément un peu maigres , ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge , c'est l'au-

tre extrêmité des Valaisanes. Avec des corps fortement ferrés, elles tâchent d'en imposer sur la consistance; il y a d'autres moyens d'en imposer sur la couleur. Quoique je n'aie apperçu ces objets que de fort loin, l'inspection en est si libre, qu'il reste peu de chose à deviner. Ces Dames paroissent mal entendre en cela leurs intérêts; car pour peu que le visage soit agréable, l'imagination du spectateur les serviroit au surplus beaucoup mieux que ses yeux, & suivant le Philosophe gascon, la faim entière est bien plus âpre que celle qu'on a déjà rassasiée, au moins par un sens.

Leurs traits sont peu réguliers, mais si elles ne sont pas belles, elles ont de la physionomie qui supplée à la beauté, & l'éclipse quelquefois. Leurs yeux vifs & brillans, ne sont pourtant ni pénétrans ni doux: quoi qu'elles prétendent les animer à force de rouge, l'expression qu'elles leur donnent par ce moyen, tient plus du feu de la colère que de celui de l'amour; naturellement ils n'ont que de la gaieté, ou s'ils semblent quelquefois demander un sentiment tendre, ils ne le promettent jamais. (*)

Elles se mettent si bien, ou du moins elles en ont tellement la réputation; qu'elles servent en cela, comme en tout, de mo-

(*) Parlons pour nous, mon cher Philosophe; pourquoi d'autres ne seroient-ils pas plus heureux? Il n'y a qu'une coquette qui promette à tout le monde ce qu'elle ne doit tenir qu'à un seul.

dèle au reste de l'Europe. En effet, on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles font de toutes les femmes, les moins asservies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales, mais les parisiennes dominent la mode, la savent plier chacune à son avantage. Les premières sont comme des copistes ignorans & serviles qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe; les autres sont des auteurs qui copient en maîtres, & savent rétablir les mauvaises leçons.

Leur parure est plus recherchée que magnifique; il y regne plus d'élégance que de richesse. La rapidité des modes qui vieillit tout d'une année à l'autre, la propriété qui leur fait aimer à changer souvent d'ajustement, les préserve d'une somptuosité ridicule; elles n'en dépenfent pas moins, mais leur dépense est mieux entendue; au lieu d'habits rapés & superbes comme en Italie, on voit ici des habits plus simples & toujours frais. Les deux sexes ont à cet égard la même modération, la même délicatesse, & ce goût me fait grand plaisir: j'aime fort à ne voir ni galons ni taches. Il n'y a point de peuple, excepté le nôtre, où les femmes sur-tout portent moins de dorure. On voit les mêmes étoffes dans tous les états, & l'on auroit peine à distinguer une Duchesse d'une bourgeoise, si la première n'avoit l'art de trouver des distinctions que l'autre n'oseroit imiter. Or, ceci semble avoir sa diffi-

culte ; car quelque mode qu'on prenne à la Cour, cette mode est suivie à l'instant à la ville, & il n'en est pas des bourgeoises de Paris comme des provinciales & des étrangères, qui ne sont jamais qu'à la mode qui n'est plus. Il n'en est pas encore, comme dans les autres pays, où les plus grands étant aussi les plus riches, leurs femmes se distinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la Cour prenoient ici cette voie, elles seroient bientôt effacées par celles des Financiers.

Qu'ont-elles donc fait ? Elles ont choisi des moyens plus sûrs, plus adroits, & qui marquent plus de réflexions. Elles savent que des idées de pudeur & de modestie sont profondément gravées dans l'esprit du peuple. C'est-là ce qui leur a suggéré des modes inimitables. Elles ont vu que le peuple avoit en horreur le rouge, qu'il s'obstine à nommer grossièrement du fard ; elles se sont appliqué quatre doigts, non de fard, mais de rouge, car le mot changé, la chose n'est plus la même. Elles ont vu qu'une gorge découverte est en scandale au public ; elles ont largement échancre leurs corps. Elles ont vu..... oh bien des choses que ma Julie, toute Demoiselle qu'elle est ne verra sûrement jamais ! Elles ont mis dans leurs manières le même esprit qui dirige leur ajustement. Cette pudeur charmante qui distingue, honore & embellit ton sexe, leur a paru vile & rotu-

rière ; elles ont animé leur geste & leur propos d'une noble impudence, & il n'y a point d'honnête-homme à qui leur regard assuré ne fasse baisser les yeux. C'est ainsi que cessant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préfèrent leur rang à leur sexe, & imitent les filles de joie, afin de n'être pas imitées.

J'ignore jusqu'où va cette imitation de leur part, mais je fais qu'elles n'ont pu tout-à-fait éviter celle qu'elles vouloient prévenir. Quant au rouge & aux corps échanrés, ils ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles & aux charmes que pouvoit leur prêter l'*amoroso pensier* des amans, que de rester mises comme des Bourgeoises, & si cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'est qu'une femme à pied dans un pareil équipage n'est pas trop en sûreté contre les insultes de la populace. Ces insultes sont le cri de la pudeur révoltée, & dans cette occasion comme en beaucoup d'autres, la brutalité du peuple, plus honnête que la bienfiance des gens polis, retient peut-être ici cent mille femmes dans les bornes de la modestie ; c'est précisément ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

Quant au maintien soldatesque & au ton grenadier, il frappe moins, attendu qu'il

est plus universel, & il n'est guère sensible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le fauxbourg saint Germain jusqu'aux halles, il y a peu de femmes à Paris dont l'abord, le regard, ne soit d'une hardiesse à déconcerter quiconque n'a rien vu de semblable en son pays; & de la surprise où jettent ces nouvelles manières naît cet air gauche qu'on reproche aux étrangers. C'est encore pis si-tôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'est point la voix douce & mignarde de nos Vaudoises. C'est un certain accent dur, aigre, interrogatif, impérieux, moqueur, & plus fort que celui d'un homme. S'il reste dans leur ton quelque grace de leur sexe, leur manière intrépide & curieuse de fixer les gens, acheve de l'éclipser. Il semble qu'elles se plaisent à jouir de l'embarras qu'elles donnent à ceux qui les voient pour la première fois; mais il est à croire que cet embarras leur plairoit moins si elles en démêloient mieux la cause.

Cependant, soit prévention de ma part en faveur de la beauté, soit instinct de la sienne à se faire valoir, les belles femmes me paroissent en général un peu plus modestes, & je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette réserve ne leur coûte guère, elles sentent bien leurs avantages, elles savent qu'elles n'ont pas besoin d'agaceries pour attirer. Peut-être aussi que l'impudence est plus sensible & choquante

jointe à la laideur , & il est sûr qu'on couvrirait plutôt de soufflets que de baiser un laid visage effronté ; au lieu qu'avec la modestie il peut exciter une tendre compassion qui mène quelquefois à l'amour. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque chose de plus doux dans le maintien des jolies personnes , il y a encore tant de minauderies dans leurs manières , & elles sont toujours si visiblement occupées d'elles-mêmes , qu'on n'est jamais exposé dans ce pays à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Muralt auprès des Angloises , de dire à une femme qu'elle est belle pour avoir le plaisir de le lui apprendre.

La gaieté naturelle à la nation , ni le desir d'imiter les grands airs ne sont pas les seules causes de cette liberté de propos & de maintien qu'on remarque ici dans les femmes. Elle paroît avoir une racine plus profonde dans les mœurs , par le mélange indiscret & continuel des deux sexes ; qui fait contracter à chacun deux , l'air , le langage , & les manières de l'autre. Nos Suissesses aiment assez à se rassembler entr'elles ; (n) elles y vivent dans une douce familiarité , & quoiqu'apparemment elles ne haïssent pas le commerce des hommes , il est certain que la présence de ceux-ci

(n) Tout cela est fort changé. Par les circonstances, ces lettres ne semblent écrites que depuis quelque vingtaines d'années. Aux mœurs, au style, on les croiroit de l'autre siècle.

jette une sorte de contrainte dans cette petite gynécocratie. A Paris, c'est tout le contraire; les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes, elles ne sont à leur aise qu'avec eux. Dans chaque société la maîtresse de la maison est presque toujours seule au milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent se répandre par-tout; mais Paris est plein d'aventuriers & de célibataires qui passent leur vie à courir de maison en maison, & les hommes semblent comme les espèces se multiplier par la circulation. C'est donc-là qu'une femme apprend à parler, agir & penser comme eux, & eux comme elle. C'est-là, qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paisiblement de ces insultans hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Qu'importe? sérieusement ou par plaisanterie; on s'occupe d'elle & c'est tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme survienne, à l'instant le ton de cérémonie succède à la familiarité, les grands airs commencent, l'attention des hommes se partage, & l'on se tient mutuellement dans une secrète gêne dont on ne sort plus qu'en se séparant.

Les femmes de Paris aiment à voir les Spectacles, c'est-à-dire, à y être vues; mais leur embarras chaque fois qu'elles y veulent aller est de trouver une compagne; car l'usage ne permet à aucune fem-

me d'y aller seule en grande loge , pas même avec son mari , pas même avec un autre homme. On ne sauroit dire combien dans ce pays si sociale ces parties sont difficiles à former ; de dix qu'on en projette , il en manque neuf ; le desir d'aller au spectacle les fait lier , l'ennui d'y aller ensemble les fait rompre. Je crois que les femmes pourroient abroger aisément cet usage inepte ; car , où est la raison de ne pouvoir se montrer seule en public ? Mais c'est peut-être ce défaut de raison qui le conserve. Il est bon de tourner autant qu'on peut les bienséances sur des choses où il seroit inutile d'en manquer. Que gagneroit une femme au droit d'aller sans compagne à l'Opéra ? Ne vaut-il pas mieux réserver ce droit pour recevoir en particulier ses amis ?

Il est sûr que mille liaisons secretes doivent être le fruit de leur manière de vivre éparées & isolées parmi tant d'hommes. Tout le monde en convient aujourd'hui , & l'expérience a détruit l'absurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit donc plus que cet usage est plus honnête , mais qu'il est plus agréable , & c'est ce que je ne crois pas plus vrai ; car quel amour peut régner où la pudeur est en dérision , & quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour & d'honnêteté ? Aussi comme le grand fléau de tous ces gens si dissipés est l'ennui , les

femmes se foucient-elles moins d'être aimées qu'amufées ; la galanterie & les soins valent mieux que l'amour auprès d'elles , & pourvu qu'on soit affidu , peu leur importe qu'on soit passionné. Les mots mêmes d'amour & d'amant font bannis de l'intime société des deux sexes , & relégués avec ceux de *chaîne* & de *flamme* dans les Romans qu'on ne lit plus.

Il semble que tout l'ordre des sentimens naturels soit ici renversé. Le cœur n'y forme aucune chaîne , il n'est point permis aux filles d'en avoir un. Ce droit est réservé aux seules femmes mariées , & n'exclut du choix personne que leurs maris. Il vaudroit mieux qu'une mère eut vingt amans que sa fille un seul. L'adultère n'y révolte point , on n'y trouve rien de contraire à la bienséance ; les Romans les plus décens , ceux que tout le monde lit pour s'instruire en sont pleins , & le désordre n'est plus blâmable , si-tôt qu'il est joint à l'infidélité. O Julie ! Telle femme qui n'a pas craint de souiller cent fois le lit conjugal , oseroit d'une bouche impure accuser nos chastes amours , & condamner l'union de deux cœurs sincères qui ne surent jamais manquer de foi. On diroit que le mariage n'est pas à Paris de la même nature que partout ailleurs. C'est un Sacrement , à ce qu'ils prétendent , & ce Sacrement n'a pas la force des moindres contrats civils : il semble n'être que l'accord de deux personnes

libres qui conviennent de demeurer ensemble , de porter le même nom , de reconnoître les mêmes enfans ; mais qui n'ont , au surplus , aucune sorte de droit l'une sur l'autre ; & un mari qui s'aviserait de contrôler ici la mauvaise conduite de sa femme , n'exciteroit pas moins de murmures que celui qui souffriroit chez nous le désordre public de la fiemme. Les femmes , de leur côté , n'usent pas de rigueur envers leurs maris , & l'on ne voit pas encore qu'elles les fassent punir d'imiter leurs infidélités. Au reste , comment attendre de part ou d'autre un effet plus honnête d'un lien où le cœur n'a point été consulté ? Qui n'épouse que la fortune ou l'état , ne doit rien à la personne.

L'amour même , l'amour a perdu ses droits & n'est pas moins dénaturé que le mariage. Si les époux sont ici des garçons & des filles qui demeurent ensemble pour vivre avec plus de liberté ; les amans sont des gens indifférens qui se voient par amusement , par air , par habitude , ou pour le besoin du moment. Le cœur n'a que faire à ces liaisons , on n'y consulte que la commodité & certaines convenances extérieures. C'est , si l'on veut , se connoître , vivre ensemble , s'arranger , se voir , moins encore s'il est possible. Une liaison de galanterie dure un peu plus qu'une visite ; c'est un recueil de jolis entretiens & de jolies Lettres pleines de portraits , de ma-

ximes, de philosophie, & de bel esprit. A l'égard du physique il n'exige pas tant de mystère ; on a très-sensément trouvé qu'il falloit régler sur l'instant des desirs la facilité de les satisfaire ; la première venue ; le premier venu ; l'amant ou un autre, un homme est toujours un homme, tous sont presque également bons, & il y a du moins à cela de la conséquence ; car, pourquoi seroit-on plus fidèle à l'amant qu'au mari ? Et puis à certain âge tous les hommes sont à peu près le même homme, toutes les femmes la même femme ; toutes ces poupées sortent de chez la même marchande de modes, & il n'y a guere d'autre choix à faire, que ce qui tombe le plus commodément sous la main.

Comme je ne fais rien de ceci par moi-même, on m'en a parlé sur un ton si extraordinaire, qu'il ne m'a pas été possible de bien entendre ce qu'on m'en a dit. Tout ce que j'en ai conçu, c'est que chez la plupart des femmes, l'amant est comme un des gens de la maison : s'il ne fait pas son devoir, on le congédie & l'on en prend un autre ; s'il trouve mieux ailleurs ou s'ennuie du métier, il quitte & l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes assez capricieuses pour essayer même du maître de la maison ; car enfin, c'est encore une espèce d'homme. Cette fantaisie ne dure pas ; quand elle est passée, on le chasse & l'on en prend un autre, ou s'il s'obstine on

se garde & l'on en prend un autre.

Mais, disois-je à celui qui m'expliquoit ces étranges usages, comment une femme vit-elle ensuite avec tous ces autres-là, qui ont ainsi pris ou reçu leur congé? Bon! reprit-il, elle n'y vit point. On ne se voit plus; on ne se connoît plus. Si jamais la fantaisie prenoit de renouer, on auroit une nouvelle connoissance à faire, & ce seroit beaucoup qu'on se souvint de s'être vus. Je vous entends, lui dis-je; mais j'ai beau réduire ces exagérations; je ne conçois pas comment, après une union si tendre, on peut se voir de sang froid; comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a une fois aimé; comment on ne tressaillit pas à sa rencontre! Vous me faites rire, interrompit-il, avec vos tressaillemens! vous voudriez donc que nos femmes ne fissent autre chose que tomber en syncope?

Supprime une partie de ce tableau trop chargé, sans doute; place Julie à côté du reste, & souviens-toi de mon cœur; je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avouer: plusieurs de ces impressions désagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal se présente ayant le bien, il ne l'empêche pas de se montrer à son tour; les charmes de l'esprit & du naturel font valoir ceux de la personne. La première répugnance vaincue devient bientôt un sentiment contraire. C'est l'autre point de vue du tableau, & la justice ne

permet pas de l'exposer que par le côté défavantageux.

C'est le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils sont, & que la société leur donne, pour ainsi dire, un être différent du leur. Cela est vrai, sur-tout à l'égard des femmes, qui tirent des regards d'autrui la seule existence dont elles se soucient. En abordant une Dame dans une assemblée, au lieu d'une Parisienne que vous croyez voir, vous ne voyez qu'un simulacre de la mode. Sa hauteur, son ampleur, sa démarche, sa taille, sa gorge, ses couleurs, son air, son regard, ses propos, ses manières, rien de tout cela n'est à elle; & si vous la voyiez dans son état naturel, vous ne pourriez la reconnoître. Or, cet échange est rarement favorable à celles qui le font; & en général il n'y a guère à gagner à tout ce qu'on substitue à la nature. Mais on ne l'efface jamais entièrement; elle s'échappe toujours par quelque endroit, & c'est dans une certaine adresse à la saisir que consiste l'art d'observer. Cet art n'est pas difficile vis-à-vis des femmes de ce pays; car comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croient en avoir, pour peu qu'on les fréquente assidûment, pour peu qu'on les détache de cette éternelle représentation qui leur plaît si fort, on les voit bientôt comme elles sont, & c'est alors que toute l'aversion qu'elles ont d'a-

bord inspirée se change en estime & en amitié.

Voilà ce que j'eus occasion d'observer la semaine dernière dans une partie de campagne où quelques femmes nous avoient assez étourdiment invités, moi & quelques autres nouveaux débarqués, sans trop s'assurer que nous leur convenions, ou peut-être pour avoir le plaisir d'y rire de nous à leur aise. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablèrent d'abord de traits plaisans & fins, qui, tombant toujours sans rejailir, épuiserent bientôt leur carquois. Alors elles s'exécutèrent de bonne grace, & ne pouvant nous amener à leur ton, elles furent réduites à prendre le nôtre. Je ne fais si elles se trouvèrent bien de cet échange, pour moi je m'en trouvai à merveilles; je vis avec surprise que je m'éclairois plus avec elles que je n'aurois fait avec beaucoup d'hommes. Leur esprit ornoit si bien le bon sens que je regrettois ce qu'elles en avoient mis à le défigurer; & je déplorais, en jugeant mieux des femmes de ce pays, que tant d'aimables personnes ne manquaient de raison, que parce qu'elles ne vouloient pas en avoir. Je vis aussi que les graces familières & naturelles effaçoient insensiblement les airs apprêtés de la ville; car sans y songer on prend des manières assortissantes aux choses qu'on dit, & il n'y a pas moyen de mettre à des discours sensés les grimaces

res de la coquetterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne cherchoient plus tant à l'être, & je sentis qu'elles n'avoient besoin pour plaire que de ne se pas déguiser. J'osai soupçonner sur ce fondement que Paris, ce prétendu siège du goût, est peut-être le lieu du monde où il y en a le moins, puisque tous les soins qu'on y prend pour plaire défigurent la véritable beauté.

Nous restâmes ainsi quatre ou cinq jours ensemble, contens les uns des autres & de nous-mêmes. Au lieu de passer en revue Paris & ses folies, nous l'oublîâmes. Tout notre soin se bornoit à jouir entre nous d'une société agréable & douce. Nous n'eumes besoin ni de fatyres ni de plaisanteries pour nous mettre de bonne humeur, & nos ris n'étoient pas de raillerie mais de gaieté, comme ceux de ta Cœufine.

Une autre chose acheva de me faire changer d'avis sur leur compte. Souvent au milieu de nos entretiens les plus animés, on venoit dire un mot à l'oreille de la maîtresse de la maison. Elle sortoit, alloit s'enfermer pour écrire, & ne rentroit de long-temps. Il étoit aisé d'attribuer ces éclipses à quelques correspondances de cœur, ou de celles qu'on appelle ainsi. Une autre femme en glissa légèrement un mot qui fut assez mal reçu; ce qui me fit juger que si l'absente manquoit d'amans, elle avoit au moins des amis. Cependant la curiosité m'ayant don-

né quelqu'attention, quelle fut ma surprise en apprenant que ces prétendus grisons de Paris étoient des paysans de la Paroisse, qui venoient dans leurs calamités implorer la protection de leur Dame! L'un surchargé de tailles à la décharge d'un plus riche: l'autre enrôlé dans la milice sans égard pour son âge & pour ses enfans; (o) l'autre écrasé d'un puissant voisin par un procès injuste; l'autre ruiné par la grêle, & dont on exigeoit le bail à la rigueur. Enfin, tous avoient quelque grace à demander, tous étoient patiemment écoutés, on n'en rebutoit aucun, & le temps attribué aux billets doux étoit employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne saurois te dire avec quel étonnement j'appris, & le plaisir que prenoit une femme si jeune & si dissipée à remplir ces aimables devoirs, & combien peu elle y mettoit d'ostentation. Comment? disois-je tout attendri; quand ce seroit Julie, elle ne feroit pas autrement? Dès cet instant je ne l'ai plus regardée qu'avec respect, & tous ses défauts sont effacés à mes yeux.

Si-tôt que mes recherches se sont tournées de ce côté, j'ai appris mille choses à l'avantage de ces mêmes femmes que j'avois d'adord trouvées si insupportables. Tous les étrangers conviennent unanimement qu'en

(o) On a vu cela dans l'autre guerre, mais non dans celle-ci, que je sache. On épargne les hommes mariés, & l'on en fait ainsi marier beaucoup.

écartant les propos à la mode, il n'y a point de pays au monde où les femmes soient plus éclairées, parlent en général plus sensément, plus judicieusement, & savent donner au besoin de meilleurs conseils. Otons le jargon de la galanterie & du bel esprit, quel parti tirerons-nous de la conversation d'une Espagnole, d'une Italienne, d'une Allemande? Aucun, & tu fais, Julie, ce qu'il en est communément de nos Suissesses. Mais qu'on ose passer pour peu galant & tirer les Françaises de cette forte-resse, dont, à la vérité, elles n'aiment guères à sortir, on trouve encore à qui parler en rase campagne, & l'on croit combattre avec un homme, tant elle fait s'armer de raison & faire de nécessité vertu. Quant au bon caractère, je ne citerai point le zèle avec lequel elles servent leurs amis; car il peut regner en cela une certaine chaleur d'amour propre qui soit de tous les pays; mais quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'elles-mêmes, une longue habitude, quand elles ont assez de constance pour l'acquérir, leur tient lieu d'un sentiment assez vif: celles qui peuvent supporter un attachement de dix ans, le gardent ordinairement toute leur vie, & elles aiment leurs vieux amis plus tendrement, plus sûrement au moins que leurs jeunes amans.

Une remarque assez commune qui semble être à la charge des femmes, est qu'elles sont tout en ce pays, & par conséquent

plus de mal que de bien ; mais ce qui les justifie est qu'elles font le mal poussées par les hommes, & le bien de leur propre mouvement. Ceci ne contredit point ce que je disois ci-devant, que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux sexes : car la galanterie françoise a donné aux femmes un pouvoir universel qui n'a besoin d'aucun tendre sentiment pour le soutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne se fait que par elles ou pour elles ; l'Olympe & le Parnasse, la gloire & la fortune sont également sous leurs loix. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'estime qu'autant qu'il plaît aux femmes de leur en accorder ; elles décident souverainement des plus hautes connoissances, ainsi que des plus agréables. Poésie, littérature, histoire, philosophie, politique même, on voit d'abord au style de tous les livres qu'ils sont écrits pour amuser de jolies femmes, & l'on vient de mettre la bible en histoires galantes. Dans les affaires, elles ont pour obtenir ce qu'elles demandent un ascendant naturel jusques sur leurs maris, non parce qu'ils sont leurs maris, mais parce qu'ils sont hommes, & qu'il est convenu qu'un homme ne refusera rien à aucune femme, fut-ce même la sienne.

Au reste, cette autorité ne suppose ni attachement ni estime, mais seulement de la politesse & de l'usage du monde ; car d'ailleurs, il n'est pas moins essentiel à la galanterie françoise de mépriser les femmes que

de les servir. Ce mépris est une sorte de titre qui leur en impose ; c'est un témoignage qu'on a vécu assez avec elles pour les connoître. Quiconque les respecteroit passeroit à leurs yeux pour novice, un paladin, un homme qui n'a connu les femmes que dans les Romans. Elles se jugent avec tant d'équité que les honorer seroit être indigne de leur plaisir, & la première qualité de l'homme à bonnes fortunes est d'être souverainement impertinent.

Quoiqu'il en soit, elles ont beau se piquer de méchanceté ; elles sont bonnes en dépit d'elles, & voici à quoi sur-tout leur bonté de cœur est utile. En tout pays les gens chargés de beaucoup d'affaires sont toujours repoussans & sans commisération, & Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe, ceux qui les font sont aussi les plus durs des hommes. C'est donc aux femmes qu'on s'adresse pour avoir des grâces ; elles sont le recours des malheureux ; elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes ; elles les écoutent, les consolent & les servent. Au milieu de la vie frivole qu'elles mènent, elles savent dérober des momens à leurs plaisirs pour les donner à leur bon naturel, & si quelques-unes font un infâme commerce des services qu'elles rendent, des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuitement à secourir le pauvre de leur bourse & l'opprimé de leur crédit. Il est vrai que leurs soins

sont souvent indiscrets, & qu'elles nuisent sans scrupule au malheureux qu'elles ne connoissent pas, pour servir le malheureux qu'elles connoissent; mais comment connoître tout le monde dans un si grand pays, & que peut faire de plus la bonté d'ame séparée de la véritable vertu, dont le plus sublime effort n'est pas tant de faire le bien que de ne jamais mal faire? A cela près, il est certain qu'elles ont du penchant au bien, qu'elles en font beaucoup, qu'elles le font de bon cœur, que ce sont elles seules qui conservent dans Paris le peu d'humanité qu'on y voit régner encore; & que sans elles on verroit les hommes avides & insatiables s'y dévorer comme des loups.

Voilà ce que je n'aurois point appris, si je m'en étois tenu aux peintures des faiseurs de Romans & de Comédies, lesquels voient plutôt dans les femmes des ridicules qu'ils partagent, que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas, ou qui peignent des chefs-d'œuvres de vertu qu'elles se dispensent d'imiter en les traitant de chimères, au lieu de les encourager au bien en louant celui qu'elles font réellement. Les Romans sont peut-être la dernière instruction qu'il reste à donner à un peuple assez corrompu pour que tout autre lui soit inutile; je voudrois qu'alors la composition de ces sortes de livres ne fut permise qu'à des gens honnêtes mais sensibles, dont le cœur se peignit dans leurs écrits, à des auteurs qui ne fussent pas au-

dessus des foiblesses de l'humanité, qui ne montraissent pas tout d'un coup la vertu dans le Ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fissent aimer en la peignant d'abord moins austère, & puis du sein du vice les y fussent conduire insensiblement.

Je t'en ai prévenue, je ne suis en rien de l'opinion commune sur le compte des femmes de ce pays. On leur trouve unanimement l'abord le plus enchanteur, les grâces les plus séduisantes, la coquetterie la plus raffinée, le sublime de la galanterie, & l'art de plaire au souverain degré. Moi, je trouve leur abord choquant, leur coquetterie repoussante, leurs manières sans modestie. J'imagine que le cœur doit se fermer à toutes leurs avances, & l'on ne me persuadera jamais qu'elles puissent un moment parler de l'amour, sans se montrer également incapables d'en inspirer & d'en ressentir.

D'un autre côté, la renommée apprend à se défier de leur caractère, elle les peint frivoles, rusées, artificieuses, étourdies, volages, parlant bien, mais ne pensant point, sentant encore moins, & dépensant ainsi tout leur mérite en vain babil. Tout cela me paroît à moi leur être extérieur comme leurs paniers & leur rouge. Ce sont des vices de parade qu'il faut avoir à Paris, & qui dans le fonds couvrent en elles du sens, de la raison, de l'humanité, du bon naturel; elles sont moins indiscrettes, moins

aracassières que chez nous, moins peut-être que par-tout ailleurs. Elles sont plus solidement instruites, & leur instruction profite mieux à leur jugement. En un mot, si elles me déplaisent par tout ce qui caractérise leur sexe qu'elles ont défiguré, je les estime par des rapports avec le nôtre, qui nous font honneur, & je trouve qu'elles seroient cent fois plutôt des hommes de mérite que d'aimables femmes.

Conclusion : si Julie n'eut point existé, si mon cœur eut pu souffrir quelque autre attachement que celui pour lequel il étoit né, je n'aurois jamais pris à Paris ma femme, encore moins ma maîtresse ; mais je m'y serois fait volontiers une amie, & ce trésor m'eut consolé, peut-être, de n'y pas trouver les deux autres. (p).

LETTRE XXII.

A JULIE.

DÉpuis ta lettre reçue, je suis allé tous les jours chez M. Silvestre demander le petit paquet. Il n'étoit toujours point venu, & dévoré d'une mortelle impatience,

[p] Je me garderois de prononcer sur cette lettre ; mais je doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles qu'il regarde des qualités qu'elles méprisent, & qui leur refuse les seules dont-elles font cas, soit fort propre à être bien reçu d'elles.

J'ai fait le voyage sept fois inutilement. Enfin, la huitième, j'ai reçu le paquet. A peine l'ai-je eu dans les mains, que sans payer le port, sans m'en informer, sans rien dire à personne, je suis sorti comme un étourdi, & ne voyant le moment de rentrer chez moi, j'enfilois avec tant de précipitation des rues que je ne connoissois point, qu'au bout d'une demi-heure cherchant la rue de Tournon où je loge, je me suis trouvé dans le marais, à l'autre extrémité de Paris. J'ai été obligé de prendre un fiacre pour revenir plus promptement; c'est la première fois que cela m'est arrivé le matin pour affaires; je ne m'en fers même qu'à regret l'après-midi pour quelques visites; car j'ai deux jambes fort bonnes, dont je serois bien fâché qu'un peu plus d'aïssance dans ma fortune, me fit négliger l'usage.

J'étois fort embarrassé dans mon fiacre avec mon paquet; je ne voulois l'ouvrir que chez moi, c'étoit ton ordre. D'ailleurs, une sorte de volupté qui me laisse oublier la commodité dans les choses communes, me l'a fait rechercher avec soin dans les vrais plaisirs. Je n'y puis souffrir aucune sorte de distraction, & je veux avoir du temps & mes aises pour savourer tout ce qui me vient de toi. Je tenois donc ce paquet avec une inquiète curiosité dont je n'étois pas le maître: je m'efforçois de palper à travers les enveloppes ce qu'il pouvoit contenir, & l'on eût dit qu'il me brûloit les mains;

à voir les mouvemens continuels qu'il faisoit de l'un à l'autre. Ce n'est pas qu'à son volume, à son poids, au ton de ta lettre; je n'eusse quelque soupçon de la vérité; mais le moyen de concevoir comment tu pouvois avoir trouvé l'artiste & l'occasion? Voilà ce que je ne conçois pas encore; c'est un miracle de l'amour; plus il passe ma raison, plus il enchante mon cœur, & l'un des plaisirs qu'il me donne est celui de n'y rien comprendre.

J'arrive enfin, je vole, je m'enferme dans ma chambre, je m'assye hors d'haleine, je porte une main tremblante sur le cachet. O première influence du talisman! j'ai senti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtois, & je me suis bientôt trouvé tellement oppressé, que j'ai été forcé de respirer un moment sur la dernière enveloppe.... Julie!..... O ma Julie!..... le voile est déchiré..... je te vois..... je vois tes divins traits! Ma bouche & mon cœur leur rendent le premier hommage, mes genoux fléchissent..... charmes adorés, encore une fois vous aurez enchanté mes yeux. Qu'il est prompt, qu'il est puissant, le magique effet de ces traits chéris! Non, il ne faut point, comme tu prétends, un quart-d'heure pour le sentir; une minute, un instant suffit pour arracher de mon sein mille ardens soupirs, & me rappeler avec ton image celle de mon bonheur passé. Pourquoi faut-il que la joie de posséder un si précieux trésor, soit mê-

lée d'une si cruelle amertume ? Avec quelle violence il me rappelle des temps qui ne sont plus ! Je crois , en le voyant , te revoir encore ; je crois me retrouver à ces momens délicieux dont le souvenir fait maintenant le malheur de ma vie , & que le Ciel m'a donnés & ravis dans sa colère ! Hélas , un instant me défabuse ; toute la douleur de l'absence se ranime & s'aigrit en m'ôtant l'erreur qui l'a suspendue , & je suis comme ces malheureux dont on n'interrompt les tourmens que pour les leur rendre plus sensibles. Dieux ! quels torrens de flammes mes avides regards puisent dans cet objet inattendu ! ô , comme il ranime au fond de mon cœur tous les mouvemens impétueux que ta présence y faisoit naître ! ô Julie , s'il étoit vrai qu'il pût transmettre à tes sens le délire & l'illusion des miens.... Mais pourquoi ne le seroit-il pas ? Pourquoi des impressions que l'ame porte avec tant d'activité n'iroient-elles pas aussi loin qu'elle ? Ah , chère amante ! où que tu sois , quoi que tu fasses au moment où j'écris cette lettre , au moment où ton portrait reçoit tout ce que ton idolâtre Amant adresse à ta personne , ne sens-tu pas ton charmant visage inondé des pleurs de l'amour & de la tristesse ? Ne sens-tu pas tes yeux , tes joues , ta bouche , ton sein , pressés , comprimés , accablés de mes ardens baisers ? Ne te sens-tu pas embraser toute entière du feu de mes lèvres brûlantes !... Ciel , qu'entends-je ? Quel

qu'un vient.... Ah! ferrons , cachons mon trésor..... un importun!.... Maudit soit le cruel qui vient troubler des transports si doux !..... Puisse-t-il ne jamais aimer..... ou vivre loin de ce qu'il aime!

LET T R E X X I I I

A MADAME D'ORBE.

C'Est à vous , charmante Cousine , qu'il faut rendre compte de l'Opéra ; car bien que vous ne m'en parliez point dans vos lettres ; & que Julie vous ait gardé le secret , je vois d'où lui vient cette curiosité. J'y fus une fois pour contenter la mienne ; j'y suis retourné pour vous deux autres fois. Tenez m'en quitte , je vous prie , après cette lettre. J'y puis retourner encore , y bâiller , y souffrir , y périr pour votre service ; mais y rester éveillé & attentif , cela ne m'est pas possible..

Avant de vous dire ce que je pense de ce fameux Théâtre , que je vous rende compte de ce qu'on en dit ici ; le jugement des connoisseurs pourra redresser le mien si je m'abuse..

L'Opéra de Paris passe à Paris pour le spectacle le plus pompeux , le plus voluptueux , le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain. C'est , dit-on , le plus superbe monument de la magnificence de Louis

XIV. Il n'est pas si libre à chacun que vous le pensez de dire son avis sur ce grave sujet. Ici l'on peut disputer de tout hors de la Musique & de l'Opéra, il y a du danger à manquer de dissimulation sur ce seul point ; la Musique françoise se maintient par une inquisition très-sévère, & la première chose qu'on infinue par forme de leçon à tous les étrangers qui viennent dans ce pays, c'est que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de si beau dans le reste du monde que l'Opéra de Paris. En effet, la vérité est que les plus discrets s'en taisent, & n'osent en rire qu'entr'eux.

Il faut convenir pourtant qu'on y représente à grands frais, non-seulement toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes, que personne n'a jamais vues, & sûrement Pope a voulu désigner ce bizarre théâtre par celui où il dit qu'on voit péle-mêle des Dieux, des lutins, des monstres, des Rois, des bergers, des fées, de la fureur, de la joie, un feu, une gigue, une bataille, & un bal.

Cet assemblage si magnifique & si bien ordonné est regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choses qu'il représente. En voyant paroître un temple on est saisi d'un saint respect, & pour peu que la Déesse en soit jolie, le parterre est à moitié païen. On n'est pas si difficile ici qu'à la Comédie françoise. Ces mêmes specta-

teurs qui ne peuvent revêtir un Comédien de son personnage, ne peuvent à l'Opéra séparer un Acteur du sien. Il semble que les esprits se roidissent contre une illusion raisonnable, & ne s'y prêtent qu'autant qu'elle est absurde & grossière; ou peut-être que des Dieux leur coûtent moins à concevoir que des Héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous, on en peut penser ce qu'on veut; mais Caton étoit un homme, & combien d'hommes ont le droit de croire que Caton ait pu exister?

L'Opéra n'est donc point ici comme ailleurs une troupe de gens payés pour se donner en spectacle au public; ce sont, il est vrai, des gens que le public paie & qui se donnent en spectacle; mais tout cela change de nature, attendu que c'est une Académie Royale de musique, une espèce de Cour souveraine qui juge sans appel dans sa propre cause & ne se pique pas autrement de justice ni de fidélité. (g) Voilà, Cousine, comment dans certains pays l'essence des choses tient aux mots, & comment des noms honnêtes suffisent pour honorer ce qui l'est le moins.

Les membres de cette noble Académie ne dérogent point. En revanche, ils sont excommuniés, ce qui est précisément le con-

[g] Dit en mots plus ouverts, cela n'en feroit que plus vrai; mais ici je fais partie, & je dois me taire. Par-tout où l'on est moins soumis aux loix qu'aux hommes, on doit savoir endurer l'injustice.

traire de l'usage des autres pays ; mais peut-être , ayant eu le choix , aiment-ils mieux être nobles & damnés , que roturiers & bénis. J'ai vu sur le théâtre un chevalier moderne aussi fier de son métier qu'autrefois l'infortuné Labérius fut humilié du sien , (r) quoiqu'il le fit par force & ne récitât que ses propres ouvrages. Aussi l'ancien Labérius ne put-il reprendre sa place au cirque parmi les chevaliers romains , tandis que le nouveau en trouve tous les jours une sur les bancs de la Comédie françoise parmi la première noblesse du pays , & jamais on n'entendit parler à Rome avec tant de respect de la majesté du Peuple romain , qu'on parle à Paris de la majesté de l'Opéra.

[r.] Forcé par le Tyran de monter sur le théâtre , il déplora son sort par des vers très-touchans , & très-capables d'allumer l'indignation de tout honnête homme contre ce César si vanté. *Après avoir , dit-il , vécu soixante ans avec honneur , j'ai quitté ce matin mon foyer. Chevalier Romain , j'y rentrerai ce soir vil Histrion. Hélas , j'ai vécu trop d'un jour. O fortune ! s'il falloit me déshonorer une fois , que ne m'y forçois-tu quand ta jeunesse & la vigueur me laissent au moins une figure agréable : mais maintenant quel triste objet viens-je exposer aux rebuts du peuple Romain ? une voix éteinte , un corps infirme , un cadavre , un sépulcre animé , qui n'a plus rien de moi que mon nom.* Le prologue entier qu'il recita dans cette occasion , l'injustice que lui fit César piqué de la noble liberté avec laquelle il vengeoit son honneur sétri , l'affront qu'il reçut au cirque , la bassesse qu'eut Cicéron d'insulter à son opprobre , la réponse fine & piquante que lui fit Labérius ; tout cela nous a été conservé par Macrobe , & c'est à mon gré , le morceau le plus curieux & le plus intéressant de toute sa compilation.

Voilà ce que j'ai pu recueillir des discours d'autrui sur ce brillant spectacle ; que je vous dise à présent ce que j'y ai vu moi-même.

Figurez-vous une gaine large d'une quinzaine de pieds , & longue à proportion ; cette gaine est le théâtre. Aux deux côtés , on place par intervalles des feuilles de paravent , sur lesquelles sont grossièrement peints les objets que la scène doit représenter. Le fond est un grand rideau peint de même , & presque toujours percé ou déchiré , ce qui représente des gouffres dans la terre ou des trous dans le ciel , selon la perspective. Chaque personne qui passe derrière le théâtre & touche le rideau , produit en l'ébranlant une sorte de tremblement de terre assez plaisant à voir. Le ciel est représenté par certaines guenilles bleuâtres , suspendues à des bâtons ou à des cordes , comme l'étendage d'une blanchisseuse. Le soleil , car on l'y voit quelquefois , est un flambeau dans une lanterne. Les chars des Dieux & des Déeses sont composés de quatre solives encadrées & suspendues à une grosse corde en forme d'escarpolette ; entre ces solives est une planche en travers sur laquelle le Dieu s'assie , & sur le devant pend un morceau de grosse toile barbouillée , qui sert de nuage à ce magnifique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes & mal mouchées.

qui ; tandis que le personnage se démène & crie en branlant dans son escarpolette , Penfument tout à son aise. Encens digne de la divinité.

Comme les chars sont la partie la plus considérable des machines de l'Opéra , sur celle-là vous pouvez juger des autres. La mer agitée est composée de longues lanternes angulaires , de toile ou de carton bleu , qu'on enfile à des broches parallèles , & qu'on fait tourner par des polissons. Le tonnerre est une lourde charrette qu'on promene sur le ceintre , & qui n'est pas le moins touchant instrument de cette agréable musique. Les éclairs se font avec des pincées de poix-résine qu'on projette sur un flambeau ; la foudre est un pétard au bout d'une fusée.

Le théâtre est garni de petites trappes quarrées qui , s'ouvrant au besoin , annoncent que les Démons vont sortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs , on leur substitue adroitement de petits Démons de toile brune empaillée , ou quelquefois de vrais ramoneurs qui branlent en l'air , suspendus à des cordes , jusqu'à ce qu'ils se perdent majestueusement dans les guenilles dont j'ai parlé. Mais ce qu'il y a de réellement tragique , c'est quand les cordes sont mal conduites ou viennent à rompre ; car alors les esprits infernaux & les Dieux immortels tombent , s'estropient , se tuent quelquefois. Ajoutez à tout cela

les monstres qui rendent certaines scènes fort pathétiques; tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds qui se promènent d'un air menaçant sur le théâtre, & font voir à l'Opéra les tentations de Saint Antoine. Chacune de ces figures est animée par un lourdaud de savoyard, qui n'a pas l'esprit de faire la bête.

Voilà, ma Cousine, en quoi consiste à peu près l'auguste appareil de l'Opéra, autant que j'ai pu l'observer du parterre à l'aide de ma lorgnette; car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens soient fort cachés & produisent un effet imposant; je ne vous dis en ceci que ce que j'ai apperçu de moi-même, & ce que peut appercevoir comme moi tout spectateur non préoccupé. On assure pourtant qu'il y a une prodigieuse quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela; on m'a offert plusieurs fois de me les montrer; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites choses avec de grands efforts.

Le nombre des gens occupé au service de l'Opéra est inconcevable. L'Orchestre & les chœurs composent ensemble près de cent personnes; il y a des multitudes de danseurs, tous les rôles sont doubles & triples, (s) c'est-à-dire, qu'il y a tou-

[s] On ne fait ce que c'est que des doubles en Italie; le public ne les souffriroit pas; aussi le spectacle est-il à beaucoup meilleur marché; il en coûteroit trop pour être mal servi.

jours un ou deux acteurs subalternes , prêts à remplacer l'acteur principal , & payés pour ne rien faire jusqu'à ce qu'il lui plaise de ne rien faire à son tour , ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques représentations , les premiers acteurs , qui sont d'importans personnages , n'honorent plus le public de leur présence ; ils abandonnent la place à leurs substitués , & aux substitués de leurs substitués. On reçoit toujours le même argent à la porte , mais on ne donne plus le même spectacle. Chacun prend son billet comme à une Loterie , sans savoir quel lot il aura , & quel qu'il soit personne n'oseroit se plaindre , car , afin que vous le sachiez , les nobles membres de cette Académie ne doivent aucun respect au public , c'est le public qui leur en doit.

Je ne vous parlerai point de cette Musique ; vous la connoissez. Mais ce dont vous ne sauriez avoir d'idée , ce sont les cris affreux , les longs mugissemens dont retentit le théâtre durant la représentation. On voit les Actrices presque en convulsion , arracher avec violence ces glapissemens de leurs poumons , les poings fermés contre la poitrine , la tête en arrière , le visage enflammé , les vaisseaux gonflés , l'estomac pantelant ; on ne fait lequel est le plus désagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille ; leurs efforts font autant souffrir ceux qui les regardent , que leurs chants ceux qui les

écoutent , & ce qu'il y a de plus inconcevable est que ces hurlemens sont presque la seule chose qu'applaudissent les spectateurs. A leurs battemens de mains on les prendroit pour des sourds charmés de saisir par-ci par-là quelques sons perçans , & qui veulent engager les acteurs à les redoubler. Pour moi , je suis persuadé qu'on applaudit les cris d'une Actrice à l'Opéra comme les tours de force d'un bateleur à la foire : la sensation en est déplaisante & pénible ; on souffre tandis qu'ils durent , mais on est si aise de les voir finir sans accident qu'on en marque volontiers sa joie. Concevez que cette manière de chanter est employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant & de plus tendre. Imaginez les Muses , les graces , les amours , Venus même s'exprimant avec cette délicatesse , & jugez de l'effet ! Pour les Diabes , passe encore , cette musique a quelque chose d'inferral qui ne leur mestied pas. Aussi les magies , les évocations , & toutes les fêtes du Sabat sont-elles toujours ce qu'on admire le plus à l'Opéra François.

A ces beaux sons , aussi justes qu'ils sont doux , se marient très-dignement ceux de l'Orchestre. Figurez-vous un charivari sans fin d'instrumens , sans mélodie , un ronron traînant & perpétuel de Basses ; chose la plus lugubre , la plus assommante que j'aie entendue de ma vie , & que je n'ai jamais pu supporter une demi-heure sans gagner un

violent mal de tête. Tout cela forme une espèce de psalmodie à laquelle il n'y a pour l'ordinaire ni chant ni mesure. Mais quand par hazard il se trouve quelque air un peu sautilant, c'est un trépignement universel; vous entendez tout le parterre en mouvement suivre à grand peine & à grand bruit un certain homme de l'Orchestre. (t) Charmés de sentir un moment cette cadence qu'ils sentent si peu, ils se tourmentent l'oreille; la voix, les bras, les pieds & tout le corps pour courir après la mesure (u) toujours prête à leur échapper, au lieu que l'Allemand & l'Italien qui en sont intimément affectés la sentent & la suivent sans aucun effort, & n'ont jamais besoin de la battre. Du moins Régianino m'a-t il souvent dit que dans les Opéra d'Italie, où elle est si sensible & si vive, on n'entend, on ne voit jamais dans l'Orchestre ni parmi les spectateurs le moindre mouvement qui la marque. Mais tout annonce en ce pays la dureté de l'organe Musical, les voix y sont rudes & sans douceur, les inflexions âpres & fortes, les sons forcés & traînants; nul cadence, nul accent mélodieux dans les airs du peuple: les instrumens militaires, les fifres de l'infanterie, les trompettes de la cavalerie, tous les cors, tous les hautbois, les chanteurs des rues,

[t] Le Bucheron.

[u] Je trouve qu'on n'a pas mal comparé les airs légers de la musique Française à la course d'une vache qui galope, ou d'une Oye grasse qui veut voler.

les violons de guinguettes , tout cela est d'un faux à choquer l'oreille la moins délicate. Tous les talens ne sont pas donnés aux mêmes hommes , & en général le François paroît être de tous les peuples de l'Europe celui qui a le moins d'aptitude à la musique ; Milord Edouard prétend que les Anglois en ont aussi peu ; mais la différence est que ceux-ci le savent & ne s'en soucient guère , au lieu que les François renonceroient à mille justes droits , & passeroient condamnation sur toute autre chose , plutôt que de convenir qu'ils ne sont pas les premiers musiciens du monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la Musique à Paris comme une affaire d'Etat , peut-être parce que c'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée : à cela vous sentez qu'on n'a rien à dire. Quoiqu'il en soit , l'Opéra de Paris pourroit être une fort belle institution politique , qu'il n'en plairoit pas davantage aux gens de goût. Revenons à ma description.

Les ballets , dont il me reste à vous parler , sont la partie la plus brillante de cet Opéra , & considérés séparément , ils sont un spectacle agréable , magnifique & vraiment théâtral ; mais ils servent comme partie constitutive de la piece , & c'est en cette qualité qu'il les faut considérer. Vous connoissez les Opéra de Quinault ; vous savez comment les divertissemens y sont employés , c'est à peu près de même , ou encore

pis, chez les successeurs. Dans chaque acte l'action est ordinairement occupée au moment le plus intéressant par une fête qu'on donne aux acteurs assis, & que le parterre voit debout. Il arrive delà que les personnages de la piece sont absolument oubliés, ou bien que les spectateurs regardent les acteurs qui regardent autre chose. La manière d'amener ces fêtes est simple. Si le Prince est joyeux, on prend part à sa joie, & l'on danse : s'il est triste, on veut l'égayer, & l'on danse. J'ignore si c'est la mode à la Cour de donner le bal aux Rois quand ils sont de mauvaise humeur : ce que je fais par rapport à ceux-ci, c'est qu'on ne peut trop admirer leur constance stoïque à voir des Gavotes ou écouter des Chançons, tandis qu'on décide quelquefois derrière le théâtre de leur couronne ou de leur sort. Mais il y a bien d'autres sujets de danses ; les plus graves actions de la vie se font en dansant. Les Prêtres dansent, les Soldats dansent, les Dieux dansent, les Diables dansent ; on danse jusques dans les enterremens, & tout danse à propos de tout.

La danse est donc le quatrième des beaux arts employés dans la constitution de la scene lyrique : mais les trois autres concourent à l'imitation ; & celui-là, qu'imite-t-il ? Rien. Il est donc hors d'œuvre quand il n'est employé que comme danse ; car, que font des menuets, des rigaudons, des chaconnes, dans une tragédie ? Je dis plus, il

n'y seroit pas moins déplacé s'il imitoit quelque chose, parce que de toutes les unités, il n'y en a point de plus indispensable que celle du langage; & un Opéra où l'action se passeroit moitié en chant, moitié en danse, seroit plus ridicule encore que celui où l'on parleroit moitié François, moitié Italien.

Non contents d'introduire la danse comme partie essentielle de la scène lyrique, ils se sont même efforcés d'en faire quelquefois le sujet principal, & ils ont des Opéras appelés Ballets qui remplissent si mal leur titre, que la danse n'y est pas moins déplacée que dans tous les autres. La plupart de ces Ballets forment autant de sujets séparés que d'actes, & ces sujets sont liés entr'eux par de certaines relations métaphysiques, dont le spectateur ne se douteroit jamais si l'auteur n'avoit soin de l'en avertir dans un prologue. Les saisons, les âges, les sens, les élémens; je demande quel rapport ont tous ces titres à la danse, & ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination? Quelques-uns même sont purement allégoriques, comme le carnaval & la folie; & ce sont les plus insupportables de tous; parce qu'avec beaucoup d'esprit & de finesse; ils n'ont ni sentimens, ni tableaux, ni situations, ni chaleur, ni intérêt, ni rien de tout ce qui peut donner prise à la musique, flatter le cœur, & nourrir l'illusion. Dans ces prétendus Ballets, l'action se passe toujours

Jours en chant, la danse interrompt toujours l'action ou ne s'y trouve que par occasion & n'imité rien. Tout ce qu'il arrive, c'est que ces Ballets ayant encore moins d'intérêt que les Tragédies, cette interruption y est moins marquée: s'ils étoient moins froids, on en feroit plus choqué; mais un défaut couvre l'autre, & l'art des Auteurs pour empêcher que la danse ne lasse est de faire en sorte que la pièce ennuie.

Ceci me mene insensiblement à des recherches sur la véritable constitution du drame lyrique, trop étendues pour entrer dans cette Lettre & qui me jetteroient loin de mon sujet: j'en ai fait une petite dissertation à part que vous trouverez ci-jointe, & dont vous pourrez causer avec Régiamino. Il me reste à vous dire sur l'Opéra françois, que le plus grand défaut que j'y crois remarquer est un faux goût de magnificence, par lequel on a voulu mettre en représentation le Merveilleux, qui, n'étant fait que pour être imaginé, est aussi-bien placé dans un poëme épique que ridiculement sur un théâtre. J'aurois eu peine à croire, si je ne l'avois vu, qu'il se trouvât des artistes assez imbécilles pour vouloir imiter le char du Soleil, & des Spectateurs assez enfans pour aller voir cette imitation. La Bruyere ne concevoit pas comment un spectacle aussi superbe que l'Opéra pouvoit l'ennuyer à si grands frais. Je le conçois bien moi qui ne suis pas un La Bruyere, & je soutiens que

pour tout homme qui n'est pas dépourvu du goût des beaux arts, la musique françoise, la danse & le merveilleux mêlés ensemble feront toujours de l'Opéra de Paris le plus ennuyeux spectacle qui puisse exister. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits, au moins quant à l'exécution; non qu'ils ne soient très-en état de connoître la bonne; mais parce qu'en ceci le mal les amuse plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir; le plaisir de la critique les dédommage de l'ennui du spectacle, & il leur est plus agréable de s'en moquer quand ils n'y sont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y sont.

L E T T R E X X I V

D E J U L I E .

Oui, oui je le vois bien; l'heureuse Julie t'est toujours chère. Ce même feu qui brilloit jadis dans tes yeux, se fait sentir dans ta dernière Lettre; j'y retrouve toute l'ardeur qui m'anime, & la mienne s'en irrite encore. Oui, mon ami, le sort a beau nous séparer, pressons nos cœurs l'un contre l'autre, conservons par la communication leur chaleur naturelle contre le froid de l'absence & du désespoir, & que tout ce qui devrait relâcher notre attachement ne serve qu'à le resserrer sans cesse.

Mais admire ma simplicité ; depuis que j'ai reçu cette Lettre , j'éprouve quelque chose des charmans effets dont elle parle , & ce badinage du Talifman , quoiqu'inventé par moi-même , ne laisse pas de me séduire & de me paroître une vérité. Cent fois le jour quand je suis seule un tressaillement me saisit comme si je te sentoie près de moi. Je m'imagine que tu tiens mon portrait , & je suis si folle , que je crois sentir l'impression des caresses que tu lui fais & des baisers que tu lui donne : ma bouche croit les recevoir , mon tendre cœur croit les goûter. O douces illusions ! ô chimères , dernières ressources des malheureux ! Ah , s'il se peut , tenez-nous lieu de réalité ! Vous êtes quelque chose encore à ceux pour qui le bonheur n'est plus rien.

Quant à la manière dont je m'y suis prise pour avoir ce portrait , c'est bien un soin de l'amour ; mais crois que s'il étoit vrai qu'il fit des miracles , ce n'est pas celui-là qu'il auroit choisi. Voici le mot de l'énigme. Nous eumes il y a quelque-temps ici un peintre en miniature venant d'Italie ; il avoit des Lettres de Milord Edouard , qui peut-être en les lui donnant avoit en vue ce qui est arrivé. M. d'Orbe voulut profiter de cette occasion pour avoir le portrait de ma Cousine ; je voulus l'avoir aussi. Elle & ma Mère voulurent avoir le mien , & à ma prière le peintre en fit secrètement une seconde copie. Ensuite sans m'enbar-

rasser de copie ni d'original, je choisis subtilement le plus ressemblant des trois pour te l'envoyer. C'est une fripponnerie dont je ne me suis pas fait un grand scrupule ; car un peu de ressemblance de plus ou de moins n'importe guère à ma Mere & à ma Cousine ; mais les hommages que tu rendrois à une autre figure que la mienne, seroient une espèce d'infidélité d'autant plus dangereuse que mon portrait seroit mieux que moi, & je ne veux point, comme que ce soit, que tu prennes du goût pour des charmes que je n'ai pas. Au reste, il n'a pas dépendu de moi d'être un peu plus soigneusement vêtue ; mais on ne m'a pas écoutée, & mon père lui-même a voulu que le portrait demeurât tel qu'il est. Je te prie, au moins de croire qu'excepté la coëffure, cet ajustement n'a point été pris sur le mien, que le peintre a tout fait de sa grace, & qu'il a orné ma personne des ouvrages de son imagination.

LETTRE XXV

A JULIE.

IL faut, chère Julie, que je te parle encore de ton portrait ; non plus dans ce premier enchantement auquel tu fus si sensible ; mais au contraire avec le regret d'un homme abusé par un faux espoir, & que

rien ne peut dédommager de ce qu'il a perdu. Ton portrait a de la grace & de la beauté, même de la tienne; il est assez ressemblant & peint par un habile homme, mais pour en être content, il faudroit ne te pas connoître.

La première chose que je lui reproche est de te ressembler & de n'être pas toi, d'avoir ta figure & d'être insensible. Vainement le peintre a cru rendre exactement tes yeux & tes traits; il n'a point rendu ce doux sentiment qui les vivifie, & sans lequel tout charmans qu'ils seroient, ils ne sont rien. C'est dans ton cœur, ma Julie, qu'est le fard de ton visage, & celui-là ne s'imité point. Ceci tient, je l'avoue, à l'insuffisance de l'art; mais c'est au moins la faute de l'artiste de n'avoir pas été exact en tout ce qui dépendoit de lui. Par exemple, il a placé la racine des cheveux trop loin des tempes, ce qui donne au front un contour moins agréable & moins de finesse au regard. Il a oublié les rameaux de pourpre que font en cet endroit deux ou trois petites veines sous la peau, à peu près comme dans ces fleurs d'Iris que nous considérons un jour au jardin de Clarens. Le coloris des joues est trop près des yeux, & ne se fond pas délicieusement en couleur de rose vers le bas du visage comme sur le modèle. On diroit que c'est du rouge artificiel placé comme le carmin des femmes de ce pays. Ce défaut n'est pas peu de chose, car il te rend

l'œil moins doux , & l'air plus hardi.

Mais , dis-moi , qu'a-t-il fait de ces nichées d'amours qui se cachent aux deux coins de ta bouche , & que dans mes jours fortunés j'osois réchauffer quelquefois de la mienne ? Il n'a point donné leur grace à ces coins , il n'a pas mis à cette bouche ce tour agréable & sérieux qui change tout-à-coup à ton moindre sourire , & porte au cœur je ne fais quel enchantement inconnu , je ne fais quel soudain ravissement que rien ne peut exprimer. Il est vrai que ton portrait ne peut passer du sérieux au sourire. Ah ! c'est précisément de quoi je me plains : pour pouvoir exprimer tous tes charmes , il faudroit te peindre dans tous les instans de ta vie.

Passons au Peintre d'avoir omis quelques beautés ; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton visage , c'est d'avoir omis les défauts. Il n'a point fait cette tache imperceptible que tu as sous l'œil droit , ni celle qui est au cou du côté gauche. Il n'a point mis..... ô Dieux , cet homme étoit-il de bronze ?..... Il a oublié la petite cicatrice qui t'est restée sous la lèvre. Il t'a fait les cheveux & les sourcils de la même couleur , ce qui n'est pas : les sourcils sont plus châtrains , & les cheveux plus cendrés.

Bionda resta , occhi , azzurri , e bruno ciglio.

Il a fait le bas du visage exactement ovale. Il n'a pas remarqué cette légère sinuosité

qui, séparant le menton des joues, rend leur contour moins régulier & plus gracieux. Voilà les défauts les plus sensibles, il en a omis beaucoup d'autres, & je lui en fais fort mauvais gré; car ce n'est pas seulement de tes beautés que je suis amoureux, mais de toi toute entière telle que tu es. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien, moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien, & mon cœur se soucie aussi peu des attraits que tu n'as pas, qu'il est jaloux de ce qui tient leur place.

Quant à l'ajustement, je le passerai d'autant moins que, parée ou négligée, je t'ai toujours vue mise avec beaucoup plus de goût que tu ne l'es dans ton portrait. La coëffure est trop chargée; on me dira qu'il n'y a que des fleurs: Hé bien, ces fleurs sont de trop. Te souviens-tu de ce bal où tu portois ton habit à la Valaisane, & où ta cousine dit que je dansois en philosophe? Tu n'avois pour toute coëffure qu'une longue tresse de tes cheveux roulée autour de ta tête & rattachée avec une aiguille d'or, à la manière des villageoises de Berne. Non, le Soleil orné de tous les rayons n'a pas l'éclat dont tu frappois les yeux & les cœurs, & sûrement quiconque te vit ce jour-là ne t'oubliera de sa vie. C'est ainsi, ma Julie, que tu dois être coëffée; c'est l'or de tes cheveux qui doit parer ton visage, & non cette rose qui les cache & que ton teint flétrit. Dis à la Cou-

fine, car je reconnois ses soins & son choix ; que ces fleurs dont elle a couvert & profané ta chevelure, ne sont pas de meilleur goût que celles qu'elle recueille dans l'*Adone*, & qu'on peut leur passer de suppléer à la beauté, mais non de la cacher.

A l'égard du buste, il est singulier qu'un amant soit là-dessus plus sévère qu'un père, mais en effet je ne t'y trouve pas vêtue avec assez de soin. Le portrait de Julie doit être modeste comme elle. Amour ! ces secrets n'appartiennent qu'à toi. Tu dis que le peintre a tout tiré de son imagination. Je le crois, je le crois ! Ah, s'il eut aperçu le moindre de ses charmes voilés, ses yeux l'eussent dévoré ; mais sa main n'eut point tenté de les peindre ; pourquoi faut-il que son art téméraire ait tenté de les imaginer ? Ce n'est pas seulement un défaut de bienséance, je soutiens que c'est encore un défaut de goût. Oui, ton visage est trop chaste pour supporter le désordre de ton sein ; on voit que l'un de ces deux objets doit empêcher l'autre de paroître ; il n'y a que le délire de l'amour qui puisse les accorder, & quand sa main ardente ose dévoiler celui que la pudeur couvre, l'ivresse & le trouble de tes yeux dit alors que tu l'oublies & non que tu l'exposes.

Voilà la critique qu'une attention continuelle m'a fait faire de ton portrait. J'ai conçu là-dessus le dessein de le réformer selon mes idées. Je les ai communiquées à un

peintre habile, & sur ce qu'il a déjà fait, espère te voir bientôt plus semblable à toi-même. De peur de gâter le portrait nous faisons les changemens sur une copie que lui en ai fait faire, & il ne les transporter l'original que quand nous sommes bien sûrs de leur effet. Quoique je desine assez médiocrement, cet artiste ne peut se lasser d'admirer la subtilité de mes observations; ne comprend pas combien celui qui me le dicte est un maître plus savant que lui.

lui paroît aussi quelquefois fort bizarre: il dit que je suis le premier amant qui s'avisé de cacher des objets qu'on n'expose jamais assez au gré des autres, & quand je lui réponds que c'est pour mieux te voir toute entière que je t'habille avec tant de soin, il me regarde comme un fou. Ah! si ton portrait seroit bien plus touchant, si je pouvois inventer des moyens d'y monter ton ame avec ton visage, & d'y peindre à la fois ta modestie & tes attraits! Je jure, ma Julie, qu'ils gagneront beaucoup à cette réforme. On n'y voyoit que ceux qu'avoit supposé le peintre, & le spectateur ému les supposera tels qu'ils sont. Je ne fais quel enchantement secret regne sur ta personne; mais tout ce qui la touche semble y participer; il ne faut qu'apercevoir un coin de ta robe pour adorer celle qui se cache derrière la porte. On sent, en regardant ton ajustement, que c'est par-tout le voile des grâces qui couvre la beauté; & le goût de ta

modeste parure , semble annoncer au cœur
 tous les charmes qu'elle recele.

LET T R E X X V I

A JULIE.

Julie ! ô Julie ! ô toi qu'un temps j'osois
 appeler mienne , & dont je profane au-
 jourd'hui le nom ! la plume échappe à ma
 main tremblante ; mes larmes inondent le
 papier ; j'ai peine à former les premiers
 traits d'une lettre qu'il ne falloit jamais écri-
 re ; je ne puis ni me taire ni parler ! Vous ,
 honorable & chère image , viens épurer &
 raffermir un cœur avilli par la honte & bri-
 sé par le repentir. Soutiens mon courage
 qui s'éteint ; donne à mes remords la force
 d'avouer le crime involontaire que ton ab-
 sence m'a laissé commettre.

Que tu vas avoir de mépris pour un cou-
 pable , mais bien moins que je n'en ai moi-
 même ! Quelque abject que j'aie à être à tes
 yeux , je le suis cent fois plus aux miens
 propres ; car en me voyant tel que je suis ,
 ce qui m'humilie le plus encore , c'est de
 te voir , de te sentir au fond de mon cœur ,
 dans un lieu désormais si peu digne de toi !
 & de songer que le souvenir des plus vrais
 plaisirs de l'amour n'a pu garantir mes sens
 d'un piège sans appas , & d'un crime sans
 charmes.

Tel est l'excès de ma confusion qu'en recourant à ta clémence, je crains même de souiller tes regards sur ces lignes par l'aveu de mon forfait. Pardonne, ame pure & chaste, un récit que j'épargnerois à ta modestie, s'il n'étoit un moyen d'expier mes égaremens; je suis indigne de tes bontés, je le fais; je suis vil, bas, méprisable; mais au moins je ne serai ni faux ni trompeur, & j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœur & la vie que de t'abuser un seul moment. De peur d'être tenté de chercher des excuses qui ne me rendoient que plus criminel, je me bornerai à te faire un détail exact de ce qui m'est arrivé. Il sera aussi sincère que mon regret; c'est tout ce que je me permettrai de dire en ma faveur.

J'avois fait connoissance avec quelques Officiers aux Gardes, & autres jeunes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvois un mérite naturel, que j'avois regret de voir gâter par l'imitation de je ne sais quels faux airs qui ne sont pas faits pour eux. Ils se moquoient à leur tour de me voir conserver dans Paris la simplicité des antiques mœurs helvétiques. Ils prirent mes maximes & mes manières pour des leçons indirectes dont ils furent choqués, & résolurent de me faire changer de ton à quelque prix que ce fut. Après plusieurs tentatives, qui réussirent point, ils en firent une mieux concertée qui n'eut que trop de

succès. Hier matin, ils vinrent me proposer d'aller souper chez la femme d'un Colonel qu'ils me nommèrent, & qui sur le bruit de ma sagesse, avoient, disoient-ils, envie de faire connoissance avec moi. Assez sot pour donner dans ce persiflage, je leur représentai qu'il seroit mieux d'aller premièrement lui faire visite, mais ils se moquèrent de mon scrupule, me disant que la franchise Suisse ne comportoit pas tant de façon, & que ces manières cérémonieuses ne serviroient qu'à lui donner mauvaise opinion de moi. A neuf heures nous nous rendîmes donc chez la Dame. Elle vint nous recevoir sur l'escalier; ce que je n'avois encore observé nulle part. En entrant je vis à des bras de cheminée de vieilles bougies qu'on venoit d'allumer, & par-tout un certain air d'apprêt qui ne me plut point. La maîtresse de la maison me parut jolie, quoiqu'un peu passée; d'autres femmes à peu près du même âge, & d'une semblable figure étoient avec elle; leur parure assez brillante, avoit plus d'éclat que de goût; mais j'ai déjà remarqué que c'est un point sur lequel on ne peut guère juger en ce pays de l'état d'une femme.

Les premiers complimens se passèrent à peu près comme par-tout; l'usage du monde apprend à les abréger, ou à les tourner vers l'enjouement avant qu'ils conviennent. Il n'en fut pas tout-à-fait de même, si-tôt que la conversation devint générale & sérieuse.

Je crus trouver à ces Dames un air contraint & gêné, comme si ce ton ne leur eut pas été familier, & pour la première fois depuis que j'étois à Paris, je vis des femmes embarrassées à soutenir un entretien raisonnable. Pour trouver une matière aisée, elles se jettent sur leurs affaires de famille, & comme je n'en connoissois pas une, chacune dit de la sienne ce qu'elle voulut. Jamais je n'avois tant oui parler de M. le Colonel; ce qui m'étonnoit dans un pays où l'usage est d'appeller les gens par leur nom plus que par leurs titres, & où ceux qui ont celui-là en portent ordinairement d'autres.

Cette fausse dignité fit bientôt place à des manières plus naturelles. On se mit à causer tout bas, & reprenant sans y penser un ton de familiarité peu décente, on chuchetoit, on sourioit en me regardant, tandis que la Dame de la maison questionnoit sur l'état de mon cœur d'un certain ton résolu qui n'étoit guère propre à le gagner. On servit, & la liberté de la table qui semble confondre tous les états, mais qui met chacun à sa place sans qu'il y songe, acheva de m'apprendre en quel lieu j'étois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma sûreté de ma répugnance, je consacrai cette soirée à ma fonction d'observateur, & résolu d'employer à connoître cet ordre de femmes, la seule occasion que j'en aurois de ma vie. Je tirai

peu de fruit de mes remarques ; elles avoient si peu d'idée de leur état présent , si peu de prévoyance pour l'avenir , & hors du jargon de leur métier , elles étoient si stupides à tous égards , que le mépris effaçait bientôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plaisir même , je vis qu'elles étoient incapables d'en ressentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoit tenter leur avarice : à cela près , je n'entendis sortir de leur bouche aucun mot qui partit du cœur. J'admirai comment d'honnêtes-gens pouvoient supporter une société si dégoûtante. Ceût été leur imposer une peine cruelle à mon avis , que de les condamner au genre de vie qu'ils choisissent eux-mêmes.

Cependant le souper se prolongeoit & devenoit bruyant. Au défaut de l'amour , le vin échauffoit les convives. Les discours n'étoient pas tendres , mais deshonnêtes ; & les femmes tâchoient d'exciter par le désordre de leur ajustement les desirs qui l'auroient dû causer. D'abord , tout cela ne fit sur moi qu'un effet contraire , & tous leurs efforts pour me séduire ne servoient qu'à me rebuter. Douce pudeur ! disois-je en moi-même , suprême volupté de l'amour ; que de charmes perd une femme , au moment qu'elle renonce à toi ! combien , si elles connoissoient ton empire elles mettroient de soins à te conserver , sinon par honnêteté , du moins par coquetterie !

Mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui qui le veut imiter. Quelle différence, pensois-je encore, de la grossière impudence de ces créatures & de leurs équivoques licencieuses à ces regards timides & passionnés, à ces propos pleins de modestie, de grace, & de sentiment, donc.... je n'osois achever; je rougissais de ces indignes comparaisons..... je me reprochois comme autant de crimes les charmans souvenirs qui me poursuivoient malgré moi. En quels lieux osois-je penser à celle..... Hélas! ne pouvant écarter de mon cœur une trop chère image, je m'efforçois de la voiler.

Le bruit, les propos que j'entendois, les objets qui frappoient mes yeux m'échauffèrent insensiblement; mes deux voisines ne cessoient de me faire des agaceries qui furent enfin poussées trop loin pour me laisser de sang froid. Je sentis que ma tête s'embarassoit; j'avois toujours bu mon vin fort trempé, j'y mis plus d'eau encore, & enfin je m'avisai de la boire pure. Alors, seulement je m'apperçus que cette eau prétendue étoit du vin blanc, & que j'avois été trompé tout le long du repas. Je ne fis point des plaintes qui ne m'auroient attiré que des railleries; je cessai de boire. Il m'étoit plus temps; le mal étoit fait. L'ivresse ne tarda pas à m'ôter le peu de connoissance qui me restoit. Je fus surpris, en revenant à moi, de me trouver dans un

cabinet reculé , entre les bras d'une de ces créatures , & j'eus au même instant le désespoir de me sentir aussi coupable que je pouvois l'être.....

J'ai fini ce récit affreux ; qu'il ne souille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont j'attends mon jugement, j'implore ta rigueur, je la mérite. Quel que soit mon châtement, il me fera moins cruel que le souvenir de mon crime.

L E T T R E XXVII.

R É P O N S E.

RAssurez-vous sur la crainte de m'avoir irritée. Votre lettre m'a donné plus de douleur que de colère. Ce n'est pas moi, c'est vous que vous avez offensé par un désordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en suis que plus affligée. J'aimerois mieux vous voir m'outrager que vous avilir, & le mal que vous vous faites est le seul que je ne puis vous pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougissez, vous vous trouvez bien plus coupable que vous ne l'êtes ; & je ne vois guère en cette occasion que de l'imprudence à vous reprocher. Mais ceci vient de plus loin, & tient à une plus profonde racine que vous n'appercevez pas, & qu'il faut que l'amitié vous découvre.



La honte et les remords vengent l'amour outragé.



Votre première erreur , est d'avoir pris une mauvaise route en entrant dans le monde , plus vous avancez , plus vous vous égarez , & je vois en frémissant que vous êtes perdu si vous ne revenez sur vos pas. Vous vous laissez conduire insensiblement dans le piège que j'avois craint. Les grossières amorce du vice ne pouvoient d'abord vous séduire , mais la mauvaise compagnie a commencé par abuser votre raison pour corrompre votre vertu , & fait déjà sur vos mœurs le premier essai de ses maximes.

Quoique vous ne m'avez rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites à Paris ; il est aisé de juger de vos sociétés par vos lettres , & de ceux qui vous montrent les objets par votre manière de les voir. Je ne vous ai point caché combien j'étois peu contente de vos relations ; vous avez continué sur le même ton , & mon déplaisir n'a fait qu'augmenter. En vérité l'on prendroit ces lettres pour les sarcasmes d'un petit-maitre , plutôt que pour les relations d'un Philosophe , & l'on a peine à les croire de la même main que celles que vous m'écriviez autrefois. Quoi ! vous pensez étudier les hommes dans les petites manières de quelques coteries de précieuses ou de gens désoeuvrés , & ce vernis extérieur & changeant , qui devoit à peine frapper vos yeux , fait le fonds de toutes vos remarques ! Etoit-ce la

peine de recueillir avec tant de soin des usages & des bienfaisances qui n'existeront plus dans dix ans d'ici, tandis que les ressorts éternels du cœur humain, le jeu secret & durable des passions échappent à vos recherches ? Prenons votre lettre sur les femmes, qu'y trouverai-je qui puisse m'apprendre à les reconnoître ? Quelque description de leur parure, dont tout le monde est instruit, quelques observations malignes sur leur manière de se mettre & de se présenter, quelque idée du désordre d'un petit nombre, injustement généralisée; comme si tous les sentimens honnêtes étoient éteints à Paris, & que toutes les femmes y allassent en carrosse & aux premières loges. M'avez-vous rien dit qui m'intruisse solidement de leurs goûts, de leur maxime, de leur vrai caractère; & n'est-il pas bien étrange qu'en parlant des femmes d'un pays, un homme sage ait oublié ce qui regarde les soins domestiques & l'éducation des enfans ? La seule chose qui semble être de vous dans toute cette Lettre, c'est le plaisir avec lequel vous louez leur bon naturel & qui fait honneur au vôtre. Encore n'avez-vous fait en cela que rendre justice au sexe en général; & dans quel pays du monde la douceur & la commisération ne sont-elles pas l'aimable partage des femmes ?

Quelle différence de tableau si vous m'eussiez peint ce que vous aviez vu plu-

tôt que ce qu'on vous avoit dit, ou du moins, que vous n'eussiez consulté que des gens sensés ! Faut-il que vous, qui avez tant pris de soins à conserver votre jugement, alliez le perdre comme de propos délibéré dans le commerce d'une jeune fille inconsidérée, qui ne cherche dans la société des sages qu'à les séduire & non pas à les imiter. Vous regardez à de fausses convenances d'âge qui ne vous vont point, & vous oubliez celles de lumières & de raison qui vous sont essentielles. Malgré tout votre emportement, vous êtes le plus facile des hommes, & malgré la maturité de votre esprit, vous vous laissez tellement conduire par ceux avec qui vous vivez, que vous ne sauriez fréquenter des gens de votre âge sans en descendre & redevenir enfant. Ainsi vous vous dégradez en pensant vous affortir, & c'est vous mettre au-dessous de vous-mêmes, que ne pas choisir des amis plus sages que vous.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit sans le savoir dans une maison déshonnête ; mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes Officiers que vous ne deviez pas connoître, ou du moins auxquels vous ne deviez pas laisser diriger vos amusemens. Quant au projet de les ramener à vos principes, j'y trouve plus de zèle que de prudence ; si vous êtes trop sérieux pour être leur camarade

vous êtes trop jeune pour être leur Mentor, & vous ne devez vous mêler de réformer autrui que quand vous n'aurez plus rien à faire en vous-même.

Une seconde faute plus grave encore & beaucoup moins pardonnable, est d'avoir pu passer volontairement la soirée dans un lieu si peu digne de vous, & de n'avoir pas fui dès le premier instant où vous avez connu dans quelle maison vous étiez. Vos excuses là-dessus sont pitoyables. *Il étoit trop tard pour s'en dédire !* comme s'il y avoit quelque espèce de bienséance en de pareils lieux, ou que la bienséance dut jamais l'emporter sur la vertu, & qu'il fut jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire ! Quant à la sécurité que vous tiriez de votre répugnance, je n'en dirai rien, l'événement vous a montré combien elle étoit fondée. Parlez plus franchement à celle qui fait lire dans votre cœur, c'est la honte qui vous retint. Vous craignîtes qu'on ne se moquât de vous en sortant : un moment de hûée vous fit peur ; & vous aimâtes mieux vous exposer au remords qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous suivîtes en cette occasion ? Celle qui la première introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conscience par la clameur publique ; & réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Tel vaincroit les tentations qui succombe aux mauvais exem-

ples ; tel rougit d'être modeste & devient effronté par honte , & cette mauvaise honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaises inclinations. Voilà sur-tout de quoi vous avez à préserver le vôtre ; car quoique vous fassiez , la crainte du ridicule que vous méprisez vous domine pourtant malgré vous. Vous braveriez plutôt cent périls qu'une raillerie , & l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une ame aussi intrépide.

Sans vous étaler contre ce défaut des préceptes de morale que vous savez mieux que moi , je me contenterai de vous proposer un moyen pour vous en garantir , plus facile & plus sûr , peut-être , que tous les raisonnemens de la Philosophie. C'est de faire dans votre esprit une légère transposition de temps , & d'anticiper sur l'avenir de quelques minutes. Si dans ce malheureux souper vous vous fussiez fortifié contre un instant de moquerie de la part des convives , par l'idée de l'état où votre ame alloit être si-tôt que vous seriez dans la rue ; si vous vous fussiez représenté le contentement intérieur d'échapper aux pièges du vice ; l'avantage de prendre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir , le plaisir que vous eut donné la conscience de votre victoire , celui de me la décrire , celui que j'en aurois reçu moi-même ; est-il croyable que tout cela ne l'eut pas emporté sur une ré-

pugnance d'un instant , à laquelle vous n'eussiez jamais cédé. si vous en aviez envisagé les suites ? Encore , qu'est-ce que cette répugnance , qui met un prix aux railleries des gens dont l'estime n'en peut avoir aucun ? Infailliblement cette réflexion vous eut sauvé pour un moment de mauvaise honte , une honte beaucoup plus juste , plus durable , les regrets , le danger , & pour ne vous rien dissimuler , votre amie eut versé quelques larmes de moins.

Vous voulûtes , dites - vous , mettre à profit cette soirée pour votre fonction d'observateur ? Quel soin ! Quel emploi ! que vos excuses me font rougir de vous ! Ne ferez-vous point aussi curieux d'observer un jour les voleurs dans leurs Cavernes , & de voir comment ils s'y prennent pour dévaliser les passans ? Ignorez-vous qu'il y a des objets si odieux qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir , & que l'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice ? Le sage observe le désordre public qu'il ne peut arrêter ; il l'observe , & montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause ; mais quant aux désordres particuliers , il s'y oppose ou détourne les yeux , de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence. D'ailleurs , étoit-il besoin de voir de pareilles sociétés pour juger de ce qui s'y passe & des discours qu'on y tient ? Pour moi , sur leur seul objet plus que

Sur le peu que vous m'en avez dit, je devine aisément tout le reste, & l'idée des plaisirs qu'on y trouve, me fait connoître assez les gens qui les cherchent.

Je ne fais si votre commode philosophie adopte déjà les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes pour tolérer de semblables lieux ; mais j'espère au moins que vous n'êtes pas de ceux qui se méprisent assez pour s'en permettre l'usage, sous prétexte de je ne sais quelle chimérique nécessité qui n'est connue que des gens de mauvaise vie ; comme si les deux sexes étoient sur ce point de natures différentes, & que dans l'absence, ou le célibat, il fallut à l'honnête-homme des ressources dont l'honnête-femme n'a pas besoin. Si cette erreur ne vous mène pas chez des prostituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous-même. Ah ! si vous voulez être méprisable, soyez-le au moins sans prétexte, & n'ajoutez point le mensonge à la crapule. Tous ces prétendus besoins n'ont point leur source dans la nature, mais dans la volontaire dépravation des sens. Les illusions mêmes de l'amour se purifient dans un cœur chaste, & ne corrompent qu'un cœur déjà corrompu. Au contraire, la pureté se soutient par elle-même ; les desirs toujours réprimés s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber. L'amitié m'a fait

surmonter deux fois ma répugnance à traiter un pareil sujet, celle-ci fera la dernière; car à quel titre espérerois-je obtenir de vous ce que vous aurez refusé à l'honnêteté, à l'amour, & à la raison?

Je reviens au point important par lequel j'ai commencé cette lettre. A vingt-un ans vous m'écriviez du Valais des descriptions graves & judicieuses; à vingt-cinq vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres, où le sens & la raison sont partout sacrifiés à un certain tour plaisant, fort éloigné de votre caractère. Je ne sais comment vous avez fait; mais depuis que vous vivez dans le séjour des talens, les vôtres paroissent diminués; vous aviez gagné chez les payfans, & vous perdez parmi les beaux esprits. Ce n'est pas la faute du pays où vous vivez, mais des connoissances que vous y avez faites; car il n'y a rien qui demande tant de choix que le mélange de l'excellent & du pire. Si vous voulez étudier le monde, fréquentez les gens sensés qui le connoissent par une longue expérience & de paisibles observations, non de jeunes étourdis qui n'en voient que la superficie, & des ridicules qu'ils font eux-mêmes. Paris est plein de savans accoutumés à réfléchir, & à qui ce grand théâtre en offre tous les jours le sujet. Vous ne me ferez point croire que ces hommes graves & studieux vont courant comme vous de maison en maison, de coterie en

coterie.

coterie, pour amuser les femmes & les jeunes gens, & mettre toute la philosophie en babil. Ils ont trop de dignité pour avilir ainsi leur état, prostituer leurs talens & soutenir par leur exemple des mœurs qu'ils devroient corriger. Quand la plupart le feroient, sûrement plusieurs ne le font point, & c'est ceux-là que vous devez rechercher.

N'est-il pas singulier encore, que vous donniez vous-même dans le défaut que vous reprochez aux modernes auteurs comiques, que Paris ne soit plein pour vous que de gens de condition; que ceux de votre état soient les seuls dont vous ne parliez point; comme si les vains préjugés de la noblesse ne vous coûtoient pas assez cher pour les haïr, & que vous crussiez vous dégrader en fréquentant d'honnêtes bourgeois, qui sont peut-être l'ordre le plus respectable du pays où vous êtes? Vous avez beau vous excuser sur les connoissances de Milord Edouard: avec celles-là vous en eussiez bientôt fait d'autres dans un ordre inférieur. Tant de gens veulent monter; qu'il est toujours aisé de descendre; & de votre propre aveu, c'est le seul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple, que d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux: car, s'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des Comédiens.

Je voudrois que votre curiosité allât plus loin encore. Pourquoi, dans une Ville si ri-

che, le bas peuple est-il si misérable, tandis que la misère extrême est si rare parmi nous où l'on ne voit point de millionnaires ? Cette question, ce me semble, est bien digne de vos recherches ; mais ce n'est pas chez les gens avec qui vous vivez que vous devez vous attendre à la résoudre. C'est dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde ; mais le sage en apprend les mystères dans la chaumière du pauvre. C'est-là qu'on voit sensiblement les obscures manœuvres du vice, qu'il couvre de paroles fardées au milieu d'un cercle : c'est-là qu'on s'instruit par quelles iniquités secrètes le puissant & le riche arrachent un reste de pain noir à l'opprimé qu'ils feignent de plaindre en public. Ah, si j'en crois nos vieux militaires, que de choses vous apprendriez dans les greniers d'un cinquième étage, qu'on ensevelit sous un profond secret dans les hôtels du Fauxbourg St. Germain ; & que tant de beaux parleurs seroient confus avec leurs feintes maximes d'humanité, si tous les malheureux qu'ils ont faits se présentoiient pour les démentir !

Je fais qu'on n'aime pas le spectacle de la misère qu'on ne peut soulager, & que le riche même détourne les yeux du pauvre qu'il refuse de secourir ; mais ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés, & il n'y a que les paresseux de bien faire qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les con-

feils , les soins , les amis , la protection font autant de ressources que la commisération vous laisse , au défaut des richesses , pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés , ne le sont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire , d'une raison qu'ils ne savent point exposer , de la porte d'un grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles , & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance.

Si vous voulez donc être homme en effet , apprenez à redescendre. L'humanité coule comme une eau pure & salutaire , & va fertiliser les lieux bas ; elle cherche toujours le niveau , elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne & ne donnent qu'un ombre nuisible , ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Voilà , mon ami , comment on tire parti du présent en s'instruisant pour l'avenir , & comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la sagesse , afin que quand les lumières acquises nous resteroient inutiles , on n'ait pas pour cela perdu le temps employé à les acquérir. Qui doit vivre parmi des gens en place , ne sauroit prendre trop de préservatifs contre leurs maximes empoisonnées , & il n'y a que l'exercice continuél de la bienséance , qui garantisse les

meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Essayez, croyez-moi, de ce nouveau genre d'étude; il est plus digne de vous que ceux que vous avez embrassés, & comme l'esprit s'étrécit à mesure que l'ame se corrompt, vous sentirez bientôt, au contraire, combien l'exercice des sublimes vertus, élève & nourrit le génie; combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui sert mieux à en trouver la source, & à nous éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

Je vous devois toute la franchise de l'amitié dans la situation critique où vous me paroissez être; de peur qu'un second pas vers le désordre ne vous y plongeât enfin sans retour, avant que vous eussiez le temps de vous reconnoître. Maintenant, je ne puis vous cacher, mon ami, combien votre prompte & sincère confession m'a touchée; car je sens combien vous a coûté la honte de cet aveu, & par conséquent combien celle de votre faute vous pesoit sur le cœur. Une erreur involontaire se pardonne & s'oublie aisément. Quant à l'avenir, retenez bien cette maxime, dont je ne me départirai point. Qui peut s'abuser deux fois en pareil cas, ne s'est pas même abusé la première.

Adieu, mon ami, veilles avec soin sur ta santé, je t'en conjure, & songe qu'il ne doit rester aucun trace d'un crime que j'ai pardonné.

P. S. Je viens de voir entre les mains de M. d'Orbe des copies de plusieurs de vos lettres à Milord Edouard, qui m'obligent à rétracter une partie de mes censures sur les matières & le style de vos observations. Celles-ci traitent, j'en conviens, de sujets importans, & me paroissent pleines de réflexions graves & judicieuses. Mais en revanche, il est clair que vous nous dédaignez beaucoup, ma Cousine & moi, ou que vous faites bien peu de cas de notre estime, en ne nous envoyant que des relations si propres à l'altérer, tandis que vous en faites pour votre ami de beaucoup meilleures. C'est ce me semble assez mal honorer vos leçons, que de juger vos écolières indignes d'admirer vos talens : & vous devriez feindre, au moins par vanité, de nous croire capables de vous entendre.

J'avoue que la politique n'est guère du ressort des femmes, & mon Oncle nous en a tant ennuyées, que je comprends comment vous avez pu craindre d'en faire autant. Ce n'est pas non plus, à vous parler franchement, l'étude à laquelle je donnerois la préférence ; son utilité est trop loin de moi pour me toucher beaucoup, & ses lumières sont trop sublimes pour frapper vivement mes yeux. Obligée d'aimer le gouvernement sous lequel le Ciel m'a fait naître, je me soucie peu de savoir s'il en est de meilleurs. De quoi

me serviroit de les connoître, avec si peu de pouvoir pour les établir ; & pourquoi contristerois-je mon ame à considérer de si grands maux, où je ne peux rien tant que j'en vois d'autres autour de moi qu'il m'est permis de soulager ? Mais je vous aime, & l'intérêt que je ne prends pas aux sujets, je le prends à l'Auteur qui les traite. Je recueille avec une tendre admiration toutes les preuves de votre génie, & fière d'un mérite si digne de mon cœur, je ne demande à l'amour qu'autant d'esprit qu'il m'en faut pour sentir le vôtre. Ne me refusez donc pas le plaisir de connoître & d'aimer tout ce que vous faites de bien. Voulez-vous me donner l'humiliation de croire que si le Ciel unifesoit nos destinées, vous ne jugeriez pas votre compagnie digne de penser avec vous ?

LETTRE XXVIII.

DE JULIE.

TOut est perdu ! tout est découvert ! Je ne trouve plus tes Lettres dans le lieu où je les avois cachées. Elles y étoient encore hier au soir. Elles n'ont pu être enlevées que d'aujourd'hui. Ma mère seule peut les avoir surprises. Si mon père les voit,

c'est fait de ma vie! Eh, que serviroit qu'il ne les vit pas, s'il faut renoncer..... Ah Dieu! ma mère m'envoie appeller. Où fuir? Comment soutenir ses regards? Que ne puis-je me cacher au sein de la terre!..... Tout mon corps tremble, & je suis hors d'état de faire un pas..... la honte, l'humiliation, les cuisans reproches..... j'ai tout mérité, je supporterai tout. Mais la douleur, les larmes d'une mère éplorée..... ô mon cœur, quels déchiremens!..... Elle m'attend; je ne puis tarder davantage..... elle voudra savoir..... il faudra tout dire..... Regianino sera congédié. Ne m'écris plus jusqu'à nouvel avis..... qui fait si jamais... je pourrais..... quoi, mentir?..... mentir à ma mère..... Ah, s'il faut nous sauver par le mensonge, adieu nous sommes perdus!

Fin de la seconde Partie.



